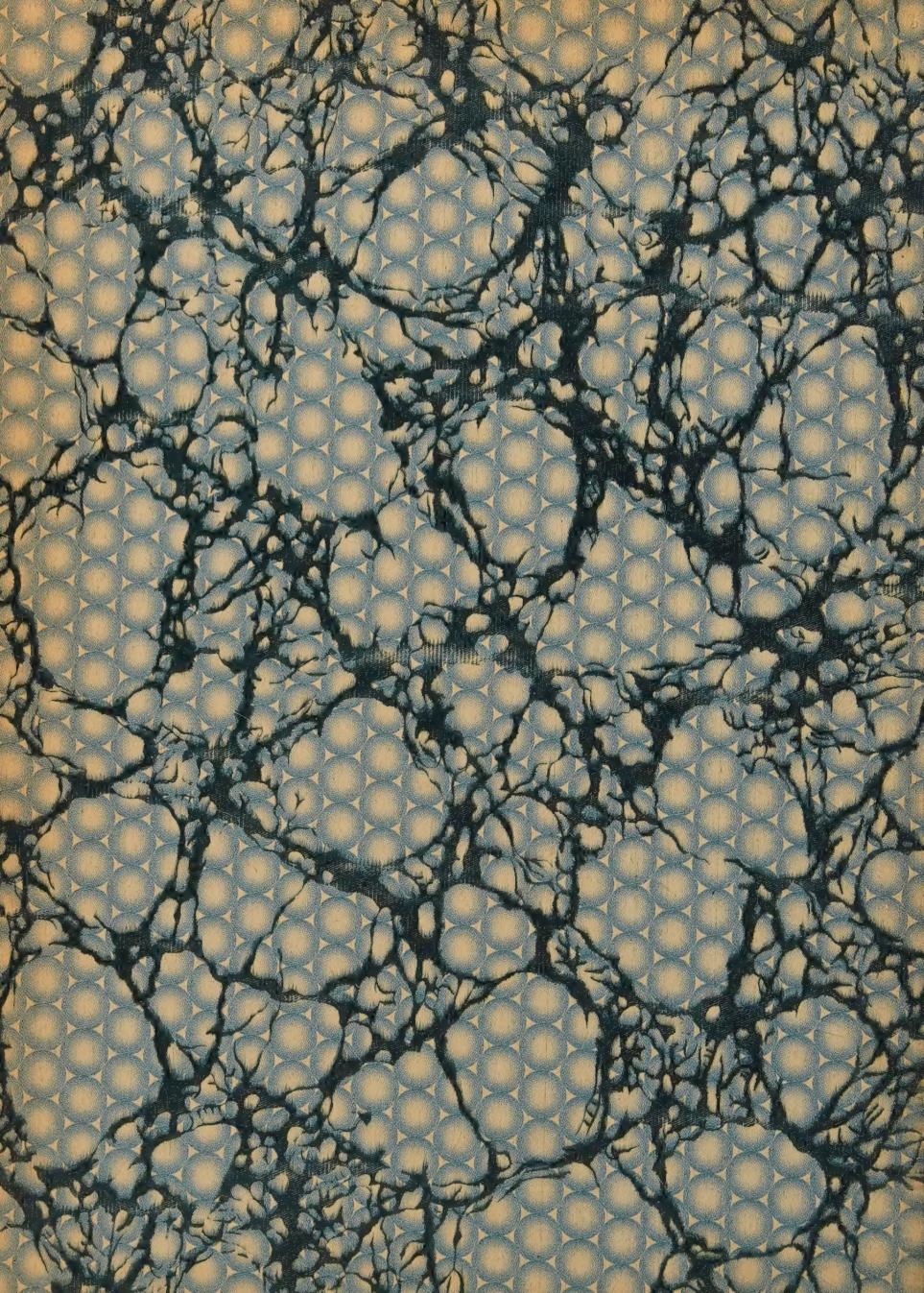
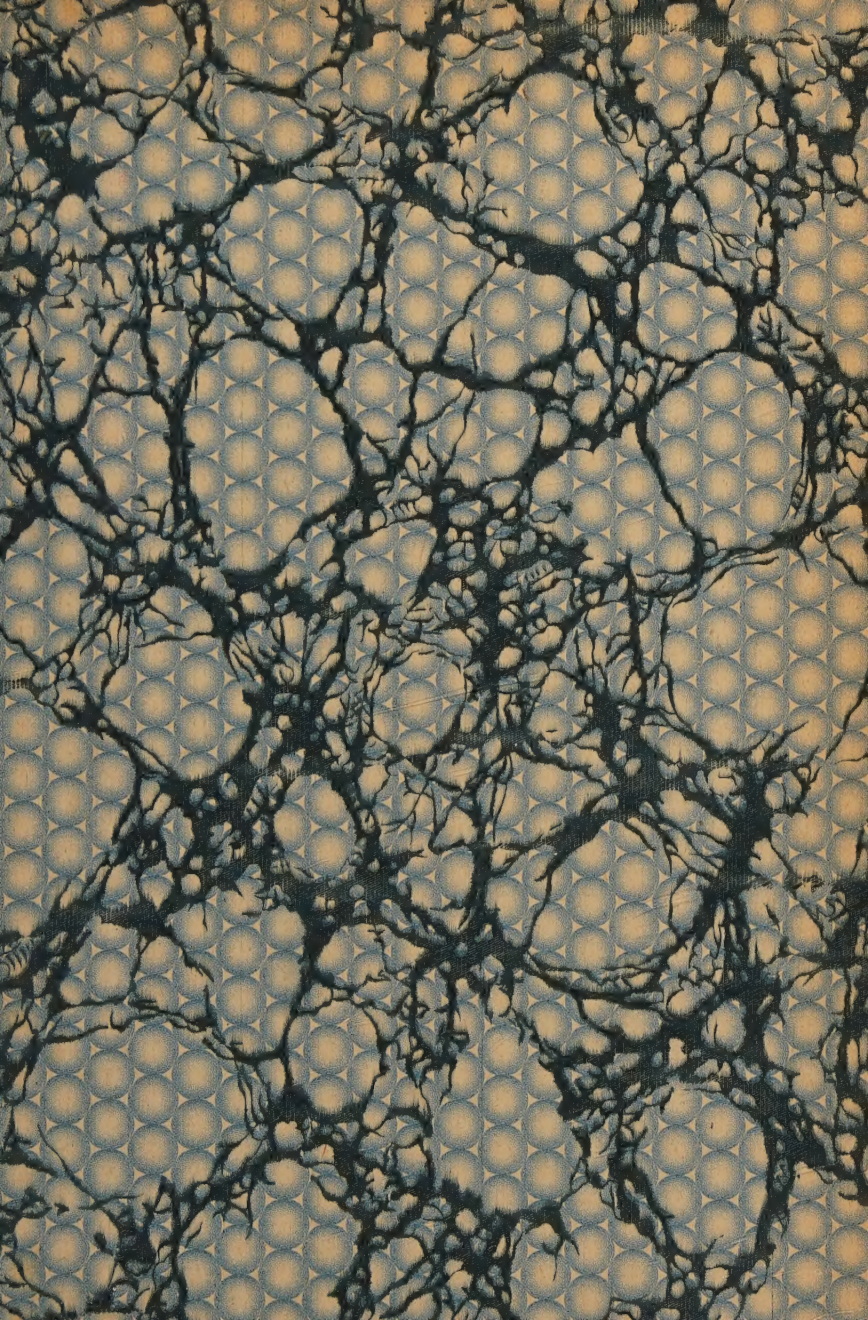




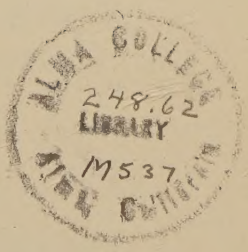
Retraite Pastorale

Tous droits réservés

Cardinal D.-J. MERCIER
ARCHEVÊQUE DE MALINES

Retraite Pastorale

13me MILLE



1926

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL :
Em. WARNY, rue Vésale, 2, LOUVAIN (Belgique)

En vente chez tous les Libraires

47574

PIO X

Dominici - Gregis - Pastori - Supremo

Patri - Piissimo - Vigilantissimo

DESIDERATUS-JOSEPHUS MERCIER

S. R. E. Card. et Archiep. Mechlinien.

Collationes - Novem

Tempore - Secessus - Propositas

Et - In - Gratiam - Parochorum

Aliorumve - Suae - Dioecesis - Sacerdotum

Quovis - Munere - Animorum - Utilitatibus

Pro - Dei - Gloria - Laborantium

Datas - Luci - Publicae

D. D.

Pridie - Idus - Sextiles - MDCCCCIX
Electionis - Eius - Anniv. VI

DILECTO FILIO NOSTRO
DESIDERATO JOSEPHO S. R. E. PRESB.
CARD. MERCIER
ARCHIEPISCOPO MECHLINIENSI (MECHLINIAM)

PIUS P.P. X

DILECTE FILI NOSTER,
SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM,

Perlibenter Nos, ut facile intelligis, accepimus, Clerum tuum hoc anno ad spiritualia Exercitia, in septem dispertitum coetus, vocatu tuo, omnem convenisse : teque senis subinde eiusmodi coetibus non modo praesedisse, verum concionatoris etiam egisse partes. Optimum id sane, sed laboriosum pastoralis diligentiae tuae munus : ad quod quidem exsequendum tuas corporis vires studio animi egregie respondisse, gratulamur. Eo magis, quod hi labores tui quin praeclaros tulerint communis

utilitatis fructus, dubitari non licet : novimus pietatem, obsequium, industriam Cleri tui. Sed tamen Nos, ut eosdem fructus Deus multiplicet, precamur : cuius auspicem gratiae, simulque benevolentiae Nostrae singularis testem, tibi, Dilecte Fili Noster, et sacerdotibus omnibus, qui pio recessui vacarunt, Apostolicam benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum die X Septembris MCMVIII, Pontificatus Nostri anno sexto.

(s.) PIUS, PP. X.

Dilecto filio Nostro Desiderato Josepho Mercier
Cardinali Archiepiscopo Mechliniensi ob egregio
ad Clerum factum sermonem habitum magnopere
gratulamur: quidquid ipsos typis edendos, No-
bisque amantissime munerandos curaverit
benevolum et gratum profitemur animum.
Vehementer autem optantes, ut episcopali ex
studium sollicitudini omnes in sortem Domini
vocati pedum navitergue respondeant Pastori
amantissimo et dilecti ovibus ejus curae concredita
Apostolicam Benedictionem intimo cordi affecto
impertimur.

Ex Aedibus Vaticanis IV Idus Sextiles
Anno MCMIX.

Pius PP. X

Table générale des Matières

PRÉFACE

« *Chacun devrait faire de temps à autre une bonne retraite pour s'exciter, par des Exercices spirituels, à l'entière réformation de sa vie, pour ensuite faire une intime et solide résolution de vivre tout à Dieu.* »
S. François de Sales, *Tr. de l'Amour de Dieu*, XII, 8.

Pp. IX à XV.

INTRODUCTION

Échangeons nos sentiments
Pp. 1 à 24.

§ 1. — LA PRÉPARATION DE L'AME

Le bon emploi de la retraite
Pp. 25 à 50.

§ 2. — LA RÉFORMATION ENTIÈRE DE LA VIE

L'orientation de la vie. — La mort et l'alternative suprême. — Les défaillances d'une âme sacerdotale
Pp. 53 à 160.

§ 3. — LE DÉVOUEMENT DE L'AME CHRÉTIENNE A DIEU

Jésus-Christ est la Voie, et la Vérité, et la Vie
Pp. 163 à 211.

§ 4. — LA CONSÉCRATION DU PRÊTRE A DIEU SEUL

Mission du prêtre représentant de l'humanité auprès de Dieu. — Mission du prêtre, messager de Dieu auprès de l'humanité.
Pp. 213 à 336.

§ 5. — CONCLUSION

Persévérerons-nous ?
Pp. 337 à 366.

ÉPILOGUE

Le Te Deum. — Renouvellement des promesses cléricales. — Adieu
Pp. 363 à 372.

APPENDICE

Exhortatio SS. D. N. Pii X ad Clerum catholicum
Pp. I (369) à LXIII (431).

Table détaillée des Matières

INTRODUCTION

Premier Entretien

Pages

OUVERTURE DE LA RETRAITE.
Echangeons nos sentiments 3

§ 1. — LA PRÉPARATION DE L'AME

Deuxième Entretien

LE BON EMPLOI DE LA RETRAITE.
I. Le but de la Retraite 27
II. Les dispositions du retraitant 39

§ 2. — LA RÉFORMATION ENTIÈRE DE LA VIE

Troisième Entretien

L'ORIENTATION DE LA VIE.
I. Les enseignements du Christ sur l'orientation de la vie. 53
II. Les devoirs qui découlent des enseignements du Christ sur le sens de la vie 66
Appendice 80

Quatrième Entretien

LA MORT ET L'ALTERNATIVE SUPRÊME 87
I. Nous mourrons, et nul ne sait dans quelles circonstances la mort le surprendra . . 94

Pages

II. La mort nous sépare des choses du temps et place instantanément notre âme devant cette alternative suprême : l'enfer ou le ciel pour l'éternité 101

Cinquième Entretien

Les défaillances d'une âme sacerdotale . . . 127
I. Le péché dans une âme de prêtre. . . . 131
II. Les occasions du péché et le moyen de ne pas y succomber 139

§ 3. — LE DÉVOUEMENT DE L'AME CHRÉTIENNE A DIEU

Sixième Entretien

Jésus-Christ est la voie, et la vérité, et la vie. 163
I. Le mouvement de l'âme vers Dieu . . . 169
II. Jésus-Christ est la voie, et la vérité, et la vie. 182

§ 4. — LA CONSÉCRATION DU PRÊTRE A DIEU SEUL

Septième Entretien

Mission du prêtre, représentant de l'humanité auprès de Dieu. 215
I. Le prêtre est consacré à Dieu 223
II. Le prêtre a la mission de sacrifier et de bénir 238

PRÉFACE

CHERS CONFRÈRES,

Parmi les modèles et les maîtres de la vie sacerdotale et de l'apostolat, en est-il qui, par le charme et par la sûreté de leur doctrine, par leur correspondance avec les conditions actuelles de notre ministère, méritent notre culte et s'imposent à notre méditation, à l'égal du pieux, doux, fort, sage évêque de Genève, saint François de Sales ?

Prédicateur, controversiste, écrivain, homme d'action, il a irrécusablement démontré par sa vie la possibilité d'allier, à un dévouement ininterrompu à tout et à tous, l'entretien en soi d'une atmosphère intérieure de foi et de chaleur surnaturelle où toujours l'âme religieuse respire à l'aise et peut retrouver son Dieu.

Lisez dans la *Vie de Saint François de Sales* par Hamon, curé de Saint-Sulpice, le livre VII du second tome : vous y verrez en exercice toutes les vertus qui doivent orner le ministère épiscopal ou

sacerdotal et lui assurer son efficacité surnaturelle [1]).

Méditez, d'autre part, le *Traité de l'Amour de Dieu* du pieux évêque et vous y apprendrez le chemin qui mène des premières étapes de l'ascétisme aux sommets de l'union mystique avec Dieu.

Ce Traité contient une pensée qui résume la direction à donner à la prédication d'une retraite au clergé et le parti que les auditeurs doivent en tirer.

« Chacun devrait faire de temps à autre une bonne retraite, écrit le saint Docteur, pour s'exciter par des exercices spirituels à l'entière réformation de sa vie, pour ensuite faire une intime et solide résolution de vivre tout à Dieu [2]). »

Depuis longtemps, les Statuts du diocèse prescrivaient annuellement aux prêtres soit la participation à une retraite collective, soit une retraite

---

1) *Voici le détail de ce livre VII, de Hamon :*

Qualités naturelles de François de Sales. — Des moyens par lesquels François de Sales s'éleva à la sainteté. — Sa foi. — Son espérance. — Son amour pour Dieu. — Sa conformité à la volonté de Dieu. — Sa religion. — Sa dévotion envers Jésus-Christ et les Saints. — Sa charité envers le prochain. — Sa douceur. — Son zèle. — Sa prudence et sa simplicité. — Sa modestie. — Son humilité — Son esprit de pauvreté. — Sa mortification. — Sa patience. — Son égalité d'âme. — De la vénération universelle dont il fut l'objet pendant sa vie et après sa mort. — Miracles par lesquels Dieu révéla au monde sa sainteté. — Sa canonisation.

2) *Traité de l'Amour de Dieu,* XII, 8.

privée. Certaines dispositions matérielles nous permettent, à votre satisfaction générale, de vous pocurer désormais chaque année une retraite en commun.

Nous croyons répondre à votre désir, chers et dévoués Confrères, en publiant le thème général et les principaux développements de la première retraite que nous eûmes, aux mois d'août et de septembre 1908, la joie de vous prêcher.

Certains entretiens d'ordre pratique et intime que nous eûmes alors avec vous ne figureront pas dans ce recueil. Peut-être trouverons-nous un jour l'occasion, Dieu aidant, de les introduire, sous forme de *Conversations avec notre Clergé,* dans un petit traité, dont nous entrevoyons le cadre, sur l'*Action pastorale.*

Une INTRODUCTION intitulée : *Echangeons nos sentiments,* établit les positions respectives de l'Évêque qui prêche la retraite à ses Prêtres, et des Prêtres qui veulent bien venir l'écouter. Elle occupe le **Premier Entretien.**

Puis, la RETRAITE elle-même comprend le développement de ces idées fondamentales :

§ 1er. — *La préparation de l'âme* (2me **Entretien**).

§ 2. — *La réformation entière de la vie* (3me, 4me, 5me **Entretiens**).

§ 3. — *Le dévouement de l'âme chrétienne à Dieu* (6me **Entretien**).

§ 4. — *La consécration du prêtre à Dieu seul* (7me **et** 8me **Entretiens**).

§ 5. — Une CONCLUSION (9me **Entretien**) traitera des *moyens de persévérance*.

§ 1er. — LA PRÉPARATION DE L'AME a pour objet *le bon emploi de la retraite :* on y précise ce qui doit nous occuper durant la retraite et à quelles conditions celle-ci sera fructueuse (2me **Entretien**).

§ 2. — LA RÉFORMATION MORALE ET RELIGIEUSE DE LA VIE comprend trois entretiens, intitulés respectivement : *L'Orientation de la vie* (3me **Entretien**) ; *La mort et l'alternative suprême* (4me **Entretien**) ; *Les défaillances d'une âme sacerdotale* (5me **Entretien**).

Après que le retraitant s'est détourné du péché, s'est orienté vers Dieu, a fixé son attention sur ses intérêts éternels et imploré de la miséricorde divine le pardon de ses défaillances, il doit *positivement* vouer sa vie à Dieu, former, selon le mot de saint François de Sales, « *une intime et solide résolution de vivre tout à Dieu* ». Il le doit comme chrétien ; il le doit comme prêtre.

§ 3. — Le DÉVOUEMENT DE L'AME CHRÉTIENNE A DIEU fait l'objet du 6me **Entretien** : *Jésus-Christ est la Voie, et la Vérité, et la Vie.*

§ 4. — La CONSÉCRATION DU PRÊTRE A DIEU SEUL occupe deux Entretiens : *Mission du prêtre, représentant de l'humanité auprès de Dieu* (7me **Entretien**) ; *Mission du Prêtre, messager de Dieu auprès de l'humanité* (8me **Entretien**).

§ 5. — La CONCLUSION sera présentée dans un dernier Entretien (9me **Entretien**) intitulé : *Persévérerons-nous ?* On essaiera d'y traduire les sentiments d'aise et de vouloir généreux que chacun éprouve à l'issue d'une retraite dont l'annonce avait paru, peut-être, importune et contrariante ; une dernière fois, notre attention s'arrêtera sur les principaux moyens à mettre en œuvre pour assurer la stabilité des résolutions que nous aurons prises et dont l'esprit est si bien rendu en ces « Promesses cléricales » que nous renouvellerons avec ensemble dans la cérémonie de clôture de la Retraite : « *Dominus pars haereditatis meae et calicis mei ; tu es qui restitues haereditatem meam mihi* [1]). — Seigneur, mon héritage c'est vous, l'objet de mes

1) Ps. XV 5

préférences, c'est vous ; vous seul êtes assez puissant et assez bon pour affermir en mon âme la possession des trésors qu'elle emporte. »

Tandis que se poursuivaient nos prédications de retraite, nous reçûmes le magnifique souvenir, « *Exhortatio ad clerum catholicum* », adressé par notre Pontife bien-aimé aux évêques et aux prêtres qui venaient de célébrer, dans le monde entier, ses cinquante années de ministère sacerdotal. Nous invitons nos chers Retraitants à relire, à méditer ce document précieux — nous l'annexerons au présent Recueil — et à faire pénétrer de plus en plus, dans leur vie personnelle et dans leur action pastorale, les enseignements que leur y donne, avec son autorité suprême, avec sa sollicitude divinement éclairée, avec sa captivante bonté, Notre Saint Père le Pape, Pie X.

† D.-J. Card. Mercier,
Arch. de Malines.

Malines, 29 juin 1909, en la fête des saints Apôtres Pierre et Paul.

Pages

Huitième Entretien

Mission du prêtre, messager de dieu auprès de l'humanité 279
I. Les charges du ministère pastoral . . . 283
II. Conditions de succès du ministère pastoral. 321

§ 5. — CONCLUSION

Neuvième Entretien

Persévérerons-nous ? 341
I. Dispositions heureuses de l'âme sous la conduite du Saint-Esprit 344
II. Moyens de persévérance. 352

ÉPILOGUE

Le Te Deum. — Renouvellement des promesses cléricales. — Adieu 367

APPENDICE

Sanctissimi Domini Nostri Pii divina Providentia Papæ X in quinquagesimo natali sacerdotii sui Exhortatio ad clerum catholicum . . 373

PRÉFACE

PREMIER ENTRETIEN

OUVERTURE DE LA RETRAITE

Echangeons nos sentiments

PREMIER ENTRETIEN

OUVERTURE DE LA RETRAITE

Echangeons nos sentiments

Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum.
« Venez, retirons-nous à part, dans un lieu solitaire, car vous avez besoin d'un peu de repos. » (Marc, VI, 31).

I

MES CHERS CONFRÈRES,

Joie de l'évêque de se retrouver au milieu de ses prêtres, ses collaborateurs attitrés.

Ce m'est une *fête* de penser que je passerai quelques jours avec vous.

Car je ne vous étonnerai pas, j'espère, en vous disant que vous m'êtes, plus que personne, habituellement présents. N'êtes-vous pas mes collaborateurs attitrés ? Moïse avait, sur l'ordre du Seigneur, choisi parmi tout le peuple d'Israël soixante-dix conseillers ; ils devaient aider de leur expérience le législateur du peuple hébreu. Vous êtes, vous prêtres, observe le Pontifical Romain, les membres

de ce conseil que préfigurait la loi ancienne ; vous le serez, à la condition que vous vouliez bien, sous l'influence revivifiante du Saint-Esprit, qui vous apporte ses sept dons, garder le Décalogue de la loi et prouver, par votre savoir et par vos œuvres, votre sagesse. « *Vos siquidem in septuaginta viris et senibus signati estis ; si per spiritum septiformem, Decalogum legis custodientes, probi et maturi in scientia similiter et opere eritis.* [1]) »

A l'aurore du Testament nouveau, notre divin Sauveur avait, de même, fait choix d'une élite de soixante-douze disciples, qui prendraient les devants partout où le Maître ou les Apôtres iraient ensuite prêcher l'Évangile. Encore une fois, c'est vous que la vocation des soixante-douze disciples présageait ; et les disciples marchaient toujours deux à deux, symbolisant la foi et les œuvres que les Ministres de l'Église devaient, à la perfection, réaliser dans leur enseignement et dans leur vie, ou encore, les deux amours, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, dont ils devaient dans l'âme posséder la vertu. « *Sub eodem quoque mysterio, et eadem figura in novo Testamento Dominus septuaginta duos elegit, ac binos ante se in praedicationem misit ; ut doceret verbo simul, et facto, ministros Ecclesiae*

1) Pont. Rom., de Ordinatione presbyteri.

suae, fide et opere debere esse perfectos ; seu geminae dilectionis, Dei scilicet et proximi, virtute fundatos. »

Montrez-vous dignes de votre vocation.

A vous donc, chers Confrères, de montrer que vous êtes dignes, moyennant la grâce de Dieu, du rôle de coadjuteurs que votre vocation vous assigne aux côtés de Moïse et des douze apôtres, c'est-à-dire aux côtés des évêques catholiques qui représentent devant vous Moïse et le collège apostolique. « *Tales itaque esse studeatis, ut in adjutorium Moysi, et duodecim apostolorum videlicet catholicorum, qui per Moysen et Apostolos figurantur, digne, per gratiam Dei, eligi valeatis.* »

L'évêque a besoin de l'affection de ses prêtres, comme de leur aide.

Vous êtes, vous disais-je, le sujet le plus ordinaire et le plus spontané de mes méditations, parce que, chaque fois qu'un travail me sollicite, chaque fois qu'une œuvre fait appel à mon zèle, le besoin d'aide s'empare de moi et, tout naturellement, après avoir invoqué le secours de Dieu, je me tourne en esprit vers vous, en vous répétant l'invitation de l'Église aux Lévites qu'elle appelle au service de ses autels : « Appliquez-vous, je vous en supplie, à m'être de vrais collaborateurs. — *Tales itaque esse studeatis, ut in adjutorium... episcoporum catholicorum... digne, per gratiam Dei, eligi valeatis.* »

Au surplus, ne l'avez-vous pas expérimenté : pour

peu que l'on ait de l'ardeur au cœur, on a besoin de communiquer parfois à autrui ses désirs, ses craintes, ses espérances ? Et à qui mieux les dire qu'à vous, qui êtes, par état, mes amis ?

Lorsque je termine l'ordination des prêtres, un moment avant de les étreindre dans mes bras pour recevoir leur promesse de respect et de soumission, j'éprouve toujours une joie intime à pouvoir leur redire ces paroles d'amitié que notre divin Sauveur daigna lui-même faire tomber de ses lèvres sur ses apôtres bien-aimés : « *Jam non dicam vos servos, sed amicos meos, quia omnia cognovistis quae operatus sum in medio vestri, alleluia.* — Désormais, je ne vous traiterai plus en serviteurs, mais en amis, car ma mission parmi vous n'a plus de secret pour vous, Dieu en soit loué ! [1]) » Vous, à votre tour, vous vous montrerez mes amis, en vous conformant aux instructions que vous recevrez de moi. « *Vos amici mei estis, si feceritis quae ego praecipio vobis.* [2]) »

N'avez-vous pas, dès ce premier jour, l'impression que si, durant cette semaine, je puis vous ouvrir mon cœur, vous faire part de ce que je pense et de ce que je désire, et si vous, de votre côté, voulez bien m'accueillir dans les sentiments de con-

1) Pont. Rom., de Ordin. presb.
2) Joan. XV, 14.

fiance et de zèle avec lesquels je viens à vous ; n'avez-vous pas l'impression, dis-je, que nous passerons ensemble quelques jours heureux et que cette retraite nous dédommagera largement de l'effort qu'elle pourrait nous coûter ?

Votre évêque ne désire qu'une chose: vous conduire à la sainteté.

Chers Coopérateurs, vous devriez avoir le droit de modeler votre vie sur la mienne et si je n'ose appliquer à ma vie, telle qu'elle fut ou telle qu'elle est, le mot hardi de saint Paul : « *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* [1]) — Imitez-moi comme moi-même j'imite le Christ, » je veux, néanmoins, que vous lisiez clairement dans mon âme et qu'en vous rapprochant de votre pasteur, vous sentiez la sincérité de son désir de vous conduire à la sainteté et au bonheur. « O mon Dieu, notre Pasteur et notre Guide à tous, ayez un regard de commisération pour votre serviteur, préposé par vous à l'Église de Malines, accordez-lui la grâce de servir utilement, par le double ascendant de sa parole et de son exemple, les intérêts de ceux sur lequels il a autorité, afin qu'il parvienne un jour, inséparablement uni à son troupeau, à la vie éternelle. — *Deus omnium fidelium pastor et rector, famulum tuum quem Ecclesiae Mechliniensi praeesse voluisti, propitius respice : da ei, quaesumus, verbo*

1) I Cor. IV, 16.

et exemplo, quibus praeest proficere, ut ad vitam una cum grege sibi credito perveniat sempiternam. »

L'évêque a le devoir d'enseigner à ses prêtres la parole de Dieu.

Mon devoir est ici d'accord avec mon sentiment. En vous apportant le ministère de ma parole, je décharge ma conscience.

Pourquoi, se demande saint Hilaire de Poitiers, le divin Maître dit-il à ses apôtres qu'ils sont le sel de la terre, « *vos estis sal terrae ?* » Parce que, répond-il, les apôtres ont la mission de prêcher les choses du ciel, ils sont, pour ainsi dire, des semeurs d'éternité : à tout ce qu'elle atteint, leur parole ne confère-t-elle pas le privilège de l'incorruptibilité ? « *Apostoli autem sunt rerum coelestium praedicatores et aeternitatis velut satores, immortalitatem omnibus corporibus quibus eorum sermo aspersus fuerit conferentes.* » [1])

La parole du Sauveur est formelle : « Allez, enseignez le monde entier. — *Euntes docete omnes gentes.* [2]) »

Le Concile de Trente, aussitôt après s'être constitué et avoir défini le Canon des Livres Saints, porta un premier décret de Réforme par lequel il impose aux évêques la double obligation de faire exposer et interpréter aux fidèles les saintes Écri-

1) Comm. in Matth. Cap. IV. Cfr. Officium Confessorum Pontificum, 2° loco, 8ª lectione.

2) Matt. XXVIII, 19.

tures et de prêcher eux-mêmes. sauf dans les cas de légitime empêchement, le saint Évangile de Jésus-Christ [1]). La prédication de l'Évangile est, au témoignage du saint Concile, leur principale tâche, « *praecipuum episcoporum munus.* » [2])

C'est bien ainsi que saint Charles Borromée comprenait les obligations de sa charge. Les Actes du troisième Concile Provincial réuni à Milan sous sa vigoureuse impulsion contiennent un traité complet, j'allais dire minutieux, de la prédication sacrée, et le saint évêque, soucieux de prêcher d'exemple, rappelle à ses diocésains l'exhortation de saint Paul à Timothée : « Je vous en conjure devant Dieu et devant le Christ Jésus qui viendra juger les vivants et les morts, au nom de son avènement et de son règne, soyez un prédicateur de

1) « Sacrosancta Synodus... ne coelestis ille sacrorum librorum thesaurus, quem Spiritus sanctus summa liberalitate hominibus tradidit, neglectus jaceat, statuit et decrevit quod... episcopi, archiepiscopi, primates, et alii locorum ordinarii eos qui praebendam... obtinent, ad ipsius sacrae scripturae expositionem et interpretationem .. cogant et compellant ». Conc. Trid Sess. V. Decretum de Reformatione. Cap. I.

2) « Quia vero christianæ republicæ, non minus necessaria est prædicatio Evangelii, quam lectio, et hoc est præcipuum episcoporum munus ; statuit et decrevit eadem sancta synodus, omnes episcopos, archiepiscopos, primates et omnes alios ecclesiarum prælatos teneri per se ipsos, si legitime impediti non fuerint, ad prædicandum sanctum Jesu Christi Evangelium ». Ibid. Cap. II. Cfr. Sess. XXIV, Cap IV.

la parole. — *Testificor coram Deo et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius et regnum ejus, praedica verbum.* » [1]) Et de ces enseignements, saint Charles conclut que la prédication, soit sous forme de discours, soit par lettres pastorales, est, de toutes les fonctions du ministère épiscopal, et la plus importante et la plus nécessaire. [2])

Dans une de ses magistrales encycliques, *Sapientiae Christianae,* Léon XIII inculque à nouveau cette pensée fondamentale que la foi se transmet par la parole et ajoute : « *Quoniam igitur fides est ad salutem necessaria omnino praedicari verbum Christi consequitur oportere. Profecto praedicandi, hoc est docendi munus jure divino penes magistros est quos Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam*

1) 2 Tim IV, 1.

2) « Quibus ex verbis perspicuum plane fit... Verbi Dei praedicationem Episcopi esse munus praecipuum, idemque maxime necessarium.

» Toto igitur pectore in eam curam incumbentes, gregem sibi commissum tum per se ipsum tum per alios verbo Dei pascet...

» ... Et vero quamquam Episcopus assiduis officii sui pastoralis laboribus, muneribusque occupatissimus, saepe ad omnem populum sibi commissum concionem habere non potest : tamen tam veterem, atque adeo ab apostolicis usque temporibus derivatam rationem adhibere studebit, ut dioecesis suae populis a se distantibus per litteras Pastorales aliquando concionetur. » Actorum S. Mediolanensis Ecclesiae, Pars IV. Instructiones variæ. Mediolani 1890.

Dei. » La prédication appartient et incombe de droit divin aux évêques.

Tout récemment encore, notre Saint Père le Pape Pie X, parlant de la nécessité de refréner l'indiscipline et parfois l'intempérance de langage de certains prêtres inexpérimentés, disait aux évêques d'Italie : « Vous devez y être d'autant plus attentifs que le ministère de la prédication est le vôtre et forme la part principale de vos attributions, à telle enseigne que, lorsque d'autres que vous l'exercent, ils l'exercent en votre nom, à votre place et, conséquemment, sous votre responsabilité. » [1])

Il en a pris l'engagement formel, le jour de son sacre.

Je n'ignore pas, mes chers Confrères, ces graves enseignements, et je me souviens avoir entendu, non sans un sentiment de frayeur, l'interrogatoire auquel j'eus à répondre au jour de mon sacre. La première question était la suivante : « *Vis ea quae ex divinis scripturis intelligis, plebem cui ordinandus es et verbis docere et exemplis ?* — Voulez-vous vous engager à enseigner, par la prédication de votre parole et de vos exemples, au peuple au service duquel vous

1) « Il ministero della predicazione è tutto proprio di voi ed è parte precipua dell'officio episcopale ; e chiunque oltre di voi lo esercita, lo esercita in nome vostro ed in vostro luogo ; ond' è che resta sempre a voi di rispondere innanzi a Dio del modo col quale viene dispensato ai fedeli il pane della parola divina. » *Lett. encicl. di S S. Papa Pio X agli Arcivescovi e Vescovi d'Italia, contro lo spirito d'insubordinazione e di indipendenza nel clero.*

serez ordonné, les vérités que vous aurez puisées dans la méditation des saintes Ecritures ? »

Et ma réponse fut : « *Volo.* — Oui, je le veux. »

J'obéis à cette parole aujourd'hui. Le bon Dieu ne demande pas l'impossible. Impuissant à faire entendre ma voix de toutes mes ouailles, je m'adresse à vous, qui serez les *multiplicateurs* de la parole de votre évêque. Lorsque vous sortirez d'ici, vous irez à vos fidèles, dans chacune de vos paroisses, et vous leur direz et, au cours de l'année, vous leur répéterez : « Celui qui pour vous et pour nous est la continuation vivante et l'interprète autorisé de la parole de Jésus-Christ nous a dit ce qu'il attend de nous et de vous. Nous lui obéirons, nous souvenant qu'écouter l'évêque c'est écouter Jésus-Christ ; mépriser son enseignement, ce serait frapper de mépris le Fils de Dieu lui-même. Car il n'y a pas à tergiverser, mes Frères, le Dieu fait homme l'a lui-même déclaré : « Qui écoute mes apôtres m'écoute, qui les méprise me méprise. »

Faut-il vous le dire, chers Confrères ? On a essayé de me dissuader de vous prêcher ces retraites, on a voulu me faire craindre que ce labeur ne fût au-dessus de mes forces.

Mais pour qui me fatiguerais-je, si ce n'est pour mes prêtres ? Je sais bien qu'il ne faut pas tenter

Dieu, mais il faut néanmoins compter que la grâce aide la nature.

Cependant, j'avais au cœur, pour ma part, une appréhension plus grave. Le ministère paroissial présente tant d'intérêts divers auxquels je n'ai pas été directement mêlé : ne serait-il pas téméraire, me disais-je, de m'aventurer à donner à autrui une direction à laquelle je me sens si peu préparé ?

L'évêque qui vous parle ne prétend pas tirer ses enseignements de son propre fonds : il n'est riche que de la richesse de la parole divine.

Alors un souvenir, sur lequel j'ai pris plaisir à m'arrêter, soutint ma volonté. Un soir, raconte saint Matthieu, cinq mille hommes se pressaient autour de Jésus et le suppliaient de leur donner à manger. Durant la journée entière, ils s'étaient attachés à ses pas, insatiables de sa parole et, à cette heure tardive, se trouvaient à bout de forces, affamés, dans un désert. A ce spectacle, Jésus, ému de compassion, ordonne à ses apôtres de nourrir la foule.

« Maître, comment le pourrions-nous, repartit Philippe, il y a bien ici un enfant avec cinq pains et deux poissons, mais c'est tout ce que nous avons : qu'est cela pour une pareille multitude ? — *Quid hoc inter tantos ?* »

Le divin Sauveur ne raisonne point, mais, avec la simplicité souveraine qui sied au Tout-Puissant, se contente de répondre : « Faites asseoir la foule et commencez la distribution des pains. » Et les vivres furent surabondants et ceux qui en firent

la distribution se trouvèrent, après qu'elle fut terminée, plus riches qu'auparavant.

A mon tour, j'ai à peine quelques bribes à mettre à la disposition de ces chers prêtres qui ont faim de vérité et de grâce, mais ce n'est pas mon misérable avoir que je songe à leur partager ; je puiserai dans les trésors, dont la richesse se renouvelle sans cesse, du père de famille, « *qui profert de thesauro suo nova et vetera* ; » [1]) je leur dirai, non ce que j'ai tenté de construire dans mon cerveau, mais ce que Vous-même, ô mon Jésus, m'avez fait la grâce de voir et d'entendre, ce que j'ai recueilli aux sources du Verbe de la vie. « *Quod vidimus oculis nostris, quod audivimus, quod perspeximus, et manus nostrae contrectaverunt de Verbo vitae, annuntiamus vobis.* » [2]) Je leur dirai comment, quand je pense à mon âme, je considère le présent et l'avenir d'une vie sacerdotale ; quels sont nos points faibles, nos écueils et quelles sont nos ressources surnaturelles ; je leur rappellerai les grandeurs et les responsabilités de notre vocation commune : autant de sujets où je n'aurai ni à inventer ni à balbutier une parole humaine, mais à me faire l'interprète docile de la parole de Dieu.

---

1) Matt. XIII, 52.
2) 1ª Joan., I, 1. 3.

Il place toute sa confiance en Dieu.

Je méditai, pour m'encourager, la parole qui me fut dite par l'évêque consécrateur au moment solennel où, après m'avoir conféré la plénitude du sacerdoce, il me lançait, au nom de Dieu, sur la haute mer du ministère apostolique : « Prends l'Évangile, me dit-il, pars, sois le pasteur des ouailles confiées à ta garde, et n'aie pas crainte, car Dieu a le pouvoir d'accroître sa grâce à proportion de tes besoins. — *Accipe evangelium et vade et praedica illud populo tibi commisso : potens est enim Deus ut augeat tibi gratiam suam.* »

La vraie force du chrétien qui agit est la certitude de la grâce dont Dieu l'aidera.

Si cette parole ne me soutenait, je ne ferais pas un pas dans la carrière où je suis engagé ; mais j'y crois et elle est ma force. On n'est jamais plus vaillant que lorsque, pénétré du sentiment de son infériorité personnelle, on est convaincu que l'on ne suffira pas à la tâche et obligé, par suite, de faire appel à l'aide divine. « *Virtus in infirmitate perficitur.* » [1]) La plénitude de notre force sort du sentiment de notre faiblesse. Nous nous inspirons alors de la pratique spirituelle de saint Ignace de Loyola : « Nous agissons comme si le résultat dépendait de notre effort, mais, en même temps, nous avons recours à la Providence, comme si d'elle seule dépendait l'efficacité de notre action. »

1) 2 Cor. XII, 9.

Au moment où j'écris ces lignes, je puis ajouter que l'expérience a ratifié les espérances que j'avais conçues en inaugurant la prédication des retraites ecclésiastiques. Ce commerce intime, religieux, poursuivi durant six semaines avec les prêtres de mon diocèse, m'a procuré des joies profondes que je ne connaissais pas et c'est de bien grand cœur que je me retourne aujourd'hui avec reconnaissance vers ceux qui, par leur docilité respectueuse, par leur piété, par leur loyale affection, me les ont procurées.

Mieux encore qu'au jour d'ouverture de leur retraite, ils comprendront à cette heure les sentiments qui m'ont porté vers eux, comme j'ai moi-même senti s'affermir en mon âme l'assurance que je ne me méprenais pas en plaçant en eux ma confiance.

II

Les Apôtres aimaient à se rassembler autour de Notre-Seigneur et à l'entretenir de leurs travaux. Et Jésus les entraînait dans la solitude.

Saint Marc rapporte que notre divin Sauveur se plaisait à appeler parfois ses apôtres autour de Lui, afin de se faire rendre compte de leur ministère ; ou plutôt, les apôtres venaient d'eux-mêmes, sous la pression du besoin, vers leur Maître bien-aimé et lui racontaient avec complaisance tout ce qu'ils avaient fait et tout ce

qu'ils avaient dit. « *Et convenientes apostoli ad Jesum, renuntiaverunt ei omnia quae egerant et docuerant.* » [1]) Et le bon Maître avait pitié d'eux, car ils étaient accaparés par la foule qui ne leur laissait même plus la liberté de prendre leurs repas. « *Erant enim qui veniebant et redibant multi, et nec spatium manducandi habebant.* » Et alors, Jésus leur disait : « Venez, retirons-nous dans la solitude, vous avez besoin de vous reposer. — *Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum.* »

Ainsi les prêtres, absorbés par les travaux de leur charge, doivent de temps en temps se retirer dans la solitude pour y retremper leurs âmes fatiguées.

Mes chers Confrères, n'est-ce pas là votre histoire ? Hier encore, dès l'aube du jour et jusqu'aux dernières heures de la soirée, les offices religieux de vos paroisses, vos catéchismes, vos prédications, puis vos congrégations et vos patronages et vos cercles ouvriers vous disputèrent l'une après l'autre chacune des heures de votre journée. Et nombreuses sont les journées qui sont pour vous pareilles à celle d'hier. Et j'entrevois l'effort qu'il vous a fallu faire pour vous arracher à vos sollicitudes pastorales, et je devine le souci qui hante encore la pensée de quelques-uns d'entre vous au souvenir des choses inachevées que vous avez laissées là-bas et des œuvres que votre ardeur vous

1) Marc, VI, 30.

suggérait de préférer à cette solitude dont jusqu'à présent peut-être, vous ne sentez que l'ennui.

Mais, mes bien chers Amis, c'est cet enveloppement même de votre personne par les intérêts d'autrui, cet enchaînement de votre volonté par trop de généreux désirs, qui vous commandent de vous retirer pour donner à vos âmes du jour et de la liberté. *Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum.*

Le prêtre doit seulement se prêter au prochain; il doit se garder libre et toujours maître de soi.

Le pasteur fait bien de se prêter au prochain, mais le prêtre doit se garder ; les fidèles ont droit à vos services, ils les réclament avec raison et sans relâche, mais votre intérieur est à vous et vous ne pouvez l'aliéner. Restez maîtres chez vous. Et que ces quelques jours de loisir vous servent à faire la revision de vos forces et à reconquérir, s'il le faut, cette sainte indépendance de l'homme libre que saint Thomas caractérise d'un mot : « Celui qui est le maître de ses actes. — *Ille liber est qui actorum suorum dominus est.* »

Nous aussi, chers Confrères, à l'exemple de notre divin Sauveur, nous éprouvons pour les besoins de vos âmes une sympathie compatissante. Nous vous supplions d'avoir pitié de vous-mêmes, de vous recueillir et d'écouter l'appel de l'Esprit-Saint et le nôtre.

Recueillez-

Disposez-vous à être, pour celui qui a la charge

et la responsabilité de votre direction, de généreux, dociles et religieux coopérateurs.

vous et disposez-vous à la docilité, par l'observation du silence et la constance de l'attention.

Oui, vous serez mes *coopérateurs*, c'est-à-dire qu'à chaque désir que je vous exprimerai, à chaque écueil que je vous signalerai, vous me répondrez avec décision : « Nous voulons marcher avec notre évêque, travailler et, s'il le faut, peiner à ses côtés, le seconder dans l'accomplissement de sa tâche. » Chacun de vous voudra être un des septante conseillers dont s'entourait Moïse, un des septante-deux disciples qui frayaient les voies au ministère des Apôtres ; chacun me répondra dans son cœur : « Je veux mettre au service de l'Église de Malines ma foi et ma science, l'expérience que j'ai acquise, toute l'ardeur de l'amour que je porte à Dieu et à mes frères et si, dans mon humble estime de mon talent, je suis tenté de penser que mon effort personnel sera de peu de valeur, je chercherai à me persuader que, en union avec le travail de mes confrères, avec celui de mon chef placé par Dieu sur le siège de saint Rombaut, mon œuvre sera plus efficace et fructueuse.

» Puisque notre évêque vient ici, au nom de Jésus-Christ, nous instruire, *non in persuasibilibus humanae sapientiae verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis* [1]), non pour flatter notre imagination ni

1) 1 Cor, II, 4.

pour satisfaire une curiosité superficielle, mais pour nous rappeler la foi où gît la force de Dieu, nous l'écouterons en esprit de foi, avec *docilité*. Nous vivrons, durant ces quelques jours, dans un recueillement pieux. Nous ferons trêve à toute préoccupation étrangère à la parole de Dieu. Nous affectionnerons la solitude, nous garderons consciencieusement le silence, afin de pouvoir méditer ce que nous entendons et nous assimiler le pain de doctrine que l'Esprit-Saint tient en réserve pour nous. Nous nous laisserons tous enseigner par Dieu. *Et erunt omnes docibiles Dei.* » [1])

Dans son discours d'adieu à ses disciples, le Christ disait si suavement à son Père : « *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te.* [2]) — Qu'ils ne forment plus qu'un, comme vous et moi, vous mon Père en moi et moi en vous. » Nous sommes ici, chers Confrères, pour réaliser cette unité qui était dans les vœux du Christ et faisait l'objet de sa prière attendrie, à son heure suprême : soyons unis dans la même foi, unissons-nous dans le même amour, accordons nos volontés dans un même effort de zèle apostolique.

Vous serez donc dociles à ce que je demanderai de vous et vous recueillerez dans le silence, avec

1) Joan, VI, 45 ; XVII, 21.
2) Ibid.

une attention pieuse, ce que Dieu me suggérera pour vous. La parole publique s'adressant à tous est forcément indéterminée : il y a une parole plus intime que le Saint-Esprit destine à chacune de vos âmes, c'est celle-là qu'il faut écouter dans le silence des choses extérieures et de votre imagination et de votre sensibilité, c'est elle qu'il faut recueillir, vous assimiler, faire passer dans la moelle de votre vie intérieure.

Prions beaucoup.

Puis, nous prierons beaucoup.

Depuis un mois, j'ai offert tous les jours la sainte Messe pour le succès de ces retraites ecclésiastiques ; j'ai dit à cette intention mon office ; j'ai mis en prières de nombreuses communautés religieuses du diocèse et même de l'étranger. Nous redoublerons de piété durant ces jours. Vous vous joindrez à nous. Vous prierez beaucoup : vous aurez des élans d'amour, de fréquentes aspirations au Saint-Esprit, des supplications au Sacré Cœur, des invocations à Marie, à votre Ange gardien, aux Saints protecteurs du diocèse. Nous prierons les uns pour les autres, convaincus que, si nous sommes unis d'esprit et de cœur, Dieu sera au milieu de nous. « *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* » [1])

1) Matth., XVIII, 20.

CONCLUSION

Sursum corda.

Chers Confrères, portons nos cœurs en haut et mettons-nous à l'œuvre, dès cette première heure, résolument.

Une chose est certaine, c'est qu'aucun d'entre vous ne sortira de cette maison, vendredi prochain, tel qu'il y est entré aujourd'hui.

La retraite : chaîne de grâces de choix.

La retraite n'est pas une grâce unique. C'est une chaîne continue de grâces de choix. A l'heure même où je vous parle, je connais des âmes saintes qui prient jour et nuit pour vous, qui pour vous font pénitence et offrent en holocauste leurs frêles existences afin que Dieu ait pitié de ceux qui, parmi vous, pourraient avoir spécialement besoin de miséricorde et les transforme en saints. Vos confrères, dans le diocèse entier, sont de cœur avec vous et portent journellement votre souvenir à l'autel. Oh ! tous ces élans de prière ne peuvent point être vains. De même qu'aux jours de l'Avent, lorsque l'Église chante le « *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant Justum.* [1]) — Rosée du ciel, descendez sur nos âmes ; juste, fendez la nue et venez reposer sur nous, » les cieux font écho à la terre et lui

1) Isaï. XLV, 8.

disent : « *Aperiatur terra et germinet Salvatorem* [1]). — Terre, ouvre tes veines, n'entrave pas la germination du Sauveur », de même, en ces jours bénis, aux supplications qui montent vers le Souverain Juge, les flots de la miséricorde répondront en abondance. Vos âmes s'ouvriront pour les recueillir. Y en aura-t-il qui s'y fermeront obstinément ? J'émets la supposition parce que je vous sais libres. Dieu, qui frappe à la porte de chacun de vos cœurs, n'y entrera que si vous-mêmes voulez bien lui ouvrir...

Vous serez *tous* de bonne volonté.

Mais non, je ne veux point m'arrêter sur cette sombre pensée. Tous, n'est-ce pas, vous serez de bonne volonté, vous tirerez profit de ces jours de silence pour votre sanctification et pas un, je me plais à l'espérer, ne sortira d'ici endurci dans son mauvais vouloir.

Courage, confiance en Dieu et en l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie.

Courage, mes chers Amis, courage, une volonté droite et de la confiance en Dieu. Étant les coopérateurs de Dieu, nous vous prions de ne pas gaspiller ses grâces. Voici que le temps est propice, ces jours vous promettent le salut. « *Adjuvantes autem exhortamur, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* » ; ne médisons personne en rien afin

1) Isaï, XLV, 8.

que l'on n'ait point l'occasion de juger mal notre ministère. « *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum.* » [1])

J'ai l'assurance de répondre à votre secret désir à tous en plaçant, en votre nom et au mien, cette retraite que nous inaugurons sous la protection de notre bonne Mère, la Très Sainte Vierge Marie.

« Seigneur, nous sommes vos serviteurs, daignez nous pardonner nos fautes ; nous ne nous sentons pas assez de vertu pour vous offrir des actes qui puissent vous plaire, mais nous avons confiance que nous nous sauverons par l'intercession de la Mère de votre Fils, Notre Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec vous, Dieu, dans les siècles éternels. — *Famulorum tuorum, quaesumus Domine delictis ignosce, ut qui tibi placere de actibus nostris non valemus, Genitricis Filii tui Domini nostri intercessione salvemur ! Qui tecum vivit et regnat, Deus, in saecula saeculorum. Amen.* » [2])

1) 2 Cor., VI, 1-3.
2) Oratio in festo Assumptionis B. M. V.

DEUXIÈME ENTRETIEN

LA PRÉPARATION

L'emploi de la Retraite

DEUXIÈME ENTRETIEN

LA PRÉPARATION

L'emploi de la Retraite

Poenitentiam agite... Facite ergo fructum dignum poenitentiae. Changez le cours de vos idées... Faites donc des œuvres qui répondent à votre conversion intérieure. (MATTH., III, 2, 8).

MES CHERS CONFRÈRES,

Pourquoi sommes-nous en retraite ? Comment y répondrons-nous aux vues de Dieu sur nous ?

En d'autres mots, quel est le but de la retraite ? Dans quelles dispositions la ferons- nous ?

Telles sont les deux questions auxquelles nous nous attacherons à répondre dans cette première conférence.

I

LE BUT DE LA RETRAITE

Tout est sujet au changement et à la disparition.

Nous vivons, nous sommes en marche ; les gens qui nous coudoient ont, comme nous, leur bâton

de voyage à la main ; tous, d'un pas plus ou moins précipité, se pressent : où vont-ils ? savent-ils où ils vont ?

Les jours succèdent aux jours et de cette alternance ininterrompue de lumière et de ténèbres se forment les semaines, les mois, les années, le cours de notre vie.

Le soleil a son aurore, ses feux du midi, ses nuances crépusculaires, puis disparaît dans les profondeurs de l'horizon. La lune et ses lueurs blafardes croissent et décroissent. La mer a ses flux et ses reflux. Les saisons s'enchaînent et se renouvellent. L'eau des océans, pompée par la chaleur solaire, se résout en vapeurs qui se recondensent pour former nos rivières et nos fleuves, en reconstituant leur source.

La vague mord la terre ferme et en emporte les débris dans les sédiments marins où se préparent les continents de l'avenir.

Même les astres qui, pareils à des clous d'or, semblent fixés au firmament, sont en mouvement perpétuel et, au témoignage de la science astronomique, sont emportés avec une rapidité vertigineuse vers des lointains qui échappent à la mesure.

Les êtres vivants, aussi bien que la nature morte, ont leurs phases successives de naissance, d'accroissement, de décadence,

Voyez ce petit enfant qui vient de naître : ses membres frêles vont s'affermir, sa taille grandira, il parlera, il s'agitera, et après une période brève qui enfermera son adolescence, son âge mûr, la vieillesse qu'il espère, il disparaîtra de la scène de ce monde.

Nous pouvons remonter dans le passé une ou deux générations, mais nos plus lointains souvenirs ne s'élèvent guère plus haut.

Où donc tend ce mouvement général de la nature ? Au dedans de nous, il y a un souffle qui nous fait aspirer vers des réalités plus stables, nous hausse au-dessus de la nature matérielle, sur des sommets d'où nous sommes capables de saisir l'invisible et d'aimer ce dont l'expérience sensible ne peut s'emparer.

Quel est le terme et le but de ce mouvement général de la nature ? — C'est Dieu.

Mais cette âme, immatérielle et libre, tendue vers l'Infini, qu'est-elle elle-même sinon une voyageuse errante sortie des mains du Créateur et en route vers Celui qui, l'ayant lancée dans le temps, la rappelle incessamment à lui ? A l'époque de l'année où les fidèles soupirent après la venue de leur Sauveur, l'Église met sur les lèvres de ses prêtres, dans la liturgie de la Messe, cette touchante invocation : « *Haec sacra nos, Domine, potenti virtute mundatos, ad suum faciant puriores venire principium.* — Maître, que l'énergique vertu de ce saint

sacrifice fasse disparaître nos souillures et ramène nos âmes purifiées vers Celui qui est notre Principe. » [1])

La vie morale de l'humanité est, en droit, un mouvement circulaire de l'âme libre, de Dieu vers Dieu.

Elle est, en fait, le passage d'un état de damnation, moyennant une ère de libre effort, à un état de perfection.

La retraite est une halte dans la course qui nous emporte.

Et, tout de suite, afin de marquer déjà le sens et la portée pratique des développements que nous avons à vous présenter, ajoutons que la retraite nous apparaît comme une halte dans la précipitation des événements dont nous subissons la pression, un moment d'arrêt que nous mettons à profit pour apprécier le passé de notre vie morale et pour jalonner l'avenir.

Les deux esprits les plus synthétiques des âges chrétiens ont décrit, l'un dans la *Somme théologique*, l'autre dans la *Divine Comédie*, le passage de l'humanité à travers l'épreuve du temps.

Comment saint Thomas d'Aquin et Dante exposent la destinée de l'humanité.

L'œuvre de saint Thomas d'Aquin comprend trois parties :

Dans la *Première*, le saint Docteur se tourne vers un des pôles de l'histoire, celui de nos origines ; il contemple *Dieu*, auteur de la création, et

1) 1er Dim. de l'Avent, Secrète de la Messe.

assiste à l'apparition successive des créatures matérielles, des esprits, puis de l'homme auquel sa place intermédiaire entre le monde des corps et celui des esprits assigne un rôle universel.

La *Seconde partie*, qui comprend deux sections, l'une la Morale générale de l'acte libre, l'autre la Morale spéciale relative à la multiple diversité des actes et des habitudes de la volonté, écrit le mouvement ascensionnel de l'âme vers Dieu.

Chacun doit se décider, pour son compte, à accomplir ce mouvement.

L'âge de raison n'est pas, comme le vulgaire se le figure volontiers, l'âge où l'enfant commence à raisonner, mais celui où, devenu capable de réfléchir sur ses dispositions intérieures, il s'applique à se reconnaître, prend conscience de ses responsabilités, considère sa place dans la création et se tourne délibérément vers le terme où l'impulsion de sa nature l'incite à monter, et alors résistant, pour s'approcher de cet idéal suprême, aux sollicitations qui l'attirent vers des biens inférieurs, gravit, par la pratique des vertus, les degrés de l'échelle de la perfection, qui elle-même est l'union de l'âme avec son bien connaturel, avec Dieu.

En fait, l'état initial de l'homme à son entrée en ce monde est anormal. L'homme est déchu et n'est capable de reprendre sa marche vers ses destinées

qu'après avoir été relevé par le Christ Rédempteur, purifié dans les eaux du baptême, régénéré par la grâce sanctifiante.

La *Troisième partie* de la *Somme de théologie* est l'exposé du relèvement de cette âme déchue, par la grâce que lui a méritée notre divin Rédempteur, Notre Seigneur Jésus-Christ. [1])

Le drame de Dante est conçu sur le même plan.

L'*Enfer* de la *Divine Comédie* est, dans l'itinéraire moral de l'humanité, le *terminus a quo,* le point de départ, à savoir : l'état de péché d'où l'âme doit sortir pour arriver au salut et à la posession de sa fin morale.

Le *Purgatoire* est le *terminus per quem,* le moyen par lequel l'âme se libère de son péché et s'avance,

---

1) La *Somme contre les Gentils* est construite, à peu de chose près, sur le même patron que la *Somme de théologie*. Elle est partagée en quatre livres : les trois premiers sont philosophiques, ils traitent de ce que la raison peut savoir (*scibile*), le quatrième complète les enseignements de la raison par ceux de la Foi (*credibile*).

Le livre I, après nous avoir appris que Dieu est, scrute, autant que le peut la sagesse naturelle, les opérations divines.

Le livre II nous met en présence des créatures de Dieu, décrit leur origine, leur distinction, leur nature.

Le livre III nous montre la direction providentielle imprimée par Dieu aux créatures : Dieu est leur fin suprême. Il les attire à Lui et par les lois générales qui régissent la nature matérielle et par la providence spéciale dont Il enveloppe la créature intelligente.

Le livre IV, suivant une marche parallèle à celle des trois premiers, expose les enseignements de la Foi sur Dieu, sur les œuvres de Dieu et sur la direction de l'humanité vers une fin surnaturelle.

par la pratique des vertus, vers Celui auquel elle est appelée à s'unir.

Le *Paradis*, le *terminus ad quem*, est l'état de grâce dans lequel la créature rachetée par le Christ est aimée de Dieu, L'aime et s'unit à Lui.

Ces pensées dominent la théologie ascétique : les maîtres de la vie spirituelle s'accordent à partager en trois étapes le voyage moral de l'âme en route vers sa fin : la voie *purgative*, au cours de laquelle l'âme se lave de ses souillures ; la voie *illuminative*, où elle s'éclaire et progresse dans le bien ; la voie *unitive*, enfin, où elle s'attache résolument à Dieu et se conforme pleinement à sa volonté sainte. La première étape est celle des débutants, *via incipientium ;* la seconde est celle des âmes en progrès, *via progredientium ;* la troisième est celle des parfaits, *via perfectorum* [1]).

Mêmes enseignements de la théologie ascétique.

Mais que nous attardons-nous à considérer des commentaires humains ?

Écoutons la parole de Dieu, elle nous est rappelée

Après les commentaires humains, la parole divine : il faut que l'on se transforme intérieurement et que l'on manifeste ce changement par des œuvres.

1) Notons, en passant, avec le R. P. Dumas, de la Société de Marie, dans un ouvrage intitulé : *L'Imitation de Jésus-Christ, Introduction à l'union intime avec Dieu,* que le livre de *l'Imitation* n'est point, comme on pourrait le croire à première vue, une juxtaposition d'avis spirituels, mais une œuvre dont l'ordonnance est conforme au plan traditionnel que nous venons d'esquisser.

tous les jours par l'Église, au moment où nous quittons l'autel pour descendre vers le monde et lui porter, avec les élans de notre zèle, les paroles de vérité et de vie.

Eternellement, le Père engendre son Fils et toutes les créatures qu'Il appelle à l'existence tirent, de leur conformité avec leur modèle vivant identifié à cette sagesse consubstantielle, ce qu'elles renferment de beauté et de bonté. Leur reflet aurait dû instruire les nations païennes et leur montrer le chemin du ciel, mais les ténèbres ne se sont point laissé pénétrer par la lumière. Alors, le Cœur de notre Dieu s'émut. Il nous envoya son Fils chargé de nous adopter dans la famille divine, et Jean-Baptiste fut l'heureux précurseur choisi par la Providence pour frayer les voies à l'établissement du règne du Fils de Dieu sur terre.

La prédication de saint Jean-Baptiste

Or, mes chers Confrères, vous avez entendu retentir dans le désert la voix de Jean-Baptiste : « Produisez des œuvres de vie qui répondent à votre transformation intérieure. — *Facite fructus dignos poenitentiae* ».

Écoutez bien ce langage, il est souverain et décisif.

N'accourez pas en curieux dans le désert, comme le firent les foules des Pharisiens orgueilleux et des Sadducéens grossiers, vous fiant au nom que vous portez ou aux mérites de vos aïeux : « Race

de vipères, croyez-vous qu'il vous suffise de descendre d'Abraham pour échapper aux rigueurs de la justice de Dieu ? Vous figurez-vous que Dieu ait besoin de votre race ? N'est-il pas libre de vous réduire à néant et de susciter sur vos ruines une race nouvelle de fils qui lui soient fidèles ? Non, non, il n'y a pour vous qu'un moyen de salut, un seul, entendez-le bien, c'est que vous changiez de fond en comble votre intelligence et votre cœur et que, cette conversion intérieure accomplie, vous vous appliquiez à vivre en conformité avec les convictions et les inclinations nouvelles que vous sentirez germer et s'épanouir au dedans de vous-mêmes. *Facite fructus dignos poenitentiae* .»

Le sens évangélique exact du mot « pénitence ».

L'expression que la Vulgate a traduite par *poenitentia* signifie « changement spirituel, μετανοεῖν conversion, retournement des dispositions intérieures, » et l'effet que le Précurseur attend de votre mentalité nouvelle doit consister en *fruits*, en œuvres vivantes, donc qui soient dignes d'une âme sincèrement renouvelée.

Mes chers Confrères, retenez pour vous, retenez pour les fidèles auxquels vous devez la prédication de la vérité, la formule lapidaire de Jean-Baptiste. Dites-vous, et redites ensuite à autrui, que la naissance et le développement de la vie

surnaturelle dans une âme adulte sont conditionnés par la pénitence ; par des œuvres de pénitence, sans doute, car la foi sans les œuvres est une foi morte, mais par des œuvres qui, elles-mêmes, sortent de l'âme, comme le fruit sort de sa fleur, comme la fleur elle-même est le produit de l'arbre et de ses racines.

Hâtez-vous de vous renouveler ; c'est d'ailleurs la condition du bonheur.

Prenez-y garde : vous n'avez ni un jour ni une heure à perdre. Le bûcheron est à sa tâche ; tout à l'heure, sa hache portera au tronc les premiers coups ; si vous tardez et que l'arbre tombe, ses racines se dessécheront aussitôt et en vain rêveriez-vous encore de le faire vivre. Le moissonneur est sur le point de vanner la moisson, le bon grain sera engrangé, mais la mauvaise paille sera jetée au feu et comburée.

Faites pénitence, renouvelez vos pensées, vos résolutions, que votre vie soit l'expression fidèle de vos croyances ; à l'exemple du divin Maître, accomplissez intégralement la justice, « *Decet nos implere omnem justitiam,* » et alors vous entrerez, vous aussi, et vous vous fixerez dans la voie unitive. Vous avez reçu au baptême le Saint-Esprit, « *baptizati in Spiritu Sancto et igne ;* » plus vous suivrez docilement ses inspirations, c'est-à-dire les lumières de la Foi, les impulsions de la charité, plus ses ailes s'étendront sur vous, et plus distinc-

tement aussi vous percevrez la parole d'amour du Père éternel : « Celui-ci est le Fils que j'aime, j'arrête sur lui mes complaisances. — *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui* [1]). »

1) Voici intégralement le texte de saint Matthieu que nous venons d'analyser :

« Tunc exibat ad eum Jerosolyma, et omnis Judæa, et omnis regio circa Jordanem.

» Et baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.

» Videns autem multos Pharisœorum et Sadducœorum venientes ad baptismum suum dixit eis : Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere a ventura ira ?

» Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ.

» Et ne velitis dicere intra vos : Patrem habemus Abraham ; dico enim vobis, quoniam potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ.

» Jam enim securis ad radicem arborum posita est. Omnis ergo arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.

» Ego quidem baptizo vos in aqua in pœnitentiam ; qui autem post me venturus est, fortior me est cujus non sum dignus calceamenta portare : ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni.

» Cujus ventilabrum in manu sua, et permundabit aream suam, et congregabit triticum suum in horreum, paleas autem comburet igni inextinguibili.

» Tunc venit Jesus a Galilœa in Jordanem ad Joannem, ut baptizaretur ab eo.

» Joannes autem prohibebat eum, dicens : Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me !

» Respondens autem Jesus dixit ei : Sine modo : sic enim decet nos implere omnem justitiam. Tunc dimisit eum.

» Baptizatus autem Jesus confestim ascendit de aqua. Et ecce aperti sunt ei cœli, et vidit spiritum Dei descendentem sicut columbam, et venientem super se.

» Et ecce vox de cœlis dicens : Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui. » (Matth., III, 5-17.)

Retranchez de vos pensées toutes les préoccupations terrestres et concentrez toute votre attention sur l'objet de la retraite.

Mes chers Confrères, voici que vous avez rompu avec votre milieu habituel. Il vous est impossible, d'ici, d'influencer utilement la marche de vos affaires et de vos œuvres ; ayez donc le courage en même temps que la sagesse de n'y plus penser. Soyez exclusivement, durant ces quelques jours, à la conduite de votre voyage vers l'éternité. Nous voici réunis à l'hôtel, un soir, tranquilles, après une excursion fatigante : examinons ensemble où nous en sommes, ce que nous avons fait d'utile pour nous et pour notre ministère ; si nous ne nous sommes pas, de-ci de-là fourvoyés et par quelle heureuse disposition de la Providence nous avons retrouvé le bon chemin. Puis, étudions la carte du voyage pour l'avenir ; prenons des renseignements chez ceux qui sont les guides expérimentés du pays ; enfin, consultons l'état de notre caisse, munissons-nous de provisions et, dès que nous aurons recouvré la fraîcheur de nos forces, reprenons allègrement le sentier ardu de notre sanctification propre et les avenues de nos œuvres paroissiales.

« *Praesta, quaesumus, omnipotens Deus, ut familia tua per viam salutis incedat ; et beati Joannis Praecursoris hortamenta sectando, ad eum quem praedixit secura perveniat, Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum.* — Dieu tout-puissant, nous vous en

supplions, aidez votre famille à ne pas s'écarter de la voie du salut ; rendez-la docile aux exhortations de votre bienheureux Précurseur Jean-Baptiste, afin qu'elle parvienne ainsi sûrement à Celui dont il a prédit la venue, à votre divin Fils, Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Marchons donc en paix, chers Confrères, *procedamus in pace.*

Au nom du Seigneur, *In nomine Domini, Amen* [1]).

II

LES DISPOSITIONS DU RETRAITANT

Le précepte de saint François de Sales et de saint Paul.

Mes chers Confrères, nous avons essayé de vous faire comprendre le *but* de la retraite que vous voulez bien entreprendre aujourd'hui. Il est admirablement défini par ces deux mots de saint François de Sales : *Réformer notre vie* et nous décider à *être* désormais *tout à Dieu.* « Chacun devrait faire une bonne retraite, écrit le saint Docteur, pour s'exciter par des exercices spirituels à *l'entière réformation de sa vie,* pour ensuite faire une *intime et solide résolution de vivre tout à Dieu* [2]). »

Supposé que ce but vous le vouliez, ce dont je

1) Itinerarium clericorum.
2) *Traité de l'Amour de Dieu,* XII, 8.

ne puis douter, une seconde question surgit et la réponse que nous avons à y faire formera l'objet de la seconde partie de cet entretien : A quelles conditions atteindrez-vous le but que vous poursuivez ? Quelles dispositions assureront, de votre part, le succès de cette retraite ?

La charité est la clef de voûte de la vie chrétienne. — Quelles conditions elle doit réunir.

Il me semble les trouver résumées en ces quelques paroles de saint Paul à son disciple Timothée : « La loi divine a pour aboutissant et pour but la charité, vertu qui sort d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi sincère. — *Finis autem præcepti est caritas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta* [1]).

Nous ne pouvons jamais oublier que nous sommes établis dans un ordre surnaturel. Il ne suffit donc pas que nous nous assignions comme objectif le développement, même complet, des ressources de notre nature ; nous n'avons rien fait pour la vie véritable, éternelle, tant que nous n'avons pas, moyennant la grâce de Dieu, surélevé nos facultés naturelles et haussé notre ambition, par delà l'honnêteté simplement humaine, jusqu'à l'amour de Dieu pour lui-même, c'est-à-dire jusqu'à la charité. « Soyez chaste, dit saint Grégoire, soyez-le même à un degré éminent ; faites, en outre, le bien, pratiquez

1) 1 Tim., I, 5.

les bonnes œuvres, je vous en louerai, mais j'attends de vous davantage ; vous n'avez point assez fait aussi longtemps que votre idéal n'est pas supérieur à celui de l'honnêteté naturelle. — *Redemptori etenim nostro unum sine altero placere nequaquam potest : Si aut is qui bona agit, adhuc luxuriae inquinamenta non deserit aut is qui castitate praeeminet, necdum se per bona opera exercet... Sed et si utrum agitur, restat, ut quisquis ille est, spe, ad supernam patriam tendat, et nequaquam se a vitiis pro mundi hujus honestate contineat* [1]). »

Voilà donc les trois conditions de la charité bien définies : la *pureté du cœur,* la *droiture de la conscience,* la *sincérité de la foi.*

La pureté du cœur.

Ayez le *cœur pur ;* s'il ne l'est pas assez, purifiez-le ; ne vous obstinez pas dans le mal.

Vous scruterez tous les replis de votre cœur : vous y discernerez et les fautes mortelles si, par malheur, vous en étiez souillé, et les fautes vénielles, et vos habitudes coupables et les occasions de vos chutes ; vous ferez une revue du temps écoulé depuis votre dernière retraite ou même de votre vie entière et l'un de vos grands soucis sera de vous faire connaître à votre confesseur tel que vous vous serez jugé vous-même.

1) S. Gregorii, hom. XIII in Evangelia.

Et vous soupirerez après cette pureté immaculée de votre cœur, comme le cerf altéré soupire après l'eau limpide des fontaines, et vous tomberez à genoux, souvent, pour lancer vers le trône du Souverain Juge vos appels suppliants : « *Deus, propitius esto mihi peccatori ! — De profundis clamavi ad te, Domine. — Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam. — Ne repellas me a facie tua. — Cor mundum crea in me Deus et spiritum rectum innova in visceribus meis. — Ad Dominum, cum tribularer, clamavi et exaudivit me. — Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te. — Domine, memento mei cum veneris in regnum tuum.* »

La droiture de la conscience.

Cela fait, vous étalerez devant Dieu une conscience sans reproche, et vous l'ouvrirez bien large à l'action fécondante de la rosée céleste. Votre âme se déclarera prête à obéir à toutes les volontés divines. « *Et levavi manus meas ad mandata, quae dilexi, et exercebar in justificationibus tuis. — In toto corde meo exquisivi te, ne repellas me a mandatis tuis. — Tuus sum ego, doce me, Domine, justificationes tuas.* » Oh ! que de fois déjà le divin Maître vous a appelé comme jadis Héli appela Samuel. Il vous a appelé aux jours de votre enfance naïve, lorsque vous grandissiez dans l'innocence au milieu de votre famille chrétienne ; il vous a appelé, au Sémi-

naire, aux ordres sacrés ; il vous a appelé, plusieurs fois déjà, à des retraites sacerdotales ici même. Avez-vous dit loyalement, sans arrière-pensée : « *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* [1]) ? » N'avez-vous pas mis de secrètes conditions à votre soumission, c'est-à-dire d'insurmontables obstacles à l'efficacité de la grâce ? Aujourd'hui, c'en sera fait : plus d'obstacles, plus de *non* égoïstes, arbitraires ; le champ libre à l'action divine. Taillez, ô divin Vigneron, faites tomber les branches sèches, tranchez dans le vif, émondez. Je ne veux pas des rameaux ou des feuilles, je veux des fruits. Si je recule, ne voyez dans mes mouvements que le frisson du patient à la vue du bistouri, ce ne sera point le refus de ma volonté de me soumettre à votre opération. J'ai pleine confiance en vous et je sais que vous ne me ferez souffrir, un instant, que pour m'assurer la santé et la paix, non pas la paix telle que le monde la promet, mais *votre* paix à vous, ô mon Dieu, celledont vous vous plaisiez à dire à vos apôtres : « *Pacem* MEAM *do vobis, non turbetur cor vestrum, neque formidet* [2]) ; » je sais que cette paix m'apportera la satisfaction profonde de toutes les aspirations de mon cœur chrétien.

1) I Reg., III, 10.
2) Joan., XIV, 27.

Vous n'attendez que cette volonté honnête et cette docilité à votre action pour me transformer et pour m'acheminer vigoureusement sur ma voie véritable. Dès que j'aurai levé les obstacles, la source jaillira, vous accomplirez votre œuvre ; j'en ai la ferme confiance.

La sincérité de la Foi.

Fides non ficta. La foi est, suivant la belle définition de saint Paul, l'adhésion de l'intelligence et l'attachement du cœur aux choses invisibles, « *sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* [1] ; » elle me fixera au point de vue d'où je contemplerai sous son vrai jour le monde supérieur aux sens, les seules réalités qui importent parce qu'elles sont éternelles. Et alors, à cette lumière qui pénètre jusqu'aux plus intimes replis de l'âme, qui opère énergiquement les séparations nécessaires, qui descend dans les articulations et atteint jusqu'aux mœlles, « *vivus est sermo Dei, et efficax... et pertingens usque ad divisionem animae et spiritus, compagum quoque ac medullarum* [2]), » je verrai clairement ce qui manque à ma vie, à l'heure présente. Je n'ai pas, ô mon Dieu, à vous tracer mon plan. Les initiatives vous appartiennent : je n'ai qu'à me tenir dans l'attente pour vous laisser agir et, à

1) Hebr., XI, 1.
2) Ad Hebr., IV, 12.

mesure que je vous écouterai plus attentivement et que plus docilement je vous obéirai, le jour se répandra sur mes voies, la colonne lumineuse éclairera mon désert et si, durant quarante ans peut-être, j'ai blessé votre Majesté sainte et me suis conduit en révolte, cette année fera décidément époque dans ma carrière, elle marquera la date de ma conversion tout au moins à la vertu, sinon à la perfection ou à la sainteté.

CONCLUSION

Mes Frères bien-aimés, le Divin Semeur va passer pour ensemencer votre champ. Tenez-vous prêts. La graine qui tomberait sur vous et que vous refuseriez d'accueillir, laissant à l'esprit mauvais la faculté de s'en emparer, occasionnerait peut-être votre perdition.

Adjuration aux cœurs obstinés, s'il en est.

Je ne me fais point à la pensée qu'il pût y avoir, dans cette assemblée de prêtres, un cœur obstinément fermé aux avances divines, une âme livrée à l'impureté, au sacrilège et décidée à ne point s'affranchir de son esclavage. Mais, enfin, s'il y en avait une, une seule, ce serait trop et je la supplierais de tomber à genoux et de crier vers le Dieu des miséricordes qui, Lui, s'obstine à ne point désespérer d'elle : « *De profundis clamavi ad te Domine,*

Domine exaudi vocem meam. Des profondeurs de mon abîme, Seigneur, Seigneur, je crie vers vous, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous ne regardiez que ma misère, comment oserais-je me tenir devant vous ? Mais votre cœur est compatissant et vous êtes prodigue de pardons, *quia apud te propitiatio est et copiosa apud eum redemptio.* »

Les auditeurs superficiels sont comme une terre stérile.

Il est davantage à craindre que, sur un nombre considérable d'auditeurs, il n'y en ait dont l'esprit soit superficiel. Les avertissements les plus graves les effleurent, rien ne pénètre jusqu'au fond de leur âme. Il semble, à les voir dissiper d'un cœur léger les inestimables trésors du temps, que la vie ne soit à leurs yeux qu'une vulgaire partie de plaisir. Ils n'ont pas de racines, dit l'Ecriture, *radicem non habent,* ils ne s'accordent jamais le loisir d'une méditation sérieuse ; leur ministère ressemble plus à l'exercice d'une profession qu'à l'accomplissement d'un sacerdoce ; ils se préservent, je veux le croire, de chutes graves, mais leur action est lamentablement stérile et leur existence entière compte à peine pour un jour. « *Verbum audit, et continuo cum gaudio accipit illud ; non habet autem in se radicem, sed est temporalis.* » A la moindre contrariété, ces âmes frivoles se découragent, au moindre assaut, elles succombent « *facta autem tribulatione et persecutione propter verbum, continuo scandalizatur* ».

Il est une troisième catégorie de prêtres, dont le nombre va peut-être croissant aujourd'hui, qui se laissent envelopper comme dans un buisson d'épines par les soucis matériels, par les lectures inutiles, par les préoccupations de la politique ou même par le soin des œuvres les plus méritoires. Ils semblent regretter les rares moments qu'ils accordent à Dieu, à la célébration de la Messe, à l'oraison, à la récitation de leur office, à une visite au Saint Sacrement, comme s'ils les soustrayaient à tort à leur action pastorale. Ces prêtres ne sont point mauvais, ils ont l'âme plutôt généreuse, mais ils oublient de regarder, au-dessus d'eux, le coin bleu du ciel qui leur rappellerait le but réel de la vie. Sous le poids de leurs soucis, ils étouffent la semence de la parole de Dieu et, malgré le labeur auquel ils s'épuisent, ils ne produisent pas de fruit de salut. « *Qui autem seminatus est in spinis, hic est qui verbum audit, et sollicitudo saeculi istius et fallacia divitiarum : suffocat verbum, et sine fructu efficitur.* »

Les esprits trop absorbés par les objets d'activité terrestre ne donnent pas les fruits de salut.

Heureusement, mes chers Amis, vous qui êtes disposés à recevoir en bonne terre les grâces de Dieu, à écouter la parole divine, à vous l'assimiler et à la faire fructifier, — « *qui vero in terram bonam seminatus est, hic est qui audit verbum et intelligit et fructum affert,* » — vous êtes dans cette assemblée le très grand nombre, mais, ici encore,

que de degrés dans l'utilisation des dons de Dieu ! L'un ne produit que trente pour un, l'autre soixante pour un, quelques âmes d'élite, enfin, cent pour un. « *Et facit aliud quidem centesimum, aliud autem sexagesimun, aliud vero trigesimum* [1]). »

Qu'importe cependant !

A l'heure où s'ouvre cette retraite, n'insistons plus sur le passé.

Dieu vous appelle tous.

Dieu m'envoie parmi vous battre le rappel et vous crier à tous : « Vous avez vingt-cinq ans, cinquante ans, soixante ans ; vous êtes au premier, au deuxième, au troisième stade de votre carrière morale ou pastorale ; qui que vous soyez, ouvriers de la troisième, de la sixième, de la neuvième, voire même de la onzième heure, vous pouvez, dès aujourd'hui, si vous le voulez, mériter tous le même salaire généreux du père de famille.

« Est-il possible au Tout-Puissant lui-même de se montrer envers vous plus libéral ? Il consent à fermer les yeux sur les années que vous avez dilapidées dans l'inaction, dans la tiédeur, même dans le mal ; il ne vous demande, pour le présent, qu'un acte de bonne volonté et une confiance illimitée en Lui pour l'avenir. »

Mes chers Confrères, il me semble voir se

1) Matth., XIII, 3-23.

dresser, en ce moment, au milieu de nous, de la terre au ciel, l'échelle de Jacob. Des anges en descendent chargés de nous apporter des illuminations, des inspirations, des bénédictions divines. Du haut de l'échelle, le Père éternel, penché vers nous, nous invite de la voix et du regard à monter vers Lui. Je me figure vous voir échelonnés sur cette montée du Ciel. Quelques-uns, bien haut, sont tout proches de Dieu : chargés d'ans, de vertus et de mérites, ils sont à la veille de recevoir la récompense de leurs rudes labeurs. La plupart occupent, à des hauteurs différentes, les degrés intermédiaires. Quelques-uns sont encore bas, très bas peut-être, fort lents à monter. Mais tous aspirent à gravir l'échelle et de leurs lèvres s'échappe la prière du Psalmiste : « Seigneur, qui êtes aux cieux, je tiens les regards levés vers vous ; le serviteur regarde son maître, la servante sa maîtresse, et moi je tiens les yeux fixés sur vous ; mon Seigneur et mon Dieu, je ne les retirerai que lorsque vous aurez pris pitié de moi. — *Ad te levavi oculos meos, qui habitas in coelis. Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum ; sicut oculi ancillae in manibus dominae suae ; ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum donec misereatur nostri* [1]). »

1) Ps. CXXII, 1-2.

Pas de retardataires!

Frères bien-aimés, prenons courage : montons, peinons, espérons. Encore un peu de temps, encore un peu de souffrance, *adhuc modicum,* et nous serons pour toujours à la joie. Courage ! Les fatigues et les peines de ce monde ne comptent pas en présence de la gloire que Dieu fera éclater dans nos âmes béatifiées. Prenons courage, tous. Qu'il n'y ait pas, dans notre armée, un seul traînard. Les ouvriers de la onzième heure recevront, s'ils le veulent, le même salaire que ceux qui sont au travail depuis l'aurore. Il suffit qu'ils réparent leur lenteur à se mettre à l'œuvre par une contrition plus intense, par une humilité plus sincère, par une confiance plus filiale et plus forte dans le miséricordieux amour de notre divin Sauveur.

Vous inscrirez, ensuite, en tête de votre programme pour ces jours bénis, cette belle parole, que journellement vous voudrez relire, de saint François de Sales : « Chacun devrait faire une bonne retraite, pour s'exciter par des exercices spirituels à *l'entière réformation de sa vie* pour, ensuite, *faire une intime et solide résolution de vivre tout à Dieu* [1]). »

1) *Traité de l'amour de Dieu,* XII, 8.

TROISIÈME ENTRETIEN

L'ORIENTATION DE LA VIE

I. — Les enseignements du Christ sur l'orientation de la vie.

II. — Les devoirs qu'ils nous imposent.

TROISIÈME ENTRETIEN

L'ORIENTATION DE LA VIE

I. — Les enseignements du Christ sur l'orientation de la vie.

Coelum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt... Videte, vigilate et orate.
Les cieux et la terre passeront, mais dites-vous bien que mes paroles ne passeront point... Pensez-y, soyez sur vos gardes et priez. (MARC, XIII, 31, 33.)

MES CHERS CONFRÈRES,

L'entretien de Jésus et des Apôtres en face du Temple de Jérusalem.

Notre divin Sauveur, dont la sollicitude se portait avec prédilection vers « les douze » parce qu'à ceux-ci incomberait demain la charge et reviendrait le périlleux honneur de communiquer aux sociétés païennes le souffle de leur foi et l'ardeur de leur charité, se trouvait, un soir, assis avec eux sur le flanc du mont des Oliviers, en face du mont Moriah, où se dressait le temple de Jérusalem.

La journée avait été fatigante. Elle s'était passée en discussions avec les Princes des Prêtres et avec les Scribes, en prédications à la foule. L'heure de la retraite avait sonné. Jésus la réservait à ses intimes.

Il y a un instant, un disciple s'était retourné pour arrêter un dernier regard sur le temple que l'on quittait et il venait de dire à Jésus : « Maître, voyez donc quelles masses de pierres et quelles constructions ! — *Magister, adspice quales lapides et quales structurae !* » Et le Maître, qui voit s'exalter la fierté du Juif en présence de la majesté de son temple, reprend : « Oui, regardez tous ces grands édifices, il n'y a pas là deux pierres qui ne doivent se désagréger et tomber en ruine. — *Vides has omnes magnas aedificationes. Non relinquetur lapis super lapidem qui non destruetur.* »

Et les apôtres Pierre et Jacques, et André et Jean de demander tour à tour : « Mais, Maître, dites-nous, quand cela arrivera-t-il ? Et comment saurons-nous que ces événements sont proches ? — *Dic nobis quando ista fient ? Et quod signum erit quando haec omnia incipient consummari ?* »

Alors le divin Pédagogue, tirant parti de l'anxiété de ses disciples, et de la solennité de la nuit tombante, et de l'imposante majesté du cadre que formait, au troupeau serré autour de son pasteur,

le face-à-face des collines dominées par l'évocation des ruines entrevues dans les incertitudes de l'avenir, apprend à ses disciples les dangers auxquels leur foi sera exposée, les persécutions qu'ils auront à subir pour la conserver et pour la défendre ; et insensiblement, après leur avoir décrit la ruine du temple de Jérusalem, en vient à les entretenir de la catastrophe finale qui précédera le jugement dernier. Puis, tirant de ces enseignements la leçon morale qu'ils suggèrent et en vue de laquelle ils ont été allégués, le Maître souverain du temps et de l'éternité grave dans la profondeur des consciences cette sentence dernière : « Tout ce que vous voyez dans les cieux et sur la terre s'évanouira ; une seule chose triomphera des assauts des siècles et restera la norme immuable de l'humanité, c'est ma parole. — *Coelum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt.*

» Tirez donc vos conclusions, considérez ce que je viens de vous enseigner, soyez sur vos gardes, priez. — *Videte, vigilate et orate.* »

Après quoi, le bon Maître, tournant vers les absents son âme compatissante, ajoute un mot encore : « Ce que je vous dis à vous, mes apôtres, je le dis à tous : veillez. — *Quod vobis dico, omnibus dico : vigilate.* »

*
* *

Les cieux et la terre passent.

Voici bientôt vingt siècles que ces prédictions tombées des lèvres divines se sont, d'âge en âge, réalisées. Les apôtres ont vu, de leurs yeux, la destruction de la ville et du temple de Jérusalem, et jusques aujourd'hui, les Juifs errant par le monde portent dans leur dispersion la marque du châtiment de leur déicide. Depuis lors, les colosses les plus solidement assis ont été renversés. L'empire romain a disparu ; celui de Byzance à été balayé ; le saint empire germanique s'est émietté ; plus proche de nous, il y a un siècle à peine, Napoléon, un moment, effraya l'Europe par la puissance envahissante de ses armées et il semblait que la France fût à la veille d'asseoir pour longtemps son empire sur le monde : Waterloo, Sainte-Hélène furent la réponse de la Providence au défi lancé par le despote au prisonnier de Savone et de Fontainebleau.

Les fouilles patientes des archéologues font revivre le souvenir des siècles qui précédèrent la venue du Christ. Memphis, Babylone, Suse, Athènes, Alexandrie nous apportent tour à tour, avec le reflet assombri de civilisations disparues, la preuve que les races et les peuples, comme les individus, ne naissent et ne grandissent que pour déchoir et s'effondrer.

Lorsque nous portons ainsi nos regards vers les siècles écoulés, ne voyons-nous pas que les ruines

jalonnent l'histoire ? Le voyageur s'arrête méditatif devant les restes du Colisée, dans les sables où est enlisée la Basilique de Ravenne ; il suit, dans l'art monumental, la floraison des styles roman et byzantin, les périodes du style gothique, les essais de résurrection de la Renaissance et de l'Empire, jusqu'aux tâtonnements de l'heure présente : mais qu'est-ce, tout cela, sinon la preuve irréfragable que les productions les plus puissantes de la force et du génie de l'homme ne sont susceptibles que d'une existence éphémère ? « *Coelum et terra transibunt.* — Les cieux et la terre passeront. *Sed verba mea non transibunt.* — Mais mes paroles ne passeront pas avec eux. »

L'âme va dans l'éternité.

Tandis que, l'une après l'autre, les générations s'étendent dans la poussière, les âmes qui leur ont, un moment, insufflé la vie échappent à la destruction et vont, avec leurs œuvres, bonnes ou mauvaises, se fixer immuablement dans l'éternité.

La contradiction foncière du matérialisme.

Si, comme voudraient se le persuader les matérialistes, tout l'homme n'était que de la matière sujette elle-même à la décomposition totale, le monde, avec l'organisation sociale que nous lui voyons et que tous, invinciblement, nous souhaitons lui conserver, ne serait qu'un non-sens. D'évidence, si au-dessus de moi ni après moi il n'y a rien ; si mes quelques années de vie sensible sont les

seules qui m'appartiennent, insensé serais-je de ne pas les mettre à profit au mieux de mes intérêts ! Que me chaut l'évolution de la planète, dont les romanciers de la science me rabâchent les oreilles, à moi qui, demain, serai tombé dans l'inconscience et figé dans l'insensibilité ? L'animal humain qui ne serait qu'animal, aurait pour loi — je dirais pour *devoir* si ce mot avait encore, dans une conception matérialiste, un sens intelligible — de se vautrer sans retenue dans la volupté, d'exploiter par violence ou par ruse les ressources d'autrui, et le jour où la mesure des jouissances possibles à sa capacité animale serait comble, il manquerait de sens s'il ne mettait fin à une existence qui désormais n'aurait plus de but.

Un savant français, enfant terrible de l'école matérialiste, M. Félix Le Dantec, a reconnu la logique des déductions que nous venons d'esquisser. Mais, aussitôt après, il se félicite que l'humanité, prise en bloc, ne mette pas ses croyances en action ; heureusement, se dit-il, la plupart des matérialistes reculent devant la logique de leurs doctrines.

Pourquoi « heureusement » ? répliquerons-nous. Si le matérialisme est vrai, s'il est commandé par la science, pourquoi serait-il souhaitable qu'il ne triomphât point ?

Non, mes chers Confrères, ceux qui se réjouissent

de cet illogisme de la brute humaine ; ceux qui, au-dessus de la lutte des appétits qu'ils appellent, on ne sait trop pourquoi, grossiers, placent comme idéal la solidarité d'intérêts soi-disant supérieurs, sont des hommes invinciblement, et comme malgré eux, honnêtes, qui ont gardé la conscience d'un principe distinct de la matière et supérieur à elle, dont les aspirations montent plus haut que tout ce qui passe et ne se fixent que sur l'immuable, l'absolu.

Quelques-unes des raisons de notre foi à l'immortalité de l'âme.

Il n'y a pas lieu de s'appesantir ici devant vous sur les preuves de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme humaine, mais nous laisserions un vide dans la suite de notre exposé si nous ne rappelions, au moins d'un mot, l'un ou l'autre des arguments sur lesquels s'appuie notre inébranlable confiance en un monde invisible.

L'homme s'élève, par sa pensée, au-dessus de toutes les réalités concrètes, qu'il a le pouvoir de dépouiller de cette concrétion même, inhérente à leur matérialité : aux lieu et place de chacune des choses qu'il a perçues avec leurs déterminations sensibles, il conçoit un type abstrait que son abstraction même rend matériellement irréalisable ; c'est donc bien lui, moyennant un pouvoir dégagé des entraves de la matérialité, qui forme ce type mental, c'est lui qui, ensuite, le rapproche de sujets

sensibles qu'il voit ou qu'il imagine réalisés dans la nature et constitue ainsi l'objet, en présence duquel on reconnaît une intelligence humaine : *l'universel.*

De ce centre de relations avec la matière, en lequel il s'est lui-même fixé, il domine le monde qui passe ; il prend conscience de son empire sur lui et s'il n'est, suivant le mot de Pascal, qu'un roseau pensant, encore est-il supérieur au mécanisme de l'univers qui l'écraserait, car il sait, lui, qu'il succombe, tandis que l'univers qui l'écrase n'en sait rien.

Chacun peut se rendre compte qu'il possède en soi un souffle qui le fait s'élever vers quelque chose de mieux, de plus vrai, de plus noble, de plus beau que ce qu'il voit. Ou ces aspirations irrésistibles, pressantes, communes à tous, de notre nature sont vaines, et alors il faut conclure que la machine humaine, chef-d'œuvre de l'univers sensible, est manquée et renoncer à cette « foi à l'ordre », sur laquelle se fonde la certitude de la science ; — ou il faut admettre qu'au-dessus des réalités vraies, bonnes ou belles à un certain degré, qui tombent sous notre expérience, il y a une Perfection complète, absolue, impartagée, qui se suffit à Elle-même et dont les choses que nous voyons et que nous

coudoyons ne sont que de lointaines et éphémères imitations. Oh ! comme il sentait vivement ce tourment de l'Absolu, ce génie de la terre africaine qui, après avoir consumé sa jeunesse en quête d'apaisements à ses sens et à sa raison, se jetait vaincu dans l'étreinte de l'Absolu, seul capable de répondre aux impérieuses exigences d'un cœur et d'une raison d'homme : « *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* — Seigneur, vous nous avez taillés sur votre divin Patron et nous sentons notre cœur privé de repos tant qu'il n'a pas trouvé son assiette en vous. »

Kant, ce génie destructeur de la métaphysique spéculative, a vu clair dans ce *dictamen* de la conscience morale.

Le devoir, remarque-t-il, s'impose à moi avec l'ascendant d'une loi absolue. Je *dois,* coûte que coûte, n'importe dans quelles circonstances, partout et toujours, être sincère, être juste, respecter ma parole donnée.

Si je le dois, c'est que je le puis. La moralité du devoir implique, chez celui qui en est le sujet, la liberté.

L'idéal de l'accomplissement du devoir est d'agir sans préoccupation d'intérêt.

Mais alors qu'arrivera-t-il ? Les héros, ceux qui auront le plus complètement renoncé à la poursuite

de leur intérêt propre, seront-ils donc prives du bonheur ?

Cela n'est pas possible.

Il faut qu'il y ait une Puissance supérieure qui se charge de sanctionner la réalisation désintéressée du devoir, qui établisse l'équilibre entre la vertu et la félicité.

Et puisque, au cours de cette vie terrestre, cet équilibre n'est pas assuré, il n'est pas possible qu'il n'y ait pas une vie future, où un Dieu souverain assure la sanction du respect de l'ordre moral.

Moyennant ce procédé indirect, le philosophe de Kœnigsberg, dont la pensée domine l'esprit de la plupart de nos contemporains, rétablit dans la conscience humaine la foi à l'immortalité de l'âme et à la vie future, le libre arbitre, la reconnaissance d'un Législateur moral suprême, en un mot, les principales vérités que le matérialisme essaie de nier et qui constituent le fond traditionnel de toutes les philosophies spiritualistes, en particulier de celles des âges chrétiens.

Le bonheur d'avoir la foi; témoignage de Jouffroy.

Nous, qui possédons les certitudes apaisantes de l'Évangile et qu'abrite la protection de l'Église, nous apprécions moins vivement que d'autres, peut-être, le bonheur d'être fixés sur l'au-delà.

Écoutez, en revanche, les cris de douleur des âmes désemparées.

Vous avez présente à la mémoire la détresse de ce pauvre Théodore Jouffroy qui, après avoir perdu à l'école de Victor Cousin les plus belles années de son ardente jeunesse, s'aperçut un jour, avec une déception profonde, que sa foi chrétienne avait sombré et que la philosophie rationaliste ne l'avait point remplacée. « Je n'oublierai jamais, écrit-il, la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais coutume de me promener ; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages, qui en éclairait, par intervalles, les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient et je ne m'en apercevais pas ; je suivais avec anxiété ma pensée qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience et, dissipant, l'une après l'autre, toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait, d'un moment à l'autre, les détours plus visibles. En vain, je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré ; l'inflexible courant de ma pensée était le plus fort ; parents,

famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser ; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il s'approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout ; que tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu et sur ma destinée en cette vie et dans l'autre, je ne le croyais plus, puisque je rejetais l'autorité qui me l'avait fait croire : je ne pouvais plus l'admettre, je le rejetais. Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre et, devant moi, s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul à seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire.

« Les jours qui suivirent cette découverte, continue Jouffroy, furent les plus tristes de ma vie. Mon âme cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus... jamais je n'avais mieux saisi l'importance des problèmes que depuis que j'en avais perdu la solution. J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité... Ne pouvant supporter l'incertitude sur l'énigme de la destinée humaine, n'ayant plus la lumière de la foi pour la résoudre, il ne restait que la lumière de la raison pour y pourvoir. Je résolus de consacrer tout le temps qui serait nécessaire, et

ma vie s'il le fallait, à cette recherche : c'est par ce chemin que je me trouvai amené à la philosophie...

» Mon esprit, en abordant la philosophie, s'était persuadé qu'il allait... par des chemins sûrs et bien tracés, à des connaissances certaines sur les choses qui intéressent le plus l'homme.

» ... Mais toute la philosophie était dans un trou où l'on manquait d'air et où mon âme, récemment exilée du Christianisme, étouffait, et cependant l'autorité des maîtres et la ferveur des disciples m'imposaient, et je n'osais montrer ni ma surprise, ni mon désappointement [1]). »

Nous avons rappelé, ailleurs, l'effondrement des ambitions de grandeur du jeune Gratry et la stupéfaction qui le saisit lorsque, tout à coup, il s'aperçut que la mort, tôt ou tard, inévitablement, réduirait son corps en poussière [2])... Serait-ce là tout ? concluait-il. Est-il possible que le besoin invincible de vie qui me tourmente soit à jamais frustré ?

Non, mon âme et ses œuvres ne passeront point.

« Pensez-y, disait le Maître à ses disciples, regardez-y de près, *videte*, vos âmes sont destinées à l'immortalité. »

Il faut donc se préparer à comparaître devant Dieu

1) Cfr. NETTEMENT, *Hist. de la litt. fr. sous le Gouv. de juillet*, I, pp. 458 et suiv.

2) Eloge funèbre du Cardinal Goossens.

A la lueur des incendies qui dévoreront les générations et leurs œuvres terrestres, aux secousses qui feront trembler la terre et s'entre-choquer les cieux, bref, au spectacle de toutes les catastrophes qui aujourd'hui jalonnent notre histoire, réfléchissez, disait le Sauveur. Voyez se dresser devant vous le jugement final, la reddition suprême des comptes à Celui qui viendra juger les vivants et les morts.

» Réfléchissez, soyez sur vos gardes, priez. *Videte, vigilate et orate.* »

Ces trois paroles feront le sujet de notre méditation morale, pratique, dans la seconde partie de cet entretien.

II. — Les devoirs qui découlent des enseignements du Christ sur le sens de la vie.

Nous possédons le libre arbitre; nous avons le pouvoir d'opter entre le bien et le mal.

Saint Thomas d'Aquin, dans un de ses opuscules religieux, *de Dilectione Dei et proximi,* cite et commente cette forte parole de saint Augustin : « *Anima media inter Deum et creaturas posita, conversione ad Deum illuminatur, melioratur et perficitur ; conversione ad creaturas, obtenebratur, deterioratur, corrumpitur.*

» Quel est donc ce sujet mystérieux formé d'un corps qui passe et d'une âme qui demeure ? Quelle est la loi qui le régit ? »

Saint Augustin répond : « Le principe qui donne à l'homme la vie, son âme est placée en une situation intermédiaire entre Dieu et les choses du monde corporel : lorsqu'elle se tourne vers Dieu, le champ de sa vision s'éclaire, elle accroît sa valeur et se perfectionne ; mais lorsqu'elle s'incline vers les créatures, sa raison s'obscurcit, sa volonté se gâte, le sujet va à sa ruine. »

L'homme a la liberté de ses mouvements ; il a le pouvoir d'opter pour les choses d'en-bas ou pour les réalités d'en-haut, de s'attacher à la terre ou de prendre son élan vers le ciel.

Oui, mes chers Confrères, il importe grandement que vous vous le disiez dès le premier jour de cette retraite : vous êtes libres.

Chacun doit faire *son* choix et accomplir personnellement sa tâche.

Assurément, l'on peut vous aider dans l'œuvre de votre transformation intérieure ; l'on peut vous présenter plus ou moins vivement les vérités éternelles, vous exhorter avec plus ou moins de chaleur à les prendre pour norme de votre volonté, mais le travail vrai, efficace s'accomplira au ded ns de vous-mêmes, il sera *personnel:* le mot décisif, chacun de vous, *seul* le prononcera.

Vous êtes libres : les astres parcourent invariablement leur orbite ; les plantes et les animaux sont incapables de se soustraire à la loi qui les entraîne. Seul, l'homme a le privilège de choisir l'objet de

son suprême amour et de se tracer la voie par laquelle il entend se porter vers lui.

De l'objet de son choix dépend sa valeur morale. L'homme vaut ce qu'il aime. Tandis que l'intelligence met les choses qu'elle connaît à son niveau, la volonté se met au niveau des objets auxquels elle s'attache [1]).

Écoutez, mes chers Confrères, l'appel de saint Augustin.

Vous êtes venus en retraite pour délibérer sur la direction à imprimer à votre vie, pour en comprendre le sens et pour en estimer le prix.

Les civilisations actuelles disparaîtront comme ont disparu les brillantes civilisations de l'antiquité.

Supposé que notre divin Sauveur daignât se présenter visiblement à vous et s'offrît à vous entretenir comme, jadis, il entretint ses apôtres groupés autour de Lui en face du temple de Jérusalem ; réunis à notre tour à ses côtés, dans le voisinage d'une de nos grandes capitales, à l'une de ces heures tardives où les foyers de lumière artificielle qui éclairent la cité envoient vers le firmament des reflets où s'accuse l'activité obstinée de ces milliers d'âmes enfiévrées en quête, les unes de jouissances malsaines, les autres de travail ou de pain ; supposé que le bon Maître nous laissât à loisir nous repaître l'imagination du spectacle étendu devant nous et, tandis que

1) Cfr. S. Thomas, *de Veritate*, q. 22, art. 11.

nous contemplerions en pensée ces hôtels et ces palais, ces musées et ces théâtres, et ces salons et ces masures, et ces étalages brillants et ces taudis sordides, et ces mille voies de communication qui se cachent sous le sol et le recouvrent et sillonnent l'espace ; tandis que nous écouterions le bruissement de cette civilisation dont nous sommes si épris, supposé que de ses lèvres divines il nous fût donné d'entendre tomber ce verdict irréformable : « Tout cela ne sera bientôt plus qu'un souvenir, » que conclurions-nous ?

Or, il en sera ainsi, mes Frères ; toutes ces merveilleuses capitales d'Europe et des deux mondes sont destinées à disparaître un jour.

Cela nous surprend, mais réfléchissons. Vous arrêtez-vous parfois à cette pensée que, il y a environ quinze ou seize siècles, l'Afrique a donné à l'Église ces génies qui s'appelaient Tertullien, Cyprien, Augustin et qu'aujourd'hui des Gouvernements et des sociétés savantes travaillent péniblement à remettre au jour les ruines de Timgad et de Carthage ?

Un jour, peut-être, les peuples d'Asie et d'Afrique prendront la tête de la civilisation générale, mais, à leur tour, la dissolution les attend. Car, tout ce qui se voit, tout ce qui se peut entendre ou toucher passera, et ce qui n'aura pas été lentement

décomposé sous l'action dissolvante ordinaire des causes naturelles tombera sous le violent coup de pioche de la ruine définitive au jour du jugement dernier : « *Dies irae, dies illa, solvet saeclum in favilla, teste David cum Sybilla.* — Jour terrible que celui-là où le « siècle », c'est-à-dire tout ce que le temps mesure, sera réduit en cendres, ainsi que l'ont prédit et les prophètes du Testament ancien et les devins du paganisme. »

Nous ne savons pas quand la mort nous surprendra ; il est essentiel de nous tenir toujours prêts à rendre nos comptes à Dieu.

Mes Frères, si nous entendions notre divin Sauveur nous pronostiquer la ruine de nos grandes capitales, sans doute nous empresserions-nous de lui demander, à l'instar des Apôtres, plus curieux de connaître la suite des événements humains que soucieux de nous appliquer la logique morale qui s'en dégage : « Maître, dites-nous, quand ces choses arriveront-elles ? »

Mais à nous comme aux Apôtres, le Maître assurément répondrait : Nulle créature ne le sait, le Fils de l'homme lui-même ne le sait pas de science humaine : c'est le secret du Père éternel. — *De die autem illo vel hora nemo scit, neque angeli in coelo neque Filius, nisi Pater.* »

Et nous ramenant aux seules réalités qui importent, à celles qui ne passent pas, il ajouterait à coup sûr : « *Videte, vigilate et orate.* — Regardez, veillez et priez. »

Notre divin Sauveur est reparti pour les cieux. Avant de quitter sensiblement notre sol, il a fondé son Église et y assigné à chacun sa tâche. A nous, prêtres, il a confié la garde de la maison : nous possédons, en effet, les clefs du royaume des cieux. Et il nous a dit : « Veillez donc avec soin, car vous ne savez pas quand je reviendrai vous demander vos comptes, vous ignorez si ce sera le soir ou à minuit, ou au premier chant du coq ou à l'aurore. Veillez, afin que lorsque je reviendrai à l'improviste, je ne vous trouve pas endormis, et ce que je vous dis à vous, les gardiens de la maison, je le dis à tous : Veillez. — *Vigilate.* »

Mes chers Confrères, l'avertissement est grave, il est pressant, écoutons-le.

Rappelons-nous quel est le but de notre destinée.

Regardez, donc, *videte.* Regardez droit devant vous, voyez le but où vous marchez.

Nous vous rappelions, tantôt, cette poussée intérieure, irrésistible, qui nous fait aspirer à un idéal moral, supérieur aux jouissances de la volupté et aux intérêts de l'égoïsme. C'est que nous sommes faits pour Dieu, pour sa gloire et non pour notre satisfaction propre.

Notre contingence fait voir que l'existence de Dieu est nécessaire.

Considérez tout ce qui vous entoure, considérez-vous vous-mêmes. Aucun des êtres qui tombent sous notre expérience ne nous apparaît en possession de ce qu'il faut pour subsister. Pas un ne se suffit,

à telle enseigne que tous ont une date de naissance, une évolution éphémère qui aboutit à leur ruine.

Alors, de deux choses l'une : ou effectivement, *tous* les êtres, *aucun* excepté, sont frappés de cette essentielle contingence, incapables de puiser au dedans d'eux-mêmes la raison de leur existence, et dans cette hypothèse nous nous heurtons à une inéluctable contradiction. Chacun de ces êtres, en effet, en fait possède l'existence ; s'il ne la tient pas de lui-même, il a dû la recevoir ; mais si tous sont de même condition que lui, tous auraient dû pareillement la recevoir ; aucun, par conséquent, n'aurait pu être le premier à la donner à autrui ; et, dès lors, le fait de l'appartenance de l'existence à un sujet contingent est une contradiction intrinsèque, laquelle se répète, devant notre intelligence aux abois, autant de fois qu'il y a, dans l'univers qui nous entoure, d'êtres existants contingents.

Ou nous admettons une autre alternative et nous affirmons que chaque être contingent qui existe, ayant dû recevoir d'une cause extrinsèque l'existence, il doit exister au dehors et au-dessus de la série des êtres contingents un Être qui n'est point contingent, c'est-à-dire un Être d'une nature *tout autre* que celle des êtres contingents, un Être qui trouve en soi la raison de son existence, le maintien de soi, intrinsèquement, inaliénablement. Cet Être,

d'un mot, s'appelle l'Être *nécessaire* et l'on comprend sans peine que cet Être qui, à raison même de sa nécessité d'être, est nécessairement parfait, infini, — ceci se démontre par la simple analyse du concept de la nécessité d'être, de l' « aséité » — ait pu appeler à l'existence, créer les êtres contingents qui nous entourent et dont la contingence nous a servi à relever l'existence et la perfection de leur Auteur.

L'auteur de toutes choses est la fin suprême de tout ce qu'il a créé.

Manifestement, ce Dieu, Auteur de toutes choses autres que Lui-même, n'a pu, en créant, avoir en vue que Lui-même, sa gloire, la manifestation extrinsèque de ses perfections à nos intelligences, avec l'intention nécessaire de subordonner nos volontés à la loi de son amour et au respect de sa volonté sainte.

Omnia propter semetipsum operatus est Dominus. Voilà, mes chers Confrères, le point de mire de notre intention suprême, voilà le point fixe qu'il faut regarder, « *in-tendere* », vouloir, aimer, poursuivre. Voilà notre fin morale suprême ; il n'y en a point, il ne peut y en avoir d'autre pour n'importe quelle créature intelligente.

Ne voyons donc plus que Dieu seul.

Regardez donc votre fin suprême. Regardez Dieu, et ne voyez plus que Lui : *Dieu seul.*

N'est-ce pas, d'ailleurs, le vœu qui, chaque matin, dès l'aurore, monte de vos cœurs et tombe de vos

lèvres : « *Regi saeculorum, immortali et invisibili, soli Deo honor et gloria in saecula saeculorum.* — Vous seul, Seigneur, dominez invariablement les siècles qui s'écoulent, vous l'immortel et l'invisible, vous seul êtes Dieu, à vous donc tout honneur et toute gloire à jamais ! Lorsque nous aurons un regard unique fixé sur Dieu seul, nous nagerons dans la lumière. — *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum fuerit.* » Si nous voulions regarder à la fois Dieu et la créature, nous verrions trouble et les ténèbres nous envelopperaient.

Comment devons-nous tenir notre pensée occupée de Dieu.

Sans doute, il nous est impossible d'appliquer, à tout instant, notre pensée *actuelle* à Dieu. Aussi n'est-ce pas cela qui est exigé de nous. Il suffit qu'*habituellement* notre intention soit dirigée vers Lui. Cela veut dire que si, à un moment quelconque de nos journées, quelqu'un nous arrêtait brusquement et nous demandait : « Pour qui travaillez-vous ? » il faudrait qu'à chaque instant, toujours, notre réponse pût être loyalement la même : « Je travaille, j'étudie, je me délasse pour promouvoir, de mon mieux, les intérêts de la gloire de Dieu. »

C'est à cet idéal d'élévation morale et de pureté intérieure que nous exhorte l'Église lorsque, par exemple, le jour de la fête de sainte Jeanne de Chantal, elle adresse à Dieu, pour nous, cette prière : « *Spiritum nobis, Domine, tuae caritatis*

infunde : ut, quos coelestis panis virtute satiasti, beata Joanna Francisca intercedente, facias terrena despicere, et te solum Deum pura mente sectari. — Versez en nous, Seigneur, l'esprit de votre charité... faites-nous dédaigner les choses terrestres et n'avoir, dans nos âmes purifiées, d'attention et de désir que pour vous seul, ô mon Dieu ! »

La vigilance.

Vigilate : veillez, montez la garde autour de votre imagination, afin de ne pas vous laisser séduire par l'attrait des fruits défendus, de ne pas vous exposer aux impressions qui amollissent, ni aux excitations qui soulèvent la colère, entretiennent les rancunes, fomentent l'orgueil, l'ambition ou l'envie. Montez la garde autour de votre esprit, et ne le laissez point envahir par les préjugés du monde, par les erreurs à la mode, qui sont en contradiction avec l'Évangile, par les idées pernicieuses qui, sous l'enveloppe de la science ou de la critique historique, faussent le dépôt de la foi et détournent de l'autorité de l'Église. Montez la garde autour de votre volonté : protégez-la contre la paresse, l'inertie, la routine, contre cette déplorable indifférence pratique, n'importe quelle en soit la forme ou l'expression, dans laquelle s'assoupissent tant d'énergies et s'usent lentement tant de ressorts.

Veillez sur vous, veillez sur vos paroisses. Ce n'est pas pour rien que la tradition ecclésiastique a

appelé « évêque, ἐπίσκοπος, l'homme qui a l'œil ouvert, » celui qui est chargé, en première ligne, de pourvoir aux intérêts des âmes. Vous êtes ses coopérateurs : vous avez donc aussi à partager sa vigilance.

La prière : piété du cœur et piété des lèvres.

Orate : priez. Ce mot ne signifie pas seulement, ni même principalement : dites des prières. Certes, il faut en dire, et durant votre retraite surtout ; il faut les rendre ferventes, renouveler avec une ardeur inlassable vos appels à la miséricorde et à la bonté de notre Père. On rapporte que saint Alphonse aimait à se tenir tout proche du tabernacle et quand ses prières étaient, à son gré, trop lentement exaucées, il n'hésitait pas à frapper à la porte même de la prison du Dieu de l'Eucharistie, disant, avec une naïve et pieuse audace : « Mon Jésus, est-ce que vous ne m'entendez donc pas ? »

Ces hardiesses des Saints, qui contrastent si fort avec notre piété académique, méritent certes mieux qu'une admiration stérile ; mais ce n'est pas sur elles que je voulais, en ce moment, appeler particulièrement votre attention.

Définition de l'oraison ou de la dévotion.

Sous le nom de prière ou d'oraison, je voulais vous recommander ce que saint Thomas d'Aquin appelle *dévouement à Dieu, dévotion, devotio.* « La dévotion, dit le saint Docteur, est la disposition qui nous porte à nous livrer allègrement au service de

Dieu. *Voluntas quaedam prompte tradendi se ad ea quae pertinent ad Dei famulatum* [1]). »

Eh bien, lorsque, purifiant de plus en plus votre regard intérieur, vous vous serez habitués à ne plus voir que Dieu seul comme but de votre vie ; lorsque, veillant sur vos sens et sur vos impressions, vous aurez fait tomber les chaînes qui arrêtaient l'essor de vos puissances supérieures et supprimé les barrières qui vous empêchaient de vous unir à votre Dieu souverain, alors livrez-vous à Lui, donnez-vous, abandonnez-vous.

Concentrez vos désirs sur Dieu, détournez-les de la créature : n'est-ce pas une de nos plus fréquentes prières, à l'autel, après la sainte communion ? « *Repleti cibo spiritualis alimoniae, supplices te, Domine, deprecamur, ut hujus participatione mysterii, doceas nos terrena despicere et amare coelestia* [2]). — Seigneur, à cette heure où vous venez de nous rassasier du pain de la vie spirituelle, nous tombons à genoux pour vous demander que la participation à ces saints mystères nous apprenne à mépriser les frivolités de la terre et à aimer les biens du ciel. »

N'est-ce pas le résumé de l'ascétisme de l'Imitation de Jésus-Christ ? « *Ista est summa sapientia,*

1) 2ª 2ae, q. 82, art. 1.

2) Oraison de la Postcommunion, le deuxième dimanche de l'Avent.

per contemptum mundi tendere ad coelestia regna. Vanitas est, illud diligere quod cum omni celeritate transit et illuc non festinare, ubi gaudium sempiternum manet... Stude ergo cor tuum ab amore visibilium abstrahere et ad invisibilia transferre [1]). »

La soumission de la volonté à Dieu est le nœud de la morale chrétienne.

Ensuite et surtout, soumettez à Dieu votre volonté. Là est le nœud de la morale chrétienne, là gît le secret, l'accomplissement de toute sainteté. Que l'expression de cette volonté vous parvienne par l'organe d'une autorité constituée ou par la voie des événements, il n'importe : dès que vous y avez reconnu la volonté de Celui à qui vous vous êtes livrés, courbez le front, prosternez-vous, aimez à obéir. Dussiez-vous parfois, s'il vous arrivait d'être broyés par la douleur, ne pouvoir dire autre chose, trois heures durant, que cette parole de soumission du Christ en agonie : « *Verumtamen, non mea sed tua voluntas fiat.* — Cependant, malgré les protestations de ma nature en révolte, ce n'est pas ma volonté, ô mon Dieu, c'est la vôtre que je veux embrasser ; » — restez soumis, inébranlablement accrochés à l'ancre de l'espérance, l'œil fixé sur Celui à qui vous devez le principe et l'achèvement de votre foi, sur Jésus qui eût pu choisir pour

1) *Imit. Jesu Christi*, lib. I, cap. 1, 4 et 5.

son partage la joie, mais aima mieux se charger du fardeau de la croix et qui, aujourd'hui, vainqueur des humiliations qu'il a surmontées, se trouve assis glorieux à la droite de Dieu : « *Adspicietis in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem confusione contempta, atque in dextera Dei sedet* [1]). »

Résumé de ces préceptes en une courte prière.

Mes chers Amis, je cherche une prière qui, tout à la fois, nous dise l'usage que nous devons faire des choses qui passent et le prix que nous devons attacher aux choses qui demeurent, nous marque le but vers lequel nous devons diriger nos pas et, en même temps, nous rappelle que, sagement défiants de notre faiblesse, nous pouvons tout attendre de la protection miséricordieuse de notre Dieu. Je trouve ces sentiments condensés en cette admirable collecte du troisième dimanche après la Pentecôte : « *Protector in te sperantium Deus, sine quo nihil est validum, nihil sanctum : multiplica super nos misericordiam tuam ; ut te rectore, te duce, sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus aeterna.* — Divin Protecteur de ceux qui placent en vous leur espérance, il n'y a, sans vous, rien qui tienne, rien qui soit pur : répandez sur nous les effusions de

1) Ad Hebr. XII, 2.

votre miséricorde, afin que, sous votre direction, à votre suite, nous passions à travers les biens du temps sans manquer ceux de l'éternité. »

APPENDICE

Le ch. XIII de l'Évangile de saint Marc.

Le lecteur aura plaisir et profit à lire dans son entièreté le chapitre XIII de l'Évangile de saint Marc, dont on a essayé, dans la précédente instruction, de dégager les enseignements :

1. Lorsqu'il sortait du temple, un de ses disciples lui dit : « Maître, regardez donc quelles pierres et quelles constructions ! »

2. Et Jésus de lui répondre : « Tu vois tous ces grands édifices ; il n'en restera plus une pierre qui ne soit détruite. »

3. Ensuite, tandis qu'il était assis sur le Mont des Oliviers, vis-à-vis du temple, Pierre, Jacques et Jean l'interrogèrent à part :

4. « Dites-nous, quand ceci arrivera-t-il et quel sera le signe que toutes ces choses commencent à s'accomplir ? »

5. En répondant, Jésus commença à leur dire : « Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise.

6. » Car beaucoup viendront sous mon nom,

disant : « C'est moi ; » et ils en séduiront un grand nombre.

7. » Or, quand vous entendrez parler de guerre et de bruits de guerre, ne vous alarmez pas : sans doute, il faut que ces choses arrivent ; mais ce ne sera pas encore la fin.

8. » En effet, on verra des soulèvements de nation contre nation et de royaume contre royaume ; et il y aura des tremblements de terre en divers lieux et des famines. C'est là le commencement des douleurs.

9. » En attendant, prenez garde à vous. Car on vous livrera aux tribunaux et l'on vous flagellera dans les synagogues, et vous comparaîtrez devant les gouverneurs et les rois, à cause de moi, en témoignage pour eux.

10. » Et il faut d'abord que l'Évangile soit prêché dans toutes les nations.

11. » Quand donc ils vous emmèneront pour vous livrer, ne pensez pas d'avance à ce que vous direz ; mais ce qui vous sera donné à l'heure même, dites-le : car ce n'est pas vous qui parlez, mais le Saint-Esprit.

12. » Cependant, le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils : les enfants même s'élèveront contre leurs parents et les mettront à mort.

13. » Et vous serez haïs de tous, à cause de mon nom. Mais celui qui restera ferme jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

14. » Or, quand vous verrez l'abomination de la désolation établie là où elle ne doit pas être (qui lit entende), alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient sur les montagnes ;

15. » Et que celui qui sera sur le toit ne descende pas dans la maison et n'entre pas pour emporter quelque chose de sa maison.

16. » Et que celui qui sera dans le champ ne retourne pas en arrière pour emporter son vêtement.

17. » Mais, malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là.

18. » Au reste, priez que ces choses n'arrivent point en hiver.

19. » Car ces jours-là il y aura des tribulations telles qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement des créatures que Dieu a faites jusqu'à maintenant, et telles qu'il n'y en aura jamais plus.

20. » Et si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, il n'y aurait eu de salut pour personne ; mais, à cause des élus qu'il s'est choisis, il a abrégé ces jours.

21. » Alors, si quelqu'un vous dit : « Voici le Christ ici, ou là, » ne le croyez point.

22. » Car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, qui donneront des signes ou des prodiges pour séduire, s'il est possible, même les élus.

23. » Vous donc, prenez, garde : voici que je vous ai tout prédit.

24. » De plus, en ces jours-là, après cette tribulation, le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière ;

25. » Et les étoiles du ciel tomberont ; et les vertus, qui sont dans les cieux, seront ébranlées.

26. » Alors, on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées, avec grande puissance et gloire ;

27. » Et il enverra ses anges, et des quatre vents il assemblera ses élus, depuis l'extrémité de la terre jusqu'à l'extrémité du ciel.

28. » Or, apprenez une parabole prise du figuier. Quand il a déjà des rejetons tendres et des feuilles épanouies, vous savez que l'été est proche.

29. » Ainsi, vous, quand vous verrez s'accomplir ces choses, sachez que le Fils de l'homme est près, à la porte.

30. » Je vous le dis, en vérité : cette génération ne passera point, sans que toutes ces choses ne s'accomplissent.

31. » Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

32. » Quand arriveront ce jour ou cette heure,

nul ne le sait : ni les anges du ciel ne le savent, ni le Fils, mais seulement le Père.

33. » Prenez garde, veillez et priez ; car vous ne savez pas quand ce temps arrivera.

34. » Il en est comme d'un homme qui partit pour une contrée lointaine, et laissa sa maison, après en avoir confié toutes les fonctions à ses serviteurs et commandé au portier de veiller.

35. « Veillez donc, car vous ne savez pas quand viendra le maître de la maison, si ce sera le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin :

36. » De peur que, venant soudain, il ne vous trouve endormis.

37. » Et ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. »

QUATRIÈME ENTRETIEN

LA MORT ET L'ALTERNATIVE SUPRÊME

I. — **Nous mourrons, et nul ne sait dans quelles circonstances la mort le surprendra.**

II. — **La mort nous sépare des choses du temps et place instantanément notre âme devant cette alternative suprême : l'enfer ou le ciel pour l'éternité.**

QUATRIÈME ENTRETIEN

LA MORT ET L'ALTERNATIVE SUPRÊME

Morte morieris : Tu mourras.
(Gen. II, 17.)

Mes chers Confrères,

Vous avez remarqué, hier soir, avec quelle insistance notre divin Sauveur invitait ses apôtres à se souvenir de l'au-delà de la vie présente, à être toujours en éveil pour parer aux dangers que courent nos âmes, à se tenir en oraison, le cœur tourné vers notre Fin suprême et appliqué à suivre fidèlement la voie qui y conduit.

Ces précautions divines vous ont-elles surpris ? Qui, plus que nous, a besoin qu'on le replace en face de la mort ?

Nous avons besoin plus que personne, nous, prêtres, d'être replacés en face de la mort, parce que nul autant que nous n'est familiarisé avec elle.

Mes chers Amis, accordez-moi, je vous prie, quelques instants d'attention soutenue afin de réfléchir sur ce contraste qui, pour des esprits moins avisés que les vôtres, serait peut-être inexplicable.

Nous touchons la mort à tout moment, et j'estime que peu de personnes au monde y pensent moins que la plupart d'entre nous.

A chaque pas, vous heurtez la mort. Lorsque, de votre presbytère, vous allez à l'église ou de l'église au presbytère, vous foulez, sans doute, des ossements mortuaires ; vous passez rarement une journée sans préparer un malade à bien mourir, vous lui portez les derniers sacrements, vous oignez ses membres de l'huile sainte, et, après que vous l'avez aidé à dire : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon âme et ma vie ; Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi à ma dernière agonie ; Jésus, Marie, Joseph, faites que j'expire en paix en votre sainte compagnie », après que vous avez recueilli son dernier soupir, c'est vous encore qui récitez devant sa dépouille mortelle les prières des morts ; vous posez dans les mains glacées du defunt un crucifix autour duquel vous enlacez un chapelet, et je ne serais pas étonné que souvent, à l'exemple du pieux Tobie, vous ne vous prêtiez avec charité à ensevelir ce corps inanimé dont vous-même, peut-être, au jour de son baptême, vous avez fait le temple du Saint-Esprit.

Quelques jours plus tard, votre église sera tendue de noir, un catafalque sera dressé dans la nef, une bière y sera déposée, vous chanterez la messe de

Requiem, le *Libera* et l'absoute, et, tandis qu'avec vos collègues vous entonnerez l'antienne *In paradisum* et qu'avec eux vous alternerez les strophes du *Miserere*, vous vous acheminerez vers le cimetière, le dortoir chrétien où les corps des fidèles reposent en attendant la résurrection.

Comment se fait-il donc que des enseignements aussi graves, aussi précis, aussi souvent renouvelés, impressionnent d'ordinaire si peu ceux qui en sont les témoins et qui y prennent une part si directe et si active ?

Oh ! mais ces enseignements impressionnent moins, précisément parce qu'ils se renouvellent avec fréquence. L'adage courant trouve son application ici : *Ab assuetis non fit passio*, — les impressions coutumières cessent d'émouvoir.

Nous ne remarquons plus ce que nous voyons tous les jours. Il doit vous être arrivé de constater que, pour connaître dans le détail un monument que l'on fréquente beaucoup, le bon moyen est d'y conduire un étranger. Ses observations ou ses questions vous font regarder ce que vous ne voyiez plus.

Ainsi en va-t-il du spectacle de la mort. Vous êtes trop familiarisés avec lui pour y appliquer souvent, avec intérêt, votre pensée.

Cependant, chers Confrères, vous aussi, vous mourrez.

Vraisemblablement, vous serez plus surpris que d'autres au moment où un ami courageux vous dira que la mort vous guette ; mais ni votre frayeur, ni vos tardifs regrets ne feront reculer la grande faucheuse : *Morte morieris* — vous mourrez.

Il est donc nécessaire que, vous aussi, vous pensiez à mourir.

Il est doublement nécessaire que nous, prêtres, nous pensions à la mort.

Il est doublement nécessaire que vous y pensiez : car vous avez charge non seulement de votre âme, mais, en outre, de celles de vos ouailles ; or, vous ne l'ignorez pas, et l'Évangile et la tradition chrétienne vous le rappellent, l'humanité a besoin de penser à la mort et à l'éternité pour se garder du péché : « *In omnibus operibus tuis, memorare novissima tua et in aeternum non peccabis.* — En tout ce que vous faites, gardez le souvenir de vos fins dernières, et vous ne périrez point [1]). »

Mes chers Confrères, puisque vous éprouvez un penchant naturel à vous distraire de la pensée de la mort, convenez que vous avez besoin d'un redoublement d'effort pour être, pendant cette demi-heure, attentifs aux deux vérités que voici, que vous savez comme moi, que vous prêchez à autrui, mais qui doivent, pour être salutaires, pénétrer profondément en vos consciences :

1) Eccl. VII, 40.

I. *Tous nous mourrons, et nul ne sait dans quelles circonstances la mort le surprendra.*

II. *La mort nous sépare des choses du temps et place instantanément notre âme devant cette alternative suprême : l'enfer ou le ciel pour l'éternité.*

I. — Nous mourrons, et nul ne sait dans quelles circonstances la mort le surprendra

Nous ne pouvons échapper à la mort.

Le fait de votre mort future n'est pas douteux et, en vérité, vous n'en doutez pas.

Il s'est rencontré des rêveurs ou des esprits ergoteurs ou faux, pour nier ou mettre en question les vérités les plus évidentes : je ne sache pas que personne ait jamais poussé l'audace jusqu'à nier que les hommes de sa génératton, aussi bien que ceux des générations disparues avant lui, fussent voués à la mort. Renan, dans ses *Dialogues philosophiques,* se plaît à imaginer un avenir où la science aura trouvé le moyen de conjurer la mortalité humaine. Passe pour ce rêve chimérique ; en attendant que le secret de l'immortalité soit découvert, les hommes meurent, Renan est mort, nous mourrons.

La mort d'un ami.

Représentez-vous la disparition d'une personne que vous avez plus étroitement connue, plus parti-

culièrement aimée, votre père, votre mère, un frère, une sœur, un intime ami.

Vous aviez vu cet ami plein de vigueur, souriant à l'avenir. Un jour cependant, une confidence vous fut faite par son médecin : qu'un mal qui ne pardonne pas minait sa robuste santé. Vous le vîtes bientôt dépérir, s'alanguir, s'affaisser physiquement et moralement. Tandis que son entourage ne conservait plus guère d'espoir de le sauver, il était, lui, dans l'illusion et le jour où, vous armant de tout votre courage chrétien, vous fûtes lui dire, avec des précautions infinies, que le moment était venu pour lui de se préparer à recevoir les derniers sacrements, un soubresaut vous fit comprendre à quel point il ignorait la réalité de son état. Il se résigna, néanmoins, et vous eûtes alors la consolation d'assister à la venue du prêtre qui lui apporta le saint Viatique et lui administra l'Extrême-Onction : « Nourris-toi, mon frère, du corps de Notre Seigneur Jésus-Christ; il te gardera des tentations de l'esprit malin et te conduira à la vie éternelle. — *Accipe, frater, viaticum Corporis Domini nostri Jesu Christi qui custodiat te ab hoste maligno et perducat in vitam aeternam.* — Daigne le Seigneur, par cette onction sainte et par sa très compatissante miséricorde, te pardonner toutes les fautes que tu as commises par la vue, par l'ouïe, par l'odorat, par le goût, par le toucher ;

qu'Il te remette tout ce qu'il y a eu de coupable dans tes démarches et dans tes émotions. — *Per istam unctionem et per suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid per visum, per auditum, per odoratum, per gustum, per tactum, per gressum, per lumborum delectationem deliquisti.* »

Quelques heures après, le malade se débattait dans les tortures de l'agonie. Une sueur froide perlait sur son front blêmi. Une main amie lui rafraîchissait les tempes, les mains, les extrémités des membres. Le silence se faisait plus profond autour du chevet de l'agonisant. Les parents, les amis les plus intimes, la sœur de charité, le médecin, le prêtre tenaient, immobiles, le regard fixé sur les lèvres du moribond. Soudain, un râle plus violent secoue la pauvre créature humaine : c'est le dernier soupir.

Et tandis que la famille sanglote et que le prêtre, qui a achevé les prières des mourants, commence, d'une voix recueillie, l'office des morts, l'âme du défunt a comparu devant Dieu.

Elle est jugée.

L'on va et l'on vient dans la maison mortuaire ; les plus proches errent éperdus, instinctivement rebelles à l'idée que celui dont les restes se glacent sur cette couche funèbre, ils ne le reverront plus, qu'il est mort, et qu'il va falloir l'ensevelir, et le

mettre en bière, et que, demain, après-demain, il sera emporté, pour ne plus y revenir jamais, de la demeure familiale.

O mort, quels brisements tu opères dans l'existence humaine ! Valait-il la peine de tant s'aimer pour devoir si tôt se séparer ?

Au moins, on vivra de souvenirs. Jamais, on n'oubliera cet être si cher, dont à cette heure seulement, où l'on se reproche de l'avoir affectionné trop peu, on comprend tout le prix.

Hélas ! mes Frères, ceci encore est une illusion, peut-être la dernière illusion.

Les morts sont vite oubliés.

On oublie vite ; on est vite oublié.

Dites-moi, franchement, la main sur la conscience, quels sont vos morts dont vous gardez vivement le souvenir ?

Vous pensez fidèlement à votre mère, à votre père, si vous avez eu le malheur de les perdre ; vous pensez parfois encore à vos grands-parents ; mais votre bisaïeul et votre bisaïeule occupent-ils encore une place dans vos pensées ?

Votre cher défunt est donc dans l'éternité : il n'est plus de ce monde.

A vous, cette fois, de vous dire que vous aussi vous mourrez. Comme il a disparu, vous disparaîtrez.

Oh ! je le sais, vous vous flattez que ce ne sera pas de sitôt.

Avec quelle aisance nous expliquons la mort d'autrui.

Quand la mort emporte une personne qui nous est bien connue, nous découvrons toujours à son décès une cause qui nous tranquillise. Le malheureux ne s'en doutait pas, nous disons-nous, mais il avait une maladie de cœur. La tuberculose est héréditaire dans sa famille. Il s'est surmené. Il avait le tempérament trop sanguin, l'on devait s'attendre à un épanchement cérébral. Et ainsi, sans que nous nous en rendions compte, nous expliquons toujours la mort d'autrui par des causes de maladies dont nous nous supposons indemnes. Et la conclusion se glisse insidieusement dans nos espérances : Nous ne sommes pas dans le cas du défunt. L'instinct de la conservation reprend aussitôt, chez nous, le dessus, et nous nous détournons lentement du spectacle de la mort pour nous laisser bercer par les espérances de la vie.

Et vous aussi !

Cependant, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, nous mourrons. Ce que j'ai entendu dire de mon ami, ce que j'ai eu moi-même la douleur de devoir dire de lui : « Il n'est plus, il est mort, » on le dira de chacun de nous. Le moment viendra où le public dira de moi : « Il est mort. » Le glas funèbre annoncera mon trépas. Des amis, plus ou moins nombreux, assisteront à mes funérailles ; mon corps sera déposé en terre, et après que le prêtre, une dernière fois, aura prononcé sur mon

cercueil, déjà recouvert de terre, ce souhait d'éternelle paix : « *Anima ejus et animae omnium fidelium defunctorum per misericordiam Dei requiescant in pace,* » mes amis et connaissances se disperseront. En venant à mon service, ils s'étaient, sans doute, entretenus, un moment, de mon trépas, de la maladie ou de l'accident qui l'avait amené, de la peine ou de la surprise que leur avait causée ma disparition ; ils s'en retournent reportant leur attention vers l'avenir ; leur esprit et leur cœur reprennent le chemin de leurs intérêts coutumiers. Les pensées de la mort sont austères, importunes ; « les mortels, dit Bossuet, n'ont pas moins de soin de les ensevelir que d'enterrer les morts mêmes » [1]).

* * *

Des circonstances de ma mort j'ignore tout.

Il est donc entendu que je mourrai : le fait n'est point douteux.

Mais toutes les circonstances qui entoureront ma mort sont incertaines.

A quel âge quitterai-je cette terre ? Je n'en sais rien.

Où mourrai-je ? Chez moi, au sein de ma famille, entouré de mes proches et de mes amis ? En

1) *Carême du Louvre*, Sermon sur la mort, éd. Lebarq, IV, p. 161.

voyage, à l'étranger, sur la voie publique ? Je n'en sais rien.

Comment mourrai-je ? De mort naturelle, après une longue ou une courte maladie ; ou succomberai-je à un accident de chemin de fer, ou frappé d'un coup de foudre, d'une balle que me tirera un criminel ou un fou ? Je l'ignore. Aurai-je, à ma dernière heure, un prêtre pour m'absoudre, ou serai-je abandonné à moi-même ? Serai-je présent jusqu'à ma dernière heure, ou tomberai-je victime d'une maladie qui m'aura, soit d'un coup, soit graduellement, obscurci l'intelligence, paralysé la volonté ? Toutes ces suppositions expriment des éventualités possibles : je n'ai le droit ni d'en écarter ni d'en escompter aucune avec certitude.

Hormis une chose : c'est que la mort me surprendra.

Une chose toutefois est certaine, c'est que la mort me *surprendra*. Sommes-nous, observions-nous tantôt, témoins journaliers de la mort : la fréquence du spectacle émousse notre attention. Vivons-nous éloignés du champ où la mort fait ses ravages, absorbés par l'étude ou par les soucis de l'administration : nous ne soupçonnons pas qu'elle fait journellement des victimes. Il meurt, sur le globe, à chaque heure, environ six mille hommes ; il en meurt, à chaque minute, une centaine environ ; plus de quatre millions sont fauchés chaque mois ;

cinquante et un millions, soit la population d'une grande nation européenne, sont, chaque année, emportés par le torrent dévastateur.

Qui y pense ?

Notre divin Sauveur nous en a prévenus : « Il viendra, dit-il, comme un voleur au moment où vous vous y attendrez le moins. Tenez-vous prêts, dit-il, — *Et vos estote parati,* — car le Fils de l'homme viendra vous susprendre à une heure où vous ne l'attendrez pas, — *quia qua hora non putatis, Filius hominis veniet* [1]). »

Au fait, j'en appelle aux hommes d'expérience : avez-vous souvent, dans votre carrière pastorale, rencontré des malades sincèrement convaincus que leur fin était certaine, imminente ? Je ne soutiens pas que vous n'en ayez pas rencontré qui se plaignissent d'être en danger de mort, mais étaient-ils véritablement sans espoir ? Dès qu'ils sentaient un soulagement léger, dès que leur température baissait d'un demi-degré, ne les avez-vous pas vus se reprendre à espérer contre toute espérance ? C'est que l'instinct de la conservation, inné au cœur de l'homme, est plus fort que les jugements de la froide raison, et que ceux-ci, d'ailleurs, sont généralement faussés par la sollicitude de notre entourage et par

1) Luc, XII, 40.

la complicité de tous ceux qui approchent notre chevet.

Nous mourrons donc ; à une date et dans des conditions incertaines ; et, selon toute vraisemblance, nous serons surpris par la mort.

Il ne suffit pas de dire que nous mourrons : selon l'observation qu'en fait énergiquement Bossuet, nous mourons.

A tout instant, la mort fait sur nous son œuvre.

Nous voici réunis au nombre de deux cent cinquante : vous êtes immobiles devant moi, je le suis devant vous, en ce sens que pas un de vous ne se déplace et que nous semblons ainsi fixés, momentanément, au lieu et dans l'état où nous sommes.

Erreur ! Chacune des parties de notre organisme est en lutte contre les éléments extérieurs et le corps ne se conserve qu'à la condition de réparer sans cesse les brèches qui lui sont faites. « La vie, disait Claude Bernard, désigne l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » Le célèbre physiologiste voulait, sous une forme paradoxale, exprimer cette pensée, que la vitalité ne s'entretient que moyennant la réassimilation constante des substances que la dénutrition lui a fait perdre. A la longue, le corps s'usera dans sa lutte inégale avec les forces de la nature extérieure, ou plutôt il s'use et le regard qui serait assez pénétrant pour mesurer la puissance de résistance qu'il conserve aujourd'hui pourrait pré-

dire la date où, inévitablement, il succombera. « *Temporalis vita aeternae vitae comparata, mors est potius dicenda quam vita.* La vrai nom de notre vie passagère, écrit saint Grégoire, lorsqu'on la compare à la vie éternelle, c'est le nom de mort plutôt que celui de vie. Car, ajoute-t-il, la déchéance graduelle de ce corps qui tombe en ruine, qu'est-ce donc sinon une mort prolongée ? *Ipse enim quotidianus defectus corruptionis quid est aliud quam quaedam prolixitas mortis ?*[1]) »

Une page de Bossuet sur la mort.

« Qu'est-ce donc, ô grand Dieu, que ma substance ? s'écrie Bossuet. J'entre dans la vie, pour en sortir bientôt ; je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître.

» Tout nous appelle à la mort : la nature, presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

» Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser

1) S. Gregorii, Hom. XXXVII in Evangelia.

de l'épaule et nous dire : « Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. » Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! Et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien : un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'aurait pas été moins jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre [1]). »

II. — La mort nous sépare des choses du temps et place instantanément notre âme devant cette alternative suprême : l'enfer ou le ciel pour l'éternité.

Ainsi donc, je mourrai, mais je ne sais ni où, ni quand, ni comment.

Plus exactement, je me meurs.

Qu'est-ce que mourir ?

---

1) Bossuet, *Carême du Louvre*, 4e semaine, éd. Lebarq, IV, p. 168,

Imaginons ce qui se passerait si nous mourions demain.

Vous serez de retour dans vos paroisses respectives vendredi soir. Imaginez que, samedi après-midi, à l'heure où vous allez habituellement confesser vos paroissiens, vous soyez alité, gravement atteint. Le médecin est à votre chevet. Un prêtre d'une paroisse voisine, votre confesseur, a été mandé et il vous arrive. Courageusement, il vous avertit que le médecin espère encore vous guérir, mais que des complications sont à redouter et que vous agiriez sagement en prenant les mesures que comporte une situation extrême.

Votre testament a été fait. De ce côté, vous êtes donc tranquille et en état de rassurer votre entourage.

Une dernière fois, vous vous confessez, vous demandez vous-même à recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction ; quelques proches, amis intimes, fidèles plus dévoués, ont assisté, avec une émotion intense, à la cérémonie pieuse ; ils vont à l'église, se prosterner devant le tabernacle et supplier Dieu de leur conserver leur frère, leur ami, leur pasteur.

Pendant ce temps, vous avez demandé à être seul, vous avez besoin de vous recueillir. Vous apercevez le vide qui va se produire autour de vous ; vous pressentez l'effondrement qui vous menace.

Vous aviez, durant votre retraite, conçu des projets : vous ne les exécuterez pas. Vous veniez

d'ébaucher une œuvre, une école, un patronage : vous ne l'achèverez pas.

Ce mobilier qui vous entoure cessera d'être à vous. Vous aviez quelques objets auxquels vous teniez, vos livres, un tableau, un crucifix, souvenirs de famille : ils ne vous appartiendront bientôt plus ; la maison que vous habitez, vous devrez l'abandonner ; cette église, qui faisait vos délices, où, durant tant d'années, vous avez passé les heures les meilleures de vos journées, où vous catéchisiez vos enfants, où vous exhortiez vos paroissiens, où vous confessiez, où vous baptisiez, où vous priiez, où souvent vous alliez, dans le Cœur de Notre Seigneur Jésus, verser vos douleurs, et noyer tantôt le souvenir de vos fautes, tantôt les amertumes de votre âme pastorale, cette église vous apparaît déjà presque comme une étrangère : vous n'y entrerez plus, vraisemblablement, que dans un cercueil.

Et, tandis que ces sombres pensées vous oppressent, la fièvre vous accable davantage ; votre respiration, de plus en plus brève et heurtée, avertit la sœur qui vous garde qu'il est temps de vous mettre dans la main le cierge bénit, et le prêtre, que l'heure est venue de réciter les prières des agonisants. Et voici que votre vue s'altère, votre regard s'immobilise ; les centres de la locomotion, de la déglutition, de la respiration sont successivement atteints ; un

instant encore, et tous vos organes vous refuseront leur fonction, et alors s'opèrera, soudain, le brisement suprême, et l'âme, violemment séparée du corps qu'elle animait, se trouvera *seule,* absolument seule, en présence de Dieu.

Qu'est-ce que la mort ?

La mort, la voilà ! La séparation de l'âme d'avec tout ce que l'homme possédait, l'éloignement de tout ce dont il jouissait, la suppression de tout ce qui lui apparaissait comme la continuation sensible de sa personnalité.

La mort est la destruction de l'homme et l'abandon de l'âme à elle-même.

En un instant, c'est-à-dire en moins de temps qu'il n'en faut pour décrire le phénomène, l'âme passe de sa vie de probation à sa demeure éternelle.

Et, grâce à une lumière qui la baigne et dont les théologiens s'appliquent à préciser la nature, elle aperçoit soudain, sans effort et avec une lucidité qui ne laisse point de place au doute, d'une part, la longue série des moyens de salut que Dieu a mis à sa disposition durant le cours de la vie qu'elle a passée sur terre ; d'autre part, l'usage ou l'abus qu'elle a fait de chacun d'eux. Et l'harmonie ou le contraste des grâces reçues et des actes auxquels elles étaient destinées éclate avec une évidence telle, que l'âme elle-même se juge aussitôt digne de

récompense et d'amour ou justement passible de réprobation et de châtiment.

L'instant terrible.

O l'instant terrible ! Il n'y a pour l'âme qu'un instant redoutable : le voici !

Tant que l'homme a un souffle, fût-il le plus pervers des criminels, il n'a rien à craindre, car, s'il le veut, la miséricorde divine lui est toujours ouverte ; il n'a qu'à s'y jeter, y broyer son cœur par la pénitence, il se relèvera pardonné, purifié, apte aux joies du paradis.

Au delà de cette vie, après l'instant premier où toute l'existence terrestre sera mise au jour et jugée, — *Judex ergo cum sedebit quidquid latet apparebit, nil inultum remanebit,* — il n'y a plus de place ni pour la crainte ni pour l'espérance ; une vertu unique régnera dans l'âme en souveraine et la béatifiera, ou en sera absente et la condamnera à un irrémédiable désespoir : c'est la charité.

A présent, c'est-à-dire tant que nous sommes sur terre, la foi, l'espérance, la charité ont toutes trois leur raison d'être : « *Nunc autem manent fides, spes, caritas, tria haec* [1]) ; » mais aussi, nous ne sommes présentement que des enfants, nous parlons, nous jugeons comme le font des enfants ; lorsque l'âge de notre virilité viendra, nous nous dépouillerons

1) I Cor. XIII, 13.

de toutes les imperfections propres à des années de début, et nous serons affermis définitivement dans la perfection, c'est-à-dire dans la charité [1]).

La peine du « dam ».

Par contre, l'âme qui sera, à l'heure de la mort et du jugement, dépourvue de charité sera convaincue de son incapacité de posséder Dieu et elle-même, d'elle-même, se jugera damnée. Le « dam », c'est-à-dire la peine de la « damnation », est la manifestation de l'absolue incompatibilité qui existe entre la condition d'une âme qui, fixée immuablement dans son sort, n'aime pas Dieu, et la possession, par cette âme, de Dieu, l'unique bien qui survive à la disparition des existences éphémères.

Dieu est l'attrait essentiel de l'âme et la source de son vrai bonheur.

De même que, dans notre système planétaire, le soleil attire à lui la terre et les autres planètes, en telle sorte que, si une propulsion extrinsèque, dite centrifuge, ne les détournait à chaque instant de leur centre, elles tomberaient sur le soleil et s'y fusionneraient avec la masse de l'astre central ; de même, si la loi de probation, imposée à notre libre arbitre jusqu'à l'heure des décisions suprêmes, ne retenait l'âme à distance de son centre, elle se jet-

---

1) Cum autem vererit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est. Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus ; quando autem factus sum vir, evacuavi quae erant parvuli ... nunc autem manent fides, spes, caritas, tria haec ; major autem horum est caritas. *Ibid.*, 10-13.

terait sur l'Infini, s'unirait à Lui comme au seul Bien auquel sa nature soit capable de finalement s'attacher, comme au Principe unique de la perfection de sa perfectibilité, suivant ce mot profond de saint Thomas d'Aquin : « *Ultima perfectio uniuscujusque rei est in consecutione finis* [1]). *Ultima perfectio ad quam res potest pervenire, est haec ut conjungatur suo principio* [2]). » Dante termine son poème par cette même parole : « L'amour est le moteur des mondes [3]). »

Aussi, mes bien chers Confrères, méditons, je vous prie, le sort essentiel d'une âme damnée.

Par tous les ressorts de son activité, elle tend vers Dieu, le Bien absolu, qui est finalement l'unique Bien, attendu que tout ce qui n'est pas Dieu n'a de capacité de subsistance qu'à titre de moyen pour Dieu, en destination vers Dieu.

Or, par la mort, l'âme est séparée de toutes ces choses relatives qui ont pu, un instant, répondre à ses besoins éphémères ; momentanément même, elle est séparée des facultés de possession et de jouissance, que son corps terrestre lui procurait.

---

1) *Sum. theol.*, 1ª, q. 103, art. 1, C.
2) 2 Dist., 18, q. 2, a. 2, *Solutio.*
3) Ma già volgeva il mio disiro e il velle,
Si come ruota ch'igualmente è mossa,
L'Amor che muove il sole e l'altre stelle.
(Parad. XXXIII, 143 à 145.)

D'où ce résultat, que le semblant de satisfaction puisée aux sources du chemin et qui a pu lui donner passagèrement l'illusion du bonheur, a cessé d'être pour elle possible [1]).

Et, d'autre part, le vrai Bien, Dieu, le seul Bien, elle s'en est délibérément détournée en se fixant dans l'état de péché ; elle a mis Dieu dans l'impossibilité de se donner à elle.

Il n'y a qu'une vie d'épreuve, c'est la vie présente.

Il faudrait, pour qu'elle pût se reprendre à aimer son Dieu, qu'une autre ère de mutabilité fût accordée à la volonté, une épreuve nouvelle au libre arbitre. Mais, comme il est essentiel à la sagesse divine d'avoir, dans son conflit avec la liberté révoltée, le dernier mot, l'épreuve du libre arbitre ne peut être indéfiniment prolongée et, puisqu'elle ne peut l'être indéfiniment, c'est bien à Dieu lui-même qu'il appartient d'en déterminer la limite.

La voilà donc fixée cette limite, après l'épreuve

---

1) Non seulement le damné sera privé de toute satisfaction des sens, mais il subira dans son corps et dans son âme des peines afflictives. Obstinément il s'est détourné du Bien absolu et lui a préféré les biens privés : il est juste, observe saint Thomas, qu'il soit privé de la possession du premier — peine du *dam* — et qu'il expie par la souffrance son attachement désordonné aux seconds — peine du *sens*.

Mais au point de vue où nous nous plaçons, il importe de concentrer l'attention sur ce qui *essentiellement* constitue l'enfer, c'est-à-dire sur « la peine du dam ».

de la vie présente. Cette limite franchie, le temps s'évanouit. — *Tempus non erit amplius.* Le cours des choses fugaces est arrêté. L'arbre reste couché du côté où il tombe.

Et l'âme qui n'aura pas voulu aimer Dieu ; qui, au moment de la mort, sera sans amour pour Lui, n'aura donc plus d'objets sensibles à sa portée ni, d'ailleurs, de facultés corporelles pour s'en emparer, à supposer qu'elle en rencontrât ; elle sera radicalement incapable d'entrer en union avec le Bien incréé, car tandis qu'aimer, s'unir à son Bien-aimé, c'est se porter par la volonté vers Lui, elle a, au contraire, détourné de Lui le pouvoir d'aimer dont son libre arbitre lui permettait de disposer.

Le Juge suprême est vainqueur. L'âme qu'Il jugera et réprouvera sera forcée de tomber en aveu : « Vous êtes le seul, dira-t-elle, que j'ai offensé, le seul devant qui j'ai péché : vos décrets sont justifiés, ceux qui comprennent vos jugements sont forcés de vous donner raison. — *Tibi soli peccavi et malum coram te feci, ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris.* »

Le malheur effroyable des prêtres réprouvés.

Serait-il possible, ô mon Dieu, qu'il y eût, en enfer, des âmes sacerdotales ? Pourrions-nous nous représenter qu'une des âmes, ici réunies en retraite, fût éternellement privée du bonheur d'aimer Dieu ? Éternellement condamnée à entendre retentir dans

les profondeurs de sa conscience l'intolérable reproche de l'amour méconnu : « Que pouvais-je faire pour toi, que je n'aie point fait ? Tu fus ma vigne préférée et tu m'as abreuvé d'amertume. J'avais soif de toi et tu n'as eu que du vinaigre à m'offrir pour étancher ma soif. J'ai voulu reposer mon cœur sur le tien et tu as, d'un coup de lance, transpercé la poitrine de ton Sauveur. — *Quid ultra debui facere tibi et non feci ? Ego quidem plantavi te vineam meam speciosissimam : et tu facta es mihi nimis amara : aceto namque sitim meam potasti : et lancea perforasti latus salvatori tuo* [1]). »

Éternellement, l'âme du prêtre réprouvé se verra marquée du caractère sacramentel dans lequel elle lira : « *Tu es sacerdos in aeternum*, tu es prêtre pour l'éternité. »

N'est-ce pas que cette pensée : « J'avais toute facilité de me sauver et je me suis damné, » est à elle seule un enfer ? Et de devoir se dire : « J'avais accepté la mission et je possédais le pouvoir de sauver les âmes, et hypocritement ou lâchement, je les ai perdues, » sera pour le malheureux prêtre réprouvé un enfer dans l'enfer.

Mais non, mes chers Amis, écartons de nous ces pensées sinistres. L'enfer n'est pas pour nous. Dès

1) Officium feriae sextae in Parasceve.

ici-bas, la cime de notre âme est dans les cieux et, avec l'apôtre saint Paul, nous pouvons dire : « Nous sommes habituellement en commerce avec les choses célestes, *nostra autem conversatio in coelis est* [1]). »

Il faut qu'il en soit ainsi. Il faut que notre foi nous donne l'assurance que la mort n'aura rien de redoutable pour nous.

Sans doute, la mort nous frappera ; elle est proche, peut-être. En un clin d'œil, nous passerons du temps dans l'éternité. L'alternative suprême s'imposera à nous comme à nos ouailles : Ou à droite ou à gauche, ou le ciel ou l'enfer, pour des siècles de siècles, sans fin, pour l'éternité.

Qu'est-ce que l'éternité ?

Imaginez une suite de siècles formée par autant d'unités qu'il y a de grains de sable dans les rivages des mers, de gouttelettes d'eau dans les océans, de feuilles d'arbres dans nos forêts, d'étoiles dans l'immensité des cieux ; multipliez, en pensée, cette somme énorme, autant de fois par elle-même qu'elle renferme d'unités, et dites-vous qu'après cela, si vous êtes parmi les heureux, votre félicité restera entière, mais que, si vous étiez parmi les réprouvés, votre supplice ne serait encore qu'ébauché. Ou plutôt non, supprimez ces images, elles altèrent la représentation de la réalité. L'éternité des récom-

1) Philipp., III, 20.

penses et des peines n'est pas comparable à une suite de siècles, car celle-ci est une fraction du temps, et l'éternité est hors du temps.

Essayez de saisir, par la pensée, un instant indivisible, ce qui relie le passé qui n'est plus à l'avenir qui approche, mais qui n'est pas encore ; cet instant, arrêtez le, si j'ose le dire, épinglez-le et supposez que, tandis que tout passe autour de lui, il demeure inchangé : cet instant est la représentation imaginative d'une durée éternelle.

Et l'alternative suprême qui se dresse, pour l'éternité, devant l'âme, est le bonheur, la satisfaction de toutes les aspirations du cœur humain, ou le malheur, la privation de tout ce que le cœur désire.

Qu'est-ce que le bonheur du ciel ?

Le bonheur !

Votre cœur vous incline tout naturellement vers ceux qui sont de votre sang ; vous voudriez n'être jamais séparé d'eux : tous ceux qui sont véritablement dignes de votre affection, qui n'auront pas sacrifié à un égoïsme misérable les dons les plus élevés de leur âme, vous les retrouverez au ciel.

Vous vous êtes choisi des amis, dont vous goûtez l'intimité, les confidences, le réconfort. Les amitiés sincères, dans lesquelles la créature n'usurpe point la place du Créateur, se continueront, purifiées encore et ennoblies, dans la société des élus.

Vous aimez vos enfants spirituels : vous n'avez rien de trop précieux pour eux ; sans compter, vous dépensez à leur service vos minces économies, votre temps, vos forces ; vous ne vivez que pour eux. Comme vous seriez aises de les conduire tous à Jésus-Christ ! Au ciel, mes chers Confrères, tous ceux qui auront accueilli, fût-ce à la dernière heure, votre dévouement vous formeront un brillant cortège.

Et les Saints des âges écoulés seront avec vous et vous serez avec eux.

Rappelez-vous avec quel enthousiasme vous vous plaisiez à chanter, aux jours solennels d'actions de grâces : « Seigneur, les Chérubins et les Séraphins proclament votre infinie sainteté ; les Prophètes de la Loi ancienne, les Apôtres de la Loi nouvelle, l'armée resplendissante des martyrs, l'assemblée sainte des confesseurs chantent vos louanges. » Et votre piété vous élevait, et en vous montait le désir de pouvoir mêler un jour vos accents à ceux des phalanges triomphantes des cieux. Ce jour viendra. Nous aussi, humbles pécheurs, qui espérons en la miséricorde divine, nous serons admis à partager la société des apôtres et des martyrs : « *Nobis quoque peccatoribus, famulis tuis de multitudine miserationum tuarum sperantibus, partem aliquam et societatem*

La société de l'âme sauvée avec les Saints, la Très Sainte Vierge et Notre-Seigneur.

donare digneris cum omnibus sanctis apostolis et martyribus ; » nous verrons saint Pierre et saint Paul, et André, et Jean et Jacques, et la lignée des premiers papes, Lin, Clet, Clément, et celle des martyrs et des martyres, Etienne, Laurent, Ignace, Lucie, Agnès, Cécile, dont, chaque matin, nous épelions les noms au Canon de la Messe ; et nos saints confrères dans le sacerdoce, saint Vincent Ferrier, saint Pierre Fourier, saint Philippe de Néri, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, le curé d'Ars, et ceux que notre patrie nous a habitués à honorer d'un culte spécial, saint Rombaut, saint Libert, sainte Lutgarde, sainte Julienne, saint Jean Berchmans, le bienheureux Ruysbroeck, seront nos compagnons de tous les jours ; nous élèverons notre affection vers eux et ils s'abaisseront vers nous sans même nous faire souffrir du poids de leur supériorité.

Vous surtout, ô Marie, notre bonne Mère, dont, enfants, nous enguirlandions la statue ; que nous nous plaisions à aller honorer dans vos sanctuaires privilégiés ; dont nous étions fiers de porter les insignes ; que, tant de fois, des genoux de notre mère à notre lit de mort, nous avons saluée « pleine de grâces, bénie entre toutes les femmes », nous vous verrons célébrée par tous les Saints, et au rayonnement de votre gloire nous reconnaîtrons en vous

l'Immaculée qui, seule parmi les créatures, n'avez jamais offensé Dieu.

Au ciel, comme sur terre, ô Reine des Saints, vous nous mènerez à Jésus. Et nous saisirons enfin, dans leur resplendissante vérité, les divins Mystères dont présentement l'éclat nous éblouit : Jésus homme, Jésus Dieu, Jésus Homme-Dieu ; la Trinité des personnes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit en un seul Dieu ; l'équilibre des mondes, la sagesse de la Providence, la fusion des contrastes du bien et du mal dans une universelle harmonie ; les splendeurs de notre *Credo,* les solutions de nos doutes, la réponse à nos angoisses, tout éclatera de vérité et de beauté dans la révélation définitive de la gloire de notre Dieu.

Et nous jouirons de ces merveilles sans sursaut, dans la paix ; avec l'assurance que notre joie sera inamissible, et que nos fautes passées n'offusquent plus le regard de Dieu, et que plus une note fausse, désormais, ne troublera l'accord de toutes les voix du ciel dans cet éternel cantique : « *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus Sabaoth : pleni sunt coeli et terra gloria tua ; hosannah in excelsis !* — Oh ! que vous êtes saint, saint, saint, ô mon Dieu, roi des célestes armées ! Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire. Hosannah dans les splendeurs des cieux ! »

Telle est la béatitude qui nous attend !

Telle serait donc aussi l'incomparable douleur d'une âme qui, tombant en enfer, serait condamnée à désespérer de pouvoir encore la conquérir.

O la redoutable alternative ! Le ciel ou l'enfer ! Pour l'éternité !

Quelques années de labeur seulement, pour une béatitude éternelle.

Et la partie se joue maintenant, pendant ces quelques années fugitives que nous passons sur terre !

Y pensons-nous ?

Je me souviens avoir entendu un jour un missionnaire recourir à cette comparaison : Un riche propriétaire embauche des colons et part avec eux pour entreprendre, aux États-Unis, une vaste culture. Il conclut avec eux un accord. Voici, leur dit-il, quelques travaux préliminaires à effectuer durant les jours de traversée : dessins, mesurages, triage et classement d'échantillons. Chacun aura sa tâche, que je lui assignerai. Ceux qui y seront assidus seront avec moi, dès leur arrivée sur le sol américain, co-propriétaires du territoire que nous occuperons ; les autres resteront nos sujets, sans espoir de gravir jamais les degrés plus élevés de la hiérarchie sociale.

Insensés, diriez-vous, ceux qui refuseraient, dans de pareilles conditions, cinq jours de labeur !

Cependant, cinq jours comptent dans une vie d'homme !

Que sont, au contraire, cinquante, soixante, quatre-vingts années par rapport à l'éternité !

Qu'est un domaine terrestre comparé au royaume des cieux ?

Insensé, donc, mille fois insensé celui qui sacrifie à une satisfaction éphémère de volupté ou d'orgueil sa béatitude éternellle !

« Que servirait-il à un homme de gagner tout l'univers s'il perdait son âme ? Que pourrait-il donner en échange de son âme ? — *Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animae vero suae detrimentum patiatur ? Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua* [1]) *?* »

CONCLUSION

Le péril de nos âmes c'est l'insouciance.

Pas un d'entre nous n'est de mauvaise volonté. Le péril de nos âmes, c'est l'insouciance.

Ecoutez donc la parabole des dix vierges.

L'époux a annoncé sa venue, mais il n'a pas dit s'il viendrait « le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou à l'aurore » [2]). Assoupies dans cette incertitude, cinq vierges folles ne pensent pas à se munir

1) Matth., XVI, 26.
2) Marc, XIII, 35.

d'huile. A l'heure de minuit, soudain, s'avance l'époux. Les vierges folles courent chez les vierges plus sages et demandent à partager l'huile de leurs lampes. « Nous n'avons que le nécessaire nous-mêmes, répondent les vierges prudentes, allez quérir votre huile ailleurs. » Elles courent en acheter, mais lorsqu'elles reviennent, la porte de la salle de festin est close, *clausa est janua.* Vainement crient-elles : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. — *Domine, Domine, aperi nobis.* » La réponse de la justice est impitoyable : « *Amen dico vobis, nescio vos.* — Non, non ; je ne vous connais point [1]). Il est trop tard ! »

C'est maintenant qu'il faut se préparer à la mort.

Oh ! mes chers Amis, vous le dites si volontiers, avec une charitable insistance, à vos paroissiens : Ne répétez pas indéfiniment « Plus tard, plus tard, » leur dites-vous, car qui sait si, le jour où vous voudriez enfin vous décider à vous convertir, il ne serait pas *trop tard !* »

Appliquez-vous, aujourd'hui, cette pensée à vous-mêmes.

La retraite est pour cela le moment le plus propice.

Vous êtes venus en retraite *uniquement* pour prendre à cœur les intérêts de votre âme et pour vous préparer au redoutable passage du temps à l'éternité. Rien ne sollicite, pour l'heure, votre attention, si ce

1) Matth., XXV, 1-13.

n'est la solution du problème capital, du problème, en définitive, unique de votre salut éternel.

N'escomptez pas un moment meilleur que celui-ci : vous ne pourriez en imaginer ni en souhaiter de plus propice.

Vous êtes dans la pleine possession de votre lucidité intellectuelle, de votre libre volonté ; vous avez le loisir voulu pour réfléchir ; les grâces divines vous enveloppent ; le confesseur qui doit vous absoudre vous attend ; dites-moi, qu'est-ce qui pourrait justifier de votre part un nouveau délai ?

Non, vous ne différerez plus l'examen, la solution du grand problème.

Considérez que vous-mêmes devez, que vous seuls pouvez le résoudre.

Le salut est pour chacun une affaire personnelle.

Ainsi que le répète si souvent et avec tant d'insistance saint Alphonse de Liguori, l'affaire du salut est *personnelle*. Les vierges sages ne peuvent suppléer les vierges folles. Chacun doit se sauver soi-même.

Et la solution du problème étant fixée, vous vous y tiendrez fidèlement à l'avenir. Elle orientera désormais votre vie. Et vous aurez la conscience tranquille, et sachant que vous vous êtes choisi la voie sûre, vous y marcherez sans crainte, allègrement.

Nous ne devons pas redouter

Pourquoi redouteriez-vous la mort ? Le Cardinal Dechamps avait, paraît-il, l'habitude de dire : « Votre

la mort, si nous sommes de bonne volonté.

corps est comme un mur qui empêche l'âme de voir Dieu. Dieu est tout proche de vous ; Il est votre protecteur et vous dit, comme à Abraham, qu'Il veut devenir votre récompense. — *Noli timere, ego, Abram, ego protector tuus sum et ero merces tua magna nimis* [1]). » Dès que le mur tombera, — et la mort le fera tomber, — vous verrez Dieu.

Mon cher Confrère, tu ne redoutes pas la mort, je le sais, parce qu'elle doit te séparer des biens d'ici-bas ; tu ne tiens plus à ces choses éphémères, généreusement tu en as détaché ton cœur.

Mais il me semble que tu n'es pas sûr d'avoir été assez fidèle à la grâce pour oser supporter sans angoisse le regard de ton Juge suprême. « *Quid sum miser tunc dicturus, quem patronum rogaturus, cum vix justus sit securus ?* » Peut-être trembles-tu à la pensée du Purgatoire.

La grâce de Dieu nous aidera en ce moment difficile.

Oh ! je comprends ton trouble et quiconque arrêtera la pensée sur les défaillances de sa vie le ressentira. Mais as-tu oublié ce que te répond, chaque soir, le Très-Haut, lorsque tu Lui demandes de t'abriter à son ombre, de te réchauffer sous ses ailes ? « Puisqu'il m'aime, dit le Seigneur, je le délivrerai ; je le protégerai, puisqu'il connaît mon nom. il m'invoquera et je l'exaucerai, je serai avec lui

1) Gen., XV, 1.

dans la détresse, je le délivrerai et le glorifierai. Je le rassasierai de longs jours et je lui ferai voir mon salut. « *Quoniam in me speravit (mihi adhaesit), liberabo eum : protegam eum, quoniam cognovit nomen meum. Clamabit ad me et ego exaudiam eum; cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum et glorificabo eum. Longitudine dierum replebo eum (satiabo eum), et ostendam illi salutare meum* [1]). »

Ne place pas ton espoir en tes mérites personnels, il n'est d'appui absolument inébranlable qu'en Jésus, notre miséricordieux Sauveur. « *Rex tremendae Majestatis, qui salvandos salvas gratis, salva me fons pietatis.* » Repens-toi de n'avoir pas assez aimé le bon Dieu, aime-Le de ton mieux et aie foi en sa parole. « *Quoniam in me speravit, liberabo eum.* — Puisqu'il m'aime, je le délivrerai. »

La nature a horreur, il est vrai, de la rupture qu'opère la mort. Mais cette impression physique elle-même s'atténuera à mesure que tu te familiariseras avec l'idée que cette rupture est la condition nécessaire d'une union meilleure. Est-ce que notre divin Jésus n'est pas mort ? Sa Mère ne fut-elle pas soumise à la mort ? Ne convient-il pas que notre corps vicié par le péché se décompose, afin que

1) Ps. XC, 14-16.

nous le reprenions incorruptible, glorieux, digne de la vie céleste que Dieu réserve à ses élus ?

« Oh ! je voudrais qu'avec un burin de fer et des lettres de plomb fondu, mes paroles fussent pour toujours gravées dans le roc ! Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je sortirai de terre au dernier jour. Et alors ce squelette sera revêtu de sa peau, et dans ma chair je verrai mon Dieu. C'est moi qui le verrai et pas un autre que moi, ce sont mes yeux qui le verront : cet espoir-là, je le garde au fond de mon cœur. — *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei... stylo ferreo et plumbi lamina vel celte sculpantur in silice ? Scio enim quod redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum. Et rursum circumdabor pelle mea et in carne mea videbo Deum meum. Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius ; reposita est haec spes mea in sinu meo* [1]). »

Ayons confiance en la bonté de Dieu.

As-tu encore peur de mourir, cher Confrère ? C'est que tu ne connais pas ton Dieu ou que tu Le traites comme un étranger. « Ah ! s'écriait le psalmiste fatigué des tentations de la vie et poussé à bout par les persécutions du monde, ah ! comment supporterais-je la vie si je n'avais l'assurance que

1) Job, XIX, 23-27. Dans notre traduction, nous avons suivi la Vulgate, reproduite dans l'Office des Morts.

je verrai la bonté de Dieu dans la terre des vivants?... — *Credo videre bona Domini in terra viventium...* — Attends le Seigneur, ô mon âme, agis virilement ; affermis ton cœur et mets ta confiance dans le Seigneur. — *Expecta Dominum, viriliter age : et confortetur cor tuum, et sustine Dominum* [1]). »

O mon Dieu, qui communiquez aux âmes de tous vos fidèles une même aspiration de volonté, donnez à vos peuples la grâce d'aimer ce que vous leur promettez, afin que, en dépit des vicissitudes du monde, nos cœurs restent fixement attachés au seul Bien d'où jaillissent les joies véritables. « *Deus, qui fidelium mentes unius efficis voluntatis : da populis tuis id amare quod praecipis, id desiderare quod promittis ; ut inter mundanas varietates ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia* [2]). »

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

1) Ps. XXVI. 13-14.
2) Oratio Dominicae IV post Pascha.

CINQUIÈME ENTRETIEN

LES DÉFAILLANCES D'UNE AME SACERDOTALE

I. — **Le péché dans une âme de prêtre.**

II. — **Les occasions du péché et le moyen de ne pas y succomber**

CINQUIÈME ENTRETIEN

LES DÉFAILLANCES D'UNE AME SACERDOTALE

Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se, quoniam ipse cognovit figmentum nostrum ; recordatus est quoniam pulvis sumus.

Comme un père a compassion de ses enfants, le Seigneur a compassion de ceux qui le craignent ; car il sait de quel limon nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière. (Ps. CII, 13-14.)

La mort n'est pas une fin, c'est un commencement, une naissance.

Celui qui a la conscience en paix n'a pas à redouter la mort. Nous ressemblons à l'enfant que ses parents ont mis en pension. Le temps de l'écolage fini, l'enfant rentre joyeux dans sa famille. Notre famille est au ciel. Notre Père nous y attend. Il nous y appelle.

Ou mieux, notre vie présente ressemble à ces neuf mois que l'enfant passe dans le sein de sa mère. Il

y forme lentement ses organes, la nature le prépare à supporter l'éclat de la lumière du jour. La grâce déposée en nous par le baptême y est à l'état de germe. Elle s'y développe, surnaturalise nos pouvoirs d'action et nos œuvres, et quand nous sommes mûrs pour le ciel, notre enveloppe corporelle se brise et notre âme sanctifiée par des habitudes vertueuses naît à la gloire.

L'expérience sensible voit dans la mort une fin, la Liturgie catholique, mieux éclairée, y voit un commencement : elle l'appelle une naissance. La mort d'un Saint lui est une occasion de chanter joyeusement l'anniversaire d'une naissance : « *Deus qui nos sancti tui annua solemnitate laetificas, concede propitius, ut cujus* natalitia *colimus, ejusdem protectione gaudeamus.* »

Sans doute, le brisement de notre nature, composée de corps et d'âme, nous fait instinctivement horreur : il est, du reste, anormal, et n'était le péché d'origine dont nos âmes portent la tare héréditaire, il ne se fût pas produit. Mais notre foi doit être plus forte que l'instinct.

La mort est la messagère de la délivrance : c'est le début du repos éternel.

Quand vous avez la pensée absorbée et qu'une main vous touche inopinément à l'épaule, vous sursautez. Mais aussitôt que vous avez reconnu dans la main qui vous touche celle d'un ami, vous reprenez votre assurance. Le chrétien, le prêtre qui

reconnaît en la mort la divine messagère de la délivrance, ne la redoute plus. Il s'accoutume à la pensée qu'il est ici sur une terre d'attente, il sait donc que ses vrais intérêts sont ailleurs, son cœur se porte vers son trésor. Dieu est tout pour lui et lorsque la mort l'enlève de la terre, il est persuadé qu'il ne perd rien, qu'il ne quitte rien, mais que, au contraire, pour la première fois, il entre en possession de la paix, de la lumière, de la vie éternelle.

Une des émotions les plus bienfaisantes que j'aie éprouvées en ma vie fut de lire, dans les catacombes romaines, sur les marbres des *loculi* où les premiers chrétiens déposaient leurs martyrs ou leurs morts : « *Vivas in pace ! In pace ! Spiritus in pace ! Spiritus tuus in pace !* Vivez dans la paix ! Soyez en paix ! Que ton esprit repose en paix ! Que ton esprit soit dans la paix ! » et de contempler à la voûte des chambres sépulcrales des catacombes de saint Callixte et d'Ostrien, voltigeant autour du Bon Pasteur, des colombes avec leur rameau d'olivier, symboles des âmes qui sont affranchies des liens de ce corps terrestre et prennent doucement leur vol vers le pacifique séjour du Paradis.

Les incertitudes, les obscurités, les infirmités, les douleurs, les deuils ont disparu : voici le repos

éternel des âmes dans une lumière sans déclin. « *Requiem aeternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* »

Mais pour cela il faut mourir en état de grâce.

Mais il y a, à l'entrée de l'âme dans ce séjour de son repos, une condition : il faut que, à l'heure de la mort, elle possède la charité et la grâce sanctifiante, qui en est le principe.

La grâce se perd par le péché.

La perte de la grâce sanctifiante et de la charité est l'œuvre du péché. Et parce que la privation de la grâce sanctifiante entraîne pour l'âme l'incapacité d'exercer les fonctions les plus hautes de sa vie, de reconnaître Dieu tel qu'Il est et de l'aimer pour Lui-même, elle est véritablement un état de mort, le péché qui le provoque est *mortel*.

Mes chers Confrères, si l'examen que vous avez fait, hier et aujourd'hui, de votre conscience morale vous donne l'assurance que vous êtes prêts à comparaître sans trouble devant le tribunal de Dieu, réjouissez-vous : il ne vous reste plus qu'à orienter votre vie vers le mieux et vers le parfait, ce qui fera l'objet de nos réflexions de demain et d'après-demain.

Mais si, peut-être, votre conscience était inquiète, si le souvenir de fautes non accusées, non pardonnées vous tourmentait, armez-vous de courage, je vous prie, levez l'unique obstacle à votre salut éternel, préparez-vous à faire une bonne confession.

Nous venons vous entretenir, ce soir, du péché, dont la malice doit frapper, plus que toute autre, l'âme du prêtre. Puis, nous rechercherons d'où viennent surtout au prêtre les *occasions* de pécher et comment il doit et peut s'y soustraire.

I. — Le péché dans une âme de prêtre.

Le péché est le mal. Il n'y a de mal que le péché. Nous appelons mal, ou malheur, dans le langage courant, une souffrance physique, un insuccès, une tentation. En réalité, il dépend de nous de faire servir ces événements à notre bien et même, selon la doctrine si sûre de saint Augustin, l'adversaire et le vainqueur des doctrines manichéennes, il y a plus de bien dans l'ensemble d'un monde où la Providence possède l'art divin de tirer le bien du mal, que dans une nature où le bien régnerait exclusivement en maître : « *Melius enim judicavit de malis bene facere, quam mala nulla esse permittere* [1]). »

Le péché seul est le mal dans le sens strict du mot.

En thèse générale, il est permis de dire que les plus grands Saints sont ceux qui ont le plus souffert. Ils ont appris, à l'école des épreuves, à se détacher davantage des biens créés et à s'attacher avec plus

1) Enchiridion, c. XXVII.

d'énergie à celui qui est seul le Vrai Bien, le Bien Absolu, le Bien.

Or le péché est, par définition, l'acte d'une volonté qui s'attache délibérément et pleinement à ce qui n'est qu'un bien défectueux, au mépris de Celui qui, seul, est par excellence le Bien. « *Ideo deficitur male,* écrit l'auteur de la Cité de Dieu, *quia, contra ordinem naturarum, ab eo quod summe est ad id quod minus est (deficit mala voluntas)* [1]). »

Nous pouvons donc tirer profit de tout ce qui n'est pas le péché et, à ce titre, tout, hormis le péché, est ou peut être pour nous un bien. Saint Paul ne l'a-t-il pas écrit : « *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.* — Il n'est rien qui ne nous soit un moyen de salut, à la condition que nous aimions Dieu [2]). »

Le péché, au contraire, est essentiellement un mal, c'est *le* mal : il n'en est point d'autre.

Vouloir pécher, c'est vouloir — vainement, il est vrai, — la destruction de l'ordonnance essentielle des choses. Essentiellement, ce qui est relatif à

---

1) S. Aug., *de Civ. Dei,* XII, 8. Plus haut (4-8) saint Augustin avait dit : « Cum enim Deus summa essentia sit, hoc est, summe sit et ideo immutabilis sit ; rebus quas ex nihilo creavit, esse dedit, sed non summe esse, sicut ipse est. »

2) Rom., XIII, 28.

autrui, moyen au service d'une fin, est subordonné à ce qui, absolument, est Bien en soi, fin sans référence ultérieure, la Fin. Le pécheur s'insurge contre cette essentielle disposition de la créature à l'égard de Celui qui est pour ses aspirations un terme et pour son existence un Principe, le Créateur. Il est donc essentiellement un révolté. Et, de même que, dans l'ordre biologique, un produit désordonné de la nature s'appelle un monstre, le péché est une monstruosité, d'autant plus digne de ce nom que le désordre qu'il accuse est plus profond et s'attaque à la clef de voûte de l'ordre universel.

Néron rêvait, dit-on, d'une humanité qui n'aurait eu qu'une seule tête, pour la trancher d'un seul coup.

Imaginez, dit quelque part Mgr Gay, un misérable follement emporté par le désir d'éteindre le soleil et de plonger l'univers dans l'obscurité et dans les glaces de la mort.

Le pécheur est ce monstre insensé : il voudrait, s'il le pouvait, que Dieu ne fût pas Dieu, que ce qui est le Bien déchût de sa souveraineté et fût ravalé au rang des réalités misérables qui naissent un jour, passent, puis s'effondrent dans le néant. « Amour pervers, écrit encore le Docteur d'Hippone, qui se détourne du Bien immuable pour se rabattre sur des biens qui ne font que passer. — *Amore perverso*

quo voluntas ab incommutabili bono ad commutabile bonum deficit [1]). »

Le péché est une folie.

Le péché est, en effet, *une folie*. Vous voulez nuire à Dieu, vous ne faites tort qu'à vous-même. Vous pouvez avoir la volonté de résister à ses ordres, vous n'avez pas la puissance de l'atteindre. Il est immuable, sa nature n'est pas susceptible de pâtir de vos coups. C'est donc pour vous, qui résistez à Dieu, que le péché est un mal. « *Dicuntur inimici Dei qui ejus adversantur imperio : nihil ei valentes nocere, sed sibi. Inimici enim sunt resistendi voluntate, non potestate laedendi. Deus namque immutabilis est, et omni modo incorruptibilis. Idcirco vitium quo resistunt Deo, qui ejus appellantur inimici, non est Deo, sed ipsis malum* [2]). » « Lorsque la terre soulève des nuages contre le soleil qui l'éclaire, elle ne lui ôte rien de sa lumière, dit Bossuet [3]), elle se couvre seulement elle-même de ténèbres : ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée ; il se met en pièces lui-même par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu. « Que l'épée des pécheurs leur perce le

1) Op. cit., XII, 8.
2) Ibid., 3.
3) Lebarq, *Œuvres oratoires*, IV, p. 603.

cœur, dit le Roi-Prophète, et que leur arc se rompe dans leurs mains. — *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* [1]).

Le premier effet pernicieux du péché s'opère dans celui qui le commet.

« Oui, le péché, qui trouble tout l'ordre du monde, met premièrement le désordre dans celui qui le commet. La vengeance, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup, et le plus mortel, sur ce cœur qui la nourrit. L'injustice qui veut profiter du bien d'autrui fait son essai sur son auteur, qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, et nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne. Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même, est le plus grand et le plus extrême de tous les maux; plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans; plus grand

1) Ps. XXXVI, 15.

et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme ; plus grand que tous les maux qui attaquent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience ; plus grand, par conséquent, que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est plus qu'une folie criminelle ; enfin, pour conclure ce raisonnement, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime ; une perte infinie avec une faute inexcusable ; la ruine totale de notre nature, dans l'objet de notre choix : c'est-à-dire dans un même mal, et le naufrage et la honte de la liberté de l'homme [1]). »

L'ingratitude du pécheur envers Dieu.

Enfin, mes chers Confrères, le péché, par lequel nous nous soustrayons, autant qu'il est en notre pouvoir, à la souveraineté divine et que nous tournons follement contre nous-mêmes, est aussi un acte honteux d'*ingratitude*. Eh quoi ! y songeons-nous ? Au moment même où, contre Dieu, nous soulevons notre pensée et notre volonté, tandis que le regard de l'imagination ou le désir du cœur se complaisent en une satisfaction de volupté, de superbe ou de

1) Bossuet, *ouv. cit.*, IV, pp. 604-606.

haine, que la parole ou la main blessent une âme innocente, Dieu, le *bon Dieu*, patiemment nous conserve le souffle de la vie, la force de nos organes, la puissance de nos facultés supérieures. « Tout ce que vous avez, vous le tenez de Lui. — *Quid autem habes quod non accepisti ?*[1]) » Vous êtes suspendu, par le fil de sa Providence qui vous garde, au-dessus de l'abîme où votre péché mérite que vous sombriez, et c'est contre la main paternelle qui, à ce moment, vous épargne quand même, que vous proférez, impie, vos malédictions, que vous vomissez, âme injuste, vindicative, superbe, impure, vos outrages? Je ne sais s'il est, dans le commerce humain, une injure qui nous blesse plus vivement que l'accusation d'être *ingrat*. Nous avons honte d'être pris en flagrant délit d'oublier nos dettes de reconnaissance. Il semble qu'à l'égard de notre bienfaiteur par excellence seul, il nous soit loisible de méconnaître ses largesses et nos obligations.

La malice particulière du péché dans une âme de prêtre.

Et pensez donc, chrétiens, combien la malice du péché s'aggrave, lorsque celui qui le commet a été élevé à l'école de l'Évangile et a grandi dans la lumière et sur le cœur maternel de l'Église catholique.

Pensez donc, prêtres du Seigneur, pasteurs des peuples, combien vos fautes deviennent mons-

1) I, Cor. IV, 7.

trueuses, lorsque non seulement elles vous ravissent l'amitié de Dieu et compromettent votre salut personnel, mais exposent à la ruine les âmes même qui sont providentiellement placées sous votre garde, qui forment votre troupeau, dont vous avez assumé la charge, en même temps que vous sollicitiez de l'Église l'honneur du sacerdoce et que vous acceptiez d'elle la juridiction que vous exercez ! Sur qui donc, plus impitoyablement que sur le prêtre prévaricateur, tombe la malédiction du divin Maître : « Lorsqu'un homme est pour une pauvre âme fidèle un sujet de scandale, il faudrait qu'on lui mît une pierre au cou et qu'on le précipitât au fond de la mer [1]) » ? « L'enfer du pécheur qui se damne seul paraît encore tolérable, dit saint Grégoire, en comparaison de celui que la divine justice réserve au prêtre qui a été pour son peuple une cause de ruine. — *Si solus caderet, utcumque hunc tolerabilior inferni pœna cruciaret* [2]). » « Les malheureux ! disait Notre Seigneur à sainte Catherine de Sienne, à propos de prêtres fourvoyés, leur vocation était d'être des Anges sur terre et l'orgueil, l'avarice, la luxure en ont fait des démons ! Qu'est-ce qui empêche le sol de se fendre pour les englou-

1) Matth., XVIII, 6.
2) S. Gregorii Magni, *De cura pastorali*, L. II.

tir ? Qu'est-ce qui retient mon bras de les réduire sur place à l'immobilité, comme des statues, et de les confondre ainsi devant le peuple qu'ils scandalisent ? Ma miséricorde seule arrête le bras de ma justice [1]). »

II. — Les occasions du péché et le moyen de ne pas y succomber

Intercession pour les pécheurs.

Mes chers Confrères, ces avertissements sont graves et vous pourriez difficilement en exagérer la signification.

Cependant, ma pensée dominante, en ouvrant avec vous cet entretien, n'était pas d'appuyer sur la malice du péché, mais plutôt de plaider votre cause devant le trône de la miséricorde de Dieu. Je me suis rappelé que vous-mêmes, si souvent, vous vous jetez à genoux devant le Souverain Juge en lui disant, à l'intention des fidèles défunts de vos paroisses : « Seigneur, ce qui vous appartient en propre et vous distingue de vos créatures, c'est que vous êtes toujours prêt à faire miséricorde et à pardonner : ayez pitié de cette âme qui vient de nous quitter ; ne vous détournez pas d'elle pour toujours ;

1) *Dialogo,* cap. CXXVIII.

puisqu'elle a mis en vous son espoir et sa foi, soustrayez-la aux châtiments de l'enfer et accordez-lui les joies éternelles : par le Christ Notre Seigneur. — *Deus cui proprium est misereri semper et parcere, te supplices exoramus pro anima famuli tui quam hodie de hoc saeculo migrare jussisti... ne eam obliviscaris in finem... quia in te speravit et credidit, non poenas inferni sustineat, sed gaudia aeterna possideat : per Christum Dominum nostrum* [1]). »

Il m'a semblé que, à mon tour, je pouvais m'interposer entre le portique et l'autel et que là, devant Dieu, tout en versant en secret les larmes de mes plus intimes et de mes plus cuisantes douleurs, je pouvais néanmoins m'écrier : « Aie pitié, Seigneur, aie pitié de ton peuple et ne fais point de ton héritage une proie ignominieusement abandonnée à la domination étrangère. Pourquoi le Seigneur permettrait-il qu'il se dît parmi les peuples : Où est leur Dieu ? — *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes, ministri Domini et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo ; et ne des haereditatem tuam in opprobrium, ut dominentur eis nationes ! Quare dicunt in populis : Ubi est Deus* [2]). »

Il n'y a point, parmi vous, de cœurs endurcis,

1) Off. def.
2) Joel II, 17.

Ceux qui, par faiblesse, auraient pu faillir ne sont-ils pas plus dignes de pitié que de réprobation ? Et n'y a-t-il pas des santés infirmes qu'il faut affermir ou protéger, des volontés qui fléchissent ou chancellent et qu'il faut soutenir, des ardeurs qui s'éteignent ou couvent sous la cendre et qu'il faut réveiller ?

Le prêtre est sujet à toutes les faiblesses humaines.

Certes, les défaillllances d'une âme sacerdotale sont lamentables, mais le prêtre n'est-il pas, cependant, lui aussi, fils d'Adam, sujet aux convoitises qui, au dire de l'apôtre saint Jean, attirent tout le monde vers en bas, « *et mundus totus in maligno positus est* [1]) » ? Il reçoit plus de grâces que les laïcs, il est vrai, mais n'est-il pas obligé à une vie plus haute, à une discipline incomparablement plus austère ? L'homme du monde peut, sans outrepasser les libertés permises à son état, s'appliquer aux choses profanes, s'entourer d'affections, disposer avec indépendance de son temps et de sa vie. Le prêtre, au contraire, est tenu au désintéressement, il porte autour des reins la ceinture du célibat et au bras le manipule de la douleur, il a soumis sa volonté à celle de son évêque et a pris l'engagement d'obéir.

Les foules pieuses qui nous voient à travers la

1) 1ª Joan , V, 19.

fumée de l'encens, revêtus d'ornements sacrés, dans la pompe des solennités religieuses, nous regardent parfois du même œil que ces païens superstitieux de la Lycaonie qui, témoins d'un miracle de l'apôtre Paul, voulurent le hisser avec son compagnon Barnabas sur les autels et leur immoler des victimes : « Les dieux sous une forme humaine sont descendus parmi nous, » clamaient-ils. Indignés de ce spectacle sacrilège, Barnabas et Paul déchirèrent leurs vêtements et se précipitèrent au milieu de la foule en s'écriant : « Que faites-vous ? Nous sommes des hommes comme vous, nous avons les mêmes passions que vous, nous venons vous exhorter à renoncer à toutes ces choses vaines pour vous tourner vers le Dieu vivant — *Viri, quid haec facitis ? Et nos mortales sumus, similes vobis homines,* καὶ ἡμεῖς ὁμοιοπαθεῖς ἐσμεν ὑμῖν ἄνθρωποι *annuntiantes vobis ab his vanis converti ad Deum vivum* [1]). »

Oui, mes chers Confrères, nous le savons tous, par l'expérience des luttes que nous avons à soutenir pour faire triompher en nous la grâce qui ne nous fait, heureusement, jamais défaut ; oui, nous avons les mêmes passions que les autres mortels et la dignité de la vie, chez nous comme chez eux, est

1) Act. Ap., XIV, 10-14.

le prix de l'effort, le salaire d'une vaillante coopération à la grâce.

Or, que de périls, tout le long du chemin de notre ministère!

Le prêtre doit se garder d'entrer trop avant dans l'intimité des familles.

Les familles les mieux intentionnées, observe le Cardinal Manning [1]), sont souvent, sans le vouloir, nos premières séductrices. Elles tiennent le prêtre en estime et le regardent avec une pitié sympathique, dans son existence solitaire. Elles l'attirent à leur foyer, l'enveloppent d'attentions, l'introduisent dans leur intimité. Le prêtre a bon cœur, il répond sans défiance à ces sollicitudes, accepte sans arrière-pensée les égards dont il est l'objet, s'accoutume à un bien-être qu'il n'avait peut-être point connu dans sa famille, et aliène parfois, dans une atmosphère d'intérêts profanes, d'aisance, de confort, sinon de tendresse, quelque chose de la virilité de caractère et de la sainte indépendance qui sont indispensables à l'expansion religieuse et charitable d'une âme sacerdotale.

Il doit se garder des distractions mondaines.

Très innocemment, le monde vous tend des pièges : il vous presse de participer à ses fêtes, protestant qu'elles resteront et que votre présence même les maintiendra dans les limites de la plus stricte honnêteté. Vous cédez à ses instances et il

1) *Le sacerdoce éternel*, ch. VII.

s'étonne alors de vous trouver si proches de lui et, sous le manteau, exprime le regret de ne pas voir éclater dans les menus actes de votre vie journalière la supériorité de l'idéal que vous faites profession de lui enseigner.

Circonspection au dehors et dans la pratique des œuvres.

Au dehors, dans la rue, dans le tohu-bohu de la foule, dans les audaces de la mode, les artifices de la réclame, dans l'étalage sensuel de certains monuments publics, dans le laisser-aller des mœurs extérieures, que d'assauts à votre modestie et combien d'impressions que, malgré vous, vos sens absorbent et qu'emmagasine votre imagination !

Les fonctions mêmes de votre ministère sèment les dangers sous vos pas : les écoles, les congrégations, les patronages, la direction des œuvres ouvrières, la visite des malades, la pratique du confessionnal vous placent journellement dans des circonstances où la plus grande circonspection vous est indispensable pour protéger et la délicatesse de votre conscience et l'intégrité de votre réputation.

Saint Paul demande que vous sympathisiez à vos ouailles, partageant l'allégresse des uns et la douleur des autres : mais la sympathie éveille la reconnaissance, la reconnaissance provoque l'expansion, qui, elle-même, met le cœur sur la pente de démonstrations affectives auxquelles il n'est pas toujours aisé de demeurer indifférent.

La miséricorde des Saints pour les prêtres défaillants, mais repentants.

Oui, mes chers Amis, la vie du prêtre est semée de périls et j'ai toujours observé que, autant les personnes du monde les moins sévères pour elles-mêmes sont dures à l'égard du prêtre momentanément infidèle à ses engagements, autant les Saints sont pour lui compatissants et miséricordieux. En ce qui me concerne, je crois que je n'aurais jamais le triste courage de traiter avec amertume un coupable en aveu. Lorsque le pécheur a noyé sa faute dans les larmes du repentir, la charité ne voit plus la malice du péché, mais l'humiliation et la douleur de celui qui l'a commis ; l'esprit chrétien incline à la mansuétude et à l'humilité, et quiconque est en face d'un coupable n'a qu'à faire un retour sur soi, dit saint Paul, pour redouter la tentation dont lui aussi est toujours menacé. « *Fratres, et si praeoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis; considerans te ipsum, ne et tu tenteris* [1]). »

Dès lors mes chers Confrères, comment le prêtre qui a eu le malheur d'offenser son Dieu doit-il, en définitive, juger son état ?

Si nous avons péché, relevons-nous courageusement.

D'une part, la faiblesse de la nature humaine, qui est la nôtre au même titre que celle du plus

1) Gal., VI, 1.

misérable de nos frères, et les périls auxquels nous expose notre mission auprès des peuples sont tels que, *naturellement* parlant, aucun de nous n'est capable de demeurer longtemps l'homme désintéressé, chaste, soumis, actif et dévoué que doit être le prêtre.

Oh ! je comprends la défiance que le clergé inspire aux malheureux qui n'ont point de foi. Comment voulez-vous qu'ils croient avec conviction à des réalités dont jamais ils n'ont eu l'expérience ? Chez eux, la passion est maîtresse dès le premier assaut qu'elle leur livre. Ils se rendent avant d'avoir combattu. Le roman et le théâtre les habituent à ne voir en scène que des personnages dont les uns cèdent, sans résistance, à toutes les provocations de l'amour sensuel, et dont les autres, niaisement ou avec habileté, simulent la vertu.

Dieu ne commande pas l'impossible.

Mais, d'autre part, ceux qui prient, luttent, se mortifient sous l'impulsion de la grâce, savent que ce qui n'est pas possible à la nature seule se réalise tous les jours, même sans une seule interruption dans le cours entier d'une vie, en des cœurs chrétiens.

Je sors, en ce moment, d'un entretien avec un jeune homme de vingt-cinq ans, revenu après des années d'égarements aux pratiques religieuses, que dès le lendemain de sa première communion il avait quittées. Témoin immédiat de certaines vies irré-

prochablement honnêtes, qui contrastaient avec la sienne, il avait senti surgir en lui le soupçon que le christianisme doit posséder une vertu dont il souffrait d'être privé. Longtemps, il s'était persuadé ne pouvoir triompher de ses passions et tenait la prétention à la vertu pour de l'hypocrisie. Aujourd'hui, il prie, invoque la sainte Vierge, se confesse, communie et goûte, avec une surprise joyeuse, la liberté d'une âme redevenue maîtresse d'elle-même.

« Dieu ne commande pas l'impossible, dit admirablement le Concile de Trente en une formule empruntée à saint Augustin, mais lorsqu'Il vous intime un ordre, Il veut que vous fassiez ce que vous pouvez, que vous Lui demandiez ce que, de vous-même, vous ne pouvez pas, et alors, avec son aide, ce que vous ne pouviez pas, vous le pouvez. — *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis et ipse adjuvabit ut possis.* »

Pour sauvegarder sa vertu, le prêtre doit se mortifier et prier.

Eh bien, mes chers Confrères, dites-moi, la main sur la conscience, faites-vous ce que vous pouvez pour sauvegarder votre vertu ? En deux mots, êtes-vous des hommes de *mortification* et des hommes de *prière ?*

Etes-vous assez mortifiés ?

La pratique de la mortification.

La mortification ne vous apparaît-elle pas comme une vertu surérogatoire, quelque peu importune,

que vous admirez, sans doute, mais que vous aimez mieux reléguer dans un Carmel, dans les retraites des communautés religieuses, que d'admettre dans votre vie séculière ?

Cependant, n'est-ce pas à nous tous que le divin Sauveur a dit : « Le royaume des cieux demande de l'effort et ceux-là seuls le conquerront qui savent se faire violence. — *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud ?* »

« Les larges avenues mènent à la perdition, c'est par là que passe la grande foule ; la voie qui mène à la vie éternelle est étroite : ceux qui la découvrent et y marchent sont le petit nombre. — *Lata porta et spatiosa via est, quae ducit ad perditionem et multi sunt qui intrant per eam. Quam angusta porta, et arcta via est quae ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* [1]). »

Lutter vigoureusement contre ses passions.

Ce n'est pas assez de ne pas flatter sa nature sensuelle, il faut la traiter en ennemie et la poursuivre de sa haine jusque dans ses derniers retranchements. « Qui caresse sa nature égoïste se perd ; il faut avoir le courage de la haïr en ce monde pour la retrouver purifiée dans la vie à venir. — *Qui amat animam suam, perdet eam ; si quis odit*

1) Matth., VII, 13, 14.

animam suam in hoc mundo, in vitam aeternam custodit eam [1]). »

Il n'y a pas à discuter, mes chers Confrères, il n'y a point deux façons d'être le disciple de notre divin Crucifié : il n'y en a qu'une, c'est de suivre, la croix sur les épaules, la voie dans laquelle Il a marché le premier et où nous trouverons à chaque pas une goutte de ses sueurs ou de son sang. « *Qui non bajulat crucem suam et venit post me non potest meus esse discipulus.* »

Oui, les religieux se mortifient, et ils font bien. Mais la mortification ne nous est-elle pas, pourtant, plus nécessaire qu'à eux ? Lorsque, à la fin de chaque année, le Conseil de l'Ordinaire se réunit pour délibérer avec lui sur les admissions aux ordres sacrés, ne sommes-nous pas obligés, parfois, de dire à un candidat : « Cher ami, vous avez des aspirations élevées dans lesquelles nous croyons reconnaître une vocation ; mais vous avez le cœur trop sensible, la volonté trop faible pour vous exposer aux dangers auxquels inévitablement vous vous heurterez dans le monde ; entrez dans un monastère, où l'on vous tiendra à l'écart des occasions périlleuses, où une surveillance plus étroite protégera votre faiblesse. » Ne jugez-vous pas, avec nous, que

1) Joann., XII, 25.

ce conseil est sage ? Et n'en tirerez-vous pas aussi la conclusion que, plus la vertu du prêtre est naturellement exposée, plus il doit surnaturellement la défendre ?

Le mot d'ordre de saint Ignace de Loyola, « *vince te ipsum* — triomphe de tes passions », qui a trempé tant d'âmes religieuses, mérite d'être aussi notre devise chrétienne et pastorale.

Saint Paul n'était pas un moine, il est plutôt le type de notre apostolat dans le monde ; or, il disait : « Je châtie mon corps et je le dompte pour en faire mon esclave. — *Castigo corpus meum et in servitutem redigo.* »

« Soyez attentifs à vous conduire avec circonspection, disait-il aux Ephésiens, ne faites pas les insensés, soyez sages : car les jours sont mauvais. N'abusez pas du vin qui excite à la luxure, mais laissez-vous pleinement envahir par l'Esprit-Saint. — *Videte, itaque, fratres, caute ambuletis : non quasi insipientes, sed ut sapientes... quoniam dies mali sunt... Et nolite inebriari vino, in quo est luxuria ; sed implemini Spiritu sancto* [1]). »

L'exemple des Saints.

Parcourez l'hagiographie chrétienne, vous ne trouverez pas un Saint qui n'ait lutté vaillamment contre ses passions et dont la vertu n'ait été le

1) Eph., V, 15-18.

prix de combats héroïques, sans trêve ni merci.

« Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu. Les fruits que vous récolterez viendront de ce que vous aurez semé : celui qui sème dans sa chair tirera de sa chair une moisson corrompue ; celui qui, au contraire, sème dans une âme surnaturalisée recueillera de l'esprit la vie éternelle. — *Nolite errare, Deus non irridetur. Quae enim seminaverit homo, haec et metet ; quoniam qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem ; qui autem seminat in spiritu, de spiritu metet vitam aeternam* [1]) ».

La pratique de la prière.

Nous vous avons déjà rappelé le passage célèbre où les Pères du Concile de Trente, après nous avoir prescrit de faire ce qui est en notre pouvoir, nous disent de demander à la Toute-Puissance divine ce que, de nous-mêmes, nous ne pouvons pas. Dieu nous commande ce qui, à nous seuls, nous serait naturellement impossible, dit saint Augustin, afin que, du sentiment de notre impuissance, de la peine que nous fait éprouver notre indigence naissent le besoin d'aide, d'appel à Dieu, l'élan de la prière.

Eh bien, une nouvelle fois, j'interroge vos consciences : Êtes-vous des *hommes d'oraison ?*

1) Gal., VI, 7, 8.

La question peut paraître impertinente, je le sais : ne disons-nous pas tous, journellement, notre office ; ne montons-nous pas, chaque matin, à l'autel ; n'avons-nous pas, en outre, nos dévotions particulières, telles que la récitation du chapelet, l'exercice du chemin de la croix, un choix de prières que nous renouvelons matin et soir ?

Oui, je sais cela, mais je demande s'il y a une *âme* qui prie en chacune de ces œuvres ? Quand, après Vêpres ou Matines, nous déposons notre bréviaire, pouvons-nous espérer que nous sommes plus proches de Dieu, que le souffle de sa grâce a passé dans nos cœurs ? Avons-nous le sentiment que nous avons adoré Dieu en esprit et en vérité ? Aurions-nous lieu d'être fort surpris si, après une récitation prolongée de formules religieuses, nous entendions le divin Maître nous dire : « Jusqu'à présent, vous ne m'avez encore rien demandé. — *Usque modo non petistis quidquam* [1]). — Priez donc d'un cœur sincère, demandez, vous recevrez ; cherchez, vous trouverez ; frappez avec insistance, l'on vous ouvrira. — *Petite et dabitur vobis, quaerite et invenietis, pulsate et aperietur vobis* [2]). »

1) Joan., XVI, 24.
2) Matth., VII, 7.

Est-il étonnant, alors, que vous vous sentiez parfois chanceler et enclins à penser que la vertu, dans sa plénitude, soit au-dessus de vos forces ?

Dieu ne donne pas d'ordres impraticables ; mais nous avons besoin de son aide.

C'est vous, et non pas le bon Dieu, qui voulez l'impossible. « *Deus impossibilia non jubet.* » Dieu ne donne point d'ordres impraticables, car après que vous avez fait ce qui dépend de vous, Il vous enjoint de Lui demander ce que vous êtes incapables de fournir et Il s'engage à exaucer votre prière. « *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis et adjuvabit ut possis.* »

Il est temps de déduire de ce long entretien nos conclusions.

CONCLUSION

Vous êtes prêtres : il faut prendre résolument votre parti de l'austérité des enseignements du Christ.

La première conclusion regarde notre avenir. Quoi que vous pensiez de l'austérité des enseignements du Christ et de ses Apôtres, vous n'y pouvez rien changer. Il vous eût été loisible de vous dérober au périlleux honneur du sacerdoce. Saint Jérôme se jugea longtemps indigne de recevoir les ordres sacrés et lorsque, cédant aux instances qui le pressaient, il les reçut, ce fut à la condition expresse de ne point devoir en accomplir les fonctions.

Mais pour vous, l'ère des délibérations est passée. Vous avez accepté et vous portez le caractère ineffaçable de la dignité et des obligations du sacerdoce.

Il eût été loisible à Dieu de se choisir pour ministres, des anges ou des ministres impeccables ; Il a préféré confier la prédication de sa doctrine et l'administration de ses sacrements à des hommes infirmes, pécheurs, qui ont besoin d'offrir pour eux-mêmes, aussi bien que pour le peuple, des sacrifices d'expiation. « *Quoniam et ipse circumdatus est infirmitate et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis* [1]). » Il faut en prendre résolument votre parti, ne pas présumer de vos forces, marcher sous la dépendance de l'Esprit-Saint et ne point céder aux désirs de la chair. « *Spiritu ambulate et desideria carnis non perficiatis* [2]). » Il n'est pas un Saint au ciel qui n'eût pu devenir, sans la grâce, un criminel ; il n'est pas un damné en enfer qui, moyennant de correspondre à la grâce, n'eût pu devenir un saint. « Nous portons le trésor de notre ministère dans des vases de terre : Dieu l'a ainsi voulu, afin que le succès extraordinaire de notre

1) Hebr., V, 2, 3.
2) Gal., V, 16.

action lui fût attribué et non pas à nous. — *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei et non ex nobis* [1]). Faites donc passer, Seigneur, à travers toutes les fibres de mon être la frayeur du mal, afin que je respecte toujours vos commandements. — *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui* [2]). »

Si vous avez péché dans le passé, pleurez votre péché.

Mais il y a peut-être, mes chers Amis, pour l'un ou l'autre d'entre vous, une résolution urgente à prendre en ce moment même.

Si votre âme se sent coupable, qu'elle se libère sans retard de son péché. Vous avez eu le malheur d'offenser Dieu, pleurez vos fautes, c'est justice. « Appelez le Seigneur et que le cri de votre douleur monte jusqu'à Lui. — *Domine, exaudi orationem meam et clamor meus at te veniat.* Que votre cœur soit frappé et se dessèche comme l'herbe. Au lieu de pain, mangez la poussière ; mêlez vos larmes à votre breuvage, car vous avez provoqué le courroux et l'indignation de Dieu : Il vous a soulevé et repoussé au loin. — *Percussus sum ut fœnum et aruit cor meum... cinerem tamquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam a facie*

1) 2 Cor., IV, 7.
2) Ps. CXVIII.

irae et indignationis tuae, quia elevans allisisti me[1]). »

Pleurez votre malheur, car, en péchant, vous avez été votre propre ennemi et vous vous êtes fait tort à vous-même : « *Qui diligit iniquitatem odit animam suam*[2]). »

Si vous avez le cœur dur, demandez à Dieu le don des larmes.

Et si vous avez le cœur trop dur pour pleurer, demandez à Dieu lui-même le don des larmes. Le Missel contient une prière tout exprès pour obtenir que le Seigneur brise les cœurs endurcis, fasse jaillir des yeux du coupable les larmes de la componction et lui donne la force de déplorer ses péchés. « *Educ de cordis nostri duritia lacrymas compunctionis, ut peccata nostra plangere valeamus.* »

N'aggravez pas vos fautes en mettant en doute la miséricorde divine. « Vos péchés fussent-ils comme le cramoisi, il dépend de vous que votre âme devienne blanche comme la neige ; fussent-ils rouges comme la pourpre, vous pouvez redevenir comme la laine. — *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur ; et si fuerint rubra quasi vermiculus, velut lana alba erunt*[3]). »

Dieu ne repousse personne : tout crime peut recevoir son pardon.

Je vous citais, il y a un instant, la prière liturgique dans laquelle l'Église nous invite à demander le don des larmes ; il en est une autre, où elle nous

1) Ps. CI, 1, 5, 10-11.
2) Ps. X, 6.
3) Isaïae, I, 18.

déclare que Dieu ne repousse personne et qu'il n'y a point de crimes si énormes dont une prière pénitente et humble ne puisse obtenir le pardon. « *Deus, qui nullum respuis, sed quantumvis peccantibus, per pœnitentiam pia miseratione placaris : respice propitius ad preces humilitatis nostrae...* »

La trahison de saint Pierre.

Pierre, destiné dans la pensée divine à devenir la pierre fondamentale de l'Église catholique, Pierre qui devait, à peine quelques jours plus tard, être établi le pasteur des agneaux et des brebis du troupeau chrétien, Pierre qui non seulement avait partagé avec les autres apôtres les enseignements du Christ et le témoignage de ses miracles, mais avait eu le privilège d'être associé à la gloire du Thabor, qui avait reçu, au repas d'adieu, la sainte Communion, l'ordination sacerdotale, la plénitude du sacerdoce pontifical, qui venait d'assister, dans l'assoupissement, hélas ! à l'agonie sanglante de Jésus, n'a-t-il pas, sur le dire d'une femme, ignominieusement rougi de son Maître et déclaré jusque trois fois qu'il ne le connaissait pas ?

O mon Dieu, est-il bien difficile de pénétrer le secret de cette chute, permise par vous, de notre premier pontife ? Si Pierre, dans l'amertume de ses larmes, « *exivit autem foras et flevit amare* », a recouvré le pardon, qui donc, parmi vos évêques et vos prêtres, pourrait douter encore de pouvoir l'obtenir ?

Les raisons providentielles de notre faiblesse.

Vous avez voulu, ô mon Dieu, vous l'infiniment sage et l'infiniment saint, que vos ministres fussent naturellement assez misérables et eussent assez profondément dans le cœur le sentiment de leur misère, pour pouvoir compatir, toujours, avec sincérité, à ceux qui se trompent et s'égarent. « *Qui condolere possit iis qui ignorant et errant, quoniam et ipse circumdatus est infirmitate* [1]). »

Vous avez voulu que le contraste entre l'indigence de l'homme pécheur et l'éclat de son ministère rendît à tous manifeste que les succès de votre grâce ne chantent que votre gloire. Tout prêtre conscient de sa faiblesse et émerveillé des triomphes de votre Puissance répétera, avec les enfants dans la fournaise : « Ne nous repoussez pas, traitez-nous avec bonté, répandez sur nous les richesses de votre miséricorde, délivrez-nous, par votre puissance, du péril et réservez toute la gloire, Seigneur, pour votre nom. — *Ne confundas nos, sed fac nobiscum juxta mansuetudinem tuam, et secundum multitudinem misericordiae tuae, Et erue nos in mirabilibus tuis, et da gloriam nomini tuo, Domine* [2]). »

Dieu est un bon père : il attend le retour de son fils prodigue.

Nous plaçons en vous, ô Seigneur Jésus, en vous seul, toute notre confiance. Peut-être avons-nous,

1) Hebr. V, 2.
2) Daniel, III, 42, 43.

comme l'enfant prodigue, quitté inconsidérément, dans le vain espoir d'une vie plus libre, le foyer paternel. Peut-être avons-nous vécu quelque temps loin de vous. Aiguillonnés par la misère, nous rappelant les jours délicieux passés en votre sainte compagnie, nous nous levons, ô Jésus, et nous revenons vers vous. « *Surgam et ibo ad Patrem.* — Vous ne nous repousserez pas. »

Oh ! non, cher Confrère repentant, Jésus ne vous repoussera pas. Voyez donc : à peine a-t-il aperçu le premier bon mouvement de votre cœur que déjà Il vous ouvre les bras pour vous accueillir et vous pardonner. Il fait fête au prodigue repentant au point de rendre jaloux le frère resté fidèle.

Oh ! n'hésitez pas. Un moment de gêne, une humiliation d'un instant, un acte de sincérité complète et vous serez déchargé de votre fardeau et votre cœur sera à la joie. Et votre confesseur lui-même tressaillira de joie. N'avez-vous pas souvenance d'avoir parfois ramené à Dieu un pécheur et ne vous rappelez-vous pas avoir puisé dans ce retour une des jouissances les plus intimes qu'il vous ait été donné de goûter sur terre ?

Mes chers Amis, je ne sais s'il y a dans cette assemblée une âme en état de péché mortel, mais ce que je crois fermement, c'est que demain, après

les confessions de retraite, il n'y en aura plus une seule qui soit privée de l'amitié de Dieu.

Ensuite, la confession finie, vous garderez tous le souvenir de ce qui a occasionné vos défaillances et, afin d'assurer mieux l'avenir, vous emploierez fidèlement les deux grands préservatifs de la sainteté sacerdotale : la mortification et la prière. « Veillez et priez, afin de ne point succomber à la tentation. Dites-vous bien que la promptitude de l'esprit ne supprime point la faiblesse de la chair. — *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* [1]). »

D. G.

1) Matth., XXVI, 41.

SIXIÈME ENTRETIEN

JÉSUS-CHRIST EST LA VOIE, ET LA VÉRITÉ, ET LA VIE

I. — Le mouvement de l'âme vers Dieu
II. — Jésus-Christ est la voie, et la vérité, et la vie

SIXIÈME ENTRETIEN

JÉSUS-CHRIST EST LA VOIE, ET LA VÉRITÉ, ET LA VIE

Ego sum via, et veritas, et vita.
Je suis la Voie et la Vérité, et la Vie. (Joan., XIV, 6.)

Mes chers Confrères,

Si, ayant recouvré la grâce, vous n'avez pas encore recouvré la paix et la chaleur de l'amour, c'est à vous qu'il faut vous en prendre : travaillez à votre réformation intérieure.

Dès le premier jour de la Retraite, nous vous avons invités à la pénitence. Car il importait, suivant le mot à la fois si sage et si profond de saint François de Sales, de « nous exciter, par nos Exercices spirituels, à l'entière réformation de notre vie pour, ensuite, faire une intime et solide résolution de vivre tout à Dieu » [1]). Hier encore, à ceux qui auraient pu se trouver en état de péché, nous adressions, avec toute la charité compatissante que nous

1) *Traité de l'Amour de Dieu*, XII, 8.

inspirent et le souci de la gloire de Dieu et l'intérêt que nous portons à leurs âmes, cet appel que traduisent si éloquemment les paroles du prophète Joël : « Combien solennel et redoutable est le jour des éternelles justices ! Qui de vous en supporterait le poids ? Écoutez les exhortations si pressantes de la divine miséricorde : Revenez à moi, vous dit le Seigneur, revenez, en ce moment même, avec toute l'ardeur de votre âme. Jeûnez, pleurez, sanglotez ; qu'il ne vous suffise point de déchirer vos vêtements, mais broyez vos cœurs et retournez-vous vers le Seigneur votre Dieu ; ne doutez pas de Lui, Il est compatissant et miséricordieux ; Il est plein de longanimité et de clémence et ne frappe jamais qu'à regret. — *Magnus dies Domini et terribilis valde ; et quis sustinebit eum ? Nunc ergo dicit Dominus, convertimini ad me in toto corde vestro in jejunio et in fletu et in planctu. Et scindite corda vestra, et non vestimenta vestra ; et convertimini ad Dominum Deum vestrum, quia benignus et misericors est, patiens et multae misericordiae et praestabilis super malitia* [1]). »

Dieu nous attire sans cesse ; à nous de répondre librement à son appel.

Mes chers Confrères, si vous n'êtes pas pleinement heureux, s'il vous manque de la lumière, de l'élan, une atmosphère de paix, ne cherchez pas bien loin la cause de ce vide de votre vie : elle est

1) Joël, II, 11-13.

au dedans de vous-mêmes. Que vous le vouliez, en effet, ou que vous ne le vouliez pas, la Bonté divine vous attire, comme le soleil attire ses satellites. Il vous est loisible, certes, de vous détourner momentanément de ses rayons bienfaisants, vous avez la faculté de vous étourdir pour échapper à la conscience de ses divins attraits, mais le suprême Amour vous sollicite quand même, car c'est Lui qui, suivant le mot énergique de Dante, donne le branle à l'univers entier [1]) ; c'est Lui donc qui, à votre gré ou à votre insu, dirige vos affections les plus profondes.

La relativité, ce que l'École appelle le « *esse ad* » est la disposition primordiale de la nature créée ; elle se révèle, dans l'ordre de l'action, par une impulsion originelle, dont toute l'activité de la créature est tributaire et qui lui assure sa première base d'élan.

Créature libre, obéissez-vous à cette impulsion ? Consentez-vous à répondre à l'attraction de la bonté divine ? Vous marcherez dans la clarté, chacun de vos pas vous rapprochera du but, vous facilitera des ascensions nouvelles, votre vie se déroulera dans l'ordre et vous mènera au royaume de la paix.

---

1) « L'Amor che muove il sole e l'altre stelle. » DANTE, *Paradiso*, XXXIII.

« *Ego sum lux mundi. Qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitae* [1]). »

Que si vous opposiez, au contraire, la barrière de votre libre arbitre aux sollicitations du divin Amour, votre âme serait le théâtre de conflits déchirants d'où naîtraient le désordre et la confusion.

Oh ! comme il avait admirablement analysé le jeu des aspirations du cœur humain, le génial psychologue d'Hippone, qui esquissait sous ces traits énergiques le contraste des âmes dociles à la lumière et à la chaleur du ciel et les sujets rebelles à la vérité et à l'amour : « *Anima media inter Deum et creaturas posita, conversione ad Deum illuminatur, melioratur et perficitur ; conversione ad creaturas obtenebratur, deterioratur, corrumpitur.* »

Vous vous êtes pénétrés de ces pensées, chers Confrères, durant les premiers jours de votre retraite ; vous avez levé les obstacles qui arrêtaient ou entravaient votre essor vers Dieu.

Donnez donc, désormais, toute liberté à vos élans, « faites une intime et solide résolution de vivre tout à Dieu ».

Notre entretien de ce jour a pour objet de vous y aider. Nous nous appliquerons, dans une première partie, à chercher Dieu, mais nous verrons, dans la

---

1) Ev. Joan., VIII, 12.

seconde, que l'âme ne va efficacement à Lui que par Jésus-Christ, *ad Deum per Jesum Christum.*

Mes bien chers Confrères, « si véritablement vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ à la vie surnaturelle, regardez désormais au-dessus de vous, dirigez vos désirs là où est le Christ assis à la droite de Dieu, savourez les délices des biens supérieurs et ne vous repaissez plus de satisfactions terrestres. — *Si consurrexistis cum Christo, quae sursum sunt quaerite, ubi Christus est in dextra Dei sedens. Quae sursum sunt sapite, non quae super terram* [1]). »

Supplication à la Sainte Vierge.

Sainte Marie, mère de Dieu, mère de Jésus-Christ, notre Mère, une des dernières paroles de Jésus mourant fut pour nous confier, en la personne de l'apôtre Jean, à votre maternelle protection. Souvenez-vous, aujourd'hui spécialement, que vous avez daigné assumer la charge de nos âmes sacerdotales. Qui, mieux que vous, pénétra les secrets ; qui, plus suavement que vous, goûta les délicatesses du Cœur adorable de Jésus ?

La grace vous éclairait au dedans comme jamais elle n'illumina de ses rayons le chérubin le plus proche du trône de Jéhovah et tandis qu'à vos oreilles retentissaient les annonces triomphales de la gloire de l'Incarnation et les promesses pacifiques

1) Col., III, 1-2.

que votre Enfant-Dieu apportait au monde, « *Gloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bonae voluntatis* [1]), » votre âme se recueillait, elle comparait, elle méditait, elle montait dans la connaissance et dans l'amour de ce Bien-Aimé auquel votre chair virginale avait formé un corps, que vos entrailles avaient porté, que votre sein maternel allaitait et qui venait en ce monde accomplir les desseins de justice et de miséricorde de son Père éternel, « *Maria autem conservabat omnia verba haec, conferens in corde suo* [2]). » Vous fûtes témoin de l'accomplissement de la mission de votre Fils ; de ses lèvres expirantes vous recueillîtes l'attestation authentique que sa carrière était fournie, « *consummatum est*, tout est accompli, » et que, par suite, la nôtre, celle de ses ministres, ses successeurs, allait s'ouvrir.

Nous voici, humbles et confiants, à vos pieds. Apprenez-nous à connaître, à aimer, à imiter Notre Seigneur Jésus-Christ. « Votre sainteté, votre autorité maternelle donnent à vos prières une force sans pareille auprès de Notre Seigneur, le Dieu Créateur de toutes choses qui est votre Fils, issu de votre chair virginale : prenez en main la direction de notre clergé, tenez-vous au gouvernail de la barque

1) Luc, II, 14.
2) Luc, II, 19.

où il rame et menez-le à bon port. — *Acceptissimis tuis ac materna auctoritate validis precibus ad Dominum ac Deum omnium Conditorem Filium tuum ex te sine patre genitum, ecclesiastici ordinis gubernacula fac dirigas, et ad portum tranquillum perducas* [1]). »

Notre-Dame du Sacré Cœur, priez pour nous.

I. — Le mouvement de l'âme vers Dieu

Dieu est l'Acte pur : démonstration métaphysique.

Vous vous rappelez, chers Confrères, les quelques idées métaphysiques qui sortaient, comme d'elles-mêmes, des considérations que nous vous présentâmes, dans nos entretiens antérieurs, sur la mobilité des événements et sur l'orientation morale de notre vie.

Les événements passent, les modes se transforment, l'histoire se fait de monuments qui s'effondrent, de gloires qui s'éclipsent et de civilisations nouvelles qui surgissent, montent pour, un jour sans doute, à leur tour disparaître.

Ce qui varie n'a pas en soi la raison adéquate de sa variation.

Or l'univers varie.

1) S. Germani, *In Presentatione Deiparae.* Cfr. *Officium Immaculatae Conceptionis B. M. V.*, in tertio Nocturno.

Donc l'univers n'a pas en soi la raison adéquate de sa variation.

Donc il existe, outre l'univers variable, un Être qui, n'étant pas lui-même soumis à variation, nous explique la naissance des variations de l'univers.

Cet Être, les métaphysiciens l'appellent un *Acte pur :* ils signifient par là que sa réalité est exempte de potentialité, insusceptible d'actuation nouvelle, donc immuable, éternelle, imperfectible, parfaite.

Telle est la première notion que la pensée philosophique se forme de l'Être suprême.

Le principe sur lequel repose toute cette argumentation a la valeur d'un axiome : « Ce qui varie n'a pas en soi la raison adéquate de sa variation, ou, en des termes autres mais identiques au fond aux précédents, toute variation est dépendante d'autre chose que l'être qui varie. — *Quidquid movetur ab alio movetur.* »

Qu'un être possède en soi la raison déterminante de ce qu'il est ; qu'à notre intelligence il puisse, en conséquence, fournir la raison explicative de sa réalité, de son état actuel, cela se comprend.

Mais qu'un être possède en soi la raison déterminante totale d'autre chose que ce qu'il est, d'une réalité, d'états différents de sa réalité, de ses états, c'est chose inintelligible.

Le premier énoncé est un développement du prin-

cipe d'identité : « Ce qui est, est. » Le second est l'affirmation de l'identité des contradictoires, ou la négation du principe de contradiction.

Représentez-vous un être qui se trouve successivement en deux états A et B, réellement différents l'un de l'autre.

Puisque l'état B contient, par supposition, une réalité autre que l'état A, évidemment l'état A seul ne rend pas raison de l'état B. Donc, l'être qui était premièrement dans un état A n'est pas à lui seul la raison déterminante de son second état B.

Donc, le passage effectué de l'état A à l'état B — la variation — a dû dépendre d'autre chose que l'être à l'état A.

Le principe posé à la base de notre argumentation et sur lequel s'appuie la théologie d'Aristote, de saint Thomas d'Aquin et de tous les grands penseurs de l'école a donc une valeur axiomatique : Ce qui varie n'a pas en soi la raison déterminante de sa variation et, dès lors, ne nous l'explique pas adéquatement.

D'où la conclusion : En dehors et au-dessus des êtres soumis à variation, il faut affirmer, sous peine d'être enfermé dans une contradiction, l'existence d'un Être dont la nature échappe aux variations que subissent les êtres dont nous avons l'expérience. Cet Être suprême, acte pur, nous l'appelons *Dieu*.

Et lorsque, fidèles au langage des anciens maîtres de la philosophie scolastique, nous désignons la variation — modification, différenciation, altération, transformation — sous le nom générique de « mouvement », nous en venons à conclure « du mouvement de l'univers » à l'existence d'un « premier moteur immobile ».

Nous avons en nous une aspiration constante vers Dieu.

Lorsque, du spectacle des vicissitudes des choses extérieures et de notre activité physique, nous passons à la considération de notre vie intérieure, nous remarquons en nous une aspiration constante, impérieuse, vers un bien moral absolu qui, sous un nouvel aspect, nous fait apercevoir Dieu.

Dès l'âge de raison, c'est-à-dire dès le moment où il prend conscience de sa responsabilité personnelle, l'homme se sent obligé de subordonner son activité libre à une fin qui est supérieure à ses intérêts propres du moment présent. Il se doit à autrui, il se doit à sa famille, à la patrie, à la société. Or, la société elle-même ne s'est naturellement organisée que pour protéger plus efficacement les intérêts harmoniques de la collectivité, en sorte que, sous une poussée naturelle, l'homme conscient de ses obligations morales cherche, nécessairement, plus haut que l'entité sociale qui l'enveloppe et dont il fait partie, un Bien terminal, absolu, une Fin

subsistant en soi, d'un mot, Dieu, le clef de voûte de l'édifice moral.

Qu'est-ce que la nature humaine ?

D'où vient donc que l'humanité gravite ainsi autour d'un centre fixe, sans trouver en elle-même la fin et la raison d'être du mouvement qui l'emporte ? Qu'est cette nature humaine ?

L'homme a débuté, chaque homme a sa date de naissance, puis il grandit, se développe, et enfin disparaît. L'homme est un être « contingent, » disent les philosophes. Cela signifie qu'il possède l'existence, sans doute, mais qu'il ne se suffit ni pour la conserver ni, par conséquent, pour se l'être donnée.

Dès lors, il faut chercher en dehors de lui, antérieurement à lui, la raison explicative de son existence contingente.

La demander à des êtres antérieurs contingents comme lui ce serait déplacer la difficulté à résoudre, ce serait en reculer, pas en fournir la solution.

Il faut donc affirmer qu'en dehors et au-dessus des êtres dont l'existence est contingente, il y a un Être premier dont l'existence n'est point contingente, en d'autre mots, un Être dont l'existence est l'essence même, que les métaphysiciens appellent « Être de soi. — *Ens a se*, Être nécessaire ».

L'affirmation de l'existence d'un Être nécessaire, premier auteur des existences contingentes, apparaît

ainsi à nouveau comme le moyen unique d'échapper à la contradiction.

Les attributs de Dieu.

Scrutez, métaphysiciens, les attributs de cet Être transcendant, Principe premier et Fin suprême de tout ce que nous découvre la conscience ; du concept initial d'un Être nécessaire, qui se suffit dans son Entité transcendante, déduisez, au moyen de vos plus pénétrantes analyses, l'infinitude de Dieu, son immutabilité, son immensité, son éternité ; attachez-vous à expliquer ses rapports avec son œuvre, qu'Il conserve et dirige par sa Providence ; essayez de préciser les lois physiques et morales, de nous faire admirer leur harmonieuse convergence vers le terme que, dès son éveil, la raison de l'enfant avait pressenti et que, toujours, partout, l'humanité, incivilisée ou civilisée, a obscurément ou expressément appelé de ses vœux et auquel elle a voué son culte ; oui, livrez-vous à ce noble et patient labeur, il n'est pas une âme bien née, vertueuse, sincère, qui n'applaudisse à vos efforts et ne salue en vous des messagers de paix et des bienfaiteurs.

De Dieu à l'homme, quel abîme !

Et cependant, les plus riches spéculations de la métaphysique, presque à l'égal du langage naïf que balbutie l'enfant, sont au fond si vides, elles apportent à l'âme, qui a besoin d'aimer, si peu d'élan, elles laissent subsister entre Dieu et nous un si morne chaos !

Quand le chrétien que baigne la lumière bienfaisante et chaude de la foi écoute, d'une part, sur Dieu la voix de la raison et que, d'autre part, il prête l'oreille aux aspirations et aux gémissements qui font palpiter le cœur de l'humanité misérable et souffrante, ne serait-il pas tenté de faire à toutes ces âmes retenues dans les ombres de la mort, qui ont faim et soif de Dieu, l'aveu d'impuissance que le pauvre Lazare adressait au mauvais riche : « *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est* [1]). — De vous à nous, quel vaste abîme ! »

Rappelez-vous, disait saint Paul aux païens d'Éphèse convertis au Christianisme, combien jadis vous étiez malheureux : vous n'aviez point le Christ, vous étiez étrangers à l'alliance et aux promesses d'Israël, vous étiez donc sans espérance et, somme toute, des « sans-Dieu », des « athées » en ce monde, « *athei in hoc mundo* » [2]).

L'explication de l'idolâtrie.

N'est-ce pas ce qui explique l'idolâtrie, cette aberration générale des sociétés païennes ?

Le peuple a besoin de sentir Dieu vivant à ses

1) Luc. XVI, 26.

2) Propter quod memores estote, quod aliquando vos gentes in carne... quia eratis in illo tempore sine Christo, alienati, a conversatione Israël, et hospites testamentorum promissionis, spem non habentes et sine Deo in hoc mundo, ἐλπίδα μὴ ἔχοντες καὶ ἄθεοι ἐν τῷ κόσμῳ (Eph. II, 11 et 12).

côtés ; ne comprenant pas qu'un même Être soit transcendant dans sa subsistance propre et en même temps présent à ses créatures, il Lui donne des proportions humaines, le représente au moyen de fétiches, d'idoles, le mêle sans discernement aux actes de sa vie quotidienne, l'introduit dans son foyer, le fait reposer côte à côte avec la poussière des cadavres dans ses tombeaux.

En revanche, ceux que rebute l'idolâtrie grossière des foules, qui vivent plus volontiers en commerce avec les réalités immatérielles, inclinent à identifier leur personnalité propre avec celle de l'Être divin et en viennent, eux aussi, par une autre voie, à supprimer le vrai Dieu.

L'idolâtrie des religions populaires, le panthéisme des philosophes sont, chez les peuples de l'antiquité païenne et, aujourd'hui encore, chez ceux qui n'ont pas le bonheur d'être instruits du Christianisme, les deux témoins permanents et du besoin qu'a l'âme humaine de vivre en relation avec Dieu et de l'impossibilité morale où elle est, d'elle-même, sans un secours extérieur, de se renseigner avec exactitude sur ce que Dieu est et doit être pour nous.

La méconnaissance du vrai Dieu, principe de décadence morale.

Et, au témoignage de saint Paul, la méconnaissance du vrai Dieu fut pour l'humanité païenne le principe de sa décadence morale. Qui ne se rappelle ces paroles cinglantes de l'Épitre aux Romains :

« Dieu, du haut du ciel déchaîne sa colère contre les impies qui, par leur faute, étouffent la vérité dans l'iniquité de leur cœur. Dieu avait mis à leur portée ce que l'on peut connaître de Lui, Il l'avait étalé sous leurs yeux. En effet, les perfections de Dieu qui en elles-mêmes sont invisibles, sa puissance éternelle et la transcendance de sa nature, sont visibles, en réalité, depuis la création du monde, pour ceux qui savent appliquer leur intelligence à la considération de ses œuvres. Les païens furent donc sans excuse valable. L'existence de Dieu ne leur avait pas échappé, mais ils ne témoignèrent à Dieu ni l'honneur ni la reconnaissance qui lui reviennent ; au contraire, ils se fourvoyérent dans des raisonnements insensés et la frivolité de leur cœur les enveloppa de ténèbres. Ils se targuaient de sagesse et ils se conduisirent comme des fous. Au lieu de rendre à Dieu la gloire qui sied à un esprit inaltérable, ils le représentèrent sous les formes changeantes d'homme, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles. Aussi, Dieu ayant permis qu'ils donnassent libre cours à leurs passions, on vit se livrer à l'impureté, se déshonorer par leur inconduite, ces mêmes hommes qui avaient faussé la vraie notion de Dieu, qui avaient voué les honneurs de leur culte et leurs adorations à la créature

au mépris du Créateur, le seul digne d'être béni éternellement. Amen [1]). »

Le Dieu de la raison seule en regard du Dieu de la Révélation.

D'ailleurs, en vérité, même lorsqu'elle reste dans la ligne droite, la raison humaine, privée de l'aide de la foi, aboutit à de si pauvres conclusions religieuses ! Le Dieu qu'elle découvre est si *abstrait,* il semble si *froid,* si *éloigné* de nous !

Il est si *abstrait :* n'est-ce pas le génial saint Thomas qui lui-même, au terme de ses laborieuses enquêtes rationnelles sur Dieu, laisse tomber de ses lèvres cette déclaration amère : « La connaissance la plus haute que nous parvenons à nous former de Dieu nous impose la conviction que nous ne le connaissons ni ne pouvons le connaître tel qu'il est,

1) Revelatur enim ira Dei de coelo super omnem impietatem, et injustitiam hominum eorum, qui veritatem Dei in injustitia detinent : Quia quod notum est Dei, manifestum est in illis. Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quae facta sunt, intellecta, conspiciuntur ; sempiterna quoque ejus virtus, et divinitas : ita ut sint inexcusabiles. Qui cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt : sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum : Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. Et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, et volucrum, et quadrupedum, et serpentium. Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum, in immunditiam ; ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis : Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium : et coluerunt, et servierunt creaturae potius quam Creatori, qui est benedictus in saecula. Amen. » Rom., I, 18-25.

nous fait comprendre que nous ne le comprenons pas. »

Et comme elle paraît *froide* la divinité des philosophes! Sachant que Dieu est immatériel, ils doivent, lorsqu'ils veulent se le représenter sans erreur, ôter de sa représentation tout élément sensible, c'est-à-dire tout ce qui est capable d'émouvoir. L'Être suprême, Cause première, Acte pur, Bien absolu, Être nécessaire, autant de concepts qui répondent aux exigences rigoureuses de l'esprit, mais squelettes décharnés incapables de faire vibrer le sentiment.

Combien il semble loin de nous cet Être « transcendant » des philosophes! Afin de le soustraire aux périls de l'anthropomorphisme, ils le réclament « suréminent », ils le disent « tout autre » que les êtres à portée de notre expérience, soit externe, soit interne ; les propriétés des choses créées ne lui sont attribuables que moyennant des correctifs sagement protecteurs ; qu'il n'est de la nature d'aucune chose connue, nous le savons ; de quelle nature il est, rationnellement nous l'ignorons ; nous savons que sa Majesté trône dans la lumière, mais nos faibles yeux n'en peuvent supporter que les ombres, « *qui lucem inhabitat inaccessibilem ; quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest* » [1]).

1) I Tim., VI, 16.

Est-il étonnant qu'il se soit rencontré à Athènes des philosophes — et vous n'ignorez pas qu'ils possèdent des disciples parmi les protagonistes de l'agnosticisme contemporain — qui, désespérant sans doute de trouver un Dieu qui répondît à la fois aux aspirations de leur conscience et aux jugements de leur faible raison, en étaient venus à adorer l'Inconnu « *Deo ignoto ?* » [1]).

Le Christ s'est révélé à nous; Il nous a rachetés. — Etendue de ce privilège.

Dieu en soit mille fois béni, chers Confrères, des jours plus heureux ont lui sur le monde, et nous sommes parmi les privilégiés : « Le Christ Jésus, au prix de son sang, nous a rapprochés de Dieu : Il a pacifié nos âmes. — *Nunc autem in Christo Jesu vos, qui aliquando eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi. Ipse enim est pax nostra* [2]). » Oui, « la grâce d'un Dieu Sauveur est apparue à l'humanité, pour faire notre éducation, pour nous apprendre à répudier l'irréligion et les convoitises mondaines et à mener ici-bas une vie de sagesse, de justice et de piété, en attendant l'heureux accomplissement de nos espérances et la manifestation glorieuse de notre grand Dieu et Sauveur, notre Christ Jésus. — *Apparuit enim gratia Dei salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, ut abne-*

1) Act. Ap., XVII, 23.
2) Tit., II, 11-13.

gantes impietatem et saecularia desideria : sobrie et juste, et pie vivamus in hoc saeculo, expectantes beatam spem et adventum gloriae magni Dei, et salvatoris nostri Jesu Christi [1]). »

Mieux partagés, que les chrétiens de la première génération, nous n'avons pas passé un seul jour de notre vie consciente sous le joug de l'impiété païenne ; avant même que nous fussions en état de bien ou de mal faire, le baptême nous avait déjà rachetés de la mort et voués au Christ. Avec Jésus-Christ, nous sommes revenus à la vie.

Les jours de recueillement que la miséricordieuse Providence a daigné nous dispenser ici nous ont rappelé et nous permettent de poursuivre l'œuvre de notre conversion et de notre sanctification. « En conséquence, puisque vous êtes ressuscités avec le Christ, appliquez-vous à la recherche des intérêts supérieurs qui se déroulent là où est assis le Christ à la droite de Dieu ; goûtez les biens d'en haut et non les choses d'en bas. Ce qui vous empêchait de vivre est mort en vous, et voici que votre vie en union avec le Christ repose mystérieusement en Dieu. Au moment où resplendira sans voiles le Christ, la vie de nos âmes, vous aussi avec Lui vous apparaîtrez dans la gloire. — *Igitur, si consurrexistis*

1) Eph., II, 13-14.

cum Christo, quae sursum sunt quaerite, ubi Christus est in dextera Dei sedens ; quae sursum sunt sapite, non quae super terram. Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. Quum Christus apparuerit, vita vestra, tunc apparebitis cum ipso in gloria [1]). »

II. — Jésus-Christ est la voie, et la vérité, et la vie [2])

Jésus-Christ nous apprendra à connaître, à aimer à servir Dieu.

Les enseignements de l'Homme-Dieu.

L'Homme-Dieu nous a instruits par ses enseignements, stimulés par ses exhortations ; avant de quitter cette terre, Il a fondé une Église à laquelle Il a confié la mission de conserver, d'interpréter, d'appliquer aux circonstances variables des siècles l'objet de la foi qu'Il nous a prêchée et de la morale qu'Il nous a divinement imposée ou conseillée. Chacun de nous peut lire, esquissée déjà dans les prophéties de la Loi ancienne, exposée sous forme

1) Col., III, 1-4.

2) Les pensées développées dans cette seconde partie font l'objet de trois chapitres aussi instructifs que pieusement éloquents du beau livre de Mgr Hedley, évêque de Newport, *Our divine Saviour*, 303-306.

de discours ou de paraboles dans les Évangiles, appliquée dans les Lettres occasionnelles de saint Paul, de saint Pierre, de saint Jean, de saint Jacques, de saint Jude, développée dans les écrits des Pères et des Docteurs de l'Église, formulée avec autorité dans les enseignements des successeurs des apôtres, la doctrine de salut apportée au monde par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous surtout, chers Confrères, qui sommes chargés d'enseigner les nations, nous devrions avoir à cœur de faire de la lecture et de l'étude des Livres saints et de la Tradition catholique l'objet constant de nos sollicitudes préférées.

Les exemples du divin Maître.

Cependant, nous avons mieux encore que la parole du Maître, nous avons la lumière féconde de ses exemples, nous avons le Christ lui-même qui est, personnellement, la Voie, et la Vérité, et la Vie. « Je suis la Voie, et la Vérité, et la Vie, dit-il, nul n'arrive au Père sans passer par moi. — *Ego sum Via, et Veritas, et Vita. Nemo venit ad Patrem nisi per me* [1]). » Je ne vous dis pas que je vous indiquerai la voie par laquelle vous devrez marcher, que je vous révélerai la vérité à laquelle vos intelligences croiront, que je vous procurerai l'aliment de votre vie. Je suis moi-même la Voie qui vous mènera au

1) Joan., XIV, 6.

but, la Vérité substantielle, la source de votre vie, *Je suis la Voie :* il n'y en a pas deux, il n'y en a qu'une seule, qui porte mon nom. Je suis la Voie qui ne manque jamais son but. *Je suis la Vérité,* toute la Vérité. La fleur ne sort pas mieux de sa tige, ni l'épi du grain de blé, que la vérité, toutes les vérités de l'éternité et du temps jaillissent, par moi qui suis le Verbe, de la plénitude de la Divinité. *Je suis la Vie,* la Vie de votre vie. Chaque fois que vous boirez à une autre source que la mienne, votre soif ne sera point étanchée ; buvez à ma source et vous n'aurez plus soif et de votre propre fond jailliront des flots qui féconderont les germes pour l'éternité. « *Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in aeternum. Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquae salientis in vitam aeternam* [1]). »

Jésus-Christ est la Voie qui marche, qui marche toujours ; Il est la Vérité qui parle, qui parle toujours ; Il est la Vie qui ne vieillit pas, qui ne meurt pas, qui est toujours abondante et surabondante [2]).

Commentaire de saint Paul.

Saint Paul se présentait aux Corinthiens comme l'imitateur de Jésus-Christ et résumait sa prédica-

1) Joan., IV, 13, 14.

2) Voir le développement de ces pensées dans un opuscule intitulé *Jésus-Christ*, formé d'extraits de Lettres pastorales de Mgr Gouthe-Soulard. Paris, 5, rue Bayard, pp. 45-55.

tion apostolique en cette supplication : « Je vous le demande, donc, soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. — *Rogo ergo vos, imitatores mei estote sicut et ego Christi* [1]). »

Et, plus tard, dans sa Lettre à son disciple Tite, généralisant sa pensée et embrassant d'un coup d'œil l'humanité entière : « Qu'est-ce donc, se demande-t-il, qui fut décisif pour le salut de la société ? » Et il répond : « Nous aussi, nous fûmes autrefois des insensés, esclaves de nos passions mauvaises, méchants, envieux, nous méritions d'être haïs et nous nous haïssions les uns les autres. Mais, lorsque se révélèrent à nos yeux et la bonté du Dieu qui se faisait notre Sauveur et son amour pour l'humanité, nous fûmes sauvés : nous le fûmes, non à raison des mérites acquis par nos œuvres, mais à raison de sa compassion pour nos misères. Nous fûmes régénérés par le baptême, nous fûmes renouvelés par l'Esprit-Saint qui fut abondamment répandu dans nos âmes, grâce à Jésus-Christ notre Sauveur, afin qu'ainsi justifiés par la grâce du Christ nous fussions assurés d'obtenir la vie éternelle. »

« Voilà, poursuit l'Apôtre, la doctrine sûre, voilà ce que je veux que vous affirmiez, afin que l'on voie marcher en tête, dans la pratique des bonnes

1) Cor., IV, 16.

œuvres, ceux qui ont donné à Dieu leur foi. Voilà où gît l'honneur, où gît le salut de l'humanité. — *Eramus enim aliquando et nos insipientes... servientes desideriis et voluptatibus variis, in malitia et invidia agentes, odibiles, odientes invicem. Cum autem benignitas et humanitas apparuit salvatoris nostri Dei, non ex operibus justitiae, quae fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus Sancti, quem effudit in nos abunde per Jesum Christum, Salvatorem nostrum; ut justificati gratia ipsius, heredes simus secundum spem vitae aeternae. Fidelis sermo est, et de his volo te confirmare, ut curent bonis operibus praeesse qui credunt Deo. Haec sunt bona et utilia hominibus* [1]). »

La supériorité de l'exemple sur l'enseignement oral: d'abord il nous présente concrètement l'idée de l'acte que nous avons à accomplir.

D'où vient donc à l'exemple sa supériorité sur l'enseignement par la parole ? C'est que l'exemple réunit tous les principes déterminants de l'action.

L'exemple, d'abord, présente aux sens et à l'imagination l'acte que le devoir commande ou qu'un idéal plus élevé conseille d'accomplir. Et lorsqu'il ne se réduit pas à un fait éphémère, mais se prolonge dans une vie qui captive l'intérêt et l'atten-

1) Tit., III, 3-8.

tion, il suscite et dépose lentement dans l'âme les images qui formeront et rappelleront l'idée et soutiendront le sentiment.

D'où vient que, parmi tous nos souvenirs, le plus lointain, celui qui nous parle de nos mères, est celui qui a le plus pénétré la substance de notre être moral ? C'est que, depuis l'âge le plus tendre, nos yeux ont vu, fixé du regard notre mère, nos oreilles l'ont entendue, écoutée ; ses sollicitudes nous ont enveloppés, protégés : chacun de ses soins maternels fut comme une gouttelette qui, traversant notre imagination, se déposait dans le fond de notre cœur ; celui-ci eût-il été de granit, les témoignages incessants d'amour que nous recevions d'elle eussent fini par le creuser. Nous avons connu de jeunes débauchés, devenus insensibles à toutes les remontrances et exhortations de leurs maîtres ; lorsque le souvenir de leur mère, la pensée des larmes qu'ils lui faisaient verser ne les touchaient plus, nous savions qu'il ne nous restait plus, pour chercher à les ramener, qu'à attendre des jours plus propices.

Jésus est notre Modèle à tous.

Notre divin Jésus à étalé sous nos yeux, devant tous, le spectacle de sa vie.

L'enfant, l'adolescent, le jeune homme, l'homme mûr, le travailleur manuel, l'homme de doctrine et l'homme d'œuvres trouvent en Lui un Modèle.

Il sert d'exemple à ceux qui sont dans la joie

pour la contenir, à ceux qui sont dans la peine, pour les consoler et les encourager.

Qu'il s'agisse de nos devoirs envers Dieu, ou envers nos frères, Il marche devant nous pour éclairer nos voies.

Il a un regard de bienveillante satisfaction pour ceux qui accomplissent consciencieusement la loi, Il réserve un sourire de complaisance à l'élite qui aspire à la pratique des conseils.

Aux vaillants comme aux plus faibles, aux saints comme à la foule médiocrement honnête, à vous tous, en particulier, mes chers Confrères, qui suivez, à des stades divers, le chemin de la perfection, Il dit de sa voix, tantôt compatissante, tantôt fièrement réjouie, mais toujours également paternelle : « *Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.* — Voyez, je vous ai donné l'exemple, afin que ce que vous m'avez vu faire pour vous, vous le fassiez à votre tour [1]). »

Notre mère a eu de l'empire sur nous, parce qu'elle s'était fait aimer ; plus notre affection filiale s'avivait, plus nous avions plaisir à la regarder agir, se dépenser pour nous, souffrir pour nous élever et nous former ; doucement, nous cédions au charme de ses attraits maternels, notre piété d'enfant

1) Joan., XIII, 15.

nous inclinait, d'abord à notre insu, plus tard avec conscience, à suivre attentivement ses démarches, et ainsi se formait en nous cet idéal dont chacun des traits était fait de lumière et d'amour, que l'homme ne quitte plus sans se mutiler, et qui reste à travers la vie son plus puissant stimulant naturel et sa dernière sauvegarde.

Il n'est pas de modèle plus attrayant.

Or, existe-t-il un modèle plus attrayant que notre divin Sauveur ?

Il s'est fait petit enfant dans une crèche. Le faste du monde éloigne les humbles, déconcerte les pauvres ; la majesté du pouvoir impose le respect des distances ; la toute-puissance qui opère des miracles stupéfie : mais, qui donc aurait peur d'un petit enfant qui sommeille, qui repose sur le sein de sa mère, que des bergers descendus de la montagne viennent contempler de tout près, que le vénérable vieillard Siméon est admis à presser dans ses bras ?

A peine est-il au monde qu'une persécution stupide s'acharne à sa poursuite et il connaît les amertumes de l'exil avant de goûter les douceurs de la patrie.

Cependant, dès l'aurore de son adolescence, il révèle au monde l'empire qu'il vient exercer sur lui. Il va au devant des docteurs dans le temple et leur parle avec autorité. Sans retard, il affirme le caractère transcendant de sa mission, et à sa Mère qui

Le cherche éperdue, Il enseigne que la volonté du Père céleste est supérieure aux réclamations les plus touchantes du sentiment, même maternel. « Ne saviez-vous pas, lui dit-il, que les intérêts de mon Père doivent seuls m'occuper ? — *Nesciebatis quia in his quae Patris mei sunt, oportet me esse* [1] ? »

Oui, les intérêts de son Père sont sa passion unique ; gagner le monde à son Père est sa seule ambition, le but de sa vie, la raison profonde de l'acceptation de toutes ses douleurs.

Contemplez cet oubli de soi, cette continuelle bienveillance pour tous ! Saint Luc, qui a minutieusement étudié et narré sa vie, retrace en deux mots sa carrière : « *Pertransiit benefaciendo.* — Il a passé en faisant le bien [2]. »

Il ne s'est pas contenté de répandre le bien sur ceux qu'il aimait et dont il était aimé, sur son père nourricier, sur sa mère, sur ses proches, sur ses amis fidèles, — les païens aussi, disait-il, sont capables d'aimer ceux qui les aiment, — il distribue ses bienfaits à tous sans mesurer sa charité à la reconnaissance de ceux qu'il oblige. On dira un jour de sainte Thérèse que le moyen le plus sûr d'émouvoir le désintéressement de son noble cœur,

1) Luc., II, 49.
2) Act. Ap., X, 38.

c'était de le blesser par un acte d'ingratitude ou de mépris. Sainte Thérèse n'est qu'une élève. Le Maître est notre divin Jésus qui, cloué à sa croix, spectateur de l'injustice sans nom d'un peuple déicide, honni aujourd'hui par ces masses vénales qu'hier il nourrissait de son pain miraculeux dans le désert, parmi lesquelles il avait semé les guérisons et les résurrections, abandonné par la plupart de ses intimes, trahi par l'un d'eux, abreuvé à l'heure présente de fiel et d'outrages, ne trouve, cependant, en son cœur sacré, que des paroles de bénédiction et de pardon : « Pardonnez-leur, Seigneur, les malheureux ne savent ce qu'ils font. »

Oh ! mes chers Confrères, qui de nous ne sait ces choses ? Qui de nous ne les relit journellement dans la contemplation du crucifix qui orne nos appartements, que nous portons sur nous-mêmes attaché au chapelet que nous aimons tant à égrener ? Qui de nous ne lit volontiers l'Évangile et dans l'original complet de nos Livres Saints et dans les Matines du Bréviaire et dans la Liturgie de la Messe à l'autel ? Qui de nous ne le prêche avec foi aux fidèles et ne se fait un devoir de répéter, dans l'intimité de son âme, la fière parole de l'apôtre saint Paul : « Je me flatte de ne posséder qu'une science et de ne vouloir en prêcher qu'une, celle de Jésus, et de Jésus crucifié ? — *Non enim judicavi me scire aliquid*

inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum [1]). »

On Le connaît trop peu.

Cependant, ne reste-t-il pas vrai qu'une foule d'hommes, au sein même de nos populations chrétiennes, vivent comme s'ils étaient encore confinés dans l'obscurité du paganisme ? Leur Dieu est une majesté abstraite, à laquelle ils adressent de temps à autre, à des heures de souffrance ou d'angoisse, un appel désespéré comme à un puissant inconnu ?

Allez donc dans ce désert, prêtres de Jésus-Christ ! criez-y de votre voix chaude et convaincue : « Venez, venez, il y a ici au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas. — *Medius autem vestrum stetit, quem vos nescitis* [2]). »

La liturgie nous le rappelle incessamment.

Venez, contemplons-le, admirons-le tous ensemble, excitons-nous mutuellement à le mieux connaître et à l'aimer plus ardemment. Chaque année, la Liturgie fait revivre devant nous son histoire ; elle nous remet sous les yeux son Incarnation, sa naissance sur la terre juive, sa manifestation au monde païen ; son œuvre rédemptrice ; la fondation de son Église et la mission des apôtres, et enfin, fait défiler sous nos regards, en nous incitant à les imiter, les légions de saints et de saintes qui sont les fruits immortels de la sève chrétienne.

1) I, Cor., II, 2.
2) Joan., I, 26.

L'Église est une mère prudente ; elle sait le bien-fondé de l'adage populaire : « Loin des yeux, loin du cœur » et, afin de nous prémunir contre nos propres défaillances, elle ne se lasse pas de nous reparler de Celui qu'elle s'applique à nous faire aimer.

La Très Sainte Eucharistie est le mémorial vivant de la vie du Christ.

Mais nous avons mieux encore que le souvenir liturgique de l'histoire du Christ : lui-même nous a laissé dans la Très Sainte Eucharistie le mémorial vivant des merveilles de sa vie, de sa passion et de sa mort. « *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se* [1]). — Le Verbe s'est fait homme et a dressé sa tente au milieu de nous. — *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis* [2]). »

Y pensons-nous assez ? Lorsque nous nous heurtons à une difficulté personnelle ou que, dans la conduite d'une œuvre, nous nous butons à un obstacle, nous courons parfois, éperdus, de-ci de-là, cherchant chez autrui lumière et protection. Je ne dis pas qu'il soit mal de faire appel aux secours humains. Mais si davantage nous avions la foi ; si nous savions, si nous croyions véritablement que là, à deux pas de nous, dans cette église où nous exer-

1) Psalm., CX, 4.
2) Joan., I, 14.

çons journellement notre ministère, Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même réside, qu'Il y est aussi vivant qu'à l'époque où les Apôtres l'entouraient, le voyaient, l'entendaient sur terre, aussi puissant, aussi glorieux que dans les cieux où Il trône à la droite du Père éternel ; si nous étions bien pénétrés que, s'Il y adore et s'Il y bénit son Père, la raison de sa permanence eucharistique au milieu de nous est cependant son zèle pour nos âmes, le besoin qui l'obsède de nous conquérir, « *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de coelis, et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine et homo factus est* » ; si nous comprenions combien vivement sa présence dans nos tabernacles devrait nous rappeler la pensée de Dieu et nos obligations religieuses envers la Souveraine Majesté ; si nous savions tout cela, mes Frères, si nous en étions convaincus à fond, si ces vérités faisaient corps avec notre être entier, dites-moi, serions-nous souvent si indifférents envers la sainte Eucharistie, si justement passibles du reproche formulé par Jean-Baptiste : « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis* [1]) ? »

Que Jésus ne soit pas pour nous un étranger.

Que cette retraite fasse donc époque dans notre vie spirituelle ! Il ne faut plus que Jésus, qui est

1) Joan., I, 26.

descendu parmi nous et demeure au milieu de nous pour nous, nous soit plus longtemps un étranger. Habituons-nous à vivre en commerce habituel avec Lui : voyons-Le proche de nous dans nos sanctuaires, sur l'autel, dans nos tabernacles ; voyons-Le au-dessus de nous, là-haut où Il intercède sans interruption pour nous, « *semper vivens ad interpellandum pro nobis* [1] » ; voyons-Le devant nous, Juge suprême des vivants et des morts, assis sur son tribunal, d'où Il nous montre, au terme d'une ére, brève peut-être de miséricordes, l'ère éternelle de l'irréformable justice.

L'exemple nous présente concrètement l'idée : tel est son premier rôle.

L'exemple nous démontre, en outre, la possibilité de l'acte à accomplir.

Il en remplit un autre : il résout la question que s'adresse à soi-même tout homme qui réfléchit avant d'agir : Ai-je le pouvoir d'agir ? Accomplirai-je l'acte dont j'ai l'idée ?

« Oui, répondait saint Augustin, ce que d'autres ont pu, rien ne m'empêche de le pouvoir à mon tour. — *Quod isti et istae, cur non ego ?* »

L'exemple tranche par le fait le problème des possibilités.

Lorsque nous voyons notre divin Sauveur, en

Jésus a accompli

1) Ad Hebr., VII, 25.

toute la loi, et nous a donné dans les Sacrements toutes les grâces nécessaires.

tout semblable à nous, le péché excepté, accomplir la loi, toute la loi, et réaliser la perfection des conseils ; lorsque, par ailleurs, nous savons que nous possédons dans les sacrements, dans la prière, dans le secours intérieur que l'Esprit Saint apporte à notre faiblesse, dissipant l'ignorance où nous sommes de nos propres besoins, faisant monter vers le trône de Dieu des aspirations que nos lèvres seraient incapables d'exprimer, « *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram ; nam, quid oremus, sicut oportet, nescimus ; sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* [1]) » ; lorsque nous nous voyons ainsi en possession de trésors d'énergie capables de nous fare monter à la sainteté la plus héroïque, qui de nous, s'il avait le malheur de ne pas se sauver, oserait se dire irresponsable de sa perte ? Oh non ! mes chers Confrères, il n'est pas un damné qui n'eût pu devenir un élu. L'évidence de la vérité en arrachera aux réprouvés l'inévitable aveu. « Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est la droiture même. — *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* [2]). » « Dieu, qui scrute les consciences, suit dans nos âmes, appelées à la sainteté, les intentions secrètes que son Esprit nous y suggère

1) Rom., VIII, 26.
2) Psalm., CXVIII, 137.

et les voit conformes à son plan divin. Nous, de notre côté, nous savons que tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont l'objet de sa vocation providentielle. Tous entraient, en effet, dans ses prévisions, il les a prédestinés à se former sur le modèle de son propre Fils, voulant que celui-ci fût l'aîné de frères nombreux... Après que, pour nous sauver, Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, que pourrait-Il nous refuser ? — *Qui autem scrutatur corda, scit quid desideret Spiritus, quia secundum Deum postulat pro sanctis. Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, iis qui secundum propositum vocati sunt sancti. Nam quos praescivit et praedestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus... Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* [1]) ? »

Jéhovah, dans Isaïe, interpelle son peuple bien-aimé et lui dit : Parlez donc, habitants de Jérusalem et hommes de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne. Qu'aurais-je pu faire à ma vigne, que je n'aie pas fait pour elle ? Pourquoi, tandis que j'espérais d'elle de bons raisins, en a-t-elle produit de mau-

1) Rom., VIII, 28-32.

vais ? — *Nunc ergo habitatores Jerusalem et viri Juda, judicate inter me et vineam meam. Quid est quod debui ultra facere vineae meae et non feci ei ? An quod expectavi ut faceret uvas et fecit labruscas* [1]). »

Mais comment copions-nous notre divin Modèle ?

Pourquoi, chers Confrères, nos âmes ne produisent-elles pas toujours les bons fruits qu'en attend le divin Vigneron ?

Souvent avec trop peu d'application et d'amour.

« Dieu nous a prédestinés à nous former sur le modèle de son propre Fils » : comment copions-nous notre divin exemplaire ?

Voyez les enfants de nos écoles, voyez les apprentis de nos académies. L'enfant qui veut apprendre à écrire doit s'exercer à copier trait pour trait les caractères que le maître lui met sous les yeux. L'étourdi ne jette sur son modèle qu'un coup d'œil furtif, ne se donne pas le loisir de le regarder, n'a pas la patience de le suivre avec application et de se remettre à la tâche jusqu'à ce qu'il l'ait fidèlement reproduit : il n'écrira jamais convenablement.

Voyez ce débutant, il est parvenu à copier, avec une exactitude servile, les moindres détails d'une toile de maître ; mais la fidélité matérielle ne fait point l'œuvre d'art. L'élève qui a une âme d'artiste

1) Isaïae, V, 2-3.

brûle de *comprendre* et de *s'assimiler* le chef-d'œuvre : il peine, haletant, jusqu'à ce que tout son être vibre à l'unisson de son modèle ; jusqu'à ce que, à force de pénétration intense et d'application ardente, il revive l'œuvre du maître et que, se replaçant sur un même point de vue que lui, il voie descendre de l'idée inspiratrice les rayons de lumière et de chaleur qu'elle projette vers toutes les directions de la périphérie.

Arrière les étourdis à l'école du divin Maître ! Vivent les artistes ! Honneur à eux !

« Quand on aime, dit excellemment saint Thomas, l'objet aimé est et demeure dans la pensée de celui qui l'aime. En ce sens, saint Paul disait aux Philippiens : « Je vous garde dans le cœur. — *Eo quod habeam vos in corde.* » A son tour,celui qui aime est attaché à l'objet aimé, en ce sens qu'il ne saurait se contenter d'une vue superficielle de l'objet de son amour, il s'applique à pénétrer au dedans de l'objet, à considérer à part, l'une après l'autre, chacune des choses qui tiennent à lui, il entend saisir l'âme de ce qu'il aime [1]). »

---

1) Amatum dicitur esse in amante, inquantum amatum immoratur in apprehensione amantis, secundum illud Philipp. I, 7 : « *Eo quod habeam vos in corde* ». Amans vero dicitur esse in amato secundum apprehensionem, inquantum amans non est contentus superficiali apprehensione amati, sed nititur singula quae ad amatum pertinent,

Soyons donc plus assidus à l'école du Maître.

Mes chers Confrères, aussi longtemps que vous ne vous tiendrez pas avec assiduité à l'école du divin Maître, aussi longtemps que vous ne mettrez pas votre ambition à le *comprendre* et que, pour pénétrer dans son intérieur, vous ne vous ferez pas une loi de le suivre avec une curiosité fervente à travers tous ses états, dans sa vie cachée, dans son apostolat, dans sa passion, dans son crucifiement, dans ses mystères eucharistiques, et que, devant chacun d'eux, vous n'arrêterez pas toutes les facultés de votre âme en une pieuse et docile oraison, avec la volonté de vous les *assimiler* et de les faire passer dans la moelle de votre vie, vous reproduirez peut-être quelques traits superficiels de notre divin Idéal, mais vous ne réaliserez pas une œuvre d'art chrétien, une forme harmonieuse, vivante, communicative de la sainteté.

Enfin, l'exemple accrédite le précepte.

L'exemple contient, disons-nous, tous les principes déterminants de l'action. Il présente l'idée ; il invite à l'imitation en démontrant sa possibilité effective ; il a un troisième rôle : il accrédite la parole de celui qui le donne.

Pascal disait, en parlant des martyrs de la foi

---

intrinsecus disquirere, et sic ad interiora ejus ingreditur ; sicut de Spiritu Sancto qui est amor Dei, dicitur I, Cor. II, 10, quod *scrutatur etiam profunda Dei.* » 1ª 2ªe, q. 28, art. 2.

chrétienne : J'en crois des témoins qui se font égorger.

Tant que l'on ne voit que du dehors un homme à l'œuvre, il est toujours permis de se demander s'il agit par dévouement à autrui ou s'il travaille à son profit personnel.

Mais lorsque cet homme agit à l'encontre de son intérêt, immole à une cause son bien-être, son ambition, le doute n'est plus possible : cet homme est généreux, il est sincère.

Il est donc logique, il est sage de donner sans réserve sa foi à celui qui, pour attester la sincérité de sa parole, a sacrifié sa vie ; qui, devant la volonté de son Père, s'est réduit à un état que saint Paul, dans un de ces mouvements de hardiesse qui caractérisent sa prédication, ose appeler un anéantissement. « Le Fils de Dieu, écrit-il, s'est anéanti en revêtant un état d'esclave, en poussant l'obéissance jusqu'à la mort, jusqu'à la mort sur une croix. — *Qui cum in forma Dei esset... semetipsum exinanivit, ... factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* [1]). »

Oui, j'ai foi à Jésus-Christ. « *In fide vivo Filii Dei.* — J'ai foi au Fils de Dieu et je vis de cette

1) Philipp., II, 7.

foi [1]). » Je Le croirai sur parole ; je Le suivrai avec la docilité d'un enfant, je m'efforcerai à imiter ses exemples. Il est la voie, et la vérité, et la vie.

CONCLUSIONS

Aimer et honorer Dieu est le premier de tous les devoirs.

Mes chers Confrères, le premier, le plus important de nos devoirs, celui qui domine l'horizon de toute créature humaine était déjà énoncé en ces termes dans la Loi ancienne : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de toutes tes forces, de toutes tes puissances intérieures. — *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et in tota anima tua et in tota mente tua* [2]). » Mais Notre Seigneur Jésus-Christ seul peut efficacement nous mener à Dieu. Son Père Lui a abandonné tous ses pouvoirs. Ce qu'est le Père, Lui seul le sait et, après Lui, ceux à qui Il daigne communiquer ses révélations. « *Omnia mihi tradita sunt a Patre meo... Neque Patrem quis novit, nisi Filius et cui voluerit Filius revelare* [3]). » Il y a donc pour nous un seul parti à prendre, c'est de répondre à l'appel de Jésus,

1) Gal., II, 20.
2) Matth., XXII, 37.
3) Matth., XI, 27, 30.

qui nous dit à tous si tendrement : « Vous travaillez, vous souffrez, vous portez un fardeau sous lequel vous fléchissez, venez donc à moi et je vous réconforterai. — *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* [1]). »

« N'hésitez pas à prendre sur vos épaules mon joug, mais tenez-vous à mon école pour apprendre à le porter. Regardez-moi : je suis doux et j'ai le cœur humble. Imitez-moi, et vos âmes s'établiront dans la paix, car mon joug n'a rien de pénible et mon fardeau n'est pas lourd. — *Tollite jugum meum super vos et discite a me, quia mitis sum et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris ; jugum enim meum suave est et onus meum leve* [2]). »

Tenons-nous devant Notre Seigneur, dans une attente sincère, loyale et confiante de ses volontés. — Il nous éclairera et nous aidera.

Eh bien oui, mes chers Amis, la première disposition que doit vous dicter cet entretien est de répondre à l'invitation si cordiale, si pressante, de notre frère, de notre ami, de notre Dieu, l'Homme-Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ et de nous tenir devant Lui dans une *attente sincère, loyale, confiante de ses volontés.*

Il semble que, de notre part, la réponse soit simple, aisée, et cependant, tout est là pour nous. Dieu ne demande pas de nous, de prime abord,

1) Matth., XI, 28.
2) Matth., XI, 29-30.

davantage. Jésus à qui nous irons, l'âme ouverte, le cœur confiant, ne nous laissera pas à jeun. « *Dimittere eos jejunos nolo, ne deficiant in via* [1]), » Il aura soin de nous, puisqu'il avait bien pitié de la foule dans le désert, « *misereor turbae, quia triduo jam perseverant mecum* [2]) », mais nous aussi, et à l'instar de la foule qui, trois jours durant, s'attachait à ses pas sans vouloir le quitter, sachons patiemment attendre l'heure marquée par la sagesse divine. Ayons faim et soif de justice, nourrissons des désirs de pureté ; pleurons, acceptons, s'il le faut, les oppositions et les mépris pour la gloire du nom de notre Dieu et alors, le Maître nous éclairera, nous conduira par la main, et nous aidera.

L'aide de Dieu sera le second fruit de notre méditation.

Vous avez conçu le désir d'imiter Notre-Seigneur, Vous avez entendu retentir dans votre âme sa parole autorisée : « *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* [3]). — Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait vous puissiez le faire à votre tour. »

Comparons une de nos journées à l'une de celles du Sauveur.

Comparez, chers Confrères, une de vos journées à l'une de celles que notre divin Seigneur daigna,

1) Matth., XV, 32.
2) Ibid.
3) Joan., XIII, 15.

pour notre édification, passer sur terre. Regardez, non d'un œil distrait, le cœur vide, avec une nonchalance presque aussi coupable que le mépris, mais avec une attention soutenue par l'affection et le désir, regardez, dis-je, comment Jésus priait, comment Il travaillait, comment Il souffrait, considérez sa façon de traiter avec les enfants, avec les pauvres, sa charité pour les malades, sa compassion inlassable et tendre pour les pécheurs, et demandez-vous si vous pensez, si vous parlez, si vous agissez, si vous aimez, si, au besoin, vous souffrez comme Notre Seigneur Jésus-Christ. N'en doutez pas, le désir d'imitation qui, de cette confrontation de ce que vous êtes avec ce qu'est pour vous votre divin Modèle, surgira en vous sera la plus belle, la plus puissante supplication que vous puissiez faire monter vers Dieu. Voilà, si je ne m'abuse, « les gémissements inexprimables » dont parle saint Paul et dont le Saint-Esprit peut seul être l'auteur.

Soulevons-nous au-dessus de nous-mêmes.

Aussi sortirez-vous toujours de ces entretiens de votre âme entière avec Notre-Seigneur plus forts, plus généreux, plus détachés de vous-mêmes, plus puissamment soulevés au-dessus de votre nature propre. Or, c'est à ce terme qu'il faut aboutir. Il faut que, sous l'attrait de votre divin Idéal, vous cessiez de vous contempler vous-mêmes, de vous attacher à vos intérêts, même aux œuvres de votre

zèle et aux démarches, si pures soient-elles, de votre apostolat auprès de notre pauvre humanité souffrante et errante, et que, au dessus de tout le créé, là-haut, plus haut encore, au-dessus des saints et des anges et de la sainte Vierge Marie, au-dessus même de la Très Sainte Humanité de Notre Seigneur Jésus-Christ, vous contempliez le Père éternel et fassiez monter jusqu'à Lui les plus intimes aspirations de votre cœur. Il faut que vous vous prépariez à l'exercice final de cette retraite et que, prosternés alors devant le Saint Sacrement de l'Eucharistie, vous oubliiez, un instant, tout ce qui n'est pas Dieu lui-même, pour redire, dans un sentiment de complète indépendance, ce que, pour la première fois, vos lèvres proclamèrent, avec un accent juvénile, le jour de votre entrée dans la cléricature : « *Quid enim mihi est in coelo et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei et pars mea, Deus, in aeternum* [1]). — Qu'y a-t-il encore, Seigneur, au ciel et sur terre à quoi je tienne en dehors de vous ? Dieu, vous êtes mon Dieu et mon héritage éternel. »

Aimons Jésus comme Il a aimé son Père.

C'est jusque-là que Jésus a aimé son Père et, par conséquent, c'est jusque-là que nous devons l'aimer. Car ses sentiments doivent devenir les nôtres et notre tâche d'écoliers, de disciples ne sera point

1) Ps. LXXII, 26.

terminée tant que nous ne pourrons pas nous rendre le témoignage que l'esprit qui animait Jésus est devenu l'âme de notre âme. « *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* [1]). — Que les sentiments de Jésus deviennent vos sentiments. »

Le reproche de Jésus à l'Apôtre Philippe.

Si souvent les Apôtres avaient entendu leur Maître parler de son Père. Cette insistance de sa part les intriguait. Or, voici que le Maître leur annonçait le dénouement prochain de sa carrière et la fin de ses épanchements avec eux. C'était après la dernière Cène. On avait le pressentiment d'une imminente séparation. Des annonces de deuil étendaient sur les douze Apôtres un voile de silence inquiet. « Je pars, dit Jésus, mais que vos cœurs ne se troublent pas. Ayez foi en Dieu, ayez foi en moi. Je pars et vous savez bien où je vais et vous n'ignorez pas le chemin à suivre. — *Non turbetur cor vestrum. Creditis in Deum et in me credite... Et quo ego vado, scitis, et viam scitis* [2]). »

« Mais non, Maître, dit Thomas, nous ne savons pas où vous allez : comment donc saurions-nous par où marcher pour vous suivre ? — *Dicit ei Thomas : Domine, nescimus quo vadis ; et quomodo possumus viam scire* [3]) *?* »

---

1) Ad Philipp., II, 5.
2) Joan., XIV, 1-4.
3) Joan., XIV, 5.

Alors, le bon Jésus, avec son inaltérable patience, reprend : « Le chemin à suivre, la vérité, la vie, c'est moi-même. Nul ne va à mon Père que par moi. — *Dicit ei Jesus : Ego sum via et veritas et vita. Nemo venit ad Patrem nisi per me.* »

A ce moment, il semble que les Apôtres n'y tiennent plus. Et Philippe, se faisant sans doute l'interprète du collège entier, réplique : « Mais alors, Maître, montrez-nous donc le Père : nous n'en demandons pas davantage. — *Dicit ei Philippus : Domine, ostende nobis Patrem, et sufficit nobis.* »

Et le bon Maître, avec un accent où il semble qu'il y eût de la douleur intime, presque de la bonté découragée : « Eh quoi ! voilà si longtemps que nous sommes ensemble et vous ne me connaissez pas encore ? Mais, Philippe, qui me voit, voit aussi mon Père. Comment est-il possible que vous me disiez : Faitez-nous voir votre Père ? — *Dicit ei Jesus : Tanto tempore vobiscum sum et non cognovistis me. Philippe, qui videt me, videt et Patrem. Quomodo tu dicis : Ostende nobis Patrem* [1]) *?* »

Ce reproche s'applique à nous-mêmes. Nos résolutions.

Mon Seigneur Jésus, le reproche adressé à Philippe porte plus loin que lui. J'en sens toute l'amertume, parce que j'en apprécie, enfin, toute la vérité. Oh ! oui, voilà combien d'années que vous

1) Joan., XIV, 1-9.

daignez vivre tout proche de moi, que dis-je, que vous vivez en moi par la grâce que j'ai reçue au baptême et que la Confirmation a fortifiée en mon âme, par la sainte Eucharistie qui vous abaisse jusqu'à mes mains, jusqu'à mes lèvres, à chacun des jours de ma vie ; voilà combien d'années que vous avez daigné m'associer à votre ministère en m'admettant aux Ordres sacrés, en oignant mes mains de l'huile sainte du sacerdoce et, après tout cela, voici qu'il suffit que, pour un moment, les bruits qui habituellement m'assourdissent se taisent, que mon imagination et mes emportements naturels se calment, pour me révéler à moi-même le peu de place que vous occupez dans ma vie. Mes relations avec le dehors, les lectures, les études, les distractions profanes, les préoccupations du savoir humain, les œuvres y occupent plus de place que votre personne adorable et si saintement bienfaisante. J'en ai honte, ô mon Jésus, et veux, avec votre aide toute-puissante, sincèrement me corriger.

Nos résolutions.

Je veux aller à Dieu, le connaître, l'aimer, le servir, l'aimer de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces.

Je veux aller à Lui par vous, désormais je n'irai plus à Lui que par vous.

Je m'appliquerai à vous connaître, pour ap-

prendre à le connaître, et je ferai mienne la devise de saint Paul : « J'entends n'avoir qu'une science, celle de Jésus, et de Jésus crucifié. — *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum et hunc crucifixum* [1]). »

Je m'appliquerai à vous aimer, afin de savoir comment l'aimer et je m'exciterai à ne réserver que des malédictions pour tout amour qui exclut votre amour. — *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema* [2]). »

Je m'appliquerai à vous ressembler, afin de pouvoir entraîner mes ouailles à l'imitation de votre vie et d'avoir le droit de leur dire avec sincérité : « *Rogo ergo vos : imitatores mei estote sicut et ego Christi* [3]). — Imitez-moi, je vous prie, comme j'imite moi-même Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Tous, chers Confrères, disons-le, proclamons-le : Nous voulons glorifier Dieu par le Christ, « *Deum colimus per Christum.* » Pensant aux martyrs, Tertullien disait à leurs persécuteurs : « Tandis que vous nous torturez et que vous faites jaillir le sang de nos blessures, nous vous jetons à la face ce cri de notre foi : Nous adorons Dieu en adorant Jésus-Christ. Croyez, si vous le voulez, qu'il n'est qu'un

1) I. Cor., II, 2.
2) I. Cor., XVI, 22.
3) I. Cor., IV, 16.

homme : nous savons que c'est par Lui et en Lui que Dieu veut être connu et adoré, — *Dicimus et palam dicimus et vobis torquentibus lacerati et cruenti vociferamur : Deum colimus per Christum. Illum hominem putate : per eum et in eo se cognosci vult Deus et coli* [1]). »

« *Sauveur du monde,* Notre Seigneur, notre Dieu, Roi du ciel et de la terre, daignez nous guider, nous sanctifier, nous régir et nous gouverner ; nous vous abandonnons aujourd'hui nos cœurs et nos corps, nos sentiments, nos discours et nos actes, nous les plaçons sous votre loi, nous les soumettons à vos desseins, afin que, présentement et toujours, nos âmes méritent le salut et la liberté, moyennant le secours que nous attendons de vous, qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. — *Dirigere et sanctificare, regere et gubernare dignare, Domine Deus, Rex cœli et terrae, hodie corda et corpora nostra, sensus, sermones et actus nostros in lege tua et in operibus mandatorum tuorum : ut hic et in aeternum, te auxiliante, salvi et liberi esse mereamur,* SALVATOR MUNDI : *Qui vivis et regnas in saecula saeculorum. Amen* [2]). »

1) Tertull. Apol., XXI.
2) Dominica ad Primam.

La consécration du prêtre à Dieu seul

SEPTIÈME ENTRETIEN

MISSION DU PRÊTRE, REPRÉSENTANT DE L'HUMANITÉ AUPRÈS DE DIEU

I. — Le prêtre est consacré à Dieu

II. — Le prêtre a la mission de sacrifier et de bénir

SEPTIÈME ENTRETIEN

MISSION DU PRÊTRE, REPRÉSENTANT DE L'HUMANITÉ AUPRÈS DE DIEU

Sacerdotum etenim oportet offerre et benedicere.
La mission du prêtre est d'offrir le sacrifice et de bénir.
(Pont. Rom. In ordinatione presbyteri.)

MES CHERS CONFRÈRES,

Les trois étapes de la connaissance humaine.

Lorsque je professais la philosophie, j'avais à expliquer, chaque année, dans ma première leçon, quelles sont les trois étapes que parcourt la connaissance humaine.

L'homme vulgaire voit des faits, est témoin d'événements, il ne cherche pas à en comprendre le comment et le pourquoi.

L'homme de science veut s'expliquer les faits qu'il a observés : leur enchaînement, leur genèse, leur destination le préoccupent et font l'objet de ses études, de ses analyses, de ses expériences.

Mais le champ de recherches du savant est forcément circonscrit : il appartient au philosophe, à celui que les anciens appelaient « sapiens », le sage par excellence, d'embrasser l'universalité des êtres et des événements et de rechercher d'une façon approfondie quelles sont leur nature, leur origine première et leur suprême destination. L'étude des raisons les plus générales qui doivent expliquer le monde forme l'objet de la sagesse spéculative que nous appelons aujourd'hui du nom de philosophie. Et il est universellement reçu que, parmi les causes explicatives de cet ensemble, la cause finale domine les autres. Et de là découle la conclusion que le terme le plus élevé des aspirations de la conscience humaine, c'est Dieu, fin suprême de l'univers.

Aussi, le dernier mot de la philosophie est-il le premier de notre catéchisme : « L'homme est au monde pour connaître, pour aimer et pour servir Dieu. »

Sagesse spéculative et sagesse pratique.

Le philosophe est le sage dans l'acception spéculative du mot. L'homme simple qui travaille pour Dieu et Lui soumet sa vie fait mieux que concevoir ou admirer la sagesse, il la réalise : il est, lui, pratiquement le sage.

Mes chers Confrères, vous êtes-vous bien demandé ce qu'est l'âge de raison ? Ce n'est pas l'âge

où l'enfant commence à raisonner ; bien avant sept ans, les intelligences des petits enfants s'éveillent et fournissent un travail dont les représentants les plus élevés du monde animal sont radicalement incapables. L'âge « de raison » ne marque donc pas chez l'enfant l'éveil de la pensée : il désigne la date où l'homme acquiert le pouvoir de réfléchir et de l'appliquer à ses actes libres, de manière à en comprendre la destination morale. L'âge de raison est atteint lorsque l'enfant a saisi qu'il existe au-dessus de lui un Être souverain qui a le droit de lui commander et auquel il a le devoir d'obéir.

Pourquoi l'homme est au monde.

L'homme est au monde pour connaître, pour aimer et pour servir Dieu : la première leçon du catéchisme est le théorème fondamental de la sagesse pratique. L'observance fidèle de cette doctrine morale résume le code de la dignité humaine : elle fait « tout l'homme », dit l'Écriture, c'est-à-dire tout ce qui est spécifiquement humain dans l'homme. — *Deum time et mandata ejus observa ; hoc est enim omnis homo* [1]). Et lorsque saint Ignace de Loyola, dans sa solitude de Manrèse, sous une direction spéciale de la grâce, coordonnera en un magnifique ensemble les prescriptions qui doivent guider les âmes les plus généreuses vers les sommets de la

1) Eccl., XII, 13.

perfection morale, il mettra à la base de son édifice spirituel le même « fondement [1]) ».

Le péché, acte de déraison.

« Mais alors, observe saint Bernard, si le but de l'homme réside dans sa soumission à Dieu, l'homme qui n'obéit point à Dieu est donc sans raison d'être, il équivaut au néant. *Ergo si hoc est omnis homo, absque hoc nihil omnis homo* [2]). »

Aussi, restons-nous dans la rigueur la plus stricte des termes lorsque, avec saint Augustin et Bossuet, nous appelons le péché un acte de déraison.

Quand vous remarquez qu'il manque à un homme la faculté d'adapter ses actes à leurs fins naturelles, son langage à l'expression d'une pensée intentionnelle, vous vous dites qu'il « déraisonne », il a perdu l'équilibre, il n'a plus le « sens commun ».

---

1) « Creatus est homo ad hunc finem, ut Dominum Deum suum laudet, ac revereatur, eique serviens tandem salvus fiat. Reliqua vero supra terram sita creata sunt hominis ipsius causa, ut eum ad finem creationis suae prosequendum juvent : unde sequitur, utendum illis vel abstinendum eatenus esse, quatenus ad prosecutionem finis vel conferunt vel obsunt Quapropter debemus absque differentia nos habere circa res creatas omnes (prout libertati arbitrii nostri subjectae sunt, et non prohibitae) : ita ut (quod in nobis est) non quaeramus sanitatem magis quam aegritudinem, neque divitias paupertati, honorem contemptui, vitam longam brevi praeferamus. Sed consentaneum est, ex omnibus ea demum, quae ad finem ducunt, eligere ac desiderare. » S. Ignatii, *Exercitia Spiritualia :* Principium sive Fundamentum.

2) S. Bernardus, *super Cantica Cantic.* Sermo XX.

L'homme qui est en âge de connaître la fin dernière de l'ordre moral et ne lui subordonne pas ses actes peut avoir gardé, assurément, le pouvoir de raisonner juste, mais ses actes insubordonnés à leur fin sont déraisonnables, ils tiennent de la folie. Préférer à ce qui est absolument ce qui n'est que défectueusement, « *Ab eo quod summe est ad id quod minus est deficere* [1]), » c'est de la déraison.

Résumé des entretiens précédents.

Nous avons, chers Confrères, durant les premiers jours de la retraite, médité ces vérités fondamentales qui doivent régir l'honnêteté de toute vie humaine et nous avons demandé pardon à Dieu d'avoir si souvent abusé des plus nobles prérogatives de notre dignité d'homme en l'offensant.

Nous avons vu aussi à quoi nous oblige notre dignité chrétienne. Disciples du Christ, rachetés par ses mérites, élevés à son école, nous devrions toujours avoir présents à la pensée ses divins exemples : Il est « la voie, et la vérité, et la vie », et nous sommes doublement coupables et ingrats lorsque nous souillons, par le péché, nos âmes baptisées. Le bruit que mènent si volontiers nos adversaires à propos de certaines défaillances qu'ils ont découvertes dans les rangs de l'armée chrétienne, n'est, la plupart du temps, chez eux, qu'une explosion cal-

1) S. Aug., *de Civit. Dei*, XII, 8. Cfr. 5e Entretien, p. 132.

culée d'indignation pharisaïque ; mais, considérés de notre point de vue, leurs reproches sont justifiés. Nous faisons profession d'avoir un idéal supérieur à celui de l'humanité commune ; nous recevons les grâces de Dieu pour y être fidèles : noblesse oblige ; la dégradation est d'autant plus ignominieuse que celui qui la subit était plus haut dans les cadres et que sa complicité est plus délibérément accusée.

Objet du présent entretien et des suivants.

Nous avons, jusqu'à présent, considéré en vous l'homme et le chrétien ; à partir de ce moment, notre attention se concentrera sur le rôle que vous assigne votre sacerdoce.

Vous êtes prêtres, mes chers Amis, laissez-moi vous rappeler avec instance, durant ces jours bénis, la parole de l'apôtre saint Paul à son disciple Timothée : « *Noli negligere gratiam quae in te est, quae data est tibi per prophetiam cum impositione manuum presbyterii* [1]). »

Quelle est cette grâce que l'apôtre nous recommande de ne point négliger ?

Quelle est la mission dont elle doit assurer le succès ?

Par quels moyens ferons-nous fructifier le don de Dieu ?

1) I Tim., I, 4.

Nos derniers Entretiens de retraite devront répondre à ces questions.

Je ne puis assez vivement vous remercier, mes chers Confrères, de l'attention religieuse que vous m'avez prêtée jusqu'à présent.

Et pourtant, j'ose vous demander encore un redoublement d'effort docile, car les motifs qui agissent sur l'âme sont d'ordinaire d'autant plus puissants qu'ils répondent à des besoins plus particularisés de l'âme qui les éprouve. Aussi expérimenterez-vous que rien ne sera plus décisif pour l'orientation de votre vie vers Celui qui doit être tout pour vous, « *Deus meus et omnia* », que les deux méditations sur le sacerdoce par lesquelles nous compléterons la série de ces pieux Exercices.

Le double aspect de la mission sacerdotale.

L'apôtre saint Paul écrit, dans sa Lettre aux Hébreux, que le prêtre est un homme établi pour représenter les intérêts religieux de l'humanité auprès de Dieu et pour offrir, à cet effet, des présents et des sacrifices expiatoires. « *Omnis namque Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur is iis quae sunt ad Deum ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* »

Plus loin, il insiste sur cette pensée que le prêtre, malgré sa bonne volonté surnaturelle, reste sujet à toutes les infirmités de notre pauvre nature et qu'il

est, en conséquence, astreint à offrir, pour l'expiation de ses propres misères aussi bien que pour celles de la foule, des sacrifices à Dieu : « *Qui condolere possit iis qui ignorant et errant quoniam et ipse circumdatus est infirmitate et propterea debet quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis* [1]). »

Le Pontifical Romain résume en ces termes les obligations du sacerdoce : « *Sacerdotem etenim oportet offerre, benedicere, praeesse, praedicare et baptizare.* — Le prêtre doit offrir le sacrifice, bénir, gouverner, prêcher et baptiser.

Voilà le prêtre sous son double aspect.

Il est le représentant des intérêts religieux de l'humanité auprès de Dieu et, à ce titre, il sacrifie et il bénit.

Il est le messager de Dieu auprès de l'humanité et, à ce titre encore, il sacrifie et bénit ; mais, en outre, il régit les âmes, prêche les enseignements divins, administre les sacrements.

Dans la présente Conférence, nous considérons le prêtre sous son premier aspect.

Nous réserverons le second aspect pour la Conférence prochaine.

Nous vous entretiendrons donc aujourd'hui de la

1) Hebr., V, 1 3.

Mission du prêtre auprès de Dieu et nous vous développerons à ce sujet les deux considérations que voici :

I. Le prêtre est *consacré* à Dieu.

II. Son ministère officiel est d'offrir à Dieu le sacrifice et de bénir Dieu.

I. — Le prêtre est consacré à Dieu

L'origine de votre vocation : vous vous êtes donné à Dieu.

Vous souvient-il des premiers appels de Dieu à vos consciences ? C'était, peut-être, le jour de votre première communion. A genoux, tout enveloppé de religion, étranger au monde entier, seul avec Dieu, qui, pour la première fois, vous apportait, sous les symboles eucharistiques, la preuve sensible qu'Il se donnait tout à vous, soulevé au-dessus de la terre par les aspirations ardentes de votre reconnaissance, vous brûliez du désir de vous donner, d'aimer, et dans votre tressaillement vous sentiez déjà surgir en vous le besoin de répandre et de faire partager votre allégresse.

Volontiers, vous eussiez jeté au monde qui vous entourait, père, mère, frères, camarades, passants de la rue, le cri des Apôtres au Thabor : « Oh ! qu'il fait bon ici ! Seigneur, Seigneur, laissez-nous demeurer ici avec vous. — *Domine, bonum est nos*

hic esse! Si vis, faciamus hic tria tabernacula [1]). »

Souvenirs de l'entrée au Séminaire.

Vint le jour de votre entrée en ce Séminaire. Le toit qui vous abrite en ce moment, l'humble cellule où vous vous recueillez ont dû réveiller en vous le souvenir de cette soirée d'il y a dix ans, vingt ans, trente ans où, séparé pour la première fois du monde et par les murs de cet asile de la prière dans lequel rien de profane ne pénètre, et par ce vêtement noir que vous endossiez en disant aux frivolités mondaines un adieu joyeux ; éloigné, je ne dis pas sans douleur, mais sans regret, de votre famille ; tout plein de pensées graves et d'aspirations généreuses ; brisé peut-être par les fatigues d'un long effort décidément vainqueur ; pareil au voyageur qui, au terme d'une montée pénible, s'affale sur une cime alpestre, et, le poumon dilaté, le cœur chaud, l'œil baigné de lumière, regarde de haut, avec une fierté qui n'est pas sans dédain, la brume et la fumée répandues dans la vallée, vous reportiez votre pensée vers vos camarades de collège restés dans le monde ; et, dominé par une impulsion dont vous bénissiez l'action bienfaisante sans en discerner l'origine, vous éprouviez le besoin de crier intérieurement à Dieu : « Mon Dieu, que d'autres acceptent pour eux, s'ils le veulent, une vie partagée ; que

1) Matth., XVII, 4.

leurs soucis aillent à des intérêts temporels, leur cœur à une créature, je ne les en blâmerai pas, je les en louerai même si, finalement, ils rapportent à Dieu les complications de leur existence ; mais, en ce qui me concerne, je veux simplifier ma vie et ne la vivre que pour Vous. Aucune de mes affections ne se reposera sur la créature, aucune parcelle de mon temps ne sera absorbée par une œuvre qui ne soit directement pour Dieu, aucun effort de mon âme ne sera dépensé pour autre chose que les intérêts éternels ; mon Dieu, c'est Vous que je veux aimer et servir, Vous seul, à toujours. *Dominus pars haereditatis meae et calicis mei.* Seigneur, Vous me suffisez, je n'ai pas besoin de posséder autre chose que Vous. Je n'ignore pas que je ne garderai pas sans effort ma parole ; j'ai déjà l'expérience de ma faiblesse et je ne commettrai pas la témérité de me confier en moi-même ; c'est Vous, ô mon Dieu, qui m'aiderez et qui veillerez, par votre puissante et paternelle Providence, à la garde du trésor que vous réservez à vos privilégiés : *Tu es qui restitues, (stabilies) haereditatem meam mihi* [1]). »

Oh ! la noble ambition. Oh ! la mission sainte. Que de fois ces pensées se ravivèrent en nous, dans nos communions ; le soir d'un jour de retraite ;

1) Ps. XV, 5.

lorsque nous étions les témoins de la promotion aux ordres, de nos chers condisciples !

Souvenirs de votre ordination.

Vous rappelez-vous le moment béni où, prosternés sur les dalles de la cathédrale, abîmés dans le sentiment de notre indignité, nous attendions l'incomparable honneur du sacerdoce, qui allait nous échoir ? Nous sortions d'une retraite de dix jours et nous nous y étions résolument appliqués à ne penser qu'aux choses d'en-haut. Nous savions que durant trois jours, pour nous, pour notre purification intérieure, la société chrétienne avait prié et fait pénitence. Voici donc que l'évêque, le clergé, les fidèles conjuraient pour nous notre Père céleste, Dieu ; le Fils rédempteur, Dieu ; l'Esprit Saint, Dieu ; la Trinité des personnes divines, un seul Dieu ; la sainte vierge Marie, mère de Dieu ; les anges, les patriarches et les prophètes, les apôtres, les évangélistes, les pontifes et les confesseurs, les martyrs et les vierges ; l'Église de la terre suppliait en chœur pour nous l'Église du ciel ; elle chantait et nous redisions : « Épargnez-nous, — *ut nobis parcas ;* — pardonnez-nous, — *ut nobis indulgeas ;* — que notre pénitence soit vraie, faites-nous-y enfin parvenir, — *ut ad veram paenitentiam nos perducere digneris ;* — aidez nos âmes à monter, sur les ailes du désir, vers les choses célestes, — *ut mentes nostras ad coelestia desideria erigas, te rogamus audi*

nos. » Et alors, il vous en souvient, le Pontife se leva et, étendant sur nous sa droite, il prononça à trois reprises ces paroles qui annonçaient le moment décisif de la transformation de notre vie, le passage de la mer Rouge, de l'Égypte profane au sol sacré de la terre promise :

La prière du Pontife consécrateur.

« *Ut hos electos* BENEDICERE *digneris.* — Ces choisis, ces préférés, ces privilégiés, l'élite de la société chrétienne, daignez les *bénir.*

» *Ut hos electos benedicere et* SANCTIFICARE *digneris.* — Ces choisis, ces préférés, ces privilégiés, daignez les bénir et les sanctifier.

» *Ut hos electos, benedicere, sanctificare et* CONSECRARE *digneris, te rogamus audi nos.* — Ces choisis, ces enfants d'élite, ces privilégiés de votre cœur paternel, daignez, nous vous en supplions, les bénir, les santifier et les *consacrer.* »

Quel moment, mes chers amis ! Vous ne l'avez pas oublié ; mais y songez-vous souvent encore ?

La consécration sacerdotale.

Et pourtant, ce n'était là encore qu'un préambule, l'annonce du moment solennel entre tous, le plus grave de votre existence entière. Le silence s'est fait dans l'assemblée : elle est debout, muette. Le Pontife se tait. La parole est à Dieu seul. Le lévite est à genoux devant son évêque, mais la tête droite, dans la pleine conscience de la virilité de son sacrifice et de la fierté de sa dépendance.

Le Pontife est debout, la mitre au front, dans l'exercice de la plénitude de ses pouvoirs.

Au nom de Dieu, le Maître souverain, il pose silencieusement les deux mains sur la tête du lévite, pour marquer qu'il le tient isolé du monde profane, comme jadis le Pontife de l'ancienne Loi soustrayait aux usages ordinaires de la vie les victimes destinées au sacrifice; il prend possession de son âme immolée et atteste officiellement qu'elle est acceptée par Dieu et désormais vouée exclusivement et irrévocablement au service des autels.

Au nom du Christ Rédempteur, il atteste qu'elle se substitue à l'humanité coupable et que le Christ agrée cette libre substitution.

Les prêtres qui entourent le Pontife se joignent à lui pour rendre manifeste aux yeux de tous, par le même geste d'imposition silencieuse des mains, ce double office d'offrande consécratoire et de substitution que réalise la consécration sacerdotale.

Puis, l'évêque invite l'assemblée à demander à Dieu le Père tout-puissant que ces élus du sacerdoce soient abondamment pourvus des dons du ciel afin que, moyennant son secours, ils soient à la hauteur de la misson qu'Il daigne leur confier. « *Oremus, frates carissimi, Deum Patrem omnipotentem, ut super hos famulos quos ad Presbyterii munus elegit, coelestia dona multiplicet; et quod ejus*

dignatione suscipiunt, ipsius consequantur auxilio. Per Christum Dominum nostrum. Amen. »

L'assemblée fléchit le genou et l'évêque continue : « Seigneur, qui êtes notre Dieu, écoutez-nous, nous vous en supplions, répandez dans l'âme de ces serviteurs qui sont à vous, la bénédiction du Saint-Esprit et la puissance de la *grâce du sacerdoce :* nous les présentons à vos regards pour qu'ils vous soient religieusement *consacrés ;* aidez-les donc toujours largement de vos faveurs, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui avec vous vit et règne, ô mon Dieu, dans l'unité du Saint-Esprit, durant les siècles des siècles. Ainsi soit-il. — *Exaudi nos, quaesumus, Domine Deus noster, et super hos famulos tuos benedictionem Sancti Spiritus, et* GRATIAE SACERDOTALIS *infunde virtutem, ut quos tuae pietatis aspectibus offerimus* CONSECRANDOS, *perpetua muneris tui largitate prosequaris. Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate ejusdem Spiritus Sancti, Deus, per omnia saecula saeculorum. Amen.* »

Encore une fois, mes chers Confrères, je vous le demande, est-ce que vous vous remémorez souvent cet instant décisif de votre consécration sacerdotale ?

Ne faut-il pas l'heure silencieuse d'une retraite

pour faire revivre en nous, avec leur efficacité salutaire, ces impressionnants souvenirs ?

La consécration vous a voués exclusivement au service de Dieu.

Cependant, si notre mémoire a faibli, si le regard de notre conscience sacerdotale est moins distinct, le caractère du sacrement de l'Ordre a gardé en nous sa vivante empreinte et il reste vrai, aujourd'hui comme au jour de notre ordination, il y a dix, vingt, trente ans, que nous nous sommes faits prêtres, ou mieux que nous avons été élus par Dieu et incorporés par Lui à la tribu sacerdotale pour lui être et lui rester irrévocablement *consacrés.*

Oui, nous sommes par vocation et sommes devenus par état des consacrés, c'est-à-dire, des *séparés*, des *objets inviolables, voués exclusivement au service de Dieu.*

Le caractère de l'Ordre, que nous avons reçu, nous a pour toujours isolés du monde profane, soustraits non seulement à ses vices ou à ses folies, mais à ses préoccupations les plus légitimes d'affaires, de prospérité, de splendeur, de jouissance.

Il ne peut plus y avoir dans notre esprit une pensée qui, immédiatement ou médiatement, ne soit pas dirigée vers Dieu ; nous ne pouvons plus avoir au cœur une seule fibre qui ne vibre à l'unisson du Cœur de Dieu.

A l'autel, vous vous servez d'un calice et d'une patène et vous reposez dans le tabernacle, avec des

précautions infinies de respect, un saint Ciboire. Ces vases ont été consacrés par l'évêque, c'est-à dire que, par l'ordre de l'Église, il les a soustraits à tout usage profane, destinés exclusivement au culte et que, désormais, vous ne pourriez plus, sans commettre ce que la langue chrétienne appelle, avec une précision si énergique, une profanation, un sacrilège, les employer aux usages ordinaires, si légitimes fussent-ils en eux-mêmes, de la vie commune.

Vous êtes les vases vivants que le Christ a placés sur ses autels et qu'Il enferme dans ses tabernacles. Vous avez reçu mieux qu'une consécration rituelle : l'huile sainte qui fut répandue sur vos mains symbolisait l'onction spirituelle par laquelle vous fut communiqué l'Esprit-Saint, qui est le don consubstantiel du Très-Haut, la source de la vie surnaturelle, le feu de la charité : « *Altissimi donum Dei, fons vivus, ignis, caritas et spiritalis unctio* » ; les transformant en images fidèles de l'Oint par excellence, le *Christ* Jésus, et les plaçant immédiatement sous sa dépendance constante pour l'accomplissement des fonctions de son sacerdoce suprême au sein de l'humanité.

Les ordinations successives : le diaconat, la prêtrise, l'épiscopat.

Au jour de votre diaconat, il vous fut dit : « *Accipe Spiritum Sanctum ad robur et ad resistendum diabolo et tentationibus ejus.* — Recevez le Saint-Esprit dans une intention spéciale, encore

personnelle ; soyez fortifié contre les attaques et les embûches du perpétuel tentateur ; que la grâce sanctifiante du sacrement vous arrache aux périls de la chair et du monde et vous rende l'âme éclatante de blancheur, immaculée, pure, chaste, comme il sied à un ministre du Christ, chargé par lui de dispenser aux hommes les divins Mystères. *Et tu, fili dilectissime... esto assumptus a carnalibus desideriis, a terrenis concupiscentiis, quae militant adversus animam : esto nitidus, mundus, purus, castus, sicut decet ministrum Christi et dispensatorem mysteriorum Dei* [1]). »

Lorsque vous devîntes prêtres, l'Église supposait achevée votre sanctification personnelle : c'est pour autrui, pour vous permettre de laver les souillures des pécheurs, que l'Esprit de sainteté vous sacrait : « *Accipe Spiritum Sanctum ; quorum remiseris peccata, remittuntur eis et quorum retinueris, retenta sunt* [2]). »

Et lorsque l'Église sacre un évêque, elle lui donne, avec la plénitude du sacerdoce, non plus seulement le Saint-Esprit pour sa sanctification propre, ni dans un dessein spécial, avec des restrictions, mais, ainsi que l'observe quelque part

1) In ordinatione Diaconi.
2) In ordinatione Presbyteri.

Mgr Dupanloup dans son *Journal intime,* elle lui donne l'Esprit-Saint, sans réserve, « *Accipe Spiritum Sanctum* », simplement, magnifiquement.

La consécration du Christ à sa mission.

Le Christ, le Premier Prêtre, Modèle parfait de notre vie sacerdotale, avait coupé toutes les amarres qui auraient pu le retenir fixé au sol étroit de sa famille ou de sa patrie : il n'avait ni foyer, ni épouse, ni enfants ; et quand sa Mère, son incomparable mère Marie, insuffisamment éclairée sur les desseins de son ministère, sembla vouloir l'enserrer dans le cercle des affections familiales et trop hâter son retour à Nazareth : « Qu'aviez-vous besoin de me chercher, lui dit-il : ne saviez-vous pas que je dois être exclusivement aux intérêts de mon Père [1] ? » Et ailleurs, à ceux qui venaient interrompre sa prédication pour lui faire entendre que sa Mère et ses proches étaient là qui L'attendaient, n'a-t-Il pas répondu : « Je ne veux plus voir ni frères, ni sœurs, ni mère que transposés dans la sphère supérieure de la charité surnaturelle, identifiés à ceux qui font la volonté de Celui qui m'a envoyé. — *Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei qui in coelis est, ipse meus frater et soror et mater est* [2] » La vie du Christ n'a été qu'un sacrifice à Dieu.

Sa première parole en paraissant sur la scène

1) Luc, II, 49.
2) Matth., XII, 50.

de ce monde, observe saint Paul dans sa *Lettre aux Hébreux,* fut pour s'offrir à son Père, le Souverain éternel, et Lui dire : « Me voici, prêt à obéir à tous vos commandements. — *Tunc dixi Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* [1]). »

Il n'a vécu que pour le sacrifice : l'heure qu'avec prédilection Il appelait « *son heure* » était celle où, dépouillé de tout, brisé par la douleur, meurtri de la tête aux pieds, sentant son corps exsangue l'abandonner, maudit par la Justice divine à cause des péchés de l'humanité dont Il s'était recouvert comme d'un manteau souillé, Il pouvait dire à son Père : « J'ai tout fait pour réparer l'injure vomie contre votre Sainteté infinie, mon œuvre est achevée, j'expire en paix, — *Consummatum est* [2]). »

Il voulut, cependant, avant de quitter la terre, perpétuer parmi nous son souvenir. Et, encore une fois, comment s'y prit-il ? Il institua un rite sacrificiel où son Corps sacré apparaîtrait mystiquement livré à la mort, « *Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur,* » où son sang serait mystiquement répandu sur l'autel pour la rémission des péchés, « *hic est calix sanguinis mei... qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* »

---

1) Hebr., X, 9.
2) Joan., XIX, 30.

Le Christ nous demande l'abnégation.

Chers Confrères, dites-moi, reconnaissez-vous là votre Modèle ?

Est-ce sur ce type que vous concevez votre sacerdoce ?

« Regardez, Seigneur, disaient les Apôtres, nous avons tout abandonné pour vous suivre. — *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te* [1]). »

Aux simples chrétiens, à la foule fidèle, le Christ demande le détachement. « Pour être heureux, leur dit-il, il vous faut l'esprit de pauvreté, il faut être chastes, il faut pleurer, il faut souffrir persécution pour le divin Maître. — *Beati pauperes spiritu, Beati mundo corde, Beati qui lugent, Beati qui persecutionem patiuntur* [2]). »

Tout d'ailleurs nous impose le détachement.

Concevons-nous que nous prêchions l'abnégation à autrui sans la pratiquer nous-mêmes ?

Le monde a-t-il jamais eu, plus qu'aujourd'hui, faim et soif de lucre, de jeu, de plaisirs, de jouissance et de bien-être ? Peut-il se passer du correctif et du stimulant de nos bons exemples ?

La divine Providence nous libère du souci de pourvoir nous-mêmes à notre subsistance : est-ce pour nous ou est-ce au profit d'autrui que ces loisirs nous sont concédés ? Au début, les apôtres

1) Matth., XIX, 27.
2) Matth., V, 1-10.

avaient été astreints à vivre de leur travail, mais dès qu'ils le purent, ils se déchargèrent sur les diacres de ces intérêts d'ordre inférieur et, fidèles à leur vocation, ils se livrèrent exclusivement à la prière et à la prédication : « *Nos vero orationi et ministerio Verbi instantes erimus* [1]). »

Pourquoi avons-nous solennellement promis de garder, notre vie durant, le célibat, sinon pour nous assurer le moyen de n'avoir ni le cœur enchaîné par une créature, ni l'esprit absorbé ou le temps occupé par les soucis inévitables d'une famille à élever et à entretenir ?

Faisons revivre en nous, chers Confrères, le souvenir de ces engagements. Laissez-moi vous rappeler les exhortations de saint Paul à son Timothée : « N'oubliez pas de faire fructifier la grâce que vous possédez, qui vous fut communiquée par l'imposition des mains du presbyterium. — *Noli negligere gratiam quae in te est, quae data est tibi per prophetiam cum impositione manuum presbyterii* [2]) »

A l'instar du grand Apôtre, je remercie Dieu de ce que, continuellement, nuit et jour, il rappelle ma

1) Act. Ap., VI, 4.
2) I, Tim., IV, 14.

pensée vers vous dans mes prières ; connaissant vos peines, je me sens attiré vers vous et me réjouis toujours de vous voir. « *Gratias ago Deo... quod sine intermissione habeam tui memoriam in orationibus meis nocte ac die, desiderans te videre, memor lacrymarum tuarum, ut gaudio implear.* » — « Il est superflu de dire que votre foi est sincère : elle est de tradition depuis plusieurs générations dans vos familles, j'ai donc l'assurance qu'elle est toujours vivace en vous. Aussi n'hésité-je pas à vous avertir qu'il faut ranimer en vous la grâce que Dieu vous a communiquée par l'imposition des mains de votre évêque. Le don que nous avons reçu de Dieu n'est pas un souffle timide, mais un esprit de force, de dilection, de prudence. — *Recordationem accipiens ejus fidei quae est in te non ficta, quae et habitavit primum in avia tua Loide et matre tua Eunice, certus sum autem quod et in te. Propter quam causam admoneo te, ut resuscites gratiam Dei, quae est in te per impositionem manuum mearum. Non enim dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis et sobrietatis* [1]). »

1) II, Tim., I, 3-7.

II. — Le prêtre a la mission de sacrifier et de bénir

Mes chers Confrères, voilà donc ce qu'est, en réalité, le sacerdoce : l'état d'hommes qui, par vocation, sont livrés à Dieu, consacrés à son service, exclusivement, totalement.

Le prêtre est investi d'une mission officielle.

Sans doute, il y a dans nos cloîtres et dans nos monastères, il y a même au milieu du monde, des âmes qui ont voué à Dieu leur vie entière et ont scellé par un serment religieux leurs engagements, mais seuls les ministres des autels ont reçu, avec le sacrement de l'Ordre, le caractère qui fait d'eux les représentants attitrés du Père éternel, leur délègue ses pouvoirs ministériels [1]), les constitue en état de remplir officiellement et à l'exclusion des autres fidèles les fonctions sacerdotales.

Quand l'évêque consacre une église, le temple entier est affecté à la prière et devient le vestibule du paradis, « *Hic domus Dei est et porta coeli* » ; mais, tandis que les fidèles emplissent les nefs de l'édifice, le clergé a seul accès au sanctuaire ; les

1) Saint Thomas écrit que le caractère de l'Ordre confère à celui qui le reçoit un pouvoir réel, inaliénable, qui le destine au ministère des autels. « Per quemlibet ordinem aliquis constituitur supra plebem in aliquo gradu potestatis. » *Summ. theol.*, suppl. q. 35, art. 2.

ministres inférieurs occupent les bas degrés de l'autel, seul le prêtre s'y place au milieu, face au Dieu-Homme crucifié, source, canal et aboutissant final du sacrifice et de la prière. « *Ex quo et per quem et in quo (in quem) sunt omnia.* » Le baptême introduit ainsi tous les fidèles dans l'Église de Dieu et l'apôtre saint Pierre n'hésite pas à dire que l'assemblée des chrétiens forme une élite, un sacerdoce de rois, une race de saints, « *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta* [1] », mais le fidèle n'immole que son âme et pour son compte personnel, tandis que le prêtre est officiellement établi pour offrir à Dieu la divine Victime de nos Autels au nom de la société chrétienne.

Différence avec la conception purement professionnelle de la vie du prêtre.

Oh ! mes chers Confrères, combien ces vérités sublimes nous transportent loin de cette conception vulgaire, banale, disons le mot, bourgeoise, que nous sommes parfois tentés de nous faire de notre vie lorsque, négligeant l'oraison qui nous introduit sur les hauteurs, nous nous laissons déchoir au niveau naturel des gens de profession qui nous entourent et que, mêlant trop étroitement notre vie à la leur, nous sommes insensiblement amenés à partager leurs conceptions routinières, à absorber leurs préjugés, à nous laisser dominer par leurs préoccu-

1) 1 Petr., II, 9.

pations habituelles, sinon même par leurs passions et par leurs intérêts.

Nécessité pour le prêtre de se gouverner par des motifs surnaturels.

Retenons-le profondément : l'homme n'agit pas raisonnablement sans motif. Vous avez librement effacé de l'horizon de votre vie morale les mobiles de la passion égoïste ou de l'intérêt familial. Il faut les remplacer par l'idéal de la charité et du zèle : sinon, immanquablement, vous sombrerez dans le vide et vous serez réduits à l'inertie. L'étude des ressorts de l'activité surnaturelle forme l'objet de la vie intérieure, dont l'oraison est l'indispensable aliment et la mortification des sens la sauvegarde nécessaire. Aussi ne trouvez-vous pas, je pense, dans la liturgie de la Messe et du Saint Office, de prière plus fréquemment renouvelée que celle par laquelle, sous mille formes diverses, nous demandons à Dieu d'avoir le corps mortifié, afin de saisir plus aisément et mieux les choses du ciel, « *Ut carne mortificati facilius coelestia capiamus* ».

La religion n'est pas seulement un instrument de moralisation.

Il ne suffit même pas, chers Confrères, qu'à force d'oraison et de pénitence, nous nous élevions aux pensées et aux vertus surnaturelles. Les œuvres morales de notre ministère doivent elles-mêmes être surélevées par la religion.

Il est assez généralement de mise, aujourd'hui, parmi ceux qui ambitionnent d'unir dans la poursuite d'un même idéal tous les éléments sains, hon-

nêtes de la collectivité sociale, de ne plus voir dans la religion qu'un instrument de moralisation. Jadis, au temps de Jules Simon, l'esprit libéral des philosophes rationalistes admettait que l'homme adorât Dieu et lui rendît des hommages désintéressés ; seule, la prière de demande lui répugnait, parce qu'elle lui semblait incompatible avec l'idée qu'il faut se faire de la majesté tranquille d'un Dieu souverain et immuable [1]).

Aujourd'hui, le protestantisme et le modernisme [2]) tendent de plus en plus à rabaisser à des fins morales l'idéal de la vie intérieure et il semble, à les entendre, que Dieu lui-même et la religion qui doit lui être rendue ne soient plus guère que des moyens de soulever la volonté de l'homme de bien au-dessus de l'égoïsme de ses passions inférieures.

Eh ! non, mes Frères, le bien suprême s'identifie avec Dieu, et il n'y a que Jésus-Christ qui nous conduise efficacement à Dieu. « *Haec est autem vita ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum.* — Vivre de la vie éternelle, c'est Vous connaître, Vous qui seul êtes le vrai Dieu, et connaître Jésus-Christ que Vous avez envoyé [3]). »

1) Jules Simon, *La religion naturel e*, 4e part. ch. I.
2) Cfr. G. Tyrrell, *External religion*, lect. IV.
3) Joan., XVII, 3,

Il faut cultiver la vertu pour s'élever à l'amour de Dieu, et non pratiquer la religion uniquement pour être vertueux.

Il ne faut pas ambitionner de servir Dieu pour devenir moralement bon, il faut cultiver la vertu morale de façon à s'élever par elle à l'amour de Dieu pour lui-même, à la charité.

Le premier de tous les commandements, le commandement éternel, est celui que le Deutéronome déjà formulait en ces termes : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes les aspirations de ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces, — *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua et ex tota fortitudine tua* [1]). » Le nouveau Testament renouvela le même précepte, en le précisant et en ajoutant que le second commandement, qui a pour objet le prochain, ne diffère pas essentiellement du premier, « *secundum autem simile est huic : diliges proximum tuum sicut teipsum* », de sorte que, en définitive, la loi de l'amour de Dieu, considérée en toute son ampleur, résume à elle seule les prescriptions et les conseils de la vie morale et religieuse : « *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetae* [2]) ».

Le prêtre a pour première obligation d'aimer et de faire aimer Dieu.

Mes bien chers Confrères, considérez de haut, je vous prie, et dans toute l'ampleur de sa majesté, votre vocation sainte. Aimer Dieu, L'aimer par-des-

1) Deut., VI, 5.
2) Matth., XXII, 39-40.

sus toutes choses, ne rien faire d'autre au monde que de s'employer à L'aimer, à Le faire aimer, tel est l'objectif premier de notre mission sacerdotale.

Une objection : « Nous n'avons pas assez à travailler. »

Il m'arrive quelquefois de recevoir la confidence de prêtres qui me disent : « Donnez-moi, je vous prie, une place plus large ; je n'ai que huit cents âmes dans ma paroisse ; du dimanche soir au samedi matin, je ne sais que faire de mes loisirs. Vous me direz, peut-être, ajoute-t-on parfois, que je pourrais étudier, mais dans l'isolement, l'étude a si peu de charmes ; il faut tant de volonté pour se tenir à l'étude sans être soutenu par la prévision que l'on pourra faire partager à autrui les fruits de son travail ! Or, le curé de campagne est, intellectuellement, si isolé dans sa paroisse ! »

Je comprends ces considérations et j'en aperçois le bien-fondé. Je rends hommage au zèle actif qui demande à se répandre. J'apprécie la difficulté de l'étude solitaire. Je me rends compte qu'il faut une énergie exceptionnelle pour entreprendre, et surtout pour soutenir persévéramment des œuvres qui ne s'imposent pas d'elles-mêmes à vous, sur l'heure, et que vous avez conscience de pouvoir différer, sinon omettre, sans manquer gravement aux obligations strictement définies de votre ministère.

Comme il est facile, pourtant, de répondre à ces prêtres qui se plaignent de manquer de travail ! Que

d'initiatives d'ordre intellectuel, moral, social, sollicitent, si elles ne la réclament pas toujours impérieusement, leur activité ! Mais il y a une réponse plus radicale à leur adresser et si je me retiens parfois de la leur faire, c'est que l'on éprouve toujours une certaine gêne à imposer à autrui ce que l'on a conscience de ne pas assez pratiquer soi-même. C'est que, aussi, il y a de ces appels intimes, profonds, qu'il faut attendre, semble-t-il, de l'action mystérieuse de l'Esprit-Saint plus que de la faiblesse de la parole humaine.

La réponse : « Les œuvres sont un moyen, non une fin. Le premier devoir du prêtre, est de promouvoir par sa sanctification, l'amour de Dieu et les intérêts spirituels du peuple chrétien.

Quoi qu'il en soit, chers Confrères, la réponse adéquate à faire à ces natures généreuses qui souffrent de ne pas assez se dépenser au service des âmes, c'est qu'elles se méprennent sur le principal rôle de leur mission sacerdotale. Ce qu'il y a de plus essentiel au sacerdoce, ce n'est ni de provoquer des travaux extérieurs, ni d'en multiplier, sous mille formes diverses, l'exercice. La foi sans les œuvres est une foi morte, dit l'Écriture. Il est tout aussi vrai de dire, et il est opportun d'affirmer aujourd'hui, que les œuvres sans la foi sont des œuvres mortes. Le prêtre qui, dans la plus humble des sphères d'action, grandit dans l'amour de Dieu et accomplit, sous l'inspiration de cet amour, ce que sa situation lui permet, répond excellemment à la première obligation de son sacerdoce. Non seule-

ment il se sanctifie lui-même à l'égal de tout chrétien qui avance dans la charité, mais il est éminemment un *santificateur*, un sauveur d'âmes. Le progrès de l'Église ne se mesure ni aux distances parcourues par ses Apôtres, ni au retentissement de leur parole, ni à l'éclat de leur action : la gloire de l'épouse du Christ est au-dedans, « *Omnis gloria ejus filiae regis ab intus* [1]), » et il appartient à Dieu seul de marquer où et dans quelle mesure les effets de la grâce doivent se traduire dans le monde visible. Tôt ou tard, cependant, le dehors reflète la puissance des réalités invisibles.

L'exemple du saint curé d'Ars.

Voyez le saint curé d'Ars.

Il a opéré des merveilles. La France, le monde l'ont contemplé avec édification ; sa mémoire désormais influencera le zèle des prêtres dans les siècles des siécles. Qu'avait-il cependant pour lui ? Il opérait sur un théâtre modeste de quelques centaines d'âmes ; il n'avait qu'une intelligence moyenne, une parole pénible, il était pauvre et n'avait à sa disposition aucune des grandes influences, telles que la presse, les gros capitaux, la politique, la science, l'art, qui remuent les sociétés humaines. Mais il était *saint :* sa vie était la traduction effective, héroïque, des engagements qu'il avait assumés en rece-

1) Ps. XLIV, 14.

vant le sacerdoce. La contagion mystérieuse de sa vertu avait gagné de proche en proche les âmes de ses contemporains, converti bien des pécheurs, amélioré les bons, stimulé et soutenu les aspirations d'un nombre incalculable d'âmes vers la perfection.

Un autre exemple de sanctificateur. — Ce que dit saint Paul.

Oh ! mes chers Confrères, combien il importe que nous appuyions sur cette vérité fondamentale, que nous la méditions, que nous nous en pénétrions ! Je ne veux pas être indiscret, ni froisser les susceptibilités légitimes d'une vertu qui se cache, mais si je le pouvais, je vous citerais l'exemple d'une vie sacerdotale qui, à l'heure présente, pas loin de nous, sans aucun apparat d'œuvres extérieures extraordinaires, simplement parce qu'elle est une vie extraordinairement sainte, renouvelle une paroisse, la réveille de l'indifférence où elle était endormie. N'en soyez pas surpris : le divin Crucifié n'a qu'une politique. « *Ubi sapiens, ubi scriba, ubi conquisitor hujus saeculi ?* s'écriait saint Paul dans son apostrophe aux Corinthiens. Où sont, dans nos rangs, ceux que le monde appelle des sages ? où les scribes ? où ceux qui sont dans le courant du siècle ?... Celui que nous prêchons, c'est le Christ crucifié. *Nos autem praedicamus Christum crucifixum...* Considérez, je vous prie, votre vocation, mes Frères, et vous remarquerez que notre Église chrétienne ne

compte qu'un petit nombre de sages, dans l'acception païenne du mot, peu de puissants, peu de fils de grandes familles : Dieu a choisi des moyens que le monde juge insensés, afin de mieux confondre sa prétendue sagesse ; il a choisi ce qui est faible pour abattre ce qui se croit fort ; il a choisi ce que le monde dédaigne et méprise et ce qui ne compte pas afin de détruire ce qui est supposé avoir de la valeur. Il veut qu'aucune créature humaine ne puisse devant Lui se prévaloir de ses propres succès. — *Videte enim vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles, sed quae stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes, et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quae non sunt ut ea quae sunt destrueret, ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus* [1]). »

Nous devons rendre le Christ présent en notre personne.

Nous ne représenterons effectivement le Christ — le mot même « représentant » ne le dit-il pas ? — qu'à la condition de Le rendre présent, en notre personne, au sein de l'humanité. Ce qui sauve le monde, ce n'est pas la lettre morte de l'Évangile renfermée dans un livre imprimé, ce n'est pas une doctrine abstraite incapable de remuer la profon-

1) I, Cor. I, 20, **23**, 26-29.

deur des âmes, c'est l'Évangile rendu vivant dans une vie d'homme, dans une vie de chrétien, surtout dans la vie de ceux qui, par état, représentent le Christ Sauveur.

Notre état est d'être des saints.

Cher Confrère, dites-moi, êtes-vous encore tenté de tenir votre vie pour inutile, parce qu'elle est cachée ? N'aurez-vous pas décidément compris qu'étant par vocation consacré à Dieu, votre carrière, quelle qu'elle soit, où qu'elle s'accomplisse, est sainte et sanctifiante dès là que l'âme qui l'anime est amoureusement au service de Dieu ? Voilà l'âme « dévote » dans l'acception originelle et élevée du mot, une âme toujours prête à servir Dieu. « La dévotion — nous dirions mieux aujourd'hui le dévouement — est, selon la définition de saint Thomas d'Aquin, l'engagement généreux d'une volonté qui se livre au service de Dieu. — *Devotio est quidam voluntatis actus ad hoc quod homo prompte se tradat ad divinum obsequium* [1]). »

Qu'il y ait des âmes ainsi dévouées à Dieu dans le monde, tant mieux ! Qu'elles soient légion dans les asiles religieux, tant mieux encore ! Elles sont, dans l'Église, un thermomètre de la ferveur chrétienne. Cependant, les âmes des fidèles ne doivent être régulièrement que les auxiliaires de la tribu

1) *Summ. theol.*, 2ª 2ae, q. 82, art. 3.

sacerdotale. Lorsque sainte Thérèse voulait hausser ses filles à l'idéal de leur vocation sainte, elle leur rappelait volontiers qu'elles sont les aides des hommes d'apostolat [1]). Les consacrés à Dieu officiels et, par conséquent, les saints par état, ce sont les prêtres.

Nous perdons l'esprit de notre vocation, chers Confrères, dans la mesure où nous méconnaissons, théoriquement ou pratiquement, cet enseignement fondamental.

Les deux moyens d'entretenir l'esprit de notre vocation.

Nous possédons deux moyens principaux d'entretenir en nous l'esprit religieux de notre vocation. Le Pontifical romain les indique sommairement en ces mots : « *Sacerdotem etenim oportet offerre et benedicere.* »

1° Offrir le Saint Sacrifice.

Nous devons offrir le Saint Sacrifice. Le Pontife vous a dit au jour de votre ordination : « *Accipe potestatem offerre sacrificium Deo missasque celebrare tam pro vivis quam pro defunctis, in nomine Domini.* — Vous avez été sacrés prêtres pour offrir à Dieu le sacrifice, pour célébrer la Messe à l'intention des vivants et des morts, au nom du Seigneur. » « Le Seigneur m'a appris, écrivait saint Paul aux

1) *Chemin de la perfection*, ch. I.

fidèles de Corinthe, et je vous ai donc enseigné que, le soir où il fut livré à ses ennemis, le Seigneur Jésus prit du pain et, après avoir béni Dieu, le rompit et dit : « Acceptez et mangez : ceci est mon » Corps qui se brise pour vous : faites ceci pour » rappeler mon souvenir. »

» Semblablement, à la fin du repas, il prit la coupe en disant : « Ce calice est l'alliance nouvelle » qui contient mon sang : chaque fois que vous le » boirez, faites-le pour rappeler mon souvenir. »

« Car, chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous prêcherez la mort du Seigneur, en attendant sa venue. — *Ego enim accepi a Domino quod et tradidi vobis, quoniam Dominus Jesus, in qua nocte tradebatur, accepit panem et gratias agens fregit et dixit : Accipite et manducate ; hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur* (τοῦτό μου ἐστὶν τὸ σῶμα τὸ ὑπὲρ ὑμῶν κλώμενον), *hoc facite in meam commemorationem. Similiter et calicem, postquam coenavit ; dicens : Hic calix novum testamentum est in meo sanguine ; hoc facite, quotiescumque bibetis, in meam commemorationem. Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annunciabitis donec veniat* [1]). »

---

1) I, Cor., XI, 23-26.

Le sacrifice de la Messe, que ces paroles de l'Apôtre annoncent, remémore donc la passion et la mort de notre divin Sauveur.

Interprétation du rite sacrificiel de la Messe.

Comment ? Les théologiens ne sont pas d'accord, vous le savez, sur l'interprétation à donner au rite sacrificiel de la Messe.

Interprétation des cardinaux de Lugo et Franzelin.

D'après le cardinal Franzelin, qui a repris pour son compte l'interprétation du cardinal de Lugo, l'Homme-Dieu se mettrait, sur l'autel de la Messe, en état de victime parce qu'Il s'y réduit sous les espèces du pain et du vin, à un état apparent d'impuissance, d'immobilité, d'assujettissement au pouvoir du prêtre sinon même à celui du dernier des misérables qui osera peut-être Le profaner. Cet état sacramentel ne rappelle-t-il pas l'abaissement infini du Verbe de Dieu dans son Incarnation ; et celui-là ne mériterait-il pas, autant que celui-ci, d'être appelé un « anéantissement » ?

Étant donné que la destruction, l'immolation est essentielle au sacrifice, les conditions d'existence auxquelles se soumet Notre Seigneur Jésus-Christ dans son état eucharistique réalisent donc éminemment, pense de Lugo, l'idée du sacrifice [1]).

1) « Putamus ergo intrinsecam sacrificationis formam in eo esse, quod Christus magnus sacerdos per ministerium sacerdotum ejus nomine offerentium, corpus et sanguinem suum sub speciebus panis et vini constituit secundum quamdam sanctissimae suae humanitatis

Interprétation qui a notre préférence.

Nul ne songe à nier, assurément, les abaissements mystérieux de Notre Seigneur Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'Eucharistie. Mais nous ne croyons pas qu'ils constituent le rite sacrificiel que saint Paul indique, que la Tradition a gardé et commenté et que le Concile de Trente a authentiquement rappelé [1]).

Si « l'anéantissement » de l'état eucharistique formait l'essence du sacrifice, il s'ensuivrait cette double conséquence qui heurte le sens chrétien traditionnel : dans cette hypothèse, le sacrifice serait complet de par la seule consécration du pain, et il perdurerait tant que se conservent les espèces du pain ou les espèces du vin sous lesquelles Jésus-Christ est présent.

Or, les lhéologiens sont unanimes à penser que les deux consécrations, celle du pain et celle du vin, sont, de droit divin, essentielles au saint sacrifice de la Messe et que, cette double consécration terminée, le rite du sacrifice est accompli [2]).

a functionibus et rationibus existendi connaturalibus exinanitionem ad statum cibi et potus. » FRANZELIN, *Tractatus de SS. Eucha Sacramento et Sacrificio,* Thesis XVI.

1) Conc. Trid. Sess. XXII, cap. I.

2) « Sacramentum enim consecratione perficitur ; omnis vero sacrificii vis in eo est, ut offeratur. Quare sacra Eucharistia, dum in Pyxide continetur, vel ad aegrotum defertur, Sacramenti, non sacrificii rationem habet. » Catech. Conc. Trid., Pars II, § LXXVIII.

L'interprétation à laquelle nous nous rangeons serre de plus près, nous semble-t-il, le texte paulinien et répond d'une façon plus directe aux enseignements du Concile de Trente.

Pour la comprendre sans erreur, il faut se rappeler que le Christ, depuis sa résurrection, est impassible et immortel. « *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur ; mors illi ultra non dominabitur* » [1]), dit saint Paul dans sa Lettre aux Romains. Sa mort sur l'autel ne peut donc être effective, ni son immolation sanglante.

Toutefois, la mort n'est pas qu'apparente, l'immolation n'est pas que symbolique.

Le sacrifice est véritable, réel, mais mystique.

Qu'est-ce à dire ?

L'offertoire de la Messe présente un symbole, un simple symbole du sacrifice : le pain, dont la substance sera tout à l'heure transsubstantiée en la substance du corps de Notre Seigneur, est déposé sur la patène ; le vin, dont la substance sera transsubstantiée en la substance du sang de Notre-Seigneur, sera versé dans le calice et, pour rappeler à la fois le sang et l'eau qui coulèrent du Cœur sacré de Jésus-Christ, le célébrant y mêle une goutte d'eau. La séparation de l'offrande du

1) Rom., VI, 9.

pain et de l'offrande du vin mêlé d'eau est le transparent *symbole* de la séparation du corps et du sang, c'est-à-dire de la mort effective de notre divin Sauveur.

Mais le symbole n'est qu'un signe : le sacrifice de la Messe est une réalité.

Tandis que le prêtre, gérant la personne de Jésus-Christ, articule les paroles : « *Hoc est enim corpus meum* — Car ceci est mon corps », il se fait que, de par la vertu de ces paroles sacramentelles, le corps de Notre Seigneur, le corps *seul* est rendu présent.

De même, tandis que le prêtre prononce la seconde formule de la consécration du vin : « *Hic est enim calix sanguinis mei* — Car ceci est le calice de mon sang », il se fait que, de par l'efficience de ces paroles sacramentelles, le sang de Notre-Seigneur, le sang *seul* est rendu présent.

Il est de l'essence du sacrement d'opérer ce qu'il énonce.

En conséquence, la double formule consécratoire, à raison de son efficience immédiate, directe, produirait sur l'autel, d'une part, le corps exsangue de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'autre part, son sang précieux isolé du Cœur sacré qui en est naturellement la source et les divines artères par lesquelles

il se répand naturellement, pour l'animer, dans le Corps vivant du Sauveur.

Produire, en vertu de l'efficience mystérieuse du double acte consécratoire, cette séparation du corps et du sang de Notre-Seigneur c'est opérer, de droit, l'immolation, la destruction, essentielles à tout sacrifice.

Sans doute, l'immolation ne se consomme pas en fait, la destruction n'est pas suivie d'effet, pour la raison, extrinsèque au sacrement, que l'état actuel d'impassibilité et d'immortalité du Christ ressuscité empêche les conséquences du rite sacrificiel de se produire ; et c'est pour ce motif que la tradition catholique atteste que le saint sacrifice de la Messe n'est ni un pur symbole, ni une immolation effective avec effusion de sang, mais un sacrifice qui, pour être mystique, n'en est pas moins véritable [1]).

Le Christ immortel qui règne dans les cieux accepte cet état sacramentel qu'Il nous a donné le

1) « Si quis dixerit in missa non offerri Deo verum et proprium sacrificium, anathema sit. » Conc. Trid. Sess. XXII, Canon I.

Le Catéchisme du Concile de Trente, parlant du Saint Sacrifice de la Messe, s'exprime en ces termes : « Verumtamen nulla in re ejus (sacrificii) imaginem magis expressam licet videre, quam in Melchisedech sacrificio : ipse enim Salvator sacerdotem secundum ordinem Melchisedech se in aeternum constitutum declarans, corpus et sanguinem suum in extrema coena sub speciebus panis et vini Deo Patri obtulit. »

Unum itaque et idem sacrificium esse fatemur, et haberi debet,

pouvoir d'opérer, et tandis qu'Il se soumet ainsi à l'exercice de notre fonction sacerdotale, Il renouvelle effectivement en son âme toute sainte les dispositions qui lui ont fait accomplir à la gloire de son Père et pour notre rédemption le sacrifice sanglant du Golgotha.

Dieu le Père accepte infailliblement l'oblation renouvelée de son Fils bien-aimé, et la communion qui, elle aussi, est de droit divin partie intégrante de la Messe, est comme le baiser de paix de la divine Miséricorde au pécheur absous et pardonné ; c'est le repas du Père de famille à ses enfants, l'oubli du passé, l'amour à présent et, si nous le voulons, à jamais.

La Messe est, pour le prêtre, le moyen le plus efficace et le plus opportun d'unir sa consécration personnelle à celle du Christ à son Père.

Mes chers Confrères, conçoit-on un moyen plus efficace et plus opportun pour le prêtre d'unir sa consécration personnelle à la consécration faite par l'Homme-Dieu aux droits souverains et à la gloire du Père céleste ? Nous disons, chaque matin, au

---

quod in Missa peragitur et quod in cruce oblatum est ; quemadmodum una est, et eadem hostia, Christus videlicet Dominus noster, qui seipsum in ara crucis semel tantummodo cruentum immolavit. Neque enim cruenta et incruenta hostia, duae sunt hostiae, sed una tantum ; cujus sacrificium, postquam Dominus ita praecepit « *Hoc facite in meam commemorationem* » in Eucharistia quotidie instauratur. » Catech. Conc. Trid., P. II, § LXXXI-LXXXII.

Cfr. Vasquez, P. III, disp. 22 ; Lessius, *de Perfectionibus divinis*, lib. XII, cap. XIII ; Bossuet, *Méditations sur l'évangile*, LVII^e^ jour : R. P. Hedley, *The holy Eucharist*, ch. IX.

moment où nous ployons le genou et le tenons en terre devant l'Hostie du divin sacrifice : « *Haec quotiescumque feceritis in mei memoriam facietis,* — Chaque fois que vous opérerez ces deux consécrations, vous les opérerez pour vous souvenir de moi. » Oh ! oui, fussions-nous oublieux de Dieu dans le courant de nos journées, dans le tourbillon de nos affaires, de nos travaux, de nos distractions ; dussions-nous même parfois négliger la prière, qu'il y ait au moins à l'aurore de chacune de nos journées un moment où le monde profane s'évanouisse à nos yeux, où nous-mêmes ne comptions plus, où le ministre des autels surnaturellement identifié avec Jésus-Christ dise sincèrement à Dieu : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, ceci est ma vie, je vous l'immole. Voici mon âme, elle est à vous, à vous seul pour le temps et pour l'éternité.

» Et quand je vous immole ma vie, ô mon Dieu, il doit être entendu que ce n'est pas seulement cet instant final où je passerai du temps à l'éternité. Selon toute vraisemblance, je ne suis pas destiné au martyre et je ne peux pas me contenter de vous offrir l'expression sentimentale, facile, d'un dévouement illusoire. Ma vie, telle que je la comprends et veux la comprendre, c'est tout ce que j'ai et tout ce que je suis. »

Dignité et universalité du sacrifice.

Toutes les nations du globe ont pratiqué, toutes pratiquent le sacrifice, parce que ce rite est le plus puissant moyen dont l'homme dispose pour exprimer à Dieu son souverain Seigneur, ses sentiments d'adoration.

Éternellement, Dieu est ; seul Il est.

Il n'y a hors de Lui que ce qu'il Lui a plu de faire et ce qu'il Lui plaît de conserver. « *Omnia per Ipsum facta sunt et sine Ipso factum est nihil* [1]). »

Le sacrifice est l'expression de l'adoration.

Confesser cette vérité primordiale : que Lui seul est essentiellement, que seul de droit Il est, que tout autre que Lui n'a qu'une existence d'emprunt et une vie précaire, c'est le premier besoin de la créature raisonnable, le plus urgent de ses devoirs. L'adoration répond à ce besoin, accomplit ce devoir intérieurement ; le sacrifice en est l'expression. Pressée par le besoin d'adorer, l'âme religieuse prend une créature qu'elle soustrait à ses destinations profanes, un agneau, par exemple, une génisse, l'égorge, répand, j'allais dire gaspille son sang, comme pour dire à Dieu : « Maître, tout ce qui est, tout ce qui vit est à vous, avant de m'appartenir. Il est juste, il est bon, il est saint que je me prive volontairement du profit que cette vie que j'immole pourrait me procurer à moi-même : je

1) Joan., I, 3.

renonce aux usages utiles auxquels je la destinais ; car vous seul êtes Maître, vous seul êtes souverain. — *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus*, — vous seul êtes Dieu. »

Sacrifier — *sacrum facere* — rendre sacré, c'est-à-dire soustraire un objet à sa destination profane et le vouer exclusivement à Dieu, c'est donc l'acte religieux par excellence.

Ministre de la religion, le prêtre est essentiellement un sacrificateur.

Le prêtre est essentiellement un sacrificateur ; aussi sa vie doit-elle être celle d'un consacré.

Mais alors, sa vie ne répondra effectivement à sa mission que s'il est lui-même un être « sacrifié », un « consacré ».

Je me rappellerai donc, chaque matin, à l'heure du saint sacrifice de la Messe, ma vocation sublime.

Se confondant en admiration devant ce héros de la charité que fut saint Vincent de Paul, l'Église remonte à la source à laquelle s'abreuvait quotidiennement son âme magnanime et nous dit dans la Messe que la Liturgie lui a composée pour les diocèses de France : « O Dieu, qui avez donné à saint Vincent le courage de reproduire dans sa vie les divins Mystères que tous les jours il célébrait, faites, à sa prière, que nous aussi, qui offrons l'hostie immaculée, nous nous livrions à vous en un holocauste que vous puissiez agréer. — *Deus, qui beato Vincentio, divina quotidie celebranti mysteria, tribuisti*

quod tractabat imitari : ejus nobis precibus indulge, ut immaculatam hostiam offerentes, ipsi quoque in holocaustum tibi acceptum transeamus. »

Résolutions pratiques.

« *Agnoscite quod agitis,* m'a dit l'évêque au jour de mon ordination sacerdotale, *imitamini quod tractatis ; quatenus mortis dominicae mysterium celebrantes, mortificare membra vestra a vitiis et concupiscentiis vestris procuretis.* — Appréciez ce que vous faites ; imitez ce qui par vos mains s'accomplit ; vous célébrez le mystère de la Mort du Seigneur, sachez donc mortifier aussi vos inclinations vicieuses et vos mauvais désirs. »

Vous avez quelques ressources matérielles : aimez à vous en détacher, soyez pauvre, sinon réellement, à la façon du jeune homme élégant et riche qui devint saint François d'Assise, au moins en esprit, de façon à répondre au vœu de Notre-Seigneur et à voir se réaliser en vous sa promesse : « *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* »

Vous avez des forces physiques, une intelligence, un cœur, une volonté, votre vie s'écoule dans ce que l'on appelle le temps : de tous ces biens vous n'êtes que le détenteur, Dieu seul en est le véritable propriétaire, vous les lui avez voués, ne vous reprenez pas. Si Dieu vous demandait le sacrifice de votre vie pour le salut de vos ouailles, vous ne le Lui refuseriez pas : « *Bonus pastor animam suam*

dat pro ovibus suis [1]) ; » comprenez le sens de votre vocation et tout ce que pourra jamais réclamer de vous votre ministère vous apparaîtra plus léger que l'obligation fondamentale de votre état.

2° Bénir Dieu.

Je reprends, chers Confrères, le texte du Pontifical romain : « *Sacerdotem etenim oportet offerre et benedicere.* » La première fonction du prêtre est d'offrir le sacrifice, la seconde est de *bénir.*

A l'autel, vous vous faites l'interprète du peuple fidèle et, en union avec lui, vous dites à Dieu : « Gloire à Dieu, *gloria in excelsis Deo,* nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous avons à cœur les intérêts de votre gloire et nous vous remercions de ce que vous faites pour les promouvoir autant et plus que s'il s'agissait de nos intérêts personnels. — *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te, gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam !* »

Qui, en effet, bénira Dieu, si ce n'est nous ?

Qui mieux que nous peut faire chanter la création, en surprendre les harmonies et en faire monter les accents vers Dieu ? « *Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in*

1) Joan., X, 11.

saecula. Benedicite cœli Domino... Benedicat terra Dominum... Benedicite filii hominum Domino... Benedicat Israël Dominum... Benedicite sacerdotes Domini Domino... »

Qui plus étroitement que nous est tenu de scruter les vérités de la Foi, d'en apprécier le bienfait, de répondre aux appels de l'espérance, de suivre les attraits de la charité ? Qui autant que nous possède les lumières et les grâces qui facilitent, les loisirs qui permettent ce bienfaisant ministère ?

Vous vous rappelez ce fait que nous évoquions plus haut : les apôtres trouvaient indigne d'eux de dépenser leur temps sans nécessité à des soins matériels. « Nous devons nous réserver, disaient-ils, pour la prière et pour la prédication. — *Nos autem orationi et ministerio Verbi instantes erimus.* »

Le prêtre doit être un homme de prière.

Successeurs des apôtres, leur mission est la nôtre. Nous devons être des *hommes de prière.*

Je ne veux pas pour l'heure m'étendre sur ce sujet et prolonger encore cet entretien dont la durée a déjà dépassé mes prévisions. Il vous est, du reste, familier et quelques mots fécondés par vos réflexions suffiront à mon but et à ma tâche.

Prière solitaire et prière publique.

Vous devez prier *solitairement,* entretenir en vous l'esprit d'oraison. Nous avons traité ce sujet ailleurs, nous prenons la confiance de vous y renvoyer.

Mais vous priez aussi *publiquement,* au nom de

l'Église. Saint Ambroise, dans la préface magnifique qu'il a mise en tête de son Commentaire sur douze psaumes, le dit si bien : « La récitation ou le chant des psaumes c'est la prière des fidèles, la louange de Dieu, la religion des masses, l'acclamation générale, le langage universel, la voix de l'Église. — *Psalmus enim benedictio populi est, Dei laus, plebis laudatio, plausus omnium, sermo universorum, vox Ecclesiae* [1]). »

Il n'y a pas que les individus qui soient tenus de louer Dieu et de Le bénir. Les associations, naturelles ou libres, la famille, la cité, la paroisse, le corps social considéré dans son entièreté ont des obligations envers Dieu. La société reçoit de Lui des bienfaits sans nombre. Il a formé les liens qui la tiennent unie ; sa Providence les empêche de se rompre, de se relâcher ; elle dirige sa marche, récompense ses efforts, réprime ses écarts, châtie paternellement ses défaillances. Le prêtre est l'homme choisi pour la représenter. Le prêtre du Nouveau Testament est auprès de Dieu, au nom de Jésus-Christ, le représentant religieux de la société chrétienne. Quand il dit ses heures canoniales, ce n'est pas seul, pour son compte propre, qu'il prie : en union avec tous ses confrères dans les ordres

1) S. Ambrosii, *Enarrationes in XII Psalmos*, Praefatio, n. 9.

sacrés, il emprunte aux Livres inspirés, plus spécialement aux Psaumes, aux hymnes et aux récits composés par l'Autorité suprême dans l'Église, l'expression des sentiments qui animent le Cœur sacré, aimant, juste, miséricordieux de Notre Seigneur Jésus-Christ, Chef toujours vivant du corps de l'Église ; il prie donc au lieu et place de Jésus-Christ, il prie avec Jésus-Christ, il prie pour déférer au désir auguste de Jésus-Christ et c'est à Jésus-Christ finalement qu'il offre toute sa religion afin que, par Lui, elle soit digne d'être déposée devant le trône de Dieu. « *Domine, in unione illius divinae intentionis qua ipse in terris laudes Deo persolvisti, has* TIBI *horas persolvo.* »

L'étendue des pouvoirs du prêtre.

Chers Amis, nous ne savons pas assez quelle est l'étendue de nos pouvoirs ; au moins, nous n'en avons pas la connaissance assez vive, la persuasion assez forte.

Le peuple chrétien, qui suit avec une droiture parfois naïve l'inspiration de sa conscience, a une foi presque illimitée dans les bénédictions du prêtre. Il n'a pas tort.

Lorsque l'évêque répandit l'huile sainte sur nos mains, il pria Dieu de les consacrer et de les sanctifier : « *Consecrare et sanctificare digneris, Domine, manus istas per istam unctionem et nostram benedictionem ;* » puis, faisant allusion à l'emploi que nous

devions faire de nos pouvoirs sacrés, il ajouta : « *Ut quaecumque benedixerint, benedicantur, et quaecumque consecraverint, consecrentur et sanctificentur in nomine Domini nostri Jesu Christi. Amen.* — Afin que tout ce sur quoi ils feront le signe de la bénédiction soit effectivement béni, que tout ce sur quoi ils pratiqueront le rite de la consécration soit effectivement consacré et sanctifié, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il. »

Le respect du Bréviaire.

Puissions-nous traiter notre bréviaire avec le respect que réclame de nous notre mission religieuse !

N'arrive-t-il pas que, par une aberration étrange, nous accordions tacitement plus de crédit et prêtions plus d'attention à des formules de dévotion privée qu'aux accents inspirés qui nous font communier à l'âme si sainte, si pure, si généreuse, si apostolique de Notre Seigneur Jésus-Christ ?

Nous disputons anxieusement à la récitation du Bréviaire le quart d'heure de surcroît qui nous permettrait de remplacer par une prière convaincue, réconfortante, instructive, une émission précipitée de sons creux qui ne traduisent aucune pensée vivante, n'expriment à Dieu aucun sentiment, ne lui offrent aucune volonté.

Serons-nous tranquilles sur notre lit de mort lorsque, supputant les jours des vingt, quarante,

cinquante années de notre ministère, nous nous demanderons, tardivement, hélas ! combien des heures passées à la récitation de l'office canonial auront été pour nous, dans le sens plénier et religieux du mot, des heures de *prière,* de bénédiction ? « *Sacerdotem etenim oportet benedicere.* »

Une recommandation à propos du Bréviaire.

Je vous ai demandé tantôt une première résolution pratique, à savoir : de renouveler chaque matin, au moment de la consécration, votre volonté de livrer votre vie sacerdotale à Dieu totalement, exclusivement, à l'exemple de la divine Victime du Calvaire et de nos autels, et en union avec Elle. Je vous en demande en ce moment une seconde : ne commencez jamais une partie de votre Bréviaire sans vous rappeler intérieurement pour qui et au nom de qui vous allez prier. Et n'ouvrez pas l'office des Matines sans réciter, debout ou à genoux, avec un effort redoublé d'attention, le Psaume *Venite exultemus,* qui nous rappelle, en termes si magnifiques pour qui sait les comprendre, les droits souverains de la Majesté divine au culte public de ses créatures.

Malgré toutes ces précautions, des distractions nombreuses accompagneront encore, je le crains, notre récitation de formules qui, pour une large part, se répètent identiques tous les jours, mais notre cœur au moins priera avec dignité, avec attention, avec dévotion, — *digne, attente ac devote.*

CONCLUSION

Vivre de son sacerdoce !

Naguère, un prêtre vénérable, qui reçoit fréquemment les confidences de confrères dans le sacerdoce, me disait une parole qui me frappa par sa justesse et par son à-propos et dont je veux vous faire partager la vérité communicative.

« Prêtres, disait-il, vous défaillez parfois, vous fléchissez souvent, parce que vous ne vivez pas assez de votre sacerdoce. »

Vivre de son sacerdoce !

Quelques exemples d'analogie.

Considérez donc ces hommes d'affaires, négociants, industriels, financiers, que vous voyez s'agiter autour de vous. Prêtez l'oreille à leurs conversations habituelles. A quoi s'appliquent leurs pensées ? Quels sont leurs soucis de tous les jours ? Pourquoi transissent-ils ? Quand exultent-ils ?

Ils ont pris à cœur une entreprise : rien ne les en détourne, rien ne les en distrait.

Avez-vous suivi de près l'effort d'un savant, j'entends parler de celui qui a vraiment l'esprit scientifique ? Il ne connaît que son laboratoire. Il y passe ses journées. Il poursuit une idée, ne la quitte pas, interroge la nature, répète ses observations, multiplie ses expériences ; un succès partiel ne le satisfait pas ni ne l'illusionne, un échec ne le décou-

rage point ; avec des moyens nouveaux, des méthodes perfectionnées, il recommencera vingt fois, cent fois son labeur jusqu'à ce qu'il tienne, enfin, le fait décisif dont il avait, dès l'abord, rêvé la découverte.

Avez-vous senti palpiter une âme d'artiste ? Quelle hantise que cet idéal entrevu, caressé, étreint, qu'il coûte tant d'incarner dans le marbre ! Le monde extérieur avec ses vicissitudes, sa politique, ses intérêts, ses conventions et parfois même ses nécessités et ses lois positives, semble évanoui, tant il est coté au-dessous de l'œuvre intérieure sur laquelle le chercheur angoissé a concentré son âme.

L'intérêt, la passion, si noble soit-elle, de la science ou de l'art égarent parfois le cœur de l'homme, car aucun objectif, Dieu excepté, n'est ni ne peut être un but exclusif et suprême.

Mais nous, chers Confrères, qui par vocation, par état, appartenons à Dieu, à Dieu seul, pourrions-nous trop le poursuivre, trop nous dépenser pour Lui ?

Les résolutions que nous prendrons.

Désormais, j'en nourris la confiance, nous nous rappellerons, chaque matin, devant l'Hostie consacrée et la Coupe du Précieux Sang, son souvenir et nos engagements. La célébration des saints Mystères nous sera journellement une occasion de renouveler la consécration de notre vie sacerdotale

aux intérêts de Dieu, à l'exemple de saint Alphonse de Liguori qui ne disait pas la Messe sans s'offrir en hostie sainte au Seigneur : « *Beato Alphonso Mariae tribuisti et haec mysteria celebrare et per eadem hostiam tibi sanctam seipsum exhibere* [1]). »

Et l'Invitatoire des Matines : « *Adoremus Dominum, qui fecit nos. — Regem ... Dominum venite adoremus*, » nous remettra tous les jours expressément en mémoire l'obligation où nous sommes de regarder Dieu comme le Roi et le Maître dont nous sommes les sujets et les serviteurs.

Et tenons-nous, en outre, dans un état religieux.

Mais ce ne sont là que des actes et notre vocation demande de nous un *état* religieux : c'est-à-dire une disposition habituelle de l'âme en vertu de laquelle en tout, toujours, quoi que nous fassions, où que nous soyons, chez nous ou en voyage, à l'autel ou à table, seuls ou en compagnie, nous soyons prêts à convertir l'acte du moment présent en un acte de religion.

Le prêtre doit être une manifestation de la sainteté de Dieu.

Chaque espèce de créature est l'extériorisation d'une pensée de la sagesse éternelle et l'expression d'un des attraits du divin amour. Le prêtre est par état une manifestation, que sa vie doit chaque jour rendre de plus en plus lumineuse, de la sainteté de Dieu. Le peuple chrétien, dans sa foi profonde, nous

1) Secrète de la Messe du saint Docteur.

regarde, à travers notre enveloppe corporelle et abstraction faite des circonstances terrestres qui nous entourent, comme des ministres du Seigneur. L'apôtre saint Paul lui recommande d'en agir ainsi : « Considérez-nous, dit-il aux Corinthiens, comme des ministres du Christ et des dispensateurs des divins Mystères. — *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei* [1]). »

Saint François d'Assise qui, toute sa vie, se déroba par humilité à la dignité du sacerdoce, disait : « Respect et honneur aux prêtres de Dieu, car ils sont élevés en dignité au-dessus de tous les hommes. Ils sont les pères spirituels de tous les chrétiens, l'esprit et la vie de ce monde. Pour moi, ajoutait-il, si je voyais venir sur mon chemin un prêtre et un ange, je me porterais tout de suite au-devant du prêtre pour lui baiser les mains, et je dirais à l'ange : « Attendez, ô ange, car ces mains touchent le » Verbe de Vie et ont un pouvoir plus qu'humain [2]).»

Les fidèles ont foi en nos bénédictions. Récemment, le pasteur d'une paroisse fervente me disait que, chez lui, à Terre-Neuve, les malades ne l'appellent pas seulement à leur chevet pour l'inviter à prier

---

1) I. Cor., IV, 1.

2) Œuvres de S. François d'Assise, traduites par M. Berthaumier *(Oracles et sentences,* n° XXII); Paris, 1863.

et à les consoler, mais afin de baiser ses mains consacrées.

Ayons foi en l'efficacité de notre sacerdoce.

Dites-moi, chers Confrères, ne sommes-nous pas parfois les plus lents à croire à l'efficacité de notre sacerdoce ?

Vous souvenez-vous de cette parole liturgique, que nous rappelâmes naguère à nos chers séminaristes : « *Omnipotens et misericors Deus, qui sacerdotibus tuis tantam prae caeteris gratiam contulisti, ut quidquid in tuo nomine digne perfecteque ab eis agitur a te fieri credatur ; quaesumus immensam clementiam tuam, ut quidquid benedicturi sumus, benedicas ; sitque ad nostrae humilitatis introitum, sanctorum tuorum meritis, fuga daemonum, angeli pacis ingressus. Per Christum Dominum nostrum. Amen* [1]). — Dieu tout-puissant et miséricordieux, la grâce que vous avez acccordée à vos prêtres est d'une telle puissance, elle dépasse tellement celles que vous distribuez au peuple chrétien, que chacun de leurs actes apparaît comme un de vos actes divins, à la seule condition d'être accompli dignement et parfaitement en votre nom ; nous invoquons votre infinie clémence et vous prions de bénir tout ce que nous bénissons ; si pauvre que nous soyons de nous-mêmes, faites que partout où nous péné-

1) Pont. Rom., *De ecclesiae Consecratione.*

trons, les Saints du ciel aidant, nous mettions les démons en fuite et ouvrions la voie à l'Ange de la paix. Par le Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il ».

Ayons donc foi à notre sacerdoce, vivons-en, élevons nos pensées, purifions nos sentiments et nos désirs, stimulons notre zèle, animons-nous au travail, à la patience, à la prière surtout et au sacrifice, en gravant au frontispice du temple de notre âme consacrée la parole inspirée : « *Tu es sacerdos in aeternum. — Pour l'éternité tu es prêtre* [1]). »

La leçon que nous donne le psaume « *Judica me.* »

Chaque matin, l'Eglise nous fait prononcer aux pieds de l'autel un psaume qui devrait nous rappeler et les exigences sublimes de notre vocation sainte, et l'oubli, auquel nous nous laissons aller peut-être, de nos engagements, et le moyen de relever notre courage en plaçant plus fermement en Dieu l'espoir de notre persévérance fidèle.

Les versets du *Judica me, Deus,* sont la conclusion du psaume *Quemadmodum desiderat cervus,* dans lequel le Psalmiste, retenu à distance de la maison de Dieu, exprime son désir ardent et confiant de la revoir, de s'y reposer des tribulations qui l'assaillent et d'y revivre uni à Dieu dans les tressaillements de la joie [2]).

---

1) Ps. CIX, 5.

2) Les psaumes 41-48 du psautier latin semblent devoir être rap-

Retenu à regret loin du sanctuaire, conscient de se laisser trop envelopper par le monde qui l'entoure et pour lequel il se dépense, le prêtre souffre, se reproche à lui-même de ne pas vivre assez proche de son Dieu et exhale en ces termes devant son Juge l'amertume de son âme : « Lisez, ô mon Dieu, au fond de mon âme et jugez si, par ce que j'ai de meilleur en moi, je ne suis pas resté fidèle à ma vocation sainte. Dès mon jeune âge, je me suis séparé du monde profane, je voudrais toujours m'arracher à ses embûches pernicieuses, car je sais, ô mon Dieu, qu'en votre refuge seul je trouverai la paix. — *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta, ab homine iniquo et doloso erue*

---

portés tous au temps d'Ézéchias, lors de l'invasion de Sennachérib.

Les psaumes 41-42 : « *Quemadmodum desiderat cervus... Judica me* » n'en font qu'un. Le Psalmiste, forcé par l'invasion de Sennachérib de s'éloigner de la maison de Dieu et de se cacher au delà du Jourdain, dans les montagnes de l'Hermon, déplore son exil. Il se consume de désirs et d'espérance, mais ouvre ensuite son âme à la confiance qu'il reverra le temple du Seigneur.

Dans un sens spirituel, le Psalmiste exprime les sentiments de l'humanité qui, exilée, par le péché, de Dieu et du ciel, soupire après le Rédempteur promis.

Sur les lèvres du prêtre, le psaume traduit la piété d'une âme qui souffre d'être détournée de Dieu par les attraits ou par les préoccupations d'un monde pervers ou profane et adresse un appel confiant à la lumière et à la puissance d'en-haut pour demeurer plus complètement et plus fidèlement attachée à son Dieu.

me ; quia (nam) tu es, Deus, fortitudo mea (refugii mei).

» Mais me voici obligé de vous demander : O mon Dieu, pourquoi m'avez vous repoussé ; pourquoi suis-je condamné à me traîner tristement sur les sentiers de la vie, sous les coups de mes ennemis ? — *Quare me repulisti et quare tristis incedo dum affligit me inimicus ?*

» J'ai eu tort de ne pas assez contempler les clartés de vos divins enseignements. Faites-moi voir la lumière de votre vérité, afin qu'elle me guide et me conduise sur les cimes de votre sainte montagne et m'introduise dans vos tabernacles. — *Emitte lucem tuam et veritatem tuam : ipsa me deduxerunt et adduxerunt (ipsae me ducent et introducent) in montem sanctum tuum et in tabernacula tua.*

» Et je monterai encore à l'autel de mon Dieu, j'irai au Dieu qui donne à mon âme les tressaillements de la joie. Et alors, Dieu, mon Dieu, je vous confesserai et chanterai vos louanges. — *Et introibo ad altare Dei, ad Deum qui laetificat juventutem meam (ad Deum laetitiae exultationis meae). Confitebor tibi in cithara Deus, Deus meus.*

» Réponds-moi, ô mon âme, pourquoi m'accables-tu et pourquoi t'agites-tu, pareille aux flots de l'océan ? Place en Dieu ton espoir, car je Le louerai encore, Lui que je regarde comme mon Sauveur et

mon Dieu. — *Quare tristis es, anima mea et quare conturbas me ? Spera in Deo quoniam adhuc confitebor illi, salutare vultus mei et Deus meus.*

« Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; gloire à la Trinité sainte maintenant comme dans l'origine des temps et à toujours dans les siècles éternels. Ainsi soit-il. — *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto ; sicut erat in principio et nunc et semper et in saecula saeculorum. Amen.* »

HUITIÈME ENTRETIEN

MISSION DU PRÊTRE, MESSAGER DE DIEU AUPRÈS DE L'HUMANITÉ

I. — Les charges du ministère pastoral

II. — Conditions de succès du ministère pastoral

HUITIÈME ENTRETIEN

MISSION DU PRÊTRE, MESSAGER DE DIEU AUPRÈS DE L'HUMANITÉ

Sacerdotem etenim oportet offerre, benedicere, praeesse, praedicare et baptizare.
Le prêtre a pour mission d'offrir le sacrifice, de répandre les bénédictions, de gouverner, de prêcher et de baptiser. (PONT. ROM).

Le prêtre remplace le Christ auprès des hommes.

Lorsque les anges furent chargés d'annoncer au monde qu'un Sauveur lui était né, on leur entendit chanter en chœur : « *Gloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bonae voluntatis* [1]), — Gloire dans les hauteurs à Dieu et, sur terre, paix aux hommes qui sont l'objet des complaisances divines.»

Durant le cours de sa vie mortelle, notre Sauveur Jésus ne se départit jamais de ce divin programme. De la crèche au Calvaire, il n'y a pas un instant où

1) Luc, II, 14.

Il ne vérifiât la parole par laquelle Il déclarait qu'en tout et toujours Il plaisait à son Père : « *Quia ego quae placita sunt ei, facio semper* [1]) ; » pas un, où Il ne vérifiât le récit de l'évangéliste, qui résume son histoire en disant de Lui qu'Il passa parmi les hommes en semant le bien sur ses pas, en guérissant tous les blessés de notre pauvre société humaine : « *Pertransivit benefaciendo et sanando omnes* [2]). »

Prêtres, nous avons accepté la mission de poursuivre l'accomplissement de la double tâche assumée par Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, fait homme pour le salut du monde.

Dans un précédent entretien, nous avons vu comment, par l'entière consécration de notre vie au service de Dieu et spécialement par l'oblation du saint sacrifice de la Messe et par l'exercice de la prière, que saint Benoît appelait par excellence l'œuvre divine, « *opus Dei* », nous pouvons et devons glorifier Dieu au nom de l'humanité.

Plan du présent entretien.

Aujourd'hui, nous nous appliquerons à considérer la seconde partie du programme sacerdotal : « Nous tenons la place du Christ, — *Pro Christo ergo legatione fungimur* [3]), » nous nous chargeons de

1) Joan , VIII, 29.
2) Act. Ap., X, 38.
3) II Cor., V, 20.

son ministère de bienfaisance auprès de nos frères.

Le Pontifical romain, énumérant nos fonctions sacerdotales, nous disait : « *Sacerdotem etenim oportet offerre, benedicere, praeesse, praedicare et baptizare.* »

L'offrande du sacrifice et la bénédiction sous forme de louange religieuse concernent notre ministère auprès de Dieu ; l'offrande du sacrifice propitiatoire et du sacrifice d'impétration, la bénédiction donnée à l'humanité au nom de Dieu, la conduite des âmes dans les voies du salut, la prédication de l'Évangile et l'administration des sacrements concernent notre mission auprès des hommes, notre ministère pastoral dans l'acception spéciale du mot.

Dans une première partie de cet entretien, nous définirons ces *charges du ministère pastoral ;* dans la seconde partie, nous indiquerons les *conditions de succès* de ce bienfaisant ministère.

Le précepte de S. S. Pie X.

Dans l'Encyclique *E supremi,* que, dès son avènement au siège pontifical, il adressa au monde, le Pape Pie X prononça à votre adresse, chers Curés et Vicaires, une parole bien encourageante. Assurément, le Chef de l'Église ne dédaigne ni la science religieuse ni même la science profane dont, mieux que personne, il mesure l'influence sur nos contemporains. Mais c'est votre ministère de charité,

pasteurs des âmes, qu'il range en première ligne. « *Celare haud possumus, quin etiam apertissime profitemur, primas Nos semper delaturos iis, qui, quamvis sacras humanasque disciplinas minime praetereunt, proxime nihilosecius animorum utilitatibus se dedant, eorum procuratione munerum, quae sacerdotem deceant divinae gloriae studiosum.* »

N'appréciez-vous pas comme l'auguste Pontife, appuyés sur votre expérience journalière, la grandeur de votre mission sociale et ne reconnaissez-vous pas avec lui que le sort de nos paroisses est en vos mains ?

Feu Mgr Cartuyvels, dont vous avez senti palpiter l'âme apostolique, avait coutume de graduer la religion des fidèles en se référant à la vertu de leurs pasteurs. Donnez-moi, disait-il, un prêtre saint, ses ouailles seront ferventes ; est-il vertueux, ses ouailles seront bonnes ; n'est-il que bon, les fidèles seront médiocres, et lorsque le pasteur lui-même n'est que médiocre, les âmes qu'il devait conduire à la sainteté ne sont, pour la plupart, que tièdes ou relâchées.

« Père saint, gardez vos fils, sanctifiez-les. — *Pater sancte, serva eos... sanctifica eos* [1]). »

Chers Confrères, édifions-nous les uns les autres,

1) Joan., XVII, 11, 17.

prions les uns pour les autres afin de susciter des saints qui sanctifient l'Église.

Ames pieuses, qui pourriez entendre un écho de ces conférences pastorales, priez Dieu de vous donner de saints pasteurs.

Esprit de sainteté, envoyez à vos ministres votre souffle créateur et ils renouvelleront la face de la terre. « *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terrae.* »

I. — Les charges du ministère pastoral

Les fonctions sacerdotales d'après le Pontifical romain.

Avant de poursuivre notre entretien, lisons ensemble, avec le pieux désir d'en extraire la moelle, ce texte si riche d'enseignements du Pontifical romain qui nous fut appliqué le jour où nous reçûmes la prêtrise :

« *Consecrandi, filii dilectissimi, in Presbyteratus officium, illud digne suscipere, ac susceptum laudabiliter exequi studeatis. Sacerdotem etenim oportet offerre, benedicere, praeesse, praedicare et baptizare. Cum magno quippe timore ad tantum gradum ascendendum est, ac providendum, un coelestis sapientia, probi mores, et diuturna justitae observatio ad id electos commendent. Unde Dominus praecipiens Moysi, ut septuaginta viros de universo Israël in adju-*

torium suum eligeret, quibus Spiritus sancti dona divideret, suggessit : Quos tu nosti, quod senes populi sunt. Vos siquidem in septuaginta viris, et senibus signati estis ; si per Spiritum septiformem. Decalogum legis custodientes, probi et maturi in scientia similiter et opere eritis. Sub eodem quoque mysterio, et eadem figura in novo Testamento Dominus septuaginta duos elegit, ac binos ante se in praedicationem misit, ut doceret verbo simul et facto, ministros Ecclesiae suae, fide et opere debere esse perfectos, seu geminae dilectionis, Dei scilicet et proximi virtute fundatos. Tales itaque esse studeatis, ut in adjutorium Moysi et duodecim Apostolorum, Episcoporum videlicet catholicorum qui per Moysen, et Apostolos figurantur, digne, per gratiam Dei eligi valeatis. Hac certe mira varietate Ecclesia sancta circumdatur, ornatur et regitur ; cum alii in ea Pontifices, alii minoris ordinis Sacerdotes, Diaconi, et Subdiaconi, diversorum ordinum viri consecrantur ; et ex multis, et alternae dignitatis membris unum corpus Christi efficitur. Itaque, filii dilectissimi, quos ad nostrum adjutorium, fratrum nostrorum arbitrium consecrandos elegit, servate, in moribus vestris, castae et sanctae vitae integritatem. Agnoscite quod agitis ; imitamini quod tractatis, quatenus, mortis Dominicae mysterium celebrantes, mortificare membra vestra a vitiis et concupiscentiis omnibus procuretis.

Sit doctrina vestra spiritualis medicina populo Dei ; sit odor vitae vestrae delectamentum Ecclesiae Christi; ut praedicatione, atque exemplo aedificetis domum, id est, familiam Dei, quatenus nec nos de vestra provectione, nec vos de tanti officii susceptione damnari a Domino, sed remunerari potius mereamur. Quod ipse nobis concedat per gratiam suam. Amen. »

Vous l'avez donc entendu : voici vos fonctions sacerdotales : « Offrir le saint Sacrifice, bénir, régir, prêcher, administrer les sacrements. — *Sacerdotem etenim oportet offerre, benedicere, praeesse, praedicare et baptizare.* »

L'Oblation du sacrifice de la Messe.

Sacerdotem oportet offerre : le prêtre a pour mission d'offrir le sacrifice.

Le rite sacrificiel, général parmi les peuples, est essentiellement la reconnaissance du domaine souverain de l'Être suprême sur sa création, mais il est aussi une œuvre rédemptrice de nos âmes coupables. Écoutez les enseignements de la Liturgie : « Chaque fois que se renouvelle, par la célébration des saints Mystères, le souvenir de l'Hostie du sacrifice, l'œuvre de notre rédemption s'accomplit. — *Quoties hujus hostiae commemoratio celebratur, opus nostrae redemptionis exercetur* [1]). »

1) Dominica nona post Pentecostem.

Le rituel du Lévitique reconnaît parmi les sacrifices d'animaux l'holocauste, l'hostie pacifique, le sacrifice « pour le péché », « pour la coulpe », et n'ignore pas les sacrifices d'impétration.

L'hymne *Gloria in excelsis* discerne nettement quatre fins du saint Sacrifice de la Messe : la louange et l'adoration, « *laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te ;* » l'action de grâces, « *gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam;* » l'expiation, « *qui tollis peccata mundi, miserere nobis;* » l'impétration, « *suscipe deprecationem nostram* ».

Aussi l'Église impose-t-elle au prêtre qui a charge d'âmes l'obligation de célébrer la Messe tous les jours solennels de l'année liturgique, à l'intention du peuple confié à sa sollicitude pastorale.

Laissez-moi ici tirer de mes souvenirs de jeunesse une leçon, presque un reproche.

Un conseil aux chefs de paroisse : la Messe solennelle du Dimanche pour les ouailles.

N'oubliez-vous pas, parfois, qu'à l'autel aussi, à l'autel surtout, vous avez charge d'âmes ?

Les prêtres qui guidèrent mes premiers pas dans la vie spirituelle furent assurément des hommes de grand mérite et je n'ai garde d'oublier la reconnaissance que je leur dois ; mais cette auréole même de dignité et de vertu dont s'entoure dans ma mémoire leur souvenir me rend d'autant plus surprenant le fait que jamais, à ma connaissance, ils ne nous ont expresssément appelés à nous joindre

à eux, le dimanche à la grand'Messe, pour offrir en union avec eux, en expiation de nos péchés de la semaine écoulée, aux fins d'obtenir des grâces nouvelles pour la semaine qui s'ouvrait, la *Missa pro populo*.

Quel puissant moyen d'association, cependant, que cette Messe solennelle chantée par le pasteur pour ses ouailles !

Le jour du Seigneur, votre peuple est en fête. Les plus pauvres prennent ce qu'ils appellent, avec une simplicité joyeuse, leurs habits du dimanche. Les travaux cessent dans les champs. Les usines — à quelques exceptions près — se ferment. Les petits enfants précipitent leurs pas sur le chemin de l'église à côté de leurs parents chrétiens. Le sanctuaire le plus modeste du plus humble de nos villages s'est paré des ornements que garde précieusement son trésor. Et de même que le père de famille qui a peiné toute la semaine, loin des siens, se reposera tout à l'heure au milieu d'eux à la place d'honneur de la table familiale, de même le bon pasteur qui souffre parfois si douloureusement de se sentir seul dans sa populeuse paroisse, se trouvera aujourd'hui au confessionnal, à l'autel, en chaire, tout proche de ses enfants bien-aimés, entouré d'eux, avide de faire monter, cette fois, leurs prières et leurs aspirations au-dessus des vulgarités inévitables de leur vie

matérielle, de leur faire oublier, si possible, un jour, ne fût-ce qu'une heure, leurs préoccupations cuisantes du lendemain. « *Sursum corda.* — chers paroissiens, les cœurs en haut ! » Oh ! que ne peuvent-ils vous répondre partout en chœur : « Nous les faisons monter vers le Seigneur, — *Habemus ad Dominum.* »

La pratique du chant collectif.

Mes chers Curés, mes chers Vicaires, quelques-uns d'entre vous, je le sais, sont surpris de l'insistance que je mets à vous demander d'associer vos fidèles, au moyen du chant collectif, à la célébration des saints Mystères. Croyez-le bien, je ne cède pas à un pieux caprice, dont vous auriez à payer inutilement les frais. Mais en chacune de vos paroisses, je vois en raccourci et j'admire la communion des saints. Or, je ne sais s'il est rien de plus réconfortant que ce dogme catholique. Dès l'origine du Christianisme, les « appelés » s'organisèrent en sociétés, en « églises », « Ἐκκλησίαι » et nous voyons saint Paul leur recommander de s'encourager mutuellement à l'amour et au service de Dieu par des hymnes et des cantiques spirituels chantés en commun. « *Commonentes vosmetipsos psalmis, hymnis et canticis spiritualibus, in gratia cantantes in cordibus vestris Deo*[1]). »

1) Col., III, 16.

La première fois que le peuple fut admis à chanter les Vêpres en la Métropole de Malines, un ouvrier, au sortir de l'office, traduisait en son langage le sentiment que voulait éveiller saint Paul : « Des camarades qui ont chanté ensemble, disait-il, ne connaissent plus le respect humain. » « Ils oublient leurs querelles, disait saint Ambroise, leurs cœurs se rapprochent, ils se disposent à se pardonner. Qui donc pourrait garder rancune à celui avec qui il a uni sa voix dans une même prière à Dieu ? Assurément il y a un lien puissant d'unité dans le concert auquel participe tout un peuple ! Il y a plusieurs cordes d'inégale longueur à la harpe, mais en vibrant à l'unisson elles forment une seule symphonie. — *Psalmus dissidentes copulat, discordes, offensos reconciliat. Quis enim non remittat ei, cum quo unam ad Deum vocem emiserit ? Magnum plane unitatis vinculum, in unum chorum totius numerum plebis coire ! dispares citharae nervi sunt, sed una symphonia* [1]). »

A quoi tient la puissance des congrès ? D'où vient la force impulsive des pèlerinages ? Pourquoi parle-t-on, à bon droit, d'une psychologie des foules qui atteste dans les groupements collectifs un

1) S. Ambrosii, *Enarrationes in XII Psalmos Davidicos*. Praefatio.

jeu de forces qui, isolées, n'entraîneraient pas les individus ? C'est que, par le fait de leur rapprochement, de leur contact en communauté, les hommes s'influencent réciproquement et tirent de cette réciprocité même un accroissement d'énergie. Dans le monde des âmes, aussi bien que dans la nature matérielle, le courant électrique ne traverse que les conducteurs réunis en un même circuit. Mes chers Coopérateurs, je vous en supplie donc, au nom des intérêts les plus chers de vos paroisses, soyez dociles à la voix auguste de Pie X qui vous demande de l'aider à rétablir dans les traditions populaires le chant collectif des fidèles. Ne soyez plus, le dimanche, un étranger au milieu de votre troupeau. Du haut de la chaire, vous demandez qu'il écoute votre prône et vous avez raison ; que de l'autel, aussi, il entende votre voix et qu'avec vous, il célèbre la Messe que vous chantez pour lui ; qu'avec vous, *ore, mente, corde,* de bouche, d'esprit et de cœur, il bénisse Dieu, Le remercie, L'invoque et Le supplie. N'eussiez-vous pas d'autre argument, le vœu de notre saint Père le Pape, auquel avec une humble confiance je joins le mien, devrait vous suffire. L'expérience vous prouverait bientôt, à la condition que vous la pratiquiez avec une volonté docile, aimante et courageuse, que la participation plus active de l'assemblée des fidèles à vos offices

religieux resserrerait l'unité de vos paroisses, y développerait le sentiment de la communion des saints et attacherait plus étroitement vos ouailles à leur pasteur. Puisse-t-il en être ainsi. *Fiat Fiat !*

Sacerdotem oportet benedicere : le prêtre doit bénir. Je ne reviendrai plus sur la bénédiction considérée comme une forme du culte rendu à Dieu, ni même sur l'importance de la prière du pasteur pour les besoins spirituels et temporels de son troupeau. Aisément, de vous-mêmes, vous appliquerez à la récitation de votre saint Office, au chant des vêpres et du salut dans vos paroisses, les recommandations que nous venons de vous adresser sur le soin à prendre en vue d'associer votre troupeau à la Messe pour le peuple et aux exercices du culte en commun.

Porter au peuple la parole du bon pasteur.

La « *bénédiction* » dont j'ai encore à vous parler est celle qu'au nom du bon Dieu, le prêtre est chargé de porter à son peuple, celle que Jésus-Christ s'offrait à donner à tous ceux qui souffrent quand Il leur disait : « Êtes-vous dans la peine, vous sentez-vous accablés, venez à moi et je vous rendrai des forces et du courage. — *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* [1]). »

Que de misères, mes chers Amis, de par le

1) Matth., XI, 28.

monde ! Que d'âmes qui gémissent ! Que de cœurs et de corps meurtris ! Combien de paralysés, étendus sur le bord de la fontaine de Bethsaïda, attendant que l'ange vienne agiter l'eau de la piscine et qu'un homme charitable les descende dans le bain salutaire !

Vous êtes, par devoir d'état, le consolateur attitré de tous ces malheureux. A vous de leur « dire la bonne parole, — *dicere bene, benedicere* », qui doit relever ceux qui sont tombés dans le péché, soulager et encourager ceux qui ont peine à porter leur croix.

Le spectacle des misères morales de notre pauvre humanité est affligeant, sans doute, mais ne doit pas trop nous surprendre. Nous représentons Jésus-Christ, son œuvre est devenue notre œuvre. Or, ne savons-nous pas qu'Il est venu principalement pour les pécheurs ? « *Non veni salvare justos sed peccatores. Veni quaerere et salvum facere quod perierat* [1]). » Il est médecin, dit-Il ; le médecin n'est-il pas pour les malades, « *pro male habentibus* » ?

Il est le bon Pasteur : les brebis qui s'égarent, Il les aime au point que, pour en sauver une, Il court à sa recherche dans les montagnes, abandonnant momentanément les quatre-vingt-dix-neuf brebis de son troupeau fidèle. « *Quis ex vobis homo, qui habet*

1) Luc, XIX, 10.

centum oves, et si perdiderit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quae perierat, donec inveniat [1]) ? »

Les premiers chrétiens, héritiers immédiats de l'esprit de Notre Seigneur, n'eurent pas, dans les catacombes et dans leurs premiers sanctuaires, de plus cher symbole que celui du Pasteur ramenant sur ses épaules la brebis perdue ou rappelant à Lui du geste et du regard son cher troupeau.

Le zèle des âmes.

Notre devoir pastoral nous est donc tracé. Aussi bien, n'est-ce pas ainsi que vous le comprenez tous ? Le motif qui détermina principalement votre vocation, n'était-ce pas le zèle des âmes ? Recevoir juridiction et être constitué de droit un sauveur d'âmes, n'est-ce pas, à vos yeux, tout un ?

Ce qui se passe dans les cieux, se répercutera dans votre cœur d'apôtre ; chaque fois que vous ramènerez au bercail une brebis égarée, vous goûterez une joie plus vive que celle à laquelle vous avait habitué votre troupeau fidèle. Cette joie délicate vaut bien les sacrifices qu'elle vous coûte. Priez pour vos pauvres pécheurs. Dites à leur intention votre bréviaire. Célébrez pour eux la Messe. Faites, pour leur conversion, le Chemin de la Croix. Invoquez pour leur salut la sainte Vierge Marie, le

1) Luc, XV, 4.

refuge des pécheurs. Jeûnez, faites pénitence pour obtenir de la miséricorde divine leur retour au bercail : car il y a de ces esprits mauvais que l'apôtre ne bannit qu'à la condition de joindre le jeûne à la prière. « *Hoc genus in nullo potest exire, nisi oratione et jejunio* [1]). »

Associez-vous des âmes apostoliques.

Associez à votre apostolat les âmes pieuses. Sainte Thérèse, je vous le rappelais tantôt, avait coutume de dire à ses filles qu'elles demeuraient au-dessous de leur tâche aussi longtemps qu'elles n'avaient pas compris leur rôle d'auxiliaires des évêques et du clergé. Qu'est, en effet, l'Église, sinon l'épouse du Christ? Or, l'épouse est-elle à la hauteur de son rôle aussi longtemps qu'elle n'entre pas dans les vues de son époux, qu'elle ne les comprend pas, qu'elle n'a pas à cœur de les seconder dans toute la mesure de son pouvoir ?

Vous avez, dans chacune de vos paroisses, quelques âmes privilégiées, vos vicaires, des religieux, des religieuses, un instituteur, une institutrice qui comprennent leur mission, un père, une mère de famille, des jeunes gens, des jeunes filles, des enfants d'élite : demandez donc hardiment leur concours. Inspirez-leur le sentiment *catholique,* c'est-à-dire la sainte ambition de répandre autour d'eux,

1) Marc, IX, 28.

de communiquer au monde, par l'ardeur de leur charité, par l'offrande de leurs prières et de leurs sacrifices, le bienfait des lumières et des grâces chrétiennes dont la bonne Providence les a si abondamment gratifiés. « *Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur* [1] ? — Le Christ a allumé sur la terre un foyer : que veut-Il sinon de le voir propager partout, à travers le monde, sa lumière et sa chaleur ? »

« Si j'avais déjà un pied dans le Ciel, disait un jour le Curé d'Ars au Frère Athanase, et qu'il me fût dit de retourner sur la terre pour y travailler à la conversion des pécheurs, j'y retournerais volontiers. Et s'il fallait y demeurer jusqu'à la fin du monde, se lever à minuit et souffrir comme je souffre, j'y resterais de grand cœur. »

Saint Ignace de Loyola eût mieux aimé, disait-il, supposé que Dieu lui en laissât le choix, une prolongation d'existence au service des âmes, avec tous les risques de son salut personnel, qu'une mort immédiate avec la possession assurée du paradis.

Pour attirer les pécheurs, aimez-les ; pour leur prouver votre amour, faites-leur du bien.

Chers Confrères, pour attirer les pécheurs à Jésus-Christ, il faut les aimer, et pour leur prouver que vous les aimez, il faut leur faire du bien. L'occa-

1) Luc, XII, 49.

sion vous manque-t-elle d'exercer ce ministère de charité ?

Que de souffrances de tous genres, n'est-il pas vrai, autour de vous ? Les indigents, les malades ; les ménages troublés, divisés ; les gens qui attendent de vous un conseil, une recommandation, une démarche ; les pauvres honteux ; les ouvriers sans travail ; les malheureux aigris, en révolte contre la société ; les agonisants ; les maisons en deuil : grand Dieu, que de misères dans cette vallée de larmes, *in hac lacrymarum valle ?* Et qui, plus que vous, est le réservoir où elles viennent aboutir ? Les hommes pensent si peu à vous faire part de leurs joies, il semble qu'ils ne se ressouviennent de vous que sous le poids de la peine ! Dans le succès, au fait, ils se suffisent ; ils ne se retournent vers vous que lorsqu'ils ont besoin de chercher du secours. Ne les jugeons pas trop sévèrement : qui de nous n'en agit pas ainsi avec le bon Dieu ? « *Confitemur in correctione quod egimus : obliviscimur post visitationem quod flevimus* [1]). »

Réjouissez-vous plutôt de ce qu'il plaise à la divine Providence de vous ouvrir par la voie de la douleur l'accès aux profondeurs des âmes et de vous

1) Oratio ab Urbano VIII Papa edita.

permettre d'y répandre l'huile bienfaisante de votre compatissance.

Soyez compatissants.

Faites-vous tout à tous. Que le monde éprouve et admire la souplesse de votre charité. « Elle enfante les uns, disait saint Augustin, condescend aux faiblesses des autres ; elle s'applique à édifier ceux-ci, redoute de blesser ceux-là ; elle s'incline vers les uns, se redresse devant les autres ; tantôt douce, tantôt sévère, elle n'a d'inimitié envers personne, elle a pour tous des entrailles de mère. — *Et quia eadem omnibus debeatur caritas, non eodem modo est omnibus adhibenda medicina ; ipsa eadem caritas alios parturit, cum aliis infirmatur ; alios curat aedificare, alios contremiscit offendere ; ad alios se inclinat, ad alios se erigit ; aliis blanda, aliis severa, nulli inimica, omnibus mater* [1]). »

Voilà le premier secret de l'action charitable : *compatir*. « Qui est faible, que je ne sente sa faiblesse ; qui vient à tomber, que je n'en éprouve une cuisante douleur ? disait le grand Apôtre, — *Quis infirmatur et ego non infirmor ; quis scandalizatur et ego non uror* [2]) ? »

Soulagez matériellement et moralement toutes les misères.

La plupart d'entre vous ne sont pas riches et, le fussiez-vous, votre fortune ne suffirait pas au soulagement matériel de toutes les misères qui font

1) S. Aug. *de Catechizandis rudibus*, cap XV.
2) Cor, XI, 29.

appel à votre générosité. Mais si faibles que soient vos ressources, vous pouvez tous y joindre une affection sincère, un désir vrai de soulager, une parole pénétrante de réconfort, un regard de compassion qui ne trompe pas, un regret senti d'être impuissant à faire davantage.

Lorsque le divin Maître nous dit d'aller à Lui pour chercher chez Lui un soulagement à nos peines, Il ne nous promet pas de nous ôter à bas des épaules le fardeau de nos croix. Car Il nous avertit par ailleurs que les heureux, dans l'acception vraie qu'Il se fait et qu'Il nous prêche du bonheur, sont ceux qui pleurent. « Vous ne seriez point mes disciples, ajoute-t-Il, si vous ne consentiez à marcher sur mes traces, porteurs de votre croix. — *Et qui non bajulat crucem suam et venit post me, non potest meus esse discipulus* [1]). »

« Quoi que vous fassiez, donc, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ ; où que vous alliez, plus haut, plus bas, plus loin, plus près, vous aurez à souffrir. — *Non potes effugere, quocumque cucurreris... Converte te supra, converte te infra ; converte te extra, converte te intra ; et in his omnibus invenies crucem* [2]). »

---

1) Luc, XIV, 27.
2) Lib. II, cap. XII, 4.

Ceux-là trompent criminellement le peuple qui lui promettent le paradis sur terre. Nous qui sommes les détenteurs de la vérité évangélique et qui ne voulons ni ne pouvons tromper personne, nous irons donc à l'ouvrier, au pauvre, à l'infortuné en lui disant, non pas à la façon des charlatans : « Je supprimerai votre mal, » mais avec Notre-Seigneur : « Je vous soulagerai ; » non pas, à la façon des exploiteurs ambitieux : « Je vous aiderai à la condition que vous deveniez mon esclave, » mais avec saint Paul : « Moi qui vous aide, je reste votre obligé. — *Graecis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum* [1]). »

Les pauvres que vous aurez secourus seront vos introducteurs au Ciel.

Vous êtes, de fait, leurs obligés, chers Confrères, car au dire de Notre-Seigneur lui-même les pauvres, dont vous avez le privilège de secourir la pauvreté, deviendront un jour vos amis et vos introducteurs dans le royaume des cieux : « *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut, cum defeceritis, recipiant vos in aeterna tabernacula* [2]). »

Cela dit, cependant, n'oubliez pas que la charité se révèle par les œuvres : « *Filioli mei, non diligamus verbo aut lingua sed opere et veritate* [3]). »

Soyez généreux.

Dans la mesure où vous le pouvez, soyez donc

1) Rom., I, 14.
2) Luc, XVI, 9.
3) Ia Joan., III, 18.

généreux. Vous ne l'ignorez pas, il n'est pas de travers qui nuise autant à la réputation du prêtre que l'amour de l'argent. Fort heureusement, ce travers est quasi inouï dans notre excellent clergé. Cependant, la libéralité, comme toute vertu, a ses degrés et l'on peut dire, en thèse générale, que la confiance accordée au pasteur grandit et se fortifie dans la mesure où il donne à son peuple des gages meilleurs de son désintéressement.

Je blesserai peut-être la modestie d'une conscience exceptionnellement délicate, mais je ne résiste pas au désir de vous citer, pour votre édification, ce trait héroïque : la première transformation d'une paroisse, naguère encore fort indifférente, de notre diocèse date du jour où le curé, témoin attendri de la ruine d'une famille à la suite d'un incendie, se défit sur-le-champ de son propre mobilier et l'abandonna tout de bon aux malheureux en détresse.

Le peuple sent la charité du Christ à travers de pareils actes de dévouement.

Quel est, d'ailleurs, l'éloge que l'Église fait en tout premier lieu de ses prêtres, lorsqu'elle les place sur les autels ? « *Beatus vir,* dit-elle, *qui inventus est sine macula et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic et laudabimus eum ? Fecit enim mirabilia in vita sua... Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sancto-*

rum [1]). — Heureux l'homme dont la vie fut sans tache, qui n'eut pas la passion de l'argent et ne fit reposer ni sur la fortune, ni sur les trésors, ses espérances ! Montrez-nous donc ce héros, afin que nous le louangions ? Car assurément il a dans sa vie opéré des merveilles... Ses libéralités défraieront les entretiens de tous dans les assemblées religieuses. »

Guidez le peuple chrétien dans les voies du salut.

Sacerdotem oportet praeesse. Le prêtre doit marcher en tête du peuple chrétien.

Le pasteur est le guide naturel de son troupeau. Il doit le conduire dans les voies du salut. Or, les âmes ont chacune leur liberté, leurs qualités et leurs défauts, naturels ou acquis ; et c'est toutes et chacune d'elles que le prêtre doit éclairer, encourager ou reprendre, mener du mal au bien, du bien au mieux, du mieux au parfait. Il le doit par sa parole, il le doit surtout par son exemple.

Tâche délicate et compliquée ! Qu'elle demande de science, de vertu, de prudence !

Le chef d'une paroisse doit connaître ses paroissiens. Le *Liber status animarum.*

Le père de famille doit observer ses enfants, l'éducateur ses élèves, étudier leurs travers, deviner leurs intentions, apprécier leurs ressources, afin de tirer de chacun d'eux le meilleur parti possible. Le chef d'une paroisse est le père et l'éducateur de chacun

1) Eccli., XXXI, 8-9, 11.

de ses paroissiens. Lui aussi doit s'appliquer à les connaître à fond, chacun à part et chacun dans ses relations avec l'ensemble de l'organisation paroissiale. Dans sa parabole du Bon Pasteur, le divin Maître veut que le conducteur de ses troupeaux spirituels connaisse d'assez près ses brebis pour appeler chacune d'elles par son nom « *Et proprias oves vocat nominatim et educit eas* [1]), » et pour remarquer aussitôt les vides, s'il vient à s'en produire dans la bergerie. L'Église s'inspirant de ces divins enseignements, prescrit au Recteur de chaque paroisse d'avoir et de tenir à jour un *Liber status animarum* où s'inscrivent, au fur et à mesure du développement de la vie paroissiale, les naissances spirituelles, les premières communions, les confirmations, les communions pascales, les mariages, les décès ; où s'inscriraient aujourd'hui la fréquentation des écoles et des catéchismes par les jeunes enfants, la participation des jeunes gens et des jeunes filles aux patronages et aux congrégations, celle des hommes faits ou des femmes aux associations professionnelles, aux œuvres religieuses ou sociales de tous genres dans lesquelles se traduit si puissamment le zèle de notre admirable clergé

1) Joan., X, 3.

paroissial. Relisez, chers Confrères, et méditez, je vous prie, ces trois lignes du Rituel romain :

« *Familia quaeque distincte in libro notetur, intervallo relicto ab unaquaque ad alteram subsequentem, in quo, sigillatim scribantur nomen, cognomen, aetas singulorum, qui ex familia sunt, vel tamquam advenae in ea vivunt.*

» *Qui vero ad sacram Communionem admissi sunt, hoc signum, in margine e contra habeant :* C.

» *Qui sacramento Confirmationis sunt muniti, hoc signum habeant :* Chr.

» *Qui ad alium locum habitandum accesserint, eorum nomina subducta linea notentur.*

» *Describatur quis, et quae, et cui Sacramenta ministraverit, quando quis mortuus fuerit, et ubi sepultus* [1]). »

Complétez ces brèves indications par celles que nécessite, à l'heure présente, la complexité des intérêts en jeu dans vos paroisses, et demandez-vous s'il existe un moyen plus pratique et plus simple de réaliser votre devise de bon pasteur : « *Ego sum pastor bonus et cognosco meas et cognoscunt me meae* [2]). — Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Quel heureux moyen de vous obliger

---

1) Rit. Rom., tit. X, cap. VI et VII.
2) Joan., X, 14.

vous-mêmes à vous mettre en relations fréquentes avec chacune de vos familles, à avoir l'œil toujours ouvert sur leurs besoins spirituels, à tenir votre zèle toujours en éveil ! Nos voisins de Hollande, dont l'esprit pratique est si universellement apprécié, considèrent la rédaction et la tenue d'un *Liber status animarum* comme le plus impérieux et le plus indispensable devoir du ministère paroissial. Que chacun de nos curés emploie ses soirées d'hiver à cette œuvre d'identification, qu'il distribue le travail à ses vicaires, dans les paroisses qui comprennent plusieurs quartiers, et le gouvernement des âmes y trouvera une sage et durable garantie.

Notre responsabilité est grave.

En vérité, chers Confrères, nous assumons avec la charge pastorale une bien lourde responsabilité. Chacune des âmes de notre famille spirituelle a droit à notre sollicitude ; du salut ou de la perte de chacune d'elles nous rendrons compte à Dieu ; vous êtes aussi compris parmi les conducteurs d'âmes dont il est écrit : « *Ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri* [1]). — La garde des âmes leur est confiée et ils auront à rendre compte de leur sort final. » « Et si vous voulez évaluer le prix que notre divin Sauveur attache à chacune d'elles, considérez, dit saint Augustin, ce qu'Il

1) Hebr. XIII, 17.

les a payées à la justice de son Père : Il a versé son sang pour elles. Est-il une valeur comparable à celle du sang de l'Homme-Dieu ? — *Quaeritis quid emerit ? Videte quid dederit, et invenietis quid emerit. Sanguis Christi pretium est. Tanti quid valet* [1] ? »

Vos fidèles ont reçu de la munificence divine qui un talent, qui deux, qui cinq, qui dix talents ou davantage, et Dieu nous demande de les précéder tous dans les voies de la perfection. « *Sacerdotem oportet praeesse.* » Notre-Seigneur est la Voie, la Vérité et la Vie, nous Le représentons parmi les hommes et nous sommes, par conséquent, inférieurs à notre tâche si nous n'avons pas la sainte hardiesse de dire aux plus parfaits comme aux débutants : « Prenez modèle sur moi, comme je prends modèle moi-même sur le Christ. — *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* »

Nous devons tendre à la perfection.

N'êtes-vous pas parfois tentés de penser que la perfection est l'idéal du religieux et que vous n'êtes pas tenus de porter votre ambition aussi haut ?

Erreur profonde ! Saint Thomas d'Aquin, dont la parole est toujours si mesurée, enseigne au contraire que le religieux, qui n'est pas dans le sacerdoce, ne doit, pour répondre à sa vocation, que

1) S. Aug., *Tract. CXX in Joann.* Cf. *Officium Pretiosissimi sanguinis,* in 3° Noct.

tendre à la perfection, tandis qu'au prêtre, la dignité de son ordre et de son rôle de conducteur d'âmes commande la perfection même. « Le sacrement de l'Ordre, dit expressément le saint Docteur, destine aux fonctions les plus hautes celui qui le reçoit, il le voue au service du Christ lui-même vivant dans le sacrement de nos autels : aussi l'âme du prêtre doit-elle être plus sainte que celle du religieux. — *Si religiosus ordine careat, sicut patet de conversis religiosorum, sic manifestum est excellere praeeminentiam ordinis quantum ad dignitatem quia per sacrum ordinem aliquis deputatur ad dignissima ministeria quibus ipsi Christo servitur in sacramento altaris ; ad quod requiritur major sanctitas interior, quam requirat etiam religiosus status* [1]). »

Je ne vous cite pas ces paroles sans un sentiment de confusion, car elles me rappellent ce qu'ajoute le saint Docteur, à savoir : que si le prêtre doit être « *perfectus* », l'évêque, le consécrateur des prêtres doit être « *perfector* », « *episcopi se habent ut perfectores* [2]), » un principe de perfection pour ses ouailles et pour son clergé. C'est, du reste, ce que vous voulez bien demander à Dieu pour lui, lorsque vous lui faites la charité de cette belle prière : « *Deus omnium fidelium Pastor et rector, famulum tuum...*

1) *Sum. theol.* 2ª 2ªe, q. 184, art. 8, C.
2) *Ibid.*, art. 7, C.

propitius respice, da ei quaesumus, verbo et exemplo quibus praeest proficere ut ad vitam una cum grege sibi credito perveniat sempiternam. »

Vous êtes ici environ trois cents ; durant six semaines, vos confrères viendront tour à tour au pied de cette chaire ; oh ! puissions-nous ne jamais nous séparer ; puissions-nous nous entr'aider tous par la parole et par l'exemple, afin qu'un jour, tous, sans une exception, vous entourés de vos troupeaux respectifs et nous avec vous, nous parvenions au bonheur de la vie éternelle !

Prenez autorité sur vos ouailles.

Prenez autorité sur vos ouailles.

Et, à cet effet, soyez les premiers à avoir foi à l'autorité dont vous êtes investis. Ni vos talents ni vos mérites ne doivent former votre principal point d'appui : mais ayez foi au mandat que l'Église, au nom de Dieu lui-même, vous a confié ; au pouvoir qui vous a associé, moyennant le caractère indélébile que le sacrement de l'ordre vous a imprimé, au suprême sacerdoce du Christ ; à la grâce sacramentelle sur laquelle vous pouvez toujours compter, chaque fois que vous voudrez, par la ferveur de votre zèle, la ranimer dans votre âme. « *Resuscites gratiam Dei quae est in te, per impositionem manuum mearum* [1]). »

1) II Tim., I, 6.

Nous n'avons pas la foi, mes chers Amis, nous n'avons pas la foi ! Si nous l'avions plus vive, plus ferme, plus constante, il n'est pas de succès que nous ne remportions ! Ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est notre divin Sauveur qui, encourageant ses apôtres, leur déclarait : « *Amen, amen dico vobis, qui credit in me opera quae ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet* [1]). »

Mais rappelez-vous qu'elle ne vous est donnée que pour le service d'autrui.

Croyez donc à votre autorité : mais ne vous méprenez pas sur son caractère. Elle ne vous est pas donnée pour vous, pour votre profit ou à votre honneur, elle est uniquement au service d'autrui, « *Dei enim minister est tibi in bonum* [2]). » « Chez les nations païennes, les rois dominaient leurs sujets et les traitaient en esclaves ; parmi vous, au contraire, dit le divin Maître, celui qui est le plus élevé en dignité se comportera comme le plus humble, celui qui est le premier se fera le serviteur des autres. — *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic ; sed qui major est in vobis, fiat sicut minor ; et qui praecessor est sicut ministrator* [3]). »

L'autorité n'est donc qu'un moyen de se dévouer davantage à ceux sur qui elle s'exerce et c'est pour ce motif que, depuis quatorze siècles, le plus haut

1) Joan., XIV, 12.
2) Rom., XIII, 4.
3) Luc, XXII, 26.

représentant de l'autorité dans l'Église, le Pape, s'intitule publiquement le serviteur des serviteurs de Dieu. « *Servus servorum Dei.* »

Prenez exemple sur le Pape Pie X.

Voulez-vous voir réunies en un exemple vivant les qualités maîtresses d'un homme d'autorité : tournez les yeux vers Rome.

Pie X ne connaît qu'un idéal, le bien des âmes, qu'il s'attache à retremper dans le Christ.

Pour les servir, il a renoncé à sa propre indépendance.

Pour chacune d'elles, il a la bonté tendre d'une mère, « *Tanquam si nutrix foveat filios suos* [1]), » mais il a pour toutes l'inflexible fermeté d'un père éclairé et fort.

Et à la force avec laquelle il exerce, tranquille, son pouvoir, il joint, sans forfanterie ni obstination, une constance inébranlable.

Il connaît sa voie, regarde le but et le poursuit avec une indéfectible et sereine persévérance. *Fac secundum exemplar.* Regardez et copiez le modèle.

Le devoir de la prédication.

Sacerdotem oportet praedicare. — Le prêtre doit prêcher.

Oui, chers Confrères, le premier devoir des Apôtres et de leurs successeurs est de répandre

1) Thessal., II, 7.

dans le monde les enseignements divins, de prêcher l'évangile à toute créature : « *Euntes in mundum universum, praedicate evangelium omni creaturae* [1]). » « Dociles à cette mission, les Apôtres se mirent en route, dit l'Évangile, et s'en allèrent prêcher partout, avec l'aide de Dieu, qui se plaisait à accréditer leur parole par les témoignages de sa toute-puissance. — *Illi autem profecti praedicaverunt ubique, Domino cooperante* et *sermonem confirmante sequentibus signis* [2]). »

A vous aussi donc, appelés à partager la charge des évêques et à seconder leur ministère « *in adjutorium Moysi et duodecim apostolorum, Episcoporum videlicet catholicorum electi,* » incombe la mission d'apporter, par vos enseignements, le remède spirituel aux maux dont souffre le peuple de Dieu ; à vous d'édifier vos frères par votre prédication aussi bien que par vos exemples. « *Sit doctrina vestra spiritualis medicina populo Dei... ut praedicatione atque exemplo aedificetis familiam Dei.* »

Quelques avis pratiques sur la prédication.

Nous ne ferons qu'effleurer aujourd'hui ce grave sujet : il est d'une telle importance qu'il mérite d'être traité à part *ex professo*. Nous espérons y revenir en une autre circonstance. Nous nous bor-

1) Marc, XVI, 15.
2) Ibid , V, 20.

nerons à vous résumer ici quelques avis pratiques sans développer les considérations sur lesquelles ils s'appuient.

Formez-vous à l'art de l'élocution.

Votre rôle de prédicateurs doit vous déterminer, vous surtout jeunes Confrères, à cultiver votre voix, à soigner votre diction, à vous exercer à l'élocution. La formation du jeune homme dans les Humanités est défectueuse. Il semble, à consulter le programme des études littéraires, que l'homme mûr qu'elles préparent n'ait d'autre rôle social que d'écrire. Tandis qu'en fait ceux qui écrivent sont l'exception, ceux qui parlent sont la généralité. Appliquez-vous donc à parler, c'est-à-dire à donner à votre pensée une expression nette, spontanée, personnelle, vivante. La puissance communicative de votre langage est à ce prix. Le public est las de la rhétorique ; il ne supporte qu'avec impatience et sans profit des phrases plus ou moins également balancées, péniblement assimilées par la mémoire et redites sans sentiment ou avec une chaleur factice le jour de la répétition finale du discours. La parole publique est l'expression naturelle d'une conviction sentie que l'orateur veut faire passer de son âme dans l'âme de ses auditeurs. Le verbe matériel n'est qu'un véhicule et ne peut ni occuper ni retenir pour lui-même l'attention. L'orateur sacré, plus que tout autre, doit s'effacer pour laisser librement passer les enseigne-

ments divins, dont il n'est que l'interprète. Plus son langage approchera de la candeur et de la transparence du cristal, moins il mettra d'obstacles à la propagation des rayons de la vérité divine, plus il sera ce « *fidelis sermo et omni acceptione dignus* [1] », discours fidèle absolument digne de l'accueil des assemblées chrétiennes, que saint Paul recommandait à son disciple Timothée.

Exercez-vous donc à la parole, de façon à en devenir maître et à ne pas devoir sacrifier, au moment capital de la prédication religieuse, à des efforts embarrassants d'expression matérielle la foi et l'ardeur de l'amour qui vous anime.

Comment se préparer à un sermon.

Supposé que vous ne vous sentiez pas entravé par les préoccupations troublantes du langage extérieur, recueillez-vous, méditez devant Dieu votre sujet, considérez-le avec foi, croyez-y vous-même, éprouvez-en le premier l'action bienfaisante ; et alors, lorsque l'amour de la vérité que vous vous préparez à prêcher vous montera au cœur, lorsque, sous la poussée de votre zèle pour la gloire de Dieu, pour la sanctification de son saint Nom, pour l'extension de son règne, pour l'accomplissement de sa volonté trois fois sainte, vous vous sentirez heureux de pouvoir communiquer à autrui les sen-

1) I Tim , IV, 9.

timents qui vibrent en vous, alors, mais alors seulement écrivez votre sermon. Écrivez-le aussi vivement que vous le pourrez, sans vous soucier beaucoup des incorrections possibbles de votre langage, des redites dans lesquelles vous tomberez, des déviations que vous apporterez sans doute, chemin faisant, à votre plan primitif. Le plan doit être une aide, il ne peut être un étau. Écrivez ainsi une fois, deux fois, trois fois même au début de votre ministère, et, si possible, d'une traite, la trame de votre discours. Vous n'aurez pas besoin d'apprendre par cœur votre rédaction ni de vous imposer la charge pénible de la reproduire invariablement devant votre auditoire. Le fait que votre pensée a été intégralement écrite, sous la chaleur de l'inspiration, doit vous prouver que vous possédez, bien que vous n'en ayez pas actuellement conscience, le moyen de l'exprimer, que ce moyen repose toujours dans le trésor de votre mémoire habituelle et que, au moment voulu, il en surgira à votre appel et avec toute la fraîcheur d'un nouveau-né.

La préparation lointaine de l'orateur sacré est l'esprit d'oraison.

Ce qui importe donc surtout, chers Confrères, pour la formation d'un orateur sacré, c'est la préparation lointaine, c'est-à-dire l'esprit d'oraison, l'union de l'âme avec Dieu, le réveil de la foi, de la confiance, de l'amour, le désir de convertir son

auditoire à l'acceptation de la vérité et de la loi auxquelles soi-même l'on s'est amoureusement soumis. Au moment d'aller au peuple annoncer l'Évangile, le diacre demande comme première grâce la pureté du cœur. « Purifiez mon cœur, dit-il au Dieu tout-puissant, purifiez mes lèvres, afin que je sois capable de prêcher, comme il convient, votre Évangile. — *Munda cor meum ac labia mea, omnipotens Deus !... ut sanctum Evangelium digne valeam nuntiare.* » Et le prêtre qui le bénit, lui répond : « Que le Seigneur habite votre cœur et règne sur vos lèvres, afin que vous soyez en état d'annoncer dignement son Évangile. — *Dominus sit in corde tuo et in labiis tuis : ut digne et competenter annunties Evangelium suum : in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* Amen. »

Considérez dans ces sentiments de piété, je vous prie, l'éloquence sacrée, et au nom de Dieu, appuyé sur les divins exemples de Notre-Seigneur dans l'Evangile, sur la tradition desPères, sur la pratique des Saints, sur les recommandations récentes de Pie X dans son admirable encyclique *Acerbo nimis*, l'on est fondé à vous promettre que, fussiez-vous aussi dépourvu de génie et de culture littéraire que l'était le Curé d'Ars, vous ferez des merveilles, c'est-à-dire que vous vous épargnerez des éloges stériles sur les fleurs d'élégance de votre verbe, mais que

vous apprendrez à votre auditoire attentif et émotionné à mieux connaître, à mieux aimer, à mieux servir Dieu. Vous toucherez votre auditoire, parce que vous vous adresserez *à lui,* et vous ne parlerez point, dans le vide, à un auditoire imaginaire, au-dessus ou à côté des auditeurs en chair et en os qui attendent impatiemment que vous les nourrissiez de la parole de Dieu.

Une brève instruction chaque dimanche.

Soyez assidus à faire, conformément aux statuts diocésains, votre brève instruction, chaque dimanche, à chacune des Messes de votre paroisse ; faites votre prône à la Grand'Messe. Ayez une série spéciale d'allocutions pour vos congrégations de l'après-midi, pour vos catéchismes de persévérance, pour vos patronages, pour les cercles où se réunissent les hommes qui, parfois, hélas ! ne connaissent plus guère le chemin de l'église.

Préparez bien la lecture des documents épiscopaux.

Préparez toujours avec soin la lecture des documents que l'autorité religieuse vous invite à communiquer à vos paroissiens. L'art de la lecture est très délicat et ne se pratique avec succès que moyennant une préparation très attentive.

La parole écrite.

Aux ressources de la parole parlée, joignez le secours de la parole écrite. Les formes de diffusion de la bonne presse sont variées : bulletins paroissiaux, tracts, bibliothèques, journaux sérieux, vous avez à votre disposition mille moyens : votre

zèle éclairé discernera parmi ceux-ci lesquels répondent le mieux aux besoins spéciaux de vos chers paroissiens.

Reste à dire quelques mots de la dernière des fonctions sacerdotales indiquées par le Pontifical romain : l'administration des sacrements. Ici aussi nous serons forcément très bref.

L'administration des sacrements.

Sacerdotem oportet baptizare. — Le prêtre doit administrer le baptême et, d'une façon générale, les sacrements.

Vous vous acquittez tous, je le sais, de ces fonctions saintes avec ponctualité et avec zèle. Il est donc superflu de vous rappeler les devoirs que vous impose à ce sujet notre sainte Liturgie.

Réveillez votre foi; ne vous laissez pas distraire par l'accoutumance.

Mais il est toujours utile de vous inviter à réveiller votre foi. Les sacrements sont des signes sensibles d'une invisible grâce qu'ils confèrent à l'âme par une action mystérieuse. Vus du dehors, ils ne disent rien à l'âme religieuse. L'observateur qui n'a pas le bonheur d'avoir la foi les prendrait pour des choses vulgaires à côté desquelles nous passons vingt fois le jour sans prendre la peine de les regarder. Je me trompe, l'expérience sensible nous incline à n'y voir que ce qu'elles nous apparaissent. Même le plus auguste sacrement, la très sainte Eucharistie, n'est, pour une âme incroyante

ou pour une âme croyante mais inattentive, que l'équivalent de notre pain journalier.

Visus, tactus, gustus in te fallitur,
Sed auditu solo tuto creditur :
CREDO *quidquid dixit Dei filius;*
Nil hoc verbo veritatis verius.

C'est ce *Credo* qui nous est commandé. Oui, je crois, sur la parole de mon Dieu, aux réalités invisibles, surnaturelles, dont les dehors sacramentels ne sont que le signe sensible. Si déjà avant de m'adresser à Dieu dans la prière, un acte de préparation recueillie s'impose à moi : « *Ante orationem praepara animam tuam et noli esse quasi homo qui tentat Deum* [1]) », à combien plus forte raison dois-je raviver ma foi avant de me mettre sous la dépendance immédiate du prêtre suprême, Notre Seigneur Jésus-Christ, pour recevoir son influx surnaturel et pour communiquer aux âmes, par la vertu des paroles que j'articulerai et du geste que j'accomplirai, le recouvrement de la grâce santifiante ou son accroissement ! Prêtre, vous n'êtes jamais plus effectivement, plus pleinement prêtre qu'à ce moment précis. Et vous vous laisseriez négligemment distraire ! et vos yeux erreraient aux alentours ! et vos

1) Eccli , XVIII, 23.

oreilles seraient ouvertes à des propos profanes, à de futiles conversations ! et vos mains, imprégnées de l'huile sainte, ne seraient pas conduites par un besoin de respect ! Oh ! pensez-y. Je sais bien que le laisser-aller, le sans-gêne que les fidèles, trop peu conscients peut-être de l'empire néfaste qu'exerce souvent sur nous, malgré nous, la routine, nous reprochent parfois avec amertume, ne sont jamais par vous délibérément voulus ; mais ils devraient être délibérément évités. Il y a des péchés par action, il y en a aussi par omission. Vous n'ignorez pas le bien considérable exercé et sur les fidèles et même sur les incroyants en France, chez nous, en Angleterre, en Allemagne, par la simple démonstration qu'y donnent journellement les fils de saint Benoît de la majesté du culte catholique. Indépendamment de la prédication orale et des autres fonctions du ministère pastoral, le seul spectacle de la gravité religieuse de leurs cérémonies liturgiques, l'harmonie de leur ordonnance d'ensemble, le fini de chaque détail, la piété convaincue des officiants, attirent les âmes et leur suggèrent tantôt un premier désir d'élévation religieuse, tantôt des élans de divine charité. Dans chaque paroisse, chaque prêtre a le pouvoir de remplir, pour sa part, cette prédication muette. Ne la négligez pas : elle dispose délicatement les cœurs à recevoir, avec une

Nécessité de la gravité religieuse.

docilité pieuse, l'autre prédication, parfois plus austère, qui fait appel au devoir et au sacrifice. Traitez donc toujours saintement les choses saintes : « *Sancta sancte,* » autant par zèle que par religion.

Trois recommandations pratiques.

Que tout, dans votre extérieur, atteste indubitablement la sincérité de votre foi. Et, à ce propos, laissez-moi vous rappeler ces trois recommandations pratiques que je vous ai faites antérieurement ; la première des trois vous regarde, les deux autres concernent les fidèles :

A la Messe, quand vous faites, devant le Saint Sacrement, une génuflexion, restez un instant à genoux : « *genuflexus adorat* » dit la rubrique.

Habituez les fidèles à regarder la Sainte Hostie, le Précieux sang, lorsque vous les élevez pour les leur faire adorer : il leur serait utile de traduire leur adoration en cette prière indulgenciée : « *Dominus meus et Deus meus.* »

Puis, au *Domine non sum dignus*, ne permettez pas aux fidèles de s'asseoir : rappelez-leur, aussi souvent qu'il le faudra, pour les corriger de leur vicieuse habitude, que « les trois coups de sonnette » annoncent l'approche de la communion du prêtre sous les deux espèces et les invitent, donc, à faire avec lui une communion de désir, si pas la communion sacramentelle.

La propreté et l'hygiène à l'église.

Votre foi vous fera apercevoir aussi dans les observances de la propreté et de l'hygiène, une autre forme de votre respect religieux. Ne tolérez pas, aux fonts baptismaux, dans les bénitiers, dans les confessionnaux, dans le mobilier, dans la tenue du personnel inférieur de l'église une négligence qui nous choquerait dans une maison bien tenue. Écartez de vos sacristies des vêtements sacerdotaux que les bienséances sociales vous obligeraient à remiser s'ils devaient servir à un usage profane ; avec une sainte indignation, rejetez de la table d'autel un linge dont vous n'oseriez couvrir la table profane où vient s'asseoir un ami.

Habituez-vous à regarder la flamme de la lampe du sanctuaire comme l'expression des ardents désirs que votre cœur adresse au Saint Sacrement quand vos occupations ou les nécessités de la vie vous empêchent d'être personnellement en sa présence.

Le confessionnal et la visite des malades.

Attendez discrètement vos pénitents au confessionnal plutôt que de vous y faire attendre.

Ayez du respect pour les Saintes Huiles.

Visitez fréquemment vos malades, mais plus volontiers encore quand ils sont en danger de mort et regardez comme un devoir de charité de leur faciliter l'ouverture de leur conscience en leur procurant l'occasion de voir plus d'un prêtre, au cours de leur dernière maladie.

Telles sont donc, d'après le Pontifical romain, les principales obligations de votre ministère pastoral.

Quelles sont les dispositions intérieures qui, de votre part, en assureront le succès ?

II. — Conditions de succès du ministère pastoral

Le Pontifical romain réclame du prêtre une sagesse céleste ; une vie sainte qui s'appuie sur des mœurs irréprochables et sur une longue habitude des vertus morales, et qui se traduit par la perfection de la charité envers Dieu et envers le prochain ; la communauté d'action avec l'évêque ; enfin, une confiance illimitée dans la toute-puissance de la grâce.

La sagesse du prêtre doit être surnaturelle.

Une sagesse céleste, cœlestis sapientia. — Chers Confrères, le sacerdoce n'est ni une profession ni un art humain, il est un ministère surnaturel. Ni le talent ni l'effort n'y suppléent la grâce. Le bon vouloir, l'empressement naturel y suffisent moins encore qu'à la vie chrétienne du simple fidèle : le prêtre a continuellement besoin de la miséricorde de Dieu.

« *Non volentis neque currentis, sed miserentis est Dei* [1]). » L'oraison, l'étude des sciences sacrées sont les sources indispensables de sa formation intellectuelle. La science spéculative ne lui suffit pas, s'il n'y joint celle des choses divines qui lui fait aimer, savourer *(sapor, sapidus, sapientia)* la vérité sur laquelle il doit se prononcer devant le monde.

Nous réservons pour une autre circonstance les conseils que nous voudrions vous adresser concernant l'étude de l'Écriture Sainte, des diverses branches de la théologie, particulièrement de la théologie ascétique ou mystique.

Nous ne reparlerons plus ici de l'oraison, si capitale qu'en soit l'importance : vous voudrez bien vous référer à ce que nous en avons dit de-ci de-là dans les Entretiens précédents et dans le volume adressé « *A mes Séminaristes* ».

Le prêtre doit mener une vie sainte et pénitente.

La sainteté de la vie, probi mores. — Le Pontifical romain requiert du prêtre l'honnêteté des mœurs, « *probi mores,* » une longue pratique de toutes les vertus morales dont l'ensemble constitue la justice, « *diuturna totius justitiae observatio,* » la perfection dans le langage et dans l'action, « *verbo et opere perfectus,* » la double charité envers Dieu et envers

1) Rom., IX, 16.

le prochain, « *gemina dilectio,* » une vie, enfin, dont le parfum réjouisse l'Église du Christ : « *Sit odor vitae vestrae delectamentum Ecclesiae Christi.* » Nous résumons tous ces traits d'un mot : la sainteté de la vie.

Les temps sont difficiles, chers Confrères, le ministère paroissial est laborieux et il n'est pas rare d'entendre des prêtres actifs et généreux laisser échapper ce cri de découragement : « Il n'y a décidément rien à faire, j'ai tout tenté sans réussir en rien ; ma paroisse décline, c'est à désespérer ! »

Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet et je regrette de ne pouvoir vous entretenir *ex professo* du danger du découragement. Mais, tout au moins, dites-vous qu'aucun effort n'est perdu devant Dieu ; que le succès invisible, qui d'ores et déjà vous est assuré dans le plan divin, ne se traduira visiblement que là et au moment où il plaira à la Providence de le faire éclater ; qu'au jugement du divin Maître, vous n'êtes peut-être encore ni assez défiants de vous-mêmes ni assez confiants en Lui pour recevoir déjà l'abondance de grâces et de mérites qu'Il vous destine. Mais, quoi qu'il en soit de ces considérations et à supposer que votre insuccès soit réel, écoutez la réponse que fit un jour le saint Curé d'Ars à un confrère dont les doléances égalaient les vôtres. « Mon cher Confrère, lui dit le

saint Curé, vous dites que « vous avez tout fait sans » réussir » : en êtes-vous bien sûr ? Vous avez prié, oui ; vous avez travaillé, oui encore ; mais avez-vous fait pénitence ? Avez-vous jeûné et veillé ? »

Non, mes chers Amis, la Croix de Jésus-Christ n'a rien perdu de son empire ; elle est toujours, comme au temps de saint Paul, une folie pour les incroyants, un scandale pour les Juifs, mais aussi une « vertu divine — *Dei virtus* » pour celui qui a la foi, une foi sincère, logique, agissante. « *Nos autem praedicamus Christum crucifixum, Judaeis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam ; ipsis autem vocatis Judaeis atque Graecis Christum Dei virtutem et Dei sapientiam* [1]). »

La pénitence est la condition du succès de l'action pastorale.

Il n'y a pas deux façons d'être chrétien ; le disciple ne doit pas être mieux traité que son Maître. « Ne devrions-nous pas rougir, disait saint Bernardin de Sienne, de flatter nos membres délicats, quand notre Chef est couronné d'épines ? »

Tant que nous n'avons pas appris aux fidèles la loi de la pénitence chrétienne ; tant que nous-mêmes, qui prêchons en paroles l'Évangile, n'avons pas mis notre vie en harmonie avec la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ et avec celle des Saints ; tant que la pauvreté, la sobriété, le désintéressement, le

1) I Cor., I, 23, 24.

support généreux sinon le culte de la douleur, la patience sinon la sérénité dans les humiliations ne commencent pas à faire corps avec notre existence morale et apostolique, nous n'avons pas le droit de reprocher à Dieu nos insuccès, en Lui disant : « Seigneur, vous nous avez trompés. »

Oh! je le sais, ce langage est austère et vous êtes peut-être tentés de lui appliquer l'exclamation proférée par Pierre en une autre circonstance : « *Durus est hic sermo et quis potest eum audire* [1]) ? — Ce langage est dur : qui est capable de l'écouter ? »

Mais il ne s'agit pas de savoir quelle impression naturelle nous fait éprouver l'Évangile ; il s'agit uniquement de savoir si ce que je rappelle est l'Évangile et si l'Évangile est vrai. Qui de vous pourrait en douter ? Qui oserait, à genoux devant un crucifix, contester la loi chrétienne de la mortification ?

C'est l'impression naturelle qui est décevante ; c'est le Christ qui a raison, et vous n'avez, pour raffermir votre sens chrétien à cet égard, qu'à faire le Chemin de la Croix ou à lire, avec une attention réfléchie, les deux chapitres de l'Imitation de Jésus-Christ intitulés : *De paucitate amatorum crucis Jesu. — De regia via sanctae crucis* [2]), et alors vous com-

1) Joan., VI, 61.
2) Lib. II, cap. XI et XII.

prendrez que la Croix ne bannit pas de l'âme, mais lui apporte, à condition qu'elle soit docile à la grâce, la paix, une paix dont la sérénité triomphe de tous les sentiments contraires de la nature.

La sobriété ; danger des boissons alcooliques.

Oh ! que de santés altérées, compromises, qu'un régime plus sobre eût protégées ! Que de vies abrégées par ce maudit alcool absorbé, non pas grossièrement sans doute, dans des excès d'ivrognerie que les plus vulgaires bienséances sociales répudient, mais à petites doses, fréquemment répétées, qui infiltrent lentement le poison dans les veines, troublent l'équilibre général de l'organisme, épaississent l'intelligence et finalement matérialisent tout l'être humain !

Comment combattriez-vous avec chance de succès cet horrible fléau alcoolique, si vous n'aviez pour lui que des sourires de complaisance ?

J'écris ces lignes au jour de la fête de saint Louis de Gonzague, cet angélique jeune homme dont aucun souffle malsain ne ternit jamais la pureté virginale : il jeûnait, cependant, se flagellait, macérait son corps chétif. « Si nous ne l'avons pas suivi dans son innocence, nous dit l'Église, ne l'imiterons-nous pas du moins dans sa vie pénitente ? — *Innocentem non secuti, paenitentem imitemur.* » Et dans l'offertoire de sa Messe, elle nous rappelle l'avertissement religieux du psalmiste :

« Qui gravira la montagne du Seigneur ? Qui se tiendra debout en son sanctuaire ? — *Quis ascendet in montem Domini ? Aut quis stabit in loco sancto ejus ?* Celui dont les mains sont sans tache et le cœur sans souillure. — *Innocens manibus et mundo corde.* »

Les mortifications des Saints.

Défions-nous ici, chers Confrères, d'un sophisme pernicieux : quand on nous parle des effrayantes mortifications des Saints ; quand on nous dit, par exemple, que le saint Curé d'Ars se contentait des morceaux de pain séchés et souillés qui avaient traîné dans la besace des mendiants ; que son régal coutumier consistait en pommes de terre cuites à l'eau et qu'il mangeait froides sans condiment, ou en une tasse de lait avec un croûton de pain sec ; que son lit n'était qu'une paillasse dans laquelle, souvent, il mettait une planche et que son sommeil ordinaire était réduit à trois heures ; qu'il portait un cilice, se meurtrissait avec des chaînes de fer, au point que son linge était toujours ensanglanté et que son corps, « son cadavre », comme il l'appelait, était couvert de plaies ; quand on nous parle de ces choses, nous avons aussitôt, pour nous défendre, une réponse toute prête : « *Admiranda, non imitanda,* disons-nous. — Ce sont des traits extraordinaires que l'on admire, mais qui ne sont pas à imiter. »

Assurément, l'héroïsme n'est pas demandé à tout le monde. Ces pénitences, dont la simple image nous donne le frisson, on ne peut même sagement les pratiquer que pour obéir à une inspiration spéciale et sous la réserve formelle du contrôle d'un guide expert et autorisé. Aussi ne vous propose-t-on pas les austérités de saint François d'Assise, de saint Charles Borromée, de saint Alphonse de Liguori, du Curé d'Ars, pour être d'emblée imitées en bloc par les débutants que nous sommes dans les voies de la pénitence, mais afin de nous donner la mesure de la distance qui nous sépare de ceux que l'Église sur ses autels offre à notre culte. Les pénitences extraordinaires des Saints ne sont pas l'œuvre de leurs premiers essais. C'est souvent au terme de leur noble carrière qu'ils les pratiquèrent dans leur effrayante rigueur. On ne nous demande pas de commencer par où ils ont fini. Mais est-ce une raison pour ne pas avoir au moins l'ambition de finir par où ils ont commencé ? Est-il raisonnable de nous refuser à entrer dans la voie au bout de laquelle nous voyons briller l'éclat de leur sainteté, sous le prétexte que nous ne nous sentons pas d'ores et déjà le courage d'y pousser aussi loin et d'y marcher aussi résolument qu'eux ?

Saint Alphonse de Liguori s'était engagé par vœu à ne jamais perdre un instant. Nous l'admirerons,

nous n'oserons l'imiter ; soit, c'est entendu. Mais la sainte hardiesse de cet infatigable travailleur ne troublera-t-elle pas au moins la conscience de ceux qui, l'oreille fermée aux appels attendris du divin Sauveur des âmes, cèdent coup sur coup de longues heures en pâture à la frivolité de lectures sans profit, à des flâneries indolentes, à des visites sans but, à de stériles bavardages, au jeu, à de fastidieuses séances de table ou de tabagie, que la loyauté ne permet même pas d'appeler des délassements ?

Comment nous devons profiter de leur exemple.

Obéissons à notre grâce du moment présent, suivons son attrait, avançons au jour le jour ; « à chaque jour sa peine — *sufficit diei malitia sua* [1]) » ; encourageons-nous, dès l'aurore, à entretenir en nous un cœur pur, viril et à mâter la chair par la tempérance dans le boire et dans le manger.

Sint pura cordis intima,
Absistat et vecordia;
Carnis terat superbiam
Potus cibique parcitas.

Et rappelons-nous, le soir encore, la loi de la sobriété et de la vigilance chrétienne : « *Fratres, sobrii estote et vigilate.* »

Le prêtre doit briller par sa vertu, par sa foi et

1) Matth., VI, 34.

par sa fidélité à la confesser ; il doit s'alléger les membres par le jeûne, s'il veut trouver place au banquet du paradis.

Virtute clarus et fide,
Confessione sedulus,
Jejuna membra deferens
Dapes supernas obtinet 1)

Coopérez attentivement à l'action de l'évêque.

La coopération attentive à l'action de l'évêque : « *Sint providi cooperatores ordinis nostri.* » — Vous venez donc d'entendre quelles sont, selon le Pontifical romain, les deux premières conditions de succès du ministère pastoral : une sagesse surnaturelle, des mœurs saintes. Il faut, en outre, que les prêtres travaillent en union avec leur évêque : ils ont leur place marquée à ses côtés ; ils sont, de droit, ses *associés*, ses *coopérateurs*. « *Electi ad eorum (Pontificum) societatis et operis adjumentum.* »

Le Pontifical romain rappelle qu'à l'origine les évêques étaient seuls héritiers des prérogatives du ministère apostolique. Mais, de même que Moïse avait dû s'adjoindre soixante-dix conseillers pour pouvoir plus aisément, avec leur concours, conduire la multitude dans le désert ; de même qu'Aaron reçut l'aide de ses fils Eleazar et Ithamar, de même

1) Off. Conf. non Pont. ad Laudes.

les successeurs des Apôtres, les évêques, conscients de leur insuffisance, ont la joie de voir se placer providentiellement à leurs côtés des prêtres, en nombre d'autant plus grand qu'eux-mêmes, dans le sentiment de leur faiblesse, en éprouvent davantage le besoin. « *Quapropter infirmitati quoque nostrae, Domine, quaesumus, haec adjumenta largire, qui quanto fragiliores sumus, tanto his pluribus indigemus.* » Et tous, alors, prêtres et évêque, chacun à son rang, forment ensemble les membres d'un même corps mystique, le Christ. « *Ex multis, et alternae dignitatis membris unum corpus Christi efficitur.* »

« Car, disait saint Ignace d'Antioche dans son admirable lettre aux Éphésiens, de même que Jésus-Christ, le lien infrangible de la vie de l'Église, est l'expression de la pensée du Père, de même, à leur tour, les évêques, qui se sont partagé les différents territoires du globe, expriment la pensée de Jésus-Christ.

» Aussi devez-vous, ajoute-t-il, vous attacher à la direction de votre évêque, ainsi que vous le faites d'ailleurs. Car votre clergé, qui est célèbre, digne de Dieu, s'adapte à son évêque, comme les cordes d'une lyre au support qui les réunit. Aussi l'accord de vos pensées et la symphonie de vos cœurs chantent-ils Jésus-Christ. Et il faut que tous vous

vous associiez à ce concert, il faut que, par la consonance de vos sentiments, prenant à l'unisson le ton que Dieu vous donne, vous chantiez d'une même voix par Jésus-Christ à la gloire du Père, afin que le Père vous entende et que, à la vue du bien que vous faites, Il vous reconnaisse pour les membres de son Fils [1]). »

A qui plus directement qu'à nous s'adresse le vœu exprimé par Notre-Seigneur dans le discours que l'on peut regarder comme le testament de son divin cœur : « *Ut sint unum!* — Puissent-ils ne faire qu'un entre eux tous, comme Vous, mon Père, et moi ne faisons qu'un ! »

Rappelez-vous les engagements pris le jour de votre consécration.

Lorsque la cérémonie de votre ordination sacerdotale touchait à sa fin, ne vous rappelez-vous pas que c'est en serrant paternellement vos mains jointes

1) Etenim Jesus Christus, inseparabilis nostra vita, sententia patris est, ut et episcopi, per tractus terrae constituti, sententia Jesu Christi sunt.

Unde decet vos in episcopi sententiam concurrere, quod et facitis. Nam memorabile vestrum presbyterium, dignum Deo, ita coaptatum est episcopo, ut chordae citharae. Propter hoc ex consensu vestro et concordi caritate Jesus Christus per concordiam, melos Dei recipientes in unitate, cantetis voce una per Jesum Christum Patri, quo et vos audiat et agnoscat ex iis quae bene operamini, membra esse vos filii ipsius. Utile itaque est, in immaculata unitate vos esse, ut et semper participetis Deo. — S. Ignatii Antiocheni, Epi ad Ephesios, IV (Opera Patrum Apostolicorum, Ed. Funck, I, p. 177. Tubingae, 1881).

dans les siennes que l'évêque vous a demandé si vous consentiez à lui promettre à lui et à ses successeurs respect et obéissance : « *Promittis mihi et successoribus meis reverentiam et obedientiam ?* »

Vous étiez à genoux, en ce moment, conscient d'accomplir un acte religieux et, vous aussi, laissant reposer les mains avec une filiale confiance dans celles de votre évêque, vous lui avez dit, et vous ne le regrettez pas, n'est-ce pas : « *Promitto.* — Oui, je vous le promets. »

Vous n'avez pas oublié cette solennelle promesse et vous vous rappelez aussi avec quelle foi dans votre loyauté l'évêque s'est ensuite adressé à vous pour vous dire que, désormais, il vous traiterait en amis et que son ministère n'aurait donc plus de secret pour vous. « *Jam non dicam vos servos, sed amicos, quia omnia cognovistis quae operatus sum in medio vestri.* »

Fidèles à vos engagements, dociles à l'esprit de cette solennelle promesse et aussi à l'esprit de l'Église qui, une dans sa hiérarchie sacrée, emprunte son autorité non aux injonctions de la masse, mais à une délégation authentique faite par son Chef aux Douze et à leurs successeurs, vous faites bien de vous regarder, chers Confrères, comme les coopérateurs obéissants, confiants, zélés de votre évêque ; c'est en vous acquittant de

votre mieux de la charge qu'il vous a confiée, que vous vous assurerez la récompense du bonheur éternel. « *Sint providi cooperatores ordinis nostri... ut bonam rationem dispensationis sibi creditae reddituri, aeternae beatitudinis præmia consequantur.* »

Demandez enfin le secours de la grâce.

Le secours de la grâce. « *Quod Deus vobis concedat per gratiam suam.* » — Toutes ces qualités, que l'Église vous suppose, tous ces efforts qu'elle vous demande ne suffiraient cependant pas, mes chers Amis, pour assurer le succès de votre mission et nous devons toujours nous rappeler, avec humilité, l'enseignement suprême qui se dégage de toutes les pages de l'Évangile. Elles nous prêchent le dogme de la Rédemption, l'institution des Sacrements, la Liturgie des Ordinations : le ministère apostolique est, dans ses origines, dans sa destination et dans son exercice, une œuvre essentiellement surnaturelle, et le prêtre ne peut donc fructueusement l'accomplir qu'à titre d'instrument de la grâce du Saint-Esprit. « Il n'y a que Dieu, dit saint Paul, qui nous mette à la hauteur de notre tâche. — *Sufficientia nostra ex Deo est* [1]). »

La grâce est indispensable : nous ne sommes rien par nous-mêmes.

Ne vous fiez pas au sentiment de votre valeur personnelle, ne dédaignez pas ceux dont les mérites

1) 2 Cor., III, 5.

et les œuvres sont moins apparents que les vôtres. Rappelez-vous à temps le pharisien de l'Évangile : il est en contemplation devant sa vertu ; il exploite la piété au profit de son orgueil et bénit Dieu de l'avoir fait meilleur que les autres. Il jeûne deux fois la semaine, il paie la dîme de tous ses biens et il juge, après cela, de l'avers de sa vie par l'éclat de son revers.

Le publicain ne se réclame d'aucune bonne action ; il demeure confondu au seuil du temple, n'ose lever les yeux vers le ciel et, se frappant la poitrine, crie au secours : « O Dieu, ayez pitié de moi, le pécheur. — *Deus, propitius esto mihi peccatori* [1]). »

Or, c'est le publicain qui s'en retourne justifié ; car, conclut le divin Maître, tout qui s'élève sera humilié, tandis que l'homme, même coupable, qui s'abaisse, sera exalté. « *Dico vobis descendit hic justificatus in domum suam ab illo ; quia omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.* »

La mortification et le détachement que vous pratiquerez aplaniront les voies à la prise de possession de votre âme par la grâce, suivant la parole d'Isaïe que prêchait dans la région du Jourdain le Précurseur du Messie : « *Omnis vallis implebitur et*

1) Luc, XVIII, 9-14. Le texte grec porte l'article défini « le pécheur », μοι τῷ ἁμαρτωλῷ.

omnis mons et collis humiliabitur [1]) ; » mais seul le divin Paraclet a le pouvoir de vous sanctifier. Aussi l'Église déclare-t-elle qu'elle attend de la bénédiction du Saint-Esprit et d'une vertu infuse la grâce nécessaire au ministère sacerdotal : « *Super hos famulos tuos benedictionem Sancti Spiritus et gratiae sacerdotalis infunde virtutem,* » dit-elle ; puis, après avoir longuement énuméré les qualités et les services qu'elle réclame d'eux, elle couronne ses enseignements par ce simple vœu : « *Quod Deus vobis concedat per gratiam suam.* — Que Dieu, par sa grâce, vous accorde de remplir votre mission. »

Et, chaque matin, à l'autel, les prêtres rediront, en se frappant la poitrine, cette humble prière : « Et à nous, vos ministres, pécheurs mais confiants dans la multitude de vos miséricordes, accordez-nous libéralement une petite place dans la compagnie de vos saints Apôtres et Martyrs et de tous vos Saints : si nous Vous demandons de nous admettre à partager leur sort, ce n'est pas que nous osions, devant votre justice, nous réclamer de notre mérite, mais c'est que nous Vous savons large dans vos pardons. — *Nobis quoque peccatoribus famulis tuis, de multitudine miserationum tuarum sperantibus, partem aliquam et societatem donare digneris cum tuis Sanctis*

1) Luc, III, 6.

Apostolis et Martyribus... et omnibus sanctis tuis : intra quorum nos consortium, non aestimator meriti, sed veniae, quaesumus, largitor admitte. Per Christum Dominum nostrum [1]). »

CONCLUSION

Mettez-vous à l'œuvre tout de suite et généreusement.

Au moment de conclure ce long entretien, j'éprouve une inquiétude : Ne vous ai-je pas écrasés ?

N'avez-vous pas l'impression que l'on vous demande trop de choses et avec trop d'insistance ?

Ne repoussez pas, je vous en supplie, mes conseils en bloc, d'un geste d'impuissance, comme souvent, vous disais-je tantôt, nous éloignons de nous, avec une impardonnable désinvolture, les plus éclatants exemples de la vaillance des Saints.

Vous êtes venus en retraite, n'est-il pas vrai, pour vous munir de provisions : emportez-en, je vous prie, en suffisante abondance pour n'en être jamais dépourvus, tout le long du voyage dont vous devez, demain, reprendre le cours.

Nous vous avons tracé la carte du voyage entier, nous avons indiqué les principales étapes que vous

1) Canon Missae.

aurez à franchir, nous ne vous avons pas dissimulé les difficultés de la route : ne valait-il pas mieux vous épargner des déceptions ?

Mais la durée du trajet n'a pas de limites fixes : prenez votre temps. « Le juste, dit le Psalmiste, est pareil à un arbre planté au bord des eaux, il grandit, s'étend et donne son fruit au bon moment. — *Fructum suum dabit in tempore suo* [1]). »

Est-il sage d'entreprendre la construction d'un édifice avant d'en avoir arrêté le plan et dans son ensemble, et dans ses lignes maîtresses, et même dans ses plus menus détails ? Non, mais ce n'est pas à dire qu'il faille d'un coup exécuter l'œuvre en toutes ses parties.

Nos aïeux mettaient des siècles à bâtir leurs cathédrales.

Et laissez à Dieu le soin de faire fructifier vos efforts.

Bâtissez, mettez-vous à l'œuvre tout de suite, mais laissez à Dieu le soin de mesurer le mouvement et la durée de vos entreprises.

Bâtissez : vous avez l'ordre de construire dans votre paroisse la maison, c'est-à-dire la famille de Dieu, « *Ut aedificetis domum, id est, familiam Dei.* » Chacune des âmes confiées à votre dévouement pastoral est une des pierres de cet édifice : travaillez-la, taillez-la, façonnez-la et, faites que, unie

1) Ps I, 3.

à toutes et à Dieu par le ciment de la charité, elle soit portée à la hauteur des cieux.

Scalpri salubris ictibus
Et tunsione plurima
Fabri polita malleo
Hanc saxa molem construunt
Aptisque juncta nexibus
Locantur in fastigio.

Le jour où le souverain Juge vous demandera un compte rigoureux de votre ministère, puissions-nous n'avoir pas à regretter de vous l'avoir confié, ni vous de l'avoir accepté ! Au lieu d'être condamnés par le Seigneur, puissions-nous tous, aucun de nous excepté, recevoir de ses mains un salaire bien mérité. Daigne Dieu vous faire cette grâce ! « *Ut aedificetis domum, id est, familiam Dei, quatenus nec nos de vestra provectione nec vos de tanti officii susceptione damnari a Domino sed remunerari potius mereamur. Quod Deus vobis concedat per gratiam suam.* »

NEUVIÈME ENTRETIEN

PERSÉVÉRERONS-NOUS ?

I. — Dispositions heureuses de l'âme sous la conduite du Saint-Esprit

II. — Moyens de persévérance

NEUVIÈME ENTRETIEN

PERSÉVÉRERONS-NOUS ?

Mihi autem adhaerere Deo bonum est : ponere in Domino Deo spem meam.

Il m'est bon de demeurer attaché à Dieu, de placer dans le Seigneur mon Dieu, mon espérance.

Ps. LXXII, 28.

CHERS CONFRÈRES,

Nous touchons à la fin de ces Exercices.

Tout à l'heure, vous chanterez le *Te Deum* qui déjà fait vibrer vos cœurs reconnaissants et, avec un entrain juvénile, nous renouvellerez vos promesses cléricales.

Je voudrais pouvoir interpréter les dispositions qu'a fait naître ou revivre en vous, sous l'action et la direction du Saint-Esprit, l'atmosphère bienfaisante de la Retraite et vous rendre une dernière fois attentifs aux moyens de les entretenir en vous à l'avenir.

Nous considérerons donc dans cet Entretien :

I. Les heureuses dispositions de l'âme sous la conduite de l'Esprit-Saint.

II. Les moyens d'y persévérer.

I. — Dispositions heureuses de l'âme sous la conduite du Saint-Esprit

La royauté des Elus au Ciel.

L'auteur de l'*Imitation* a écrit cette fière parole : « L'homme sage, docile à la direction de l'Esprit, domine les vicissitudes de ce monde [1]). »

Au Ciel, le resplendissement de la Perfection divine nous arrachera à la considération des biens éphémères : nous nous sentirons attirés, par delà les sphères où habitent les saints et les anges, plus haut que la Sainte Vierge Marie, que la Très Sainte Humanité du Sauveur, jusqu'à l'unique Bien Souverain auquel la chaîne de toutes nos aspirations demeurera immuablement soudée. Dieu étalera devant nos âmes ses attraits irrésistiblement vainqueurs ; décidément désenchantés de nous-mêmes, nous nous livrerons sans réserve à Lui, ravis d'être impuissants à aimer finalement autre chose que Lui. Nous l'aimerons à la façon dont Il s'aime : « *Quo-*

1) *De Imit. Christi,* Lib. III, Cap. XXV : De instabilitate cordis.

niam cum apparuerit, similes ei erimus [1]) » ; sa vie deviendra, sans nous absorber, notre vie. Saint Paul l'a écrit : « Il sera tout en tous — *Omnia in omnibus* [2]). »

Et alors, les ombres terrestres s'évanouiront. Les plus nobles des créatures verront leur prestige éphémère se réduire à néant. Tout ce qui n'est pas Dieu nous apparaîtra dans sa vérité, c'est-à-dire comme autant de vêtements usés qui s'effilent et tombent en guenilles : « *Omnes ut vestimentum veterascent* [3]). » « Vous seul, ô mon Dieu, ne changez pas ; sur Vous, les années n'ont aucune prise. — *Tu autem idem ipse es et anni tui non deficient* [4]). » Vivant ainsi de la vie divine, dégagés des lisières de notre égoïsme, soulevés par la puissance des divins attraits, nous partagerons le sentiment de royauté du Souverain de la création. Nous comprendrons alors le mot de l'apôtre saint Pierre disant aux chrétiens : « Vous êtes une élite, vous formez une race de Saints, vous êtes rois dans votre sacerdoce. — *Genus electum, gens sancta, regale sacerdotium* [5]). »

1) Joan., III. 2.
2) 1 Cor., XV, 28.
3) Hebr., I, 11.
4) Ibid., 12.
5) 1 Petr., II, 9.

La conformité à la volonté divine donne à l'homme dès ici-bas la pleine domination de soi même et du monde.

Or, dès cette vie terrestre, dans la mesure où sa condition se rapproche de celle des cieux, l'homme sent grandir en soi son pouvoir royal et s'affermir son immutabilité.

La retraite a supprimé les accessoires de votre existence ; elle vous a libérés des riens qui, à votre insu, vous enchaînaient ; et maintenant que voilà votre âme seule face à son Dieu, « *sola soli* », elle se sent une vigueur inaccoutumée dont elle est fière. « *Rerum Deus tenax vigor, immotus in te permanens* [1]). — Oui, mon Dieu, il n'y a que Vous, l'immobile, pour donner de la ténacité et de la vigueur aux œuvres de vos mains, »

Plus nous expérimentons la vanité de ce qui n'est pas Dieu, plus nous nous sentons monter intérieurement et grandir. Le pusillanime subit le mouvement des flots qui l'agitent, il se laisse emporter par le courant qui descend là-bas, au loin, vers l'océan inconnu. L'homme de volonté tient tête à l'orage ; il est debout, tranquille, quand tout s'incline ou tremble autour de lui ; il ne se laisse ni fléchir par la flatterie, ni amollir par les caresses, ni détourner par les menaces. C'est *un caractère*, disons-nous alors, c'est *un homme* : un *caractère* pour affirmer la vigueur de l'empreinte que porte sa

1) Hymn. ad Nonam.

volonté ; un *homme*, car il possède à un degré éminent ce qui forme la dignité humaine, l'empire de la volonté sur elle-même, la maîtrise de soi.

La sérénité de l'âme devenue plus proche de Dieu par la retraite.

La retraite a fortifié en vous le sentiment de cet empire souverain. En même temps qu'elle faisait le vide autour de vous, qu'elle laissait davantage votre âme immortelle seule avec son Dieu, votre regard devenait plus serein, votre volonté plus courageuse ; graduellement, aidés du secours d'en haut, vous gravissiez les sommets où la foi a placé toutes nos espérances. « *Beatus vir cujus est auxilium abs te, ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum, in loco (locum) quem posuit* [1]). » Et voici que, dans l'enthousiasme de ce dernier jour, vous avez besoin de vous écrier : « Que souhaité-je encore au ciel ou sur terre ; que me faut-il, sinon Vous, ô mon Dieu, mon bien unique, à jamais ? — *Quid enim mihi est in coelo ? Et a te quid volui super terram ?... Deus cordis mei et pars mea, Deus, in aeternum* [2]). »

« Il m'est bon de Vous demeurer attaché, ô mon Dieu et de Vous livrer, mon Souverain et mon Dieu, tout l'élan de mes espérances. — *Mihi autem adhaerere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam* [3]). »

1) Ps LXXXIII, 6.
2) Ps LXXXII, 26.
3) Ibid. 28.

La paix, le sentiment de l'ordre.

Tandis qu'ainsi se simplifiait et s'ennoblissait votre âme, tandis que la joie de sa liberté la faisait tressaillir, un sentiment d'équilibre se déposait au fond de vous-mêmes.

Vous expérimentiez que tout en vous, — impressions, idées, résolutions, actions — se rangeait dans l'ordre et, de la contemplation de cet ordre où vous trouviez le meilleur fruit de votre bonne volonté, sortait, délicieuse pour vous, la pacification de tout votre être moral. « La paix abonde, ô mon Dieu, chez ceux qui s'attachent à votre loi, leurs pieds ne se heurtent plus à aucune pierre du chemin. — *Pax multa diligentibus legem tuam et non est illis scandalum* [1]). »

L'assurance de l'âme en Dieu.

Peut-être avez-vous, jusque dans votre vie physique, goûté les tressaillements de l'allégresse ; peut-être, au contraire, avez-vous passé la grande partie de ces jours dans ce que Bossuet appelle les « dérélictions », peu importe : votre âme est tranquille, elle se possède et se repose filialement en Dieu.

Les épreuves viendront, les tentations surgiront : elle les attend de pied ferme. Elle sait que le succès s'achète par l'effort, que le triomphe s'emporte de haute lutte et que Dieu ne couronne que ceux qui

1) Ps. CXVIII, 165.

ont peiné pour son amour : « *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitae, quam repromisit Deus diligentibus se* [1]). »

La foi mène à la constance dans l'amour. Vous avez trouvé celui que, sans en avoir assez conscience, vous aimiez ; vous l'étreindrez et ne le quitterez plus. « *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam* [2]). »

Vous serez bons pour vous, sans tache devant Dieu, généreux envers autrui.

Tant que durera la vie présente, le dualisme déchirant entre « la chair et l'esprit », qui faisait gémir saint Paul, sera assurément votre sort, mais la grâce vous apprendra à être doux avec vous-mêmes et vous fera triompher des rébellions de votre nature.

Ne reconnaissez-vous pas, chers Confrères, dans ces quelques traits que je viens d'esquisser, l'image fidèle de votre état intérieur ?

Commentaire de l'épître de saint Paul aux Galates.

J'ai copié, presque mot pour mot, saint Paul aux Galates.

Les deux tendances contraires de notre moi déchu, « la chair et l'esprit, » principes directeurs

1) Jac., I, 12.
2) Cant. III, 4.

de ce que saint Augustin appellera plus tard les deux cités, la cité terrestre et la cité des cieux, sont en travail en chacun de nous. La liberté des enfants de Dieu consiste à se dégager des liens ou des sollicitations de la chair. Le triomphe de l'esprit qui se répand dans nos âmes par la charité n'est autre que cette sainte liberté. « Le Christ m'a apporté la liberté, disait saint Paul. — *Libertate Christus nos liberavit* [1]). » « Tenez ferme, debout, et ne vous laissez plus assujettir au joug de la servitude. — *State et nolite iterum jugo servitutis contineri* [2]). »

« Appelés à la liberté, mes frères, ne vous abandonnez plus aux déviations de la vie charnelle, mais pratiquez, sous la conduite de l'Esprit-Saint, la charité au service de vos frères. — *Vos enim in libertatem vocati estis, fratres ; tantum ne libertatem in occasionem detis carnis, sed per caritatem Spiritus servite invicem* [3]). »

« Vous récolterez alors les fruits du Saint-Esprit : la charité, la joie, la paix, la patience, la bonté et la générosité, la foi avec la confiance en Dieu, la douceur, la continence et la chasteté. — *Fructus autem Spiritus est caritas, gaudium, pax, patientia,*

1) Gal , IV, 31.
2) Ibid., V, 1.
3) Ibid , 13.

benignitas, bonitas, fides, mansuetudo, continentia, castitas [1]). »

Les fruits du Saint-Esprit.

Le fruit, observe saint Thomas d'Aquin, est le produit final et savoureux de la plante. — *Fructus dicitur aliquod finale et suave ex re productum* [2]). » Les fruits du Saint-Esprit sont le résultat dernier et la plus douce récompense des efforts de l'âme à travers les vicissitudes et les luttes de la vie intérieure. Savourez-les, chers Confrères, et livrez-vous de plus en plus généreusement à l'amour qui vous les a procurés. A l'exemple de notre divin Maître, nourrissons-nous de l'accomplissement des volontés saintes de notre Père céleste. « *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* [3]). » Et alors, tandis que la joie, issue elle-même de la charité de l'Esprit-Saint, vous aura portés à l'amour, l'amour, à son tour, avivera votre joie, et vos cœurs dilatés se reporteront, avec une générosité redoublée, vers les travaux, et les douleurs, peut-être, qui vous attendent dans votre ministère pastoral.

Mais je crois deviner, chers Confrères, vos arrière-pensées. Une inquiétude secrète trouble votre paix.

Au début de la retraite, nous vous disions : Appli-

1) Gal., 22, 23, d'après la version grecque.

2) S Thomas, *In Epist. ad Galatas*, lect. 6[a]. *Summ. theol.*, 1[a] 2[ae], q. 70.

3) Joan., IV, 34.

quez-vous à la bien faire ; elle ne peut vous laisser indifférents ; tous vous en sortirez ou pires ou meilleurs. Voici qu'en fait tous vous en sortez meilleurs.

Mais resterez-vous fidèles ?

Comment conserverez-vous vos heureuses dispositions d'aujourd'hui ?

II. — Moyens de persévérance

Le retour vers l'action quotidienne.

Les mêmes causes produisent, dans les mêmes conditions, les mêmes effets.

Sans doute, vous ne goûterez pas toujours la piété aisée qui a fait, ces jours-ci, vos délices. La retraite est une halte dans le rude voyage de notre ministère. Elle est pour nous rafraîchir. Elle n'est pas un arrêt définitif. Demain, il faudra reprendre les labeurs quotidiens, nous replonger dans la mer d'occupations, et de tracas, et de sollicitations, et de distractions, qui est notre élément coutumier. Notre vie ne sera donc plus ce qu'elle fut ici. Elle ne peut plus l'être. Nous ne nous sommes pas faits prêtres séculiers pour essayer, dans une solitude artificielle, une vie de chartreux. Notre atmosphère normale c'est l'action, c'est la dépense de soi, c'est l'assujettissement constant à autrui.

Gardez une place à l'oraison et vous aurez sauvegardé votre liberté intérieure.

Cependant, « le juste domine les événements et ne peut se laisser dominer par aucun » : cela veut dire qu'en dépit de toutes les poussées extérieures dont vous avez à subir constamment la pression, vous devez faire, coûte que coûte, en chacune de vos journées, une place à l'oraison. Vous n'avez pas le droit, pour aucun motif ni sous aucun prétexte, d'aliéner votre liberté intérieure. Or, sans oraison, point de liberté.

Le houilleur qui s'enfonce dans la mine y aurait bientôt épuisé ses réserves d'énergie si, le matin, il ne gorgeait ses poumons d'air pur et si, le soir, une eau rafraîchissante ne rouvrait ses pores à la perspiration.

L'atmosphère surchauffée, souvent malsaine, du monde où, jour et nuit, nous devons descendre, nécessite de notre part, sous peine de consomption, l'emploi du préservatif de l'oraison et du bain salutaire de l'examen de conscience et de la contrition. « *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea.* — Je le reconnais, ô mon Dieu, si je n'avais pris la précaution de méditer votre loi, j'eusse succombé à ma faiblesse [1]). »

Ne négligez pas l'exercice quotidien de l'oraison.

Dites-moi, cher Confrère, lorsqu'il vous est arrivé de négliger l'exercice de la vie intérieure, vous

1) Ps. CXVIII, 92.

êtes-vous retrouvé l'homme de Dieu, « *homo Dei* [1] » que saint Paul veut que nous soyons ? En revanche, vos phases de ferveur n'ont-elles pas toujours accompagné ou suivi un redoublement de prière ?

L'oraison quotidienne, dès l'aurore si possible ; l'examen de conscience, le soir ; la préparation sérieuse de la confession hebdomadaire ; la récollection du mois ; une retraite annuelle conserveront à votre âme une ambiance surnaturelle où s'alimenteront et sa piété pour la célébration des saints Mystères ou pour la récitation religieuse du saint Office, et son zèle pour les fonctions sacrées ou charitables de son ministère pastoral.

Telle est donc la première condition de votre persévérance.

Cette condition s'impose à tous indistinctement.

Fuyez les occasions de chute.

Il en est une seconde, qui est plus spéciale et diffère d'individu à individu.

Si, par malheur, vous aviez rencontré autour de vous une occasion de chute, vous ne pouvez hésiter, il faut la supprimer. « Si la main ou le pied vous scandalise, il faut vous amputer la main, le pied ; si votre œil vous scandalise, il faut arracher votre œil ; il vaut mieux entrer au ciel manchot, boiteux, borgne, que d'avoir le corps intact et d'aller vous

1) I, Tim., VI, 11.

perdre dans la géhenne de feu. — *Et si scandalizaverit te manus tua, abscide illam... et si pes tuus te scandalizat, amputa illum...; quod si oculus tuus scandalizat te, ejice eum ; bonum est tibi debilem... claudum... luscum introire in regnum Dei, quam duas manus... duos pedes... duos oculos habentem mitti in gehennam ignis* [1]). »

Surtout si c'est votre chasteté que menace l'ennemi.

Et lorsque l'ennemi qui nous assaille menace notre chasteté, n'oublions pas que notre devoir urgent est de fuir. Saint Augustin, qui avait douloureusement subi ses atteintes, nous crie coup sur coup dans ses écrits d'en croire sa déplorable expérience : « Fuyez, dit-il, si vous voulez triompher. — *Apprehende fugam, si vis invenire victoriam* [2]). » « J'avoue que je suis faible, disait saint Jérôme ; je refuse de courir les chances d'un heureux combat, parce que j'ai peur d'être battu... Je fuis la défaite. — *Fateor imbecillitatem meam. Noto spe pugnare victoriae, ne perdam aliquando victoriam... Sed ideo fugio, ne vincar* [3]). » « Est-il un homme, écrit encore saint Augustin, qui, conscient de sa faiblesse, ose attendre de ses propres forces la garde de sa chasteté ? — *Qui est hominum, qui suam cogitans*

1) Marc, IX. 42-46.

2) S. Augustinus, sermo 293 Migne, Operum s. Augustin. T. V. Appendix.

3) S. Hieronymus, Lib. contra Vigilant., n. 16.

infirmitatem, audet viribus suis tribuere castitatem suam [1]) ?»

En résumé, chers Confrères, appliquez-vous à vous-mêmes la doctrine morale que l'expérience du confessionnal vous oblige à imposer à vos pénitents : « Fuyez l'occasion prochaine, car celui qui recherche le danger y succombera. — *Qui amat periculum, in illo peribit* [2]). »

Faisons-nous une vie occupée.

Le danger pour le grand nombre n'est pas dans les occasions volontaires de fautes graves, il est plutôt dans certaines conditions qui favorisent l'attiédissement, le découragement, l'engourdissement.

Il s'agit de nous arracher avec énergie à l'enveloppement de la frivolité, à l'incohérence, à l'émiettement, à la dissipation.

Il faut nous faire une vie occupée, cultiver l'étude, nous adonner avec application au travail, organiser, par un sérieux examen quotidien de prévoyance, l'emploi des moments libres de chacune de nos journées.

L'utilisation des moments perdus.

Je me suis laissé dire qu'un des grands secrets de l'économie ménagère gît dans l'art d'utiliser les restes. Utilisez ce que l'on appelle « les moments perdus », ces minutes d'avant et d'après le travail,

---

1) Conf. Lib. II, cap. VII.
2) Eccli., III, 27.

ces intervalles sans emploi précis, et vous serez peut-être surpris de ce que vous apportera, au bout d'une semaine, d'un mois, d'une année cet innocent stratagème.

Je ne m'étends pas sur ce sujet. A vous-mêmes d'en demander la démonstration à l'expérience. Qu'il me suffise de vous rappeler le conseil de saint Paul à son disciple Timothée : « Soyez toujours sur la brèche. Nous sommes sur un champ de bataille : peinez, comme un soldat vaillant du Christ Jésus. — *Labora sicut bonus miles Christi Jesu* [1]). » « Vous ne serez couronné au jour des récompenses que si vous avez courageusement lutté. — *Nam et qui certat in agone, non coronatur nisi legitime certaverit* [2]). »

La retraite vous a rendu faciles la piété et la fidélité au devoir, parce qu'elle vous a permis d'intensifier votre oraison et qu'elle vous a momentanément soustraits aux occasions soit du péché, soit du laisser-aller d'une vie trop commode.

Choisissez-vous un ami sûr et de bon conseil.

Elle vous a, en outre, positivement aidés en vous replaçant sous l'influence entraînante des bons exemples.

Qu'est-ce qui, au séminaire, nous faisait paraître

1) 2 Tim., II, 3.
2) Ibid., V, 5.

si léger l'accomplissement de nos devoirs journaliers, sinon la stimulation réciproque qu'inconsciemment nous nous donnions et que l'on appelle fort justement l'édification mutuelle ?

Actuellement, vous ne marchez plus les uns à côté des autres et ceux qui sont dans votre entourage immédiat ne sont pas toujours ceux qui vous inspirent le plus de confiance et dont l'exemple pour vous est le plus heureux. Vous devriez, cependant, ne pas marcher seul dans les larges avenues du travail, moins encore dans les âpres sentiers de la douleur. « *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma*[1]). — Deux frères qui s'entr'aident résistent autant qu'une ville fortifiée. » Je sais bien que les camarades ne vous manquent pas, que leur société utilement vous délasse ; mais le prêtre, qui n'a ni foyer, ni affections naturelles, a besoin, surtout lorsqu'il est jeune, de trouver à certaines heures le réconfort d'une chaude et profonde amitié. Il a besoin de parler à cœur ouvert de choses intimes que l'on ne peut ni étaler devant le premier venu, ni toujours garder pour soi. Si vous avez, cher Confrère, trouvé cet ami sur votre chemin, peu importe, d'ailleurs, que ce soit un égal ou que ce soit un homme d'âge et d'expérience et de vertu qui

1) Prov. XVIII, 8.

se charge avec autorité de diriger votre conscience, bénissez la Providence divine et gardez-le avec un soin jaloux comme on garde un trésor.

Mais réservez votre affection suprême à Jésus-Christ.

Toutefois, mon cher Fils, est-il besoin de vous le dire, les meilleurs des amis sont si impuissants ! Fussent-ils indéfectiblement fidèles, leur aide est passagère et peut si aisément venir à vous manquer !

« *Vanum est et breve omne humanum solatium,* » dit l'Imitation de Jésus-Christ[1]). » « Par-dessus toute affection humaine, réservez donc une affection souveraine et une amitié au-dessus de toute amitié pour Celui qui, dussent tous vos autres amis vous abandonner, ne vous abandonnera pas et jamais ne permettra votre perte finale. — *Illum dilige, et amicum tibi retine, qui, omnibus recedentibus, te non relinquet, nec patietur in fine perire* [2]). »

Soyez des familiers du Tabernacle.

Demain, vous serez de retour dans votre chère paroisse. Que votre première visite y soit pour le fidèle Ami qui, à votre appel, il y a quelques jours à peine, est descendu du ciel dans vos mains, que vous-même avez enfermé dans le tabernacle et qui ne vous quittera plus aussi longtemps que vous-même vous ne voudrez pas qu'Il vous quitte.

Oh ! mes chers Amis, pourquoi notre divin Sau-

1) Lib. III, cap. XVI.
2) Lib. II, cap. VII.

veur n'a-t-Il pas voulu réaliser sa présence sur nos autels dans les conditions où les Luthériens veulent qu'elle s'effectue, c'est-à-dire de façon à ne se produire qu'au moment même où le chrétien fait usage du sacrement ? Pourquoi ce séjour persistant au milieu de nous ?

Pour les fidèles aussi, sans doute, et je ne puis assez vous engager à laisser vos églises ouvertes à leur dévotion, moyennant les conditions de surveillance que commandent le respect et la sécurité du Saint Lieu ; mais la plupart des chrétiens ne sont-ils pas de droit à leurs occupations profanes ? Ne sommes-nous pas les privilégiés à qui sont concédés les loisirs ?

N'est-ce pas nous qui sommes les détenteurs des clefs de l'église et du tabernacle ? N'est-ce pas à nous qu'incombe la responsabilité de leur entretien, la surveillance de la petite lampe qui, en notre absence, parle encore pour nous et semble se consumer à notre place devant le Dieu de l'Eucharistie ?

J'ai toujours retenu une parole amère que me fit entendre un jour un camarade d'études qui avait perdu la Foi sur les bancs de l'Université de Bruxelles : « Si les prêtres croyaient à la présence réelle, disait-il, on les verrait plus souvent à l'église qu'en des compagnies frivoles où leur piété n'a rien

à gagner. » Certes, ils ont beau jeu ces pharisiens superbes qui n'ont de rigueur que pour autrui. Quiconque s'analyse avec humilité le confesse sans peine, nos illogismes pratiques ne s'expliquent que trop par nos faiblesses, sans qu'il faille en chercher la cause dans une sacrilège hypocrisie. Mais le reproche de l'incroyant n'en dénonce pas moins un trop fréquent illogisme contre lequel nous devrions avoir à cœur de réagir.

Franchement, concevriez-vous sans honte qu'un ami daignât descendre chez vous, sans d'ailleurs rien vous réclamer, uniquement pour se tenir à votre disposition, pour vous offrir gratuitement ses services, éventuellement ses consolations et son réconfort, et que vous, qui l'hébergeriez, fussiez assez oublieux de sa bienveillance spontanée pour passer une journée entière à ses côtés dans une froide indifférence ? N'y a-t-il pas cependant des prêtres qui, le matin, leur Messe dite, referment sur eux l'église sans plus y payer un hommage d'adoration ou d'action de grâces à leur Dieu, ni accorder, jusqu'au lendemain matin, un souvenir à leur ami, à leur frère, à leur Sauveur, au Christ Jésus, le Rédempteur du monde ?

Ne trouvez-vous pas qu'il est humiliant de devoir avouer que nous traitons notre Ami par excellence, notre meilleur, notre plus fidèle Ami, avec moins

d'égards que nous ne traiterions un banal compagnon de nos travaux ou de nos amusements ?

Est-ce donc parce qu'il est plus patient, plus miséricordieux, plus divinement bon que nous nous arrogeons le droit d'être envers Lui plus insouciamment ingrats ?

Résumé de cet entretien.

Je m'arrête et je termine l'entretien, qui clôture nos prédications de cette retraite bénie.

Nous nous demandions par quels procédés vous pouvez nourrir l'espoir de conserver autour de vous une atmosphère pareille à celle qui, durant ces quelques jours de recueillement plus profond, a tant favorisé l'éclosion de vos sentiments pieux et généreux.

Soyez fidèles à votre oraison quotidienne, avons-nous répondu, et ne négligez pas votre examen de conscience quotidien. Veillez à maintenir votre pieuse habitude de la confession hebdomadaire et d'un jour de récollection par mois.

Fuyez les occasions volontaires de péché, si jamais une douloureuse expérience vous avait appris que votre vertu court des dangers.

Que l'assiduité au travail, à l'étude, aux œuvres, que l'ordre dans la distribution de vos heures libres vous sauvent de ces vies déjetées, incohérentes, où tant de forces et de temps se perdent ou se dépensent stérilement.

Encouragez-vous, soutenez-vous les uns les autres par l'édification mutuelle. Puissiez-vous mériter de trouver sur votre chemin un véritable ami, un directeur éclairé qui prenne à cœur le progrès de votre âme et la coopération morale à votre ministère !

Mais surtout, suivant le conseil de l'Imitation de Jésus-Christ, faites-vous de Notre Seigneur Jésus-Christ présent, vivant, tout proche de vous dans le saint sacrement de l'Eucharistie, votre fidèle, votre meilleur, votre inoubliable Ami.

Quand un pèlerin s'en retourne parmi les siens, il emporte volontiers quelques souvenirs sensibles de son pèlerinage et se plaît à en distribuer autour de lui.

Que le souvenir sensible de cette retraite soit pour vous la résolution de vivre plus près de Jésus dans l'Eucharistie.

Vous aussi, emportez de cette retraite un souvenir sensible, celui de la présence réelle et permanente de notre aimable Jésus dans nos tabernacles. Qu'aucun de vos paroissiens ni de vos confrères n'ait le pas sur notre Jésus eucharistique, car Il est le Christ, le Fils du Dieu vivant. Que vos meilleurs paroissiens, témoins de la dévotion que vous Lui témoignez, pensent davantage à Lui, se rapprochent plus près de Lui et, graduellement, vous aident à former autour du Roi des Rois une garde fidèle qui appellera sur vous et sur votre famille spirituelle ces bénédictions de choix qui transforment, purifient, opèrent des merveilles !

Est-il besoin de vous dire combien l'indifférence religieuse s'étend dans les masses ?

Vous vous rappelez la scène touchante de l'annonce de l'institution de la Sainte Eucharistie, racontée au chapitre VI de l'Evangile selon saint Jean. Le divin Maître vient de dire à ses Apôtres et à la foule qu'Il est Lui-même le pain de vie : « *Ego sum panis vitae qui de cœlo descendi.* — Il faut manger ce pain pour vivre éternellement et ce pain n'est autre que ma propre chair que je livrerai à la mort pour donner la vie au monde. — *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in aeternum, et panis, quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita* [1]). »

De nombreux auditeurs comprennent ce langage dans une acception toute matérielle et s'en scandalisent. « *Durus est hic sermo,* se disent-ils, ce langage est dur à entendre et qui pourrait le supporter, *et quis potest eum audire ?* »

Insensiblement, ils s'éloignent du Maître qui, voyant le vide se faire autour de lui, s'en émeut et d'une voix où se mêlent, semble-t-il, de la pitié pour les incrédules, une douleur contenue à la pensée du traître qui le livrera bientôt à la mort, et l'appel d'une tendresse plus pénétrante à l'adresse

1) Joan., VI, 51, 52.

des Douze : « Et vous, dit-il, allez-vous aussi me quitter ? — *Numquid et vos vultis abire ?* »

« Maître, répond aussitôt Pierre, vous quitter ? Mais à qui donc irions-nous ? Qui, sinon vous, possède les paroles de la vie éternelle ? Nous croyons et nous confessons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. — *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitae aeternae habes. Et nos credidimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei* [1]). »

Chers Coopérateurs de la mission des Douze, n'entendez-vous pas le Maître murmurer à vos oreilles, de sa retraite du tabernacle : « *Numquid et vos vultis abire ?* »

Patiemment, sans se lasser jamais, Il attend que vous vouliez bien Lui répondre à votre tour : « A qui irions-nous, Maître ? N'avez-vous pas seul le secret de l'éternelle vie ? Nous croyons et confessons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. »

« *Et haec est victoria quae vincit mundum, fides nostra.* — Ce qui triomphe du monde c'est notre foi, dira plus tard saint Jean dans sa première épître [2]). »

« Et qui a la Foi ? Qui donc triomphe du monde ? Qui, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de

---

1) Joan. VI, 60.
2) 1ª Joan., V, 4.

Dieu ? — *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei* [1]) ? »

« Donnez votre foi au Fils de Dieu, et vous posséderez le témoignage de Dieu au dedans de vos cœurs. — *Qui credit in Filium Dei habet testimonium Dei in se* [2]). »

1) 1ª Joan., V, 5.
2) Ibid., V, 10.

Épilogue

Le Te Deum. — Le renouvellement des promesses cléricales. — Adieu

Épilogue

Le Te Deum. — Le renouvellement des promesses cléricales. — Adieu

---

Ce que vous avez fait durant cette retraite.

Au moment de prendre congé de vous, chers Confrères, qu'aurais-je encore à vous dire ?

Vous vous êtes pieusement recueillis.

Résolument, vous vous êtes mis en face de vos intérêts éternels et vous avez décidé d'orienter vers eux toutes les démarches de votre action personnelle et de votre ministère pastoral.

Humblement, vous avez pleuré vos défaillances.

Docilement, vous vous êtes mis à l'école du divin Maître et de bon cœur vous Lui avez promis de modeler sur Lui vos voies, vos jugements, votre vie entière.

Vous vous êtes replacés en esprit au jour de votre ordination sacerdotale et vous avez repris conscience

du double rôle que vous avez à remplir à titre de médiateurs auprès de Dieu et auprès de l'humanité.

Enfin, en pleine possession de votre royauté intérieure et de la paix qu'elle vous fait éprouver, vous avez recherché les moyens pratiques de conserver à toujours ces heureuses dispositions de vos âmes chrétiennes et apostoliques.

Derniers conseils.

Il est temps d'aller chanter le *Te Deum* de l'Action de grâces et de renouveler, devant le Saint Sacrement exposé à vos adorations, les promesses que vous formulâtes pour la première fois lorsque, quittant le monde, vous fûtes admis dans le clergé.

Repartez donc, chers Confrères, heureux et vaillants, travaillez à la culture de la Vigne providentiellement confiée à votre sollicitude.

« Allez, mes Fils bien-aimés, considérez avec soin la dignité sacerdotale dont vous portez l'ineffaçable empreinte, et la responsabilité qui pèse sur vos épaules ; appliquez-vous à vivre comme des saints et comme des hommes voués au ministère des autels, et à plaire au Dieu tout-puissant. Ainsi vous vous assurerez sa grâce, que je supplie sa miséricorde de daigner vous accorder. — *Filii dilectissimi, diligenter considerate Ordinem per vos susceptum, ac onus humeris vestris impositum ; studete sancte et religiose vivere, atque omnipotenti Deo placere, ut*

gratiam suam possitis acquirere : quam ipse vobis per suam misericordiam concedere dignetur [1]). »

Supplication de l'évêque à Dieu et à la Sainte Vierge pour ses prêtres retraitants.

Avec toute l'ardeur de mon âme de prêtre et de pasteur, j'adresse au Seigneur cette prière pour vous.

Qu'Il daigne agréer vos généreuses résolutions ! Plaçons-les sous le manteau protecteur de notre bonne Mère, la Très Sainte Vierge Marie.

O Mère bien-aimée, je ne puis prononcer ici votre nom sans éprouver un cuisant regret !

Je ne crois pas, il est vrai, que nous ayons jamais inauguré un de nos Entretiens sans vous avoir appelée à notre aide, ni que nous les ayons terminés sans vous bénir.

Mais nous eussions souhaité davantage : nous eussions voulu consacrer *ex professo* une de nos réunions à célébrer vos grandeurs et la puissance souveraine de votre intercession. Très limités par le temps dont nous disposions et par notre programme, nous n'avons pu, cette fois, donner suite à notre pieux dessein. Daignez, Vierge Sainte, nous fournir l'occasion heureuse d'encourager votre culte et armez-nous de courage contre vos ennemis. « *Dignare me laudere te, Virgo sacrata ; da mihi virtutem contra hostes tuos.* »

Agréez, aujourd'hui, nous vous en supplions, et

1) De Ordinat. Presb.

veuillez vous-même présenter à votre divin Fils l'offrande de notre humble ministère et les pieuses résolutions de notre si loyal, si bon, si dévoué clergé.

Montrez-vous notre Mère ; que, présentées par vous, nos prières trouvent bon accueil auprès de Celui qui, daignant se faire homme pour nous, voulut tenir de vous la vie qu'Il nous donnait.

Monstra te esse Matrem,
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.

EXHORTATION

ADRESSEE AU CLERGÉ CATHOLIQUE

PAR

SA SAINTETÉ PIE X

A L'OCCASION DE SON JUBILÉ SACERDOTAL

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI
Pii divina Providentia Papae X
IN QUINQUAGESIMO NATALI SACERDOTII SUI
Exhortatio ad Clerum catholicum

PIUS PP. X

DILECTI FILII
SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Exordium. 1° *Pontificis cura de clero formando* *).

Haerent animo penitus, suntque plena formidinis, quae gentium Apostolus ad Hebraeos scribebat [1]), quum

*) Nous suivons les divisions qu'a intercalées dans le texte de l'Encyclique M. l'abbé Mahieu, directeur du Séminaire de Bruges. — Bruges, Beyaert, 1908.

1) XIII, 17.

EXHORTATION
Adressée au Clergé Catholique par
S. S. LE PAPE PIE X

A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE
DE SON SACERDOCE

PIE X, PAPE

CHERS FILS,
SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Nous portons profondément gravées dans l'âme ces redoutables paroles que l'Apôtre des Gentils adressait aux Hébreux, [1]) lorsque leur rappelant leur devoir d'obéissance envers leurs supérieurs, il leur disait avec

1) XIII, 17.

illos commonens de obedientiae, officio praepositis debitae, gravissime affirmabat : *Ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.*

Haec nimirum sententia si ad omnes pertinet, quotquot in Ecclesia praesunt, at maxime in Nos cadit, qui, licet impares, supremam in ea auctoritatem, Deo dante, obtinemus. Quare noctu atque interdiu sollicitudine affecti, meditari atque eniti non intermittimus quaecumque ad incolumitatem faciant et incrementa dominici gregis.

Inter haec unum praecipue Nos occupat : homines sacri ordinis eos omnino esse, qui pro muneris officio esse debent. Persuasum enim habemus, hac maxime via de religionis statu bene esse laetiusque sperandum. Idcirco, statim ut Pontificatum inivimus, quamquam, universitatem cleri contuentibus, multipiices ejus laudes

---

le poids de toute son autorité : « *Vos supérieurs ont à veiller sur vos âmes, avec la conscience qu'un jour il leur en sera demandé compte.* »

Cet avertissement s'adresse sans doute à tous ceux qui ont autorité dans l'Église, mais il s'applique plus particulièrement à Nous qui, malgré Notre insuffisance, avons été appelé par Dieu à occuper le premier rang de la hiérarchie ecclésiastique. Aussi, inquiet nuit et jour de notre responsabilité, appliquons-nous sans relâche notre pensée et nos efforts à tout ce qui peut assurer la sauvegarde et favoriser le progrès du troupeau du Seigneur.

Il est une chose qui nous préoccupe par-dessus tout : c'est que ceux qui sont engagés dans le sacerdoce soient parfaitement à la hauteur de leur mission. Car c'est principalement de là, nous en sommes persuadé, que découle le bien de la religion et qu'il faut attendre ses progrès ultérieurs.

Voilà pourquoi, dès Notre élévation au Souverain

elucebant, tamen venerabiles fratres catholici orbis Episcopos impensissime hortandos censuimus, ut nihil constantius nihil efficacius agerent, quam ut Christum formarent in iis, qui formando in ceteris Christo rite destinantur. Sacrorum autem Antistitum quae fuerint in hac re voluntates probe novimus. Novimus qua providentia, qua navitate in excolendo ad virtutem clero assidue connituntur : de quo illis non tam laudem impertivisse, quam gratias palam habuisse libet.

2° *Scopus exhortationis hujus*

At vero, quum ex hujusmodi Episcoporum curis jam plures e clero gratulamur caelestes concepisse ignes, unde gratiam Dei, ex impositione manuum presbyterii susceptam, vel resuscitarunt vel acuerunt ; tum adhuc

---

Pontificat, nonobstant les nombreux et évidents mérites du clergé, considéré dans son ensemble, Nous avons cru devoir encore exhorter très instamment Nos Vénérables Frères, les évêques de l'univers catholique, à mettre leurs soins les plus persévérants et les plus actifs à former le Christ en ceux qui ont eux-mêmes la mission de former le Christ dans les autres.

Les évêques se sont acquittés de cette tâche avec empressement : nous ne l'ignorons pas. Nous savons avec quelle vigilance et quel zèle ils s'appliquent assidûment à former le clergé à la vertu, et Nous nous faisons un plaisir, non pas tant de les en louer que de les en remercier publiquement.

De nombreux prêtres, que ce zèle de leurs évêques a enflammés d'une sainte ardeur, font revivre ou accroissent en eux la grâce de Dieu qu'ils ont reçue au jour de leur ordination sacerdotale : nous nous en félicitons assurément ; toutefois, il y en a encore un certain

conquerendum superest, alios quosdam per diversas regiones non ita se probare, ut in ipsos tamquam in speculum, prout dignum est, plebs christiana conjiciens oculos, sumere possit quod imitetur.

Ad hos porro cor Nostrum per hasce litteras patere volumus ; videlicet ut cor patris, quod in conspectu aegrotantis filii anxia palpitat caritate. Hac igitur suadente, hortationibus Episcoporum hortationes addimus Nostras : quae, quamvis eo spectent potissimum ut devios torpentesve ad meliora revocent, tamen etiam ceteris admoveant velimus incitamenta. Commonstramus iter quo quisque studiosius in dies contendat ut vere sit, qualem Apostolus nitide expressit, *homo Dei* [1]), justaeque expectationi Ecclesiae respondeat.

1) I Tim., VI, 11.

nombre, en divers pays, Nous avons à le déplorer, qui ne se conduisent pas de manière à offrir, comme ils le devraient, au peuple chrétien qui les regarde l'image de la vie à pratiquer et des exemples à suivre.

C'est à ces prêtres que, par cette lettre, Nous voulons ouvrir Notre cœur, le cœur d'un père que la vue de son fils malade fait battre d'un amour angoissé.

Obéissant aux inspirations de cet amour, Nous venons ajouter Nos exhortations à celles des évêques ; elles ont surtout pour but de ramener à de meilleurs sentiments les égarés et les tièdes ; cependant, Nous souhaitons qu'elles apportent aussi aux autres un encouragement. Nous montrons le chemin que chacun doit s'efforcer de suivre avec une ardeur chaque jour grandissante pour être vraiment, selon la belle expression de l'Apôtre, un *homme de Dieu* [1]) et pour répondre à la légitime attente de l'Eglise.

1) I Tim., VI, 11.

Nihil plane inauditum vobis aut cuiquam novum dicemus, sed quae certe commeminisse omnes oportet : spem autem indit Deus, vocem Nostram fructum non exiguun esse habituram.

Id equidem flagitamus : *Renovamini... spiritu mentis vestrae, et induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia, et sanctitate veritatis* [1] : eritque hoc a vobis in quinquagesimo sacerdotii Nostri natali pulcherrimum acceptissimumque munus. Quumque Nos, *in animo contrito et spiritu humilitatis* [2]), exactos in sacerdotio annos recogitabimus Deo ; quidquid humani dolendum sit, videbimur quodammodo expiare, admo-

1) Ephes., IV, 23, 24.
2) Dan., III, 39.

Nous ne vous dirons rien qui ne vous soit connu, ni qui soit nouveau pour personne ; mais Nous dirons ce qu'il importe à tous de se rappeler : et Dieu Nous donne l'espoir que Notre parole ne sera pas sans porter des fruits abondants.

Nous vous le demandons donc avec instances : *Renouvelez-vous sous le souffle de votre esprit et revêtez l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables* [1] : la réalisation de ce vœu est le plus beau et le plus agréable présent que vous puissiez Nous offrir en ce cinquantième anniversaire de Notre sacerdoce.

Pour Nous, quand nous repasserons sous le regard de Dieu, *avec un cœur contrit et en esprit d'humilité* [2]), les années passées de Notre sacerdoce, il Nous semblera que ce que nous aurons la douleur d'y rencontrer de

1) Ephes., IV, 23, 24.
2) Dan., III, 39.

nendo vos et cohortando *ut ambuletis digne Deo per omnia placentes* [1]).

Qua tamen in hortatione, non vestras tantum utilitates tuebimur, sed communes etiam catholicarum gentium ; quum aliae ab aliis dissociari nequaquam possint. Etenim non ejusmodi est sacerdos, qui bonus malusve uni sibi esse queat ; sed ejus ratio et habitus vitae sane quantum habet consequentis effectus in populum. Sacerdos reapse bonus ubi est, quale ibi donum et quantum est !

I. ADHORTATIO AD SANCTITATEM

A. Necessitas sanctitatis

Hinc porro, dilecti filii, hortationis Nostrae exordium

2) Coloss., I, 10.

trop humain, nous l'expierons en quelque sorte en vous portant par nos avertissements et par nos conseils, à *marcher dignement devant Dieu, et à lui plaire en toutes choses* [1]).

Par cette exhortation, ce ne sont pas seulement vos intérêts que Nous favoriserons, mais aussi les intérêts des populations catholiques en général, car ceux-ci ne sont point séparables de ceux-là. Telle est, en effet, la situation du prêtre, qu'il n'est jamais ni bon ni mauvais pour son compte seulement ; son esprit et sa conduite ont, au contraire, sur le peuple une influence incalculable. Posséder un prêtre vraiment bon : quelle immense faveur que celle-là !

Aussi commencerons-nous, chers Fils, notre exhortation par vous exciter à la sainteté de vie que requiert la dignité de votre rang.

1) Coloss., I, 10.

capimus, ut vos nimirum ad eam vitae sanctimoniam, quam dignitatis gradus postulat, excitemus.

1° *Sacerdos est pro aliis*

Quicumque enim sacerdotio potitur, eo non sibi tantum, sed aliis potitur : *Omnis namque Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis, quae sunt ad Deum* [1]). Idipsum et Christus indicavit, qui ad significandum quo demum actio sacerdotum spectet, eos cum sale itemque cum luce comparatos voluit. Lux ergo mundi, sal terrae, sacerdos est.

Neminem sane fugit id praecipue fieri christiana veritate tradenda : at vero quem pariter fugiat, insti-

1) Hebr., V, 1.

Celui qui est honoré du sacerdoce ne le possède pas, en effet, seulement pour soi, mais aussi pour autrui. *Car tout Pontife pris parmi les hommes est établi pour gérer, au profit de l'humanité, les intérêts de Dieu* [1]). Le Christ exprima la même pensée lorsque, voulant montrer en quoi doit consister l'action sacerdotale, il compara les prêtres au sel et à la lumière. Le prêtre est donc la lumière du monde, le sel de la terre. Personne, sans doute, n'ignore que le prêtre remplit surtout son rôle en prêchant la vérité chrétienne ; mais peut-on ignorer davantage qu'il exercerait à peu près inutilement son ministère s'il n'appuyait de son exemple ce que sa parole enseigne ? Ceux qui l'écoutent pourraient dire alors, malignement il est vrai, mais non sans raison : *Ils font profession de connaître Dieu et ils le*

1) Hebr., V, 1.

tutionem ejusmodi pro nihilo fere esse, si, quae sacerdos verbo tradat, exemplo suo non comprobet ? Qui audiunt, contumeliose ii quidem, sed non immerito objicient : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* [1] ; doctrinamque respuent, nec sacerdotis fruentur luce. Quam ob rem ipse Christus, factus sacerdotum forma, re primum, mox verbis docuit : *Caepit Jesus facere, et docere* [2]).

Item, sanctimonia posthabita, nihil admodum sacerdos sal terrae esse poterit ; corruptum enim et contaminatum integritati minime aptum est conferendae ; unde autem sanctitas abest, ibi corruptionem inesse oportet. Quapropter Christus, eamdem insistens simi-

1) Tit., I, 16.
2) Act., I, 1.

renient par leurs actes [1]) ; puis, ils repousseraient les enseignements du prêtre, et ses lumières resteraient pour eux sans profit. C'est pourquoi le Christ lui-même, constitué le modèle des prêtres, a d'abord enseigné par l'exemple et ensuite par la parole : *Jésus a commencé par agir, Il a enseigné après* [2]). De même, le prêtre qui ne met pas au premier rang la sainteté de la vie ne pourra absolument pas être le sel de la terre ; car il est impossible que ce qui est corrompu et contaminé soit un facteur de conservation : et là où la sainteté fait défaut, la corruption s'introduit inévitablement. Aussi bien le Christ, poursuivant cette comparaison, appelle-t-il de tels prêtres un sel fade, *qui n'est plus bon à rien, sinon à être jeté dehors* et, dès lors, *à être foulé aux pieds par les hommes* [3]).

1) Tit., I, 16.
2) Act., I, 1.
3) Matth., V, 13.

litudinem, sacerdotes tales sal infatuatum dicit, quod *ad nihilum valet ultra, nisi ut mittatur foras,* atque adeo *conculcetur ab hominibus* [1]).

2° *Agit nomine Christi*

Quae quidem eo apertius patent, quod sacerdotali munere haud nostro nos fungimur nomine, sed Christi Jesu. *Sic nos,* inquit Apostolus, *existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei* [2]); *pro Christo ergo legatione fungimur* [3]).

Hac nempe de causa Christus ipse, non ad servorum,

1) Matth., V, 13.
2) 1 Cor., IV, 1.
3) 2 Cor., V, 20.

Ces vérités sont d'autant plus certaines que nous accomplissons les fonctions sacerdotales non pas en notre nom, mais au nom de Jésus-Christ. *Oui,* dit l'Apôtre, *que les hommes nous considèrent comme les ministres du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu* [1]); *nous sommes donc les ambassadeurs du Christ* [2]). C'est justement pour cette raison que le Christ lui-même nous a rangés au nombre de ses amis et non de ses serviteurs : *Je ne vous appellerai plus serviteurs... ; mais je vous ai appelés amis parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître... Je vous ai choisis et constitués afin que vous alliez et que vous portiez du fruit* [3]).

Nous avons donc à tenir la place du Christ ; la mission

1) 1 Cor., IV, 1.
2) 2 Cor., V, 20.
3) Joan., XV, 15, 16.

sed ad amicorum numerum nos adscripsit : *Jam non dicam vos servos... Vos autem dixi amicos : quia omnia quaecumque audivi a patre meo, nota feci vobis... Elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis* [1]).

Est igitur nobis persona Christi gerenda : legatio vero ab ipso data sic obeunda, ut quo ille intendit, eo nos pertingamus. Quoniam vero *idem velle idem nolle, ea demum firma amicitia est ;* tenemur, ut amici, hoc sentire in nobis, quod et in Christo Jesu, quod est *sanctus, innocens, impollutus* [2]) : ut legati ab eo, debemus doctrinis ejus ac legi conciliare fidem hominum, easdem nimirum nos ipsi primum servantes : ut potestatis ejus participes ad animos vinculis culparum levandos, conari

1) Joan., XV, 15, 16.
2) Hebr., VII, 26.

qu'Il nous a donnée, nous devons l'accomplir en prenant pour but celui qu'Il s'est proposé. Et comme *le propre d'une solide amitié est bien de se rencontrer à vouloir et à repousser les mêmes choses,* nous sommes tenus, en notre qualité d'amis, de conformer nos sentiments à ceux de Jésus-Christ qui est *saint, innocent* et *sans tache* [1]). Envoyés par Lui, nous devons gagner l'esprit des hommes à ses doctrines et à sa loi, en commençant, bien entendu, par les observer nous-mêmes ; participant à son pouvoir de délivrer les âmes des liens de leurs fautes, nous devons faire tout ce qui est en nous pour nous préserver, nous, du péché. Mais, par-dessus tout, étant ses ministres dans l'offrande du Sacrifice par excellence, perpétuellement renouvelé pour le salut du monde, nous devons nous mettre dans l'état d'esprit où Lui-même, Hostie immaculée, Il s'est offert à Dieu sur

1) Hebr., VII, 26.

nos omni studio oportet ne illis implicemur. At maxime ut ministri ejus in praecellentissimo sacrificio, quod perenni virtute pro mundi vita innovatur, debemus ea animi conformatione uti, qua ille ad aram crucis seipsum obtulit hostiam immaculatam Deo. Nam si olim, in specie solummodo ac figura, tanta a sacerdotibus postulabatur sanctitas; ecquid a nobis, quum victima est Christus? *Quo non oportet igitur esse puriorem tali fruentem sacrificio? quo solari radio non splendidiorem manum carnem hanc dividentem? os quod igni spiritali repletur, linguam quae tremendo nimis sanguine rubescit* [1])?

Perapte S. Carolus Borromaeus, in orationibus ad clerum, sic instabat : « Si meminissemus, dilectissimi fra- » tres, quanta et quam digna in manibus nostris posue-

1) S. Joan. Chrysost., Hom. LXXXII in Matth., II, 5.

l'autel de la croix. Car si, jadis, quand il ne s'agissait encore que d'apparences et de figures, une si grande sainteté était requise des prêtres, quelle n'est pas aujourd'hui notre obligation, puisque la victime est le Christ! *Pourra-t-il donc être jamais assez pur celui qui offre un tel sacrifice? Ne la faut-il pas plus immaculée que le rayon de soleil, la main qui partage cette chair, la bouche que remplit un feu spirituel, la langue que rougit un sang si vénérable* [1])?

Saint Charles Borromée avait bien raison d'insister sur ce point dans ses allocutions à son clergé : « Si nous nous rappelions, nos très chers frères, tout ce que le Seigneur Dieu a déposé de grand et de saint en nos mains, quelle force aurait cette considération pour nous porter à mener une vie digne, vraiment ecclésiastique! Qu'y a-t-il que le Seigneur n'ait mis dans ma main

1) S. Joan. Chrysost., Hom. LXXXII in Matth., n. 5.

» rit Dominus Deus, quantam istiusmodi consideratio » vim haberet ad nos impellendum ut vitam ecclesiasti- » cis hominibus dignam duceremus ! Quid non posuit in » manu mea Dominus, quando proprium Filium suum » unigenitum, sibi coaeternum et coaequalem, posuit ? » In manu mea posuit thesauros suos omnes, sacramenta » et gratias ; posuit animas, quibus illi nihil est carius, » quas sibi ipsi praetulit in amore, quas sanguine suo » redemit : in manu mea posuit caelum, quod et ape- » rire et claudere ceteris possim... Quomodo ergo adeo » ingratus esse potero tantae dignationi et dilectioni, ut » peccem contra ipsum ? ut illius honorem offendam ? » ut hoc corpus, quod suum est, inquinem ? ut hanc » dignitatem, hanc vitam, ejus obsequio consecratam, » maculem ? »

quand Il y a déposé son Fils unique, coéternel et égal à Lui ? Il a mis dans ma main tous ses trésors, ses sacrements et ses grâces ; Il y a placé les âmes, qui sont ce qu'Il a de plus cher, les âmes que, dans son amour, Il a préférées à sa propre vie, qu'Il a rachetées de son sang ; Il a mis dans ma main le ciel avec le pouvoir de l'ouvrir et de le fermer aux autres... Comment donc pourrais-je être assez ingrat, après tant de faveurs et d'amour, pour pécher encore contre Lui ? pour Lui manquer de respect ? pour souiller un corps qui est le sien ? pour déshonorer cette dignité, cette vie consacrée à son service ? »

Cette sainteté de vie, sur laquelle il est bon de s'étendre davantage, est l'objet de grandes et incessantes préoccupations de la part de l'Église. Une pensée a présidé à l'institution des Séminaires : d'instruire, sans doute, dans les lettres et les sciences ceux qu'on y élève en vue du recrutement du clergé, mais surtout de

3° *Cura Ecclesiae*

Ad hanc ipsam vitae sanctimoniam, de qua juvat paulo fusius dicere, magnis Ecclesia spectat perpetuisque curis.

Sacra idcirco Seminaria instituta : ubi, si litteris ac doctrinis imbuendi sunt qui in spem cleri adolescunt, at simul tamen praecipueque ad pietatem omnem a teneris annis sunt conformandi.

Subinde vero, dum ipsa candidatos diuturnis intervallis gradatim promovet, nusquam, ut mater sedula, hortationibus de sanctitate assequenda parcit. Jucunda quidem ea sunt ad recolendum.

Quum enim primo in sacram militiam cooptavit, voluit nos ea rite profiteri : *Dominus pars haereditatis meae, et calicis mei : tu es, qui restitues haereditatem meam*

---

les former, dès leurs plus tendres années, à toutes les ressources de la piété. Ensuite, avec une maternelle sollicitude, l'Eglise profite de ce qu'elle ne fait avancer les candidats que degré par degré, à de longs intervalles, pour leur prodiguer, à chaque étape, les exhortations à la sainteté. Rappelons-les : ce sont de si doux souvenirs !

Dès qu'elle nous a enrôlés dans la milice sacrée, elle a voulu que nous prissions cet engagement formel : *Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice : c'est vous, Seigneur, qui me rendrez mon héritage* [1]). *Par ces paroles,* dit saint Jérôme, *le clerc* est averti *que celui qui est lui-même la part du Seigneur ou qui a le Seigneur en partage doit se montrer tel, que lui-même possède le Seigneur et qu'il soit possédé par Lui* [2]).

1) Ps. XV, 5.
2) Ep. LII, *ad Nepotianum*, n. 5.

mihi [1]). Quibus, inquit Hieronymus, monetur *clericus ut qui, vel ipse pars Domini est, vel Dominum partem habet, talem se* exhibeat, *ut et ipse possideat Dominum, et possideatur a Domino* [2]).

Subdiaconis accensendos ipsa quam graviter est allocuta ! *Iterum atque iterum considerare debetis attente quod onus hodie ultro appetitis ;... quod si hunc ordinem susceperitis, amplius non licebit a proposito resilire, sed Deo... perpetuo famulari, et castitatem, illo adjuvante, servare oportebit.* Tum denique : *Si usque nunc fuistis tardi ad ecclesiam, amodo debetis esse assidui : si usque nunc somnolenti, amodo vigiles : ... si usque nunc inho-*

1) Ps. XV, 5.
2) Ep. LII, *ad Nepotianum*, n. 5.

Et, au moment de nous élever au sous-diaconat, quel grave langage elle nous a tenu ! *Vous avez le devoir de considérer, et de considérer encore, quelle charge vous assumez librement aujourd'hui... ; si vous recevez cet ordre, il ne vous sera plus permis de revenir sur votre décision, mais il vous faudra rester pour toujours au service de Dieu et garder, avec son aide, la chasteté.* Et, pour finir : *Si, jusqu'à présent, vous avez été négligents de l'église, désormais vous devez y être assidus ; si, jusqu'à présent, vous avez été somnolents, vous devez à l'avenir être vigilants ; si, jusqu'à présent, vous avez été déshonnêtes, désormais vous devez être chastes... Regardez donc quel est l'objet du ministère qui vous est confié!*

Puis, quand il s'est agi de recevoir le diaconat, l'Eglise a élevé vers Dieu pour nous, par la bouche de l'évêque, cette prière : *Qu'ils soient un modèle éclatant de toutes les vertus, qu'ils aient la modestie dans l'autorité, la constance dans la pudeur, la pureté de l'innocence et*

nesti, amodo casti... Videte cujus ministerium vobis traditur !

Diaconatu porro augendis sic per Antistitem a Deo precata est : *Abundet in eis totius forma virtutis, auctoritas modesta, pudor constans, innocentiae puritas et spiritualis observantia disciplinae. In moribus eorum praecepta tua fulgeant, ut suae castitatis exemplo imitationem sanctam plebs acquirat.*

Sed eo acrius movet commonitio initiandis sacerdotio facta : *Cum magno timore ad tantum gradum ascendendum est, ac providendum ut coelestis sapientia, probi mores et diuturna justitiae observatio ad id electos commendet... Sit odor vitae vestrae delectamentum Ecclesiae Christi, ut praedicatione atque exemplo aedificetis domum, idest familiam Dei.* Maximeque omnium urget illud gravissime additum : *Imitamini quod tractatis :*

---

qu'ils soient fidèles à la discipline spirituelle. Que vos préceptes, Seigneur, *resplendissent dans leurs mœurs et que leur chasteté exemplaire porte le peuple à imiter saintement leur vie.*

Plus émouvants encore sont les avertissements qu'elle nous a adressés au jour de notre ordination sacerdotale : *Ce n'est qu'avec une grande crainte qu'il faut s'élever à une si haute dignité, et l'on doit veiller à ce que ceux qui sont élus pour la recevoir se recommandent par une sagesse céleste, par des mœurs sans reproche et une pratique déjà longue de la justice chrétienne... Que le parfum de votre vie réjouisse l'Eglise de Dieu, en sorte que, par vos prédications et par vos exemples, vous puissiez édifier la maison, c'est-à-dire la famille de Dieu.*

Mais la plus grave de toutes les recommandations est celle que contiennent ces paroles : *Imitez ce que vous touchez,* écho du précepte de saint Paul : *Que chacun de nous*

quod profecto cum Pauli praecepto congruit : *ut exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu* [1]).

4° *Doctrina SS. Patrum*

Talis igitur quum sit mens Ecclesiae de sacerdotum vita, mirum nemini esse possit, quod sancti Patres ac Doctores omnes ita de ea re consentiant, ut illos fere nimios quis arbitretur : quos tamen si prudenter aestimemus, nihil eos nisi apprime verum rectumque docuisse judicabimus.

Eorum porro sententia haec summatim est. Tantum scilicet inter sacerdotem et quemlibet probum virum intercedere debet discriminis, quantum inter caelum et

1) Coloss., I, 28.

s'applique à se rendre parfait dans le Christ Jésus [1]).

Si telle est la pensée de l'Eglise sur la vie sacerdotale, nul ne pourra s'étonner de voir les saints Pères et les Docteurs unanimes à professer à ce sujet des enseignements qu'à première vue l on pourrait croire exagérés, mais dont nous devrons tous, cependant, après mûr examen, reconnaître la parfaite vérité et la justesse. Voici, en substance, leur pensée : Entre le prêtre et l'honnête homme en général, il doit y avoir autant de différence qu'entre le ciel et la terre ; aussi le prêtre doit-il prendre garde que sa vertu soit exempte de tout reproche, non seulement en matière grave, mais encore en matière légère. Le Concile de Trente n'a fait que reprendre le jugement de ces autorités si vénérables lorsqu'il avertit les clercs de fuir *même les fautes légères, qui, chez eux, seraient très graves* [2]) : très graves, en

1) Coloss., I, 28.
2) Sess. XXII, *De reform.*, c. 1.

terram : ob eamque causam, virtuti sacerdotali cavendum non solum ne gravioribus criminibus sit affinis, sed ne minimis quidem.

In quo virorum tam venerabilium judicio Tridentina Synodus stetit, quum monuit clericos ut fugerent *levia etiam delicta, quae in ipsis maxima essent* [1] : maxima scilicet, non re ipsa, sed respectu peccantis, in quem, potiore jure quam in templorum aedificia, illud convenit : *Domum tuam decet sanctitudo* [2]).

B. In quo consistat sanctitas sacerdotis

Jam sanctitas ejusmodi, qua sacerdotem carere sit nefas, videndum est in quo sit ponenda : id enim si

1) Sess. XXII, *De reform.*, c. 1.
2) Ps. XCII, 5.

effet, non pas en elles-mêmes, mais eu égard à la qualité de celui qui les commettrait et à qui, bien mieux qu'aux édifices de nos temples, s'applique cette parole : *La sainteté convient à ta maison* [1]).

Cette sainteté, dont le défaut chez un prêtre serait un grand malheur, examinons donc en quoi elle consiste : l'ignorance ou l'erreur à ce sujet créerait certainement un grave danger.

Il en est qui pensent, ou même professent que le mérite du prêtre consiste uniquement à se dépenser sans réserve au service du prochain ; par suite, ils n'accordent guère d'attention aux vertus qui contribuent à la perfection personnelle (et qu'ils appellent pour cela vertus *passives*), et estiment que la culture et la pratique des vertus *actives* doit absorber toutes les forces et tout le zèle de l'âme. Cette doctrine est singu-

1) Ps. XCII, 5.

quis ignoret vel praepostere accipiat, magno certe in discrimine versatur.

1° *Praeprimis in virtutibus quibus perficitur ipse*

Equidem sunt qui putent, quin etiam profiteantur, sacerdotis laudem in eo collocandam omnino esse, ut sese aliorum utilitatibus totum impendat : quamobrem, dimissa fere illarum cura virtutum, quibus homo perficitur ipse (eas ideo vocitant *passivas*), aiunt vim omnem atque studium esse conferenda ut *activas* virtutes quis excolat exerceatque.

Haec sane doctrina mirum quantum fallaciae habet atque exitii. De ea Decessor noster fel. rec. sic pro sua sapientia edixit [1]: « Christianas... virtutes, alias tem-

1) Ep *Testem benevolentiae,* ad Archiep. Baltimor., 22 jan. 1899.

lièrement erronée et pernicieuse. C'est d'elle que Notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, a écrit dans sa sagesse [1] : « Pour prétendre que les vertus chrétiennes varient avec les époques, il faudrait oublier les paroles de l'Apôtre : *Ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils* [2]. Le Maître et le Modèle de toute sainteté, c'est le Christ ; c'est sur lui que doit se régler quiconque désire entrer au séjour des Bienheureux. Or, le Christ ne change pas au cours des siècles, il est le même *hier et aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles* [3]. C'est donc aux hommes de tous les âges que s'adresse cette parole : *Recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur* [4] ; c'est pour tous les temps que le Christ se

1) Ep. *Testem benevolentiae,* ad Archiep. Baltimor., 22 jan 1899
2) Rom., VIII, 29.
3) Hebr., XIII, 8.
4) Matth., XI, 29.

» poribus aliis accommodatas esse, is solum velit, qui » Apostoli verba non meminerit : *Quos praescivit, et » praedestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* [1]). » Magister et exemplar sanctitatis omnis Christus est ; » ad cujus regulam aptari omnes necesse est, quotquot » avent beatorum sedibus inseri. Jamvero haud mutatur » Christus progredientibus saeculis, sed idem *heri, et » hodie : ipse et in saecula* [2]). Ad omnium igitur aetatum » homines pertinet illud : *Discite a me, quia mitis sum, » et humilis corde* [3]) ; nulloque non tempore Christus se » nobis exhibet *factum obedientem usque ad mortem* [4]) ; » valetque quavis aetate Apostoli sententia : *Qui, sunt*

1) Rom., VIII, 29.
2 Hebr , XIII, 8.
3) Matth , XI, 29.
4) Philipp., II, 8.

montre à nous *obéissant jusqu'à la mort* [1]) ; elle vaut pour tous les âges, la maxime de l'Apôtre : *Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises* [2]). »

Ces enseignements s'adressent sans doute à tous les fidèles, mais plus immédiatement aux prêtres. A eux de s'appliquer spécialement ce que, dans son zèle apostolique, Notre prédécesseur ajoutait : « Plût à Dieu qu'il y eût maintenant un plus grand nombre d'hommes fidèles à pratiquer ces vertus à l'égal des Saints des siècles écoulés : par leur humilité, leur obéissance, leur renoncement, ils furent *puissants en œuvres et en paroles*, pour le plus grand profit de la religion et de la civilisation ! »

Il n'est pas inutile de le faire observer ici, ce Pontife

1) Philipp., II, 8.
2) Gal., V, 24.

» *Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et con-*
» *cupiscentiis* [1]. »

Quae documenta si quidem spectant unumquemque fidelium, propius tamen ad sacerdotes attinent : ipsique prae ceteris dicta sibi habeant quae idem Decessor Noster apostolico ardore subjecit : « Quas utinam vir-
» tutes multo nunc plures sic colerent, ut homines
» sanctissimi praeteritorum temporum ! qui demissione
» animi, obedientia, abstinentia, *potentes* fuerunt *opere*
» *et sermone,* emolumento maximo, nedum religiosae
» rei, sed publicae ac civilis. »

Ubi animadvertere non abs re fuerit, Pontificem prudentissimum jure optimo singularem abstinentiae mentionem intulisse, quam evangelico verbo dicimus, abne-

1) Gal , V, 24.

si sage a fait, avec infiniment de raison, une mention spéciale du renoncement que, dans la langue évangélique, nous appelons l'abnégation de soi-même. Car c'est surtout en cette vertu, chers Fils, que résident et la force et la puissance et l'efficacité du ministère sacerdotal ; c'est lorsqu'elle est négligée que la conduite du prêtre peut donner lieu à des spectacles qui blessent les regards et la conscience des fidèles. En effet, s'il se rencontrait des prêtres qui n'eussent pas honte de travailler en vue d'un intérêt de lucre, de se mêler aux affaires séculières, de briguer les premières places en dédaignant les autres, de céder à des affections sensibles, de chercher à plaire aux hommes, de compter dans leurs prédications sur la puissance persuasive du langage de la sagesse humaine, il est sûr que ce seraient des prêtres qui auraient méconnu la volonté formelle du Christ et méprisé la condition qu'Il a posée lorsqu'Il a

gationem sui. Quippe hoc praesertim capite, dilecti filii, robur et virtus et fructus omnis sacerdotalis muneris continetur : hoc neglecto, exoritur quidquid in moribus sacerdotis possit oculos animosque fidelium offendere. Nam si turpis lucri gratia quis agat, si negotiis saeculi se involvat, si primos appetat accubitus ceterosque despiciat, si carni et sanguini acquiescat, si quaerat hominibus placere, si fidat persuasibilibus humanae sapientiae verbis; haec omnia inde fluunt, quod Christi mandatum negligit conditionemque respuit ab ipso latam : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* [1]).

2° *Ne tamen negligat curam aliorum*

Ista nos quum adeo inculcamus, illud nihilo minus

1) Matth., XVI, 24.

dit : *Si quelqu'un veut me suivre, il doit se renoncer* [1]).

Bien que nous insistions beaucoup sur les exhortations qui précèdent, Nous n'en avertissons pas moins le prêtre qu'il ne pourrait pas se contenter de travailler à sa sanctification personnelle : car il est l'ouvrier que le Christ est *venu... engager pour sa vigne* [2]). C'est donc à lui d'arracher les folles herbes, d'en semer d'utiles, de les arroser, de prendre garde que l'homme ennemi ne vienne pas mêler l'ivraie au bon grain. Aussi le prêtre doit-il veiller à ce que le soin mal compris de sa perfection intérieure ne l'entraîne pas à omettre les devoirs de son ministère qui sont réclamés par le service du prochain. Par exemple, il doit prêcher la parole de Dieu, entendre les confessions, assister les malades, principalement les moribonds, donner l'instruction religieuse aux

1) Matth , XVI, 24.
2) Matth., XX, 1.

sacerdotem admonemus, non sibi demum soli vivendum sancte : ipse enimvero est operarius, quem Christus *exiit,. conducere in vineam suam* [1]). Ejus igitur est fallaces herbas evellere, serere utiles, irrigare, tueri ne inimicus homo superseminet zizania. Cavendum propterea sacerdoti ne, inconsulto quodam intimae perfectionis studio adductus, quidquam praetereat de muneris partibus quae in aliorum bonum conducant. Cujusmodi sunt verbum Dei nuntiare, confessiones rite excipere, adesse infirmis praesertim morituris, ignaros fidei erudire, solari moerentes, reducere errantes, usquequaque imitari Christum : *Qui pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos a diabolo* [2]).

1) Matth., XX, 1.
2) Act., X, 38.

ignorants, consoler les affligés, ramener au bercail les égarés, enfin imiter en tout le Christ, *qui passa en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tourmentés par le démon* [1]). Mais, ce faisant, qu'il ait toujours présent à l'esprit le grave avertissement de saint Paul : *Ni celui qui plante ni celui qui arrose ne sont rien, mais Dieu qui fait croître est tout* [2]). Il peut arriver que nous ayons à semer dans les larmes, que nous ayons à fournir un labeur considérable pour assurer l'entretien de nos semailles; mais et la germination et la récolte qui fait l'objet de nos espérances, dépendent de Dieu seul et de son secours tout-puissant.

Ajoutons encore cette considération très importante, que les hommes sont simplement des instruments dont Dieu se sert pour le salut des âmes et que, par suite, ils

1) Act., X, 38.
2) 1 Cor., III, 7.

3° *Per sanctitatem propriam procurabit bonum aliorum*

Inter haec vero insigne Pauli monitum sit menti defixum : *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat : sed, qui incrementum dat, Deus* [1]). Liceat quidem euntes et flentes mittere semina ; liceat ea labore multo fovere : sed ut germinent edantque optatos fructus, id nempe unius Dei est ejusque praepotentis auxilii.

Hoc accedit magnopere considerandum, nihil praeterea esse homines nisi instrumenta, quibus ad animorum salutem utitur Deus ; ea oportere idcirco ut apta sint quae a Deo tractentur. Qua sane ratione?

Num ullà putamus vel insita vel parta studio praestantia moveri Deum ut opem adhibeat nostram ad suae

1) 1 Cor., III, 7.

doivent être aptes à se laisser manier par Dieu. Et comment en sera-t-il ainsi? Allons-nous nous imaginer que ce soient nos qualités naturelles ou acquises qui déterminent Dieu à utiliser notre concours en vue d'étendre sa gloire? Assurément non ; car il est écrit : *Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages ; Dieu a choisi ce qui est faible aux yeux du monde pour confondre la force, et Dieu a choisi ce qui est faible et méprisable et ce qui n'est rien, au gré du monde, pour détruire ce qui est* [1]).

Il n'y a, en vérité, qu'une chose capable de réaliser l'union de l'homme avec Dieu, une seule qui puisse le rendre agréable à Dieu et en faire un ministre non indigne de sa miséricorde : c'est la sainteté de sa vie et de ses mœurs.

Si cette sainteté, qui, au fond, n'est autre chose que

1) 1 Cor., I, 27, 28.

gloriae amplitudinem? Nequaquam : scriptum est enim : *Quae stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia : et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quae non sunt, ut ea quae sunt destrueret* [1]).

Unum nimirum est quod hominem cum Deo conjungat, unum quod gratum efficiat, atque non indignum ejus misericordiae administrum : vitae morumque sanctimonia.

Haec, quae demum est supereminens Jesu Christi scientia, sacerdoti si desit, desunt ei omnia. Nam, ab ea disjunctae, ipsa exquisitae doctrinae copia (quam Nosmetipsi nitimur in clero provehere), ipsaque agendi dexteritas et sollertia, etiamsi emolumenti aliquid vel

1) 1 Cor., I, 27, 28.

la science suréminente de Jésus-Christ, manque au prêtre, tout lui manque. Car, sans la sainteté, même la science fût-elle abondante et de choix (et Nous-même Nous nous efforçons de la promouvoir dans le clergé), même l'habileté pratique et le savoir-faire, quelque utiles qu'ils puissent être à l'Eglise ou aux individus, n'en sont pas moins fréquemment la source de préjudices déplorables.

Au contraire, supposez un homme profondément saint : fût-il le dernier de tous, combien d'œuvres merveilleuses ne peut-il pas entreprendre et mener à bonne fin pour le salut du peuple de Dieu ! Les témoignages abondent sur ce point à toutes les époques. Nous en avons une preuve éclatante et dont le souvenir n'est pas éloigné de nous, dans la personne de Jean-Baptiste Vianney, ce modèle des pasteurs d'âmes, à qui Nous avons eu le bonheur de décerner Nous-même les honneurs de la béatification.

Ecclesiae vel singulis afferre possint, non raro tamen detrimenti iisdem sunt flebilis causa.

Sanctimonio vero qui ornetur et affluat, is quam multa possit, vel infimus, mirifice salutaria in populo Dei aggredi et perficere, complura ex omni aetate testimonia loquuntur : praeclare, non remota memoria, Joannes Bapt. Vianney, animarum in exemplum curator, cui honores Caelitum Beatorum Nosmet decrevisse laetamur.

Sanctitas una nos efficit, quales vocatio divina exposcit : homines videlicet mundo crucifixos, et quibus mundus ipse sit crucifixus ; homines in novitate vitae ambulantes, qui, ut Paulus monet [1]), *in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in castitate, in scientia, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu Sancto, in caritate non*

1) 2 Cor., VI, 5 et seqq.

Il n'y a que la sainteté pour nous rendre tels que l'exige notre divine vocation, c'est-à-dire des hommes crucifiés au monde et auxquels le monde soit crucifié ; des hommes dont la conduite s'inspire d'une vie nouvelle et qui, selon le conseil de l'Apôtre [1]), se montrent ministres de Dieu *par les travaux, par les veilles, par les jeûnes, par la chasteté, par la science, par la patience, par la bonté, par l'Esprit-Saint, par une charité sincère, par la parole de vérité :* des hommes qui n'aspirent qu'aux biens célestes et travaillent de toutes leurs forces à y conduire les autres.

Mais, nous le savons tous, notre volonté ne peut produire la sainteté de la vie, qu'à la condition d'être soutenue et fortifiée par la grâce. Aussi Dieu a-t-il lui-même abondamment pourvu à ce que jamais sa grâce ne nous fasse défaut, tant que nous sommes de

1) 2 Cor., VI, 5 et seqq.

ficta, *in verbo veritatis* seipsos exhibeant ut ministros Dei ; qui unice in caelestia tendant, et alios eodem adducere omni ope contendant.

II. MEDIA ACQUIRENDI SANCTITATEM

A. Oratio

Quoniam vero, ut nemo unus ignorat, vitae sanctitas eatenus fructus est voluntatis nostrae, quoad haec gratiae subsidio roboretur a Deo, abunde nobis Deus ipse providit, ne gratiae munere, si velimus, ullo tempore careamus ; idque in primis assequimur studio precandi.

1° *Necessitas orationis*

Sane precationem inter et sanctimoniam is necessario intercedit usus, ut altera esse sine altera nullo modo possit.

---

bonne volonté ; c'est, avant tout, par notre application à la prière que nous nous l'assurons. Entre la prière et la sainteté, la liaison est si nécessaire que l'une ne peut, en aucune façon, exister sans l'autre. Saint Jean Chrysostome énonce là-dessus une pensée d'une vérité absolue : *A mon avis, il est manifeste aux yeux de tous qu'il est tout simplement impossible de mener une vie vertueuse sans le secours de la prière* [1]) ; de même, saint Augustin formule avec pénétration cette conclusion : *La science de la vertu est la science de la prière* [1]). Ces enseignements, le Christ lui-même nous les a fermement inculqués et par ses fréquentes exhortations et surtout par ses exemples. En effet, pour prier, il se retirait dans le désert ou gagnait seul les montagnes ; il passait des nuits entières absorbé dans l'oraison ;

---

1) De precatione, orat. 1.
1) Hom., IV, ex. 50.

Quocirca consentanea omnino veritati est ea sententia Chrysostomi : *Arbitror cunctis esse manifestum, quod simpliciter impossibile sit absque precationis praesidio cum virtute degere* [1]) : acuteque Augustinus conclusit : *Vere novit recte vivere, qui recte novit orare* [2]).

Quae nobis documenta Christus ipse et crebra hortatione et maxime exemplo suo firmius persuasit. Nempe orandi causa vel in deserta secedebat, vel montes subibat solus ; noctes solidas totus in eo exigebat : templum frequenter adibat : quin etiam, stipantibus turbis, ipse erectis in caelum oculis palam orabat ; denique suffixus cruci, medios inter mortis dolores, cum clamore valido et lacrimis supplicavit Patri.

1) De precatione, orat. I.
2) Hom., IV, ex. 50.

fréquemment, il allait au temple ; même en présence des foules qui se pressaient autour de lui, il priait publiquement, les yeux levés au ciel ; enfin, attaché à la croix et déjà en proie aux douleurs de la mort, il adressa encore, avec des sanglots et des larmes, des supplications à son Père.

Tenons donc pour absolument certain que le prêtre qui veut être fidèle à la dignité de son rang et de sa mission doit avoir grandement à cœur de s'appliquer à la prière. On n'a que trop souvent à déplorer de le voir prier par routine plutôt qu'avec ferveur ; réciter nonchalamment l'Office aux heures d'obligation ou se contenter d'y ajouter quelques rapides prières, sans plus songer ensuite à consacrer à Dieu, par de pieuses aspirations, aucun autre moment de la journée.

Le prêtre cependant, beaucoup plus que tout autre, devrait obéir au précepte du Christ : *Il faut toujours*

Hoc igitur certum ratumque habeamus, sacerdotem, ut gradum officiumque digne sustineat suum, precandi studio eximie deditum esse oportere.

Saepius quidem dolendum quod ipse ex consuetudine potius id faciat quam ex animi ardore ; qui statis horis oscitanter psallat vel pauculas interserat preces, nec deinde ullam de die partem memor tribuat alloquendo Deo, pie sursum adspirans.

Sed enim sacerdos multo impensius ceteris paruisse debet Christi praecepto : *Oportet semper orare* [1] ; cui inhaerens Paulus tantopere suadebat : *Orationi instate, vigilantes in ea in gratiarum actione* [2] ; — *Sine intermissione orate* [3].

1) Luc., XVIII, 1.
2) Coloss., IV, 2.
3) Thess., V, 17.

---

prier [1]), précepte que saint Paul recommandait très instamment : *Persévérez dans la prière, apportez-y de la vigilance avec des actions de grâces* [2]) ; *priez sans cesse* [3]).

Et pour une âme soucieuse de sa propre sanctification et du salut du prochain, que d'occasions, au cours d'une journée, de s'élever vers Dieu ! Les angoisses intimes, la violence et l'opiniâtreté des tentations, le manque de vertu, l'insuccès et la stérilité des œuvres, des péchés et des négligences sans nombre, la crainte enfin des jugements de Dieu, tout nous excite vivement à pleurer en présence du Seigneur et moyennant son secours, à nous enrichir sans peine, de nouveaux mérites devant Lui.

1) Luc. XVIII, 1.
2) Coloss., IV, 2.
3) 1 Thess., V, 17.

Animo quippe sanctimoniae propriae aeque ac salutis alienae cupido quam multae per diem sese dant occasiones ut in Deum feratur ! Angores intimi, tentationum vis ac pertinacia, virtutum inopia, remissio ac sterilitas operum, offensiones et negligentiae creberrimae, timor demum ad judicia divina ; haec omnia valde incitant ut ploremus coram Domino, ac, praeter impetratam opem, bonis ad ipsum meritis facile ditescamus. Neque nostra tantummodo ploremus causa oportet. In ea, quae latius ubique funditur, scelerum colluvione, nobis vel maxime imploranda exorandaque est divina clementia ; nobis instandum apud Christum, sub mirabili Sacramento omnis gratiae benignissime prodigum : *Parce, Domine, parce populo tuo.*

Et il n'y a pas que nos fautes que nous devions pleurer. En présence de ce déluge de crimes qui va se répandant et s'élargissant partout, c'est à nous surtout d'implorer et de fléchir la divine clémence ; à nous de prier instamment le Christ qui, dans son immense bonté, nous prodigue toutes ses grâces dans son admirable Sacrement : *Pardonnez, Seigneur, épargnez votre peuple.*

2° *Meditatio quotidiana*

Illud in hac parte caput est, ut aeternarum rerum meditationi certum aliquod spatium quotidie concedatur. Nemo est sacerdos qui possit hoc sine gravi incuriae nota et animae detrimento praetermittere.

Utilitas

Ad Eugenium III, sibi quondam alumnum, tunc vero romanum Pontificem, Bernardus Abbas sanctissimus scribens, eum libere obnixeque admonebat, ne unquam a quotidiana divinorum meditatione vacaret, nulla admissa excusatione curarum, quas multas et maximas supremus habet apostolatus. Id autem se jure exposcere contendebat, utilitates ejusdem exercitationis ita enumerans prudentissime : *Fontem suum, id est mentem,*

Il est de la plus haute importance de réserver chaque jour un temps déterminé à la méditation des vérités éternelles. Aucun prêtre ne peut s'en dispenser sans encourir un grave reproche de négligence et un dommage pour son âme. Le très saint abbé Bernard, écrivant à Eugène III, qui avait été son élève et était devenu Pontife de Rome, l'avertissait franchement et avec insistance qu'il ne pouvait jamais laisser passer un jour sans méditer les choses divines, quelles que fussent la multiplicité et l'importance des occupations inhérentes au suprême apostolat. Il justifiait cette recommandation en énumérant avec une grande sagesse les avantages de cet exercice : *La méditation purifie l'âme d'où elle jaillit comme de sa source. En outre, elle gouverne les affections, dirige les actes, corrige les excès, discipline les mœurs, met de l'honnêteté et de l'ordre dans la vie ; enfin, elle initie à la science tout à la fois des choses divines et des choses humaines. Elle dissipe la confusion,*

de qua oritur, purificat consideratio. Deinde regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus, componit mores, ritam honestat et ordinat ; postremo divinarum pariter et humanarum rerum scientiam confert. Haec est quae confusa disterminat, hiantia cogit, sparsa colligit, secreta rimatur, vera vestigat, verisimilia examinat, ficta et fucata explorat. Haec est quae agenda praeordinat, acta recogitat, ut nihil in mente resideat aut incorrectum aut correctione egens. Haec est quae in prosperis adversa praesentit, in adversis quasi non sentit ; quorum alterum fortitudinis, alterum prudentiae est [1]).

Necessitas

Quae quidem magnarum utilitatum summa, quas meditatio parere est nata, nos item docet atque admonet,

1) *De Consid.*, L. I, c. 7.

comble les lacunes, rapproche les données disjointes, pénètre les secrets, recherche le vrai, examine de près le vraisemblable, déjoue la feinte et l'artifice. Elle règle les choses à faire, réfléchit sur les choses faites, de peur qu'il ne reste rien dans l'âme qui n'ait subi un contrôle, ou qui en ait besoin. Dans le succès, elle pressent l'épreuve, et quand celle-ci se produit, elle en émousse la pointe, stimulant ainsi tour à tour le courage et la prudence [1]).

Tous ces précieux services que la méditation est appelée à nous rendre sont pour nous une leçon et un avertissement : ils nous montrent combien elle nous est non seulement à tous égards utile au salut, mais grandement nécessaire.

Car, les fonctions du sacerdoce sont assurément augustes et très vénérables, mais il arrive pourtant,

1) *De Consid.*, L. I, c. 7.

quam sit illa, non modo in omnem partem salutaris, sed admodum necessaria.

Quamvis enim varia sacerdotii munia augusta sint et plena venerationis, usu tamen frequentiore fit ut ipsa tractantes non ea plane qua par est religione perpendant. Hinc, sensim defervescente animo, facilis gressus ad socordiam, atque adeo ad fastidium rerum sacerrimarum.

Accedit, quod sacerdotem quotidiana consuetudine versari necesse sit quasi *in medio nationis pravae ;* ut saepe, in pastoralis ipsa caritatis perfunctione, sit sibi pertimescendum ne lateant inferni anguis insidiae. Quid, quod tam est proclive, de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere ? Apparet igitur quae et quanta urgeat necessitas ad aeternorum contemplationem quotidie redeundi, ut adversus illecebras mens et voluntas, renovato subinde robore obfirmentur.

---

qu'à les exercer, ceux qui les accomplissent perdent quelque chose du respect religieux qu'elles commandent et alors la diminution graduelle de leur ferveur les met facilement sur la pente de la tiédeur, sinon du dégoût des choses les plus sacrées.

Ajoutez que le prêtre est dans la nécessité de passer sa vie, pour ainsi dire *au milieu d'une société mauvaise ;* en sorte que, souvent, il a à redouter les pièges du serpent infernal, dans l'exercice même de sa charité pastorale. Quoi d'étonnant ! N'est-il pas trop naturel que même les âmes religieuses se ternissent au contact de la poussière du monde ? De là, l'urgente et grave nécessité pour le prêtre de revenir chaque jour à la contemplation des vérités éternelles, afin de raffermir, par ce renouvellement régulier de vigueur, son esprit et sa volonté contre toutes les séductions.

Il importe, au surplus, que le prêtre ait une certaine facilité habituelle à s'élever et à tendre vers les choses du ciel, car il a pour devoir rigoureux de les goûter, de

Praeterea expedit sacerdoti quadam instrui facilitate assurgendi nitendique in caelestia ; qui caelestia sapere, eloqui, suadere, omnino debet ; qui sic debet vitam suam omnem supra humana instituere, ut, quidquid pro sacro munere agit, secundum Deum agat, instinctu ductuque fidei. Jamvero hunc animi habitum, hanc veluti nativam cum Deo conjunctionem efficit maxime ac tuetur quotidianae meditationis praesidium ; id quod prudenti cuique tam perspicuum est, ut nihil opus sit longius persequi.

Quarum rerum confirmationem petere licet, sane tristem, ex eorum vita sacerdotum, qui divinorum meditationem vel parvi pendunt vel plane fastidiunt. Videas enim homines in quibus *sensus Christi,* illud tam praestabile bonum, oblanguit ; totos ad terrena conversos, vana consectantes, leviora effutientes ; sacrosancta

---

les enseigner, de les inculquer ; et il doit si bien placer sa vie au-dessus des intérêts humains, que toutes les œuvres de son saint ministère se fassent selon Dieu, sous l'inspiration et la direction de la foi. Or, ce qui surtout établit et maintient le prêtre dans cet état d'âme, dans cette union pour ainsi dire spontanée avec Dieu, c'est la pratique tutélaire de la méditation quotidienne ; cela est tellement évident pour tout homme réfléchi qu'il est inutile d'y insister davantage.

Nous trouvons de ces enseignements une confirmation pénible, sans doute, mais indéniable dans la manière de vivre de certains prêtres qui en sont venus à déprécier ou à prendre en dégoût la méditation des choses divines. Voyez à quel point chez eux *le sens du Christ,* ce bien si précieux, s'est affaibli : il sont tout entiers aux choses de la terre, en quête de frivolités ; esprits superficiels, ils remplissent leurs fonctions saintes avec relâchement, avec froideur, sinon même indignement. A l'époque où ils venaient de recevoir l'onction sacerdo-

obeuntes remisse, gelide, fortasse indigne. Jampridem ipsi, unctionis sacerdotalis recenti charismate perfusi, diligenter parabant ad psallendum animum, ne perinde essent ac qui tentant Deum ; opportuna quaerebant tempora locaque a strepitu remotiora ; divina scrutari sensa studebant ; laudabant, gemebant, exultabant, spiritum effundebant cum Psalte. Nunc vero, quantum mutati ab illis sunt !...

Itemque vix quidquam in ipsis residet de alacri ea pietate quam spirabant erga divina mysteria. Quam dilecta erant olim tabernacula illa ! gestiebat animus adesse in circuitu mensae Domini, et alios ad eam atque alios advocare pios. Ante sacrum quae mundities, quae preces desiderantis animae ! tum in ipso agendo quanta erat reverentia, augustis caeremoniis decore suo integris ; quam effusae ex praecordiis gratiae : feliciterque

---

tale, ils se préparaient avec soin à la récitation du saint office, ils n'eussent point voulu ressembler à des hommes qui tentent Dieu : ils choisissaient pour la prière les heures les plus propices et les endroits les plus recueillis ; ils s'appliquaient à pénétrer le sens des paroles divines ; avec le Psalmiste, ils louaient, ils gémissaient, ils tressaillaient, ils répandaient leur âme dans la prière. Comme ils sont changés depuis lors !...

De même, ils ne gardent presque plus rien de la piété vive que leur inspiraient les mystères divins. Que les tabernacles, autrefois, leur étaient chers ! C'était une fête pour leur cœur de se tenir à proximité de la table du Seigneur et d'y attirer un nombre toujours croissant d'âmes pieuses. Avant de célébrer, quel besoin de pureté, quelles prières s'échappaient de leur âme fervente ! Et durant la célébration de la Messe, quel respect dans l'observation intégrale des augustes cérémonies liturgiques ! Quelles expansions affectueuses dans l'action de grâces, et comme heureusement dans le peuple se

manabat in populum bonus odor Christi !... — *Rememoramini*, obsecramus, dilecti filii *rememoramini... pristinos dies* [1]) : tunc nempe calebat anima, sanctae meditationis studio enutrita.

In his autem ipsis, qui *recogitare corde* [2]) gravantur vel negligunt, non desunt sane qui consequentem animi sui egestatem non dissimulent, excusentque, id causae obtendentes, se totos agitationi ministerii dedidisse, in multiplicem aliorum utilitatem.

Verum falluntur misere.

Nec enim assueti cum Deo colloqui, quum de eo ad homines dicunt vel consilia christianae vitae impertiunt, prorsus carent divino afflatu : ut evangelicum verbum

1) Hebr., X, 32.
2) Jerem., XII, 11.

répandait la bonne odeur du Christ !... *Rappelez-vous*, Nous vous en supplions, bien-aimés Fils, *rappelez-vous... ces jours d'autrefois* [1]) : alors, votre âme brûlait, nourrie des ardeurs de la sainte méditation.

Parmi ceux à qui pèse cette *récollection du cœur* [2]) ou qui la négligent, il en est qui ne cherchent guère à dissimuler la pauvreté qui en résulte pour leur âme ; ils s'en excusent, prétextant qu'ils se sont jetés sans réserve dans le tourbillon du ministère pour rendre au prochain des services de tous genres.

Erreur lamentable ! Faute de l'habitude de converser avec Dieu, lorsqu'ils parlent de Lui aux hommes ou leur donnent des conseils pour la pratique de la vie chrétienne, ils manquent totalement du souffle divin, en sorte que la parole évangélique semble n'avoir plus de vie sur leurs lèvres. Leur voix, si vantée qu'elle soit

1) Hebr., X, 32.
2) Jer., XII, 11.

videatur in ipsis fere intermortuum. Vox eorum, quantavis prudentiae vel facundiae laude clarescat, vocem minime reddit Pastoris boni, quam oves salutariter audiant : strepit enim diffluitque inanis, atque interdum damnosi fecunda exempli, non sine religionis dedecore et offensione bonorum.

Nec dissimiliter fit in ceteris partibus actuosae vitae : quippe vel nullus inde solidae utilitatis proventus, vel brevis horae, consequitur, imbre deficiente caelesti, quem sane devocat uberrimum *oratio humiliantis se* [1]).

Quo loco facere quidem non possumus quin eos vehementer doleamus, qui pestiferis novitiatibus abrepti, contra haec sentire non verecantur, impensamque medi-

1) Eccli., XXXV, 21.

pour son habileté et son éloquence, ne rend nullement cette voix du Bon Pasteur, que les brebis écoutent avec profit ; elle résonne et se perd dans le vide, elle est même parfois d'un fâcheux exemple, au déshonneur de la religion et au détriment des gens de bien. Et il en va de même sur les autres terrains de leur activité : celle-ci ne produit aucun effet sérieux, ni durable, car il y manque la rosée céleste qu'attire en abondance *la prière de celui qui s'humilie* [1]).

Et ici Nous ne pouvons nous empêcher de plaindre amèrement ceux qui, entraînés par la passion pernicieuse des nouveautés, ne craignent pas d'aller à l'encontre de notre sentiment, et considèrent comme perdu le temps consacré à la prière et à la méditation. O funeste aveuglement ! Plût à Dieu qu'ils s'examinassent eux-mêmes loyalement, et reconnussent enfin à quoi

1) Eccli., XXXV, 21.

tando et precando operam quasi perditam arbitrentur. Proh funesta caecitas!

Utinam, secum ipsi probe considerantes, aliquando cognoscerent quorsum evadat neglectus iste contemptusque orandi.

Ex eo nimirum germinavit superbia et contumacia ; unde nimis amari excrevere fructus, quos paternus animus et commemorare refugit et omnino resecare exoptat.

Optatis annuat Deus ; qui benigne devios respiciens, tanta in eos copia *spiritum gratiae et precum* effundat, ut errorem deflentes suum, male desertas vias communi cum gaudio volentes repetant, cautiores persequantur. Item ut olim Apostolo [1]), ipse Deus sit Nobis testis, quo modo eos omnes cupiamus in visceribus Jesu Christi!

1) Philipp., I, 8.

aboutissent cette négligence et ce mépris de la prière. Car c'est de là que procèdent l'orgueil et l'obstination et que proviennent ces fruits amers sur lesquels notre cœur paternel se refuse à arrêter l'attention et qu'il voudrait absolument voir disparaître.

Que Dieu exauce nos vœux! Puisse-t-Il jeter sur les égarés un regard miséricordieux et répandre sur eux en telle abondance *l'esprit de grâce et de prière*, qu'ils déplorent leur erreur, qu'ils reprennent généreusement, à la joie de tous, la voie qu'ils ont eu le tort de quitter et qu'ils la parcourent désormais avec plus de circonspection. Comme jadis à l'Apôtre [1]), Dieu nous soit témoin de la tendresse que nous leur portons dans le cœur de Jésus-Christ.

Puisse Notre exhortation, qui n'est autre que celle de Notre Seigneur Jésus-Christ, demeurer profondément

1) Philipp., I, 8.

Illis igitur vobisque omnibus, dilecti filii, alte insideat hortatio Nostra, quae Christi Domini est : *Videte, vigilate, et orate* [1]). Praecipue in pie meditandi studio uniuscujusque elaboret simul animi fiducia, identidem rogantis : *Domine, doce nos orare* [2]).

Nec parvi quidem momenti esse nobis ad meditandum debet peculiaris quaedam causa ; scilicet quam magna vis consilii virtutisque inde profluat, bene utilis ad rectam animarum curam, opus omnium perdifficile.

Cum re cohaeret, et est memoratu dignum, Sancti Caroli pastorale alloquium : « Intelligite, fratres, nil » aeque ecclesiasticis omnibus viris esse necessarium » ac est oratio mentalis, actiones nostras omnes prae-

1) Marc., XIII, 33.
2) Luc., XI, 1.

gravée, mes Fils bien-aimés, dans leurs âmes et dans les vôtres à tous : *Ouvrez les yeux, soyez vigilants, et priez* [1]). Que chacun apporte le meilleur de ses soins et de son zèle à méditer pieusement ; qu'il s'exerce aussi à la confiance en ne négligeant pas de redire cette demande : *Seigneur, apprenez-nous à prier* [2]).

Il y a, pour nous engager sérieusement à méditer, une raison spéciale : c'est la puissance de conseil et de vertu que nous y puiserons et qui nous est si utile pour la bonne direction des âmes, œuvre difficile entre toutes. Rappelons ici, fort à propos, ces mémorables paroles que nous empruntons à une allocution pastorale de saint Charles : « Soyez convaincus, mes Frères, disait-il, que rien n'est aussi nécessaire à tous les ecclésiastiques que l'oraison mentale ; elle doit précéder, accompagner et suivre toutes nos actions. *Je chanterai,* dit le

1) Marc., XIII, 33.
2) Luc., XI, 1.

» cedens, concomitans et subsequens : *Psallam,* inquit » propheta, *et intelligam* [1]). Si Sacramenta ministras, o » frater, meditare quid facis ; si Missam celebras, medi- » tare quid offers ; si psallis, meditare cui et quid loque- » ris ; si animas regis, meditare quonam sanguine sint » lavatae » [2]).

Quapropter recte ac jure Ecclesia nos ea davidica sensa iterare frequentes jubet : *Beatus vir, qui in lege Domini meditatur ; voluntas ejus permanet die ac nocte ; omnia quaecumque faciet semper prosperabuntur.*

Ad haec, unum denique instar omnium sit nobile incitamentum. Sacerdos enim, si *alter Christus* vocatur et est communicatione potestatis, nonne talis omnino et

1) Ps. C, 2.
2) Ex orationib. ad clerum.

prophète, *et je comprendrai* [1]). Administrez-vous les sacrements, méditez, ô mon Frère, ce que vous faites ; célébrez-vous la messe, méditez ce que vous offrez ; récitez-vous l'office, pensez à qui vous parlez et ce que vous dites ; dirigez-vous les âmes, considérez quel est le sang qui les a purifiées » [2]).

C'est donc à bon droit que l'Eglise nous invite à répéter souvent ces pensées de David : *Bienheureux l'homme qui médite la loi du Seigneur, qui y fixe sa volonté jour et nuit ; tout ce qu'il fera lui réussira.*

Voici, enfin, un motif élevé qui, à lui seul, tient lieu de tous les autres. Si le prêtre est appelé un *autre Christ,* et il l'est véritablement en vertu de la puissance qui lui est communiquée, ne doit-il pas dans toute sa conduite être et paraître conforme à son Modèle?... *Que*

1) Ps. C, 2.
2) Ex orationib. ad clerum.

fieri et haberi debet etiam imitatione factorum? *Summum igitur studium nostrum sit in vita Jesu Christi meditari* [1]).

B. Pia lectio

Cum divinarum rerum quotidiana consideratione magni refert ut sacerdos piorum librorum lectionem, eorum in primis qui divinitus inspirati sunt, conjungat assiduus.

Sic Paulus mandabat Timotheo : *Attende lectioni* [2]). Sic Hieronymus, Nepotianum de vita sacerdotali instituens, id inculcabat : *Nunquam de manibus tuis sacra lectio deponatur :* cujus rei hanc subtexebat causam : *Disce quod doceas : obtine eum, qui secundum doctrinam*

1) De Imit. Chr., I, 1.
2) I Tim., IV, 13.

notre soin principal soit donc de méditer la vie de Jésus-Christ [1]).

Il importe beaucoup que le prêtre joigne à la méditation quotidienne des choses divines la lecture de livres pieux, surtout de ceux qui ont été divinement inspirés. C'est ce que saint Paul demandait à Timothée : *Applique-toi à la lecture* [2]). De même, saint Jérôme, instruisant Népotien sur la vie sacerdotale, le pressait *de ne jamais abandonner la lecture des Saints Livres,* et il en donnait la raison suivante : *Apprends ce que tu dois enseigner ; acquiers la vraie doctrine qui a été enseignée, afin que tu sois en état de conformer tes exhortations à la saine doctrine et de réfuter ceux qui la contredisent.*

Quel profit, en effet, retirent les prêtres constamment fidèles à cette pratique ! Comme leurs prédications font

1) De Imitat. Chr., I, 1.
2) I Tim., IV, 13.

est, fidelem sermonem, ut possis exhortari in doctrina sana, et contradicentes revincere. Quantum enimvero proficiunt sacerdotes qui constanti hoc praestant assuetudine ; ut sapide praedicant Christum, utque mentes animosque audientium, potius quam emolliant et mulceant, ad meliora impellunt, ad superna erigunt desideria !

Sed alia quoque de causa, atque ea in rem vestram, dilecti filii, frugifera, praeceptio valet ejusdem Hieronymi : *Semper in manu tua sacra sit lectio* [1]).

Quis enim nesciat maximum esse in amici animum vim cujuspiam amici qui candide moneat, consilio juvet, carpat, excitet, ab errore avocet ? *Beatus, qui invenit amicum verum* [2])... *qui autem invenit illum, invenit*

1) Ep. LVIII ad Paulinum, n. 6.
2) Eccli., XXV, 12.

goûter le Christ ! Au lieu d'amollir et de flatter les esprits et les cœurs des fidèles, avec quelle vigueur ils les poussent vers le mieux et font monter leurs désirs vers les choses célestes !

A un autre titre encore, chers Fils, dans votre intérêt personnel, le précepte du même saint Jérôme : *Ait toujours dans tes mains les Saints Livres* [1]), peut être pour vous fécond en résultats. Qui donc ignore l'influence qu'exerce sur l'esprit d'un ami une voix amicale qui l'avertit franchement, l'aide de bons conseils, le reprend, le relève, le détourne de l'erreur ? *Bienheureux celui qui trouve un ami véritable* [2])... ; *celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor* [3]).

Or, nous devons mettre les livres pieux au nombre de nos amis vraiment fidèles. Car ils nous rappellent avec

1) Ep. LVIII ad Paulinum, n. 6.
2) Eccli., XXV, 12.
3) Eccli., VI, 14.

thesaurum [1]). Jamvero amicos vere fideles adscribere ipsi nobis pios libros debemus. De nostris quippe officiis ac de praescriptis legitimae disciplinae graviter commonefaciunt ; repressas in animo caelestes voces suscitant ; desidiam propositorum castigant ; dolosam obturbant tranquillitatem ; minus probabiles affectiones, dissimulatas, coarguunt ; pericula detegunt, soepenumero incautis patentia. Haec autem omnia sic illi tacita cum benevolentia praestant, ut se nobis non modo amicos praebeant, sed amicorum perquam optimos praebeant. Siquidem habemus, quum libeat, quasi lateri adhaerentes, intimis necessitatibus nulla non hora promptos : quorum vox nunquam est acerba, consilium nunquam cupidum, sermo nunquam timidus aut mendax.

1) Eccli., VI, 14.

autorité à nos devoirs et aux prescriptions de la discipline légitime ; ils réveillent dans nos cœurs les voix célestes lorsqu'elles sont endormies ; ils secouent la torpeur de nos bons propos ; ils ne nous laissent pas sommeiller dans une tranquillité trompeuse ; ils nous reprochent nos affections secrètes lorsqu'elles sont peu avouables ; ils découvrent aux imprudents les nombreux dangers qui les menacent. Tous ces bons offices, ils nous les rendent avec une bienveillance si discrète, qu'ils sont pour nous non seulement des amis, mais vraiment les meilleurs de nos amis. Nous les avons, quand il nous plaît, comme attachés à nos côtés, prêts à toute heure à subvenir aux besoins de nos âmes ; leur voix n'est jamais dure, leurs conseils jamais intéressés, leur parole jamais timide ou mensongère.

De nombreux et remarquables exemples démontrent l'efficacité très salutaire des livres pieux ; mais il en est un exemple particulièrement éclatant dans la conversion d'Augustin, l'origine des services immenses que ce saint

Librorum piorum saluberrimam efficacitatem multa quidem eaque insignia declarant exempla; at exemplum profecto eminet Augustini, cujus promerita in Ecclesiam amplissima inde auspicium duxerunt : *Tolle, lege; tolle, lege... Arripui* (epistolas Pauli apostoli), *aperui et legi in silentio... Quasi lucis securitatis infusa cordi meo, omnis dubitationis tenebrae diffugerunt* [1]).

Sed contra heu ! saepius accidit nostra aetate, ut homines e clero tenebris dubitationis sensim offundantur et saeculi obliqua sectentur, eo praesertim quod piis divinisque libris longe alios omnes genus atque ephemeridum turbam praeoptent, ea quidem scatentia errore blando ac lue. Vobis, dilecti filii, cavete : adultae provectaeque aetati ne fidite, neve sinite spe fraudulenta

1) Conf., l. VIII, c. 12.

rendit à l'Eglise. *Prends, lis; prends, lis... Je pris* (les Epîtres de l'apôtre saint Paul), *j'ouvris et je lus en silence... Comme si une lumière sereine se fût répandue dans mon âme, les obscurités de tous mes doutes s'évanouirent* [1]).

Au contraire, il arrive, hélas ! trop fréquemment, de nos jours, que des membres du clergé se laissent peu à peu envahir par les ténèbres du doute et s'engagent dans les voies perverses du siècle : la cause en est surtout qu'ils préfèrent aux livres pieux et divins des ouvrages d'un tout autre ordre et une masse de journaux, qui répandent à profusion l'erreur subtile et la corruption. Tenez-vous sur vos gardes, Fils bien-aimés, ne vous fiez pas à votre âge adulte ou même avancé, ne vous laissez pas abuser par cette espérance illusoire que vous pourrez ainsi pourvoir plus utilement au bien commun. Restez dans les limites tracées par les lois de

1) Conf., l. VIII, c. 12.

illudi, ita vos posse aptius communi bono prospicere. Certi custodiantur fines, tum quos Ecclesiae leges praestituant, tum quos prudentia cernat et caritas sui : nam venena istaec semel quis animo imbiberit, concepti exitii perraro quidem effugiet damna.

C. Examen conscientiae

Porro emolumenta, tum a sacra lectione, tum ex ipsa meditatione caelestium quaesita, futura certe sunt sacerdoti uberiora, si argumenti quidpiam accesserit, unde ipsemet dignoscat an lecta et meditata religiose studeat in usu vitae perficere.

Est apposite ad rem egregium quoddam documentum Chrysostomi, sacerdoti praesertim exhibitum. Quotidie sub noctem, antequam somnus obrepat, *excita judicium conscientiae tuae, ab ipsa rationem exige, et quae inter-*

---

l'Eglise ou reconnues par la prudence et par la charité que vous vous devez à vous-mêmes. Car quiconque laisse une seule fois son esprit s'imprégner de ces poisons échappera très rarement aux conséquences désastreuses du mal dont il aura conçu le germe.

Au surplus, pour augmenter les fruits de ses lectures pieuses et de sa méditation des choses célestes, le prêtre fera bien d'examiner avec soin dans quelle mesure il fait passer dans la pratique de sa vie ses lectures et ses oraisons. Citons ici fort à propos un conseil excellent que donne saint Jean Chrysostome principalement à l'intention des prêtres. Chaque jour, à l'approche de la nuit, avant que le sommeil vienne, *fais l'examen de ta conscience, demande-lui qu'elle te rende ses comptes, et si tu as conçu de mauvais desseins durant le jour... perce-les, déchire-les et fais-en pénitence* [1]).

Les maîtres les plus autorisés de la vie spirituelle

1) Exposit. in Ps. IV, n. 8.

diu mala cepisti consilia... fodica et dilania, et de eis poenam sume [1]).

Quam rectum id sit ac fructuosum christianae virtuti, prudentiores pietatis magistri luculenter evincunt, optimis quidem monitis et hortamentis. Praeclarum illud referre placet e disciplina Sancti Bernardi : *Integritatis tuae curiosus explorator, vitam tuam in quotidiana discussione examina. Attende diligenter quantum proficias, vel quantum deficias... Stude cognoscere te... Pone omnes transgressiones tuas ante oculos tuos. Statue te ante te, tamquam ante alium; et sic te ipsum plange* [2]).

Etiam in hac parte probrosum vere sit, si Christi dictum eveniat : *Filii hujus saeculi prudentiores filiis*

1) Exposit. in Ps. IV, n. 8.
2) Meditationes piissimae, c. V, De quotid. sui ipsius exam.

démontrent clairement par de très sages avis et par d'excellents conseils combien cet exercice de l'examen de conscience est bon et avantageux pour faire avancer l'âme chrétienne dans la vertu. Il y a dans la règle de saint Bernard un passage que nous nous plaisons à citer : *Enquiers-toi avec soin de la pureté de ton âme, soumets ta vie à un examen quotidien... Sois bien attentif à évaluer tes gains et tes pertes. Applique-toi à te connaître... Place sous tes yeux tous tes manquements. Mets-toi en face de toi-même comme en face d'un autre, et, dans cet état, frappe-toi la poitrine* [1]).

Ce serait une honte, en vérité, que sur ce point se vérifiât la parole du Christ : *Les enfants du siècle sont plus sages que les enfants de lumière* [2]). Voyez donc avec quelle application ils s'occupent, eux, de leurs affaires : comme ils font souvent la balance de leurs dépenses et

1) Meditationes piissimae, c. V, De quotid. sui ipsius exam.
2) Luc., XVI, 8.

lucis [1])! Videre licet quanta illi sedulitate sua negotia procurent : quam saepe data et accepta conferant ; quam accurate restricteque rationes subducant ; jacturas factas ut doleant, seque ipsi acrius excitent ad sarciendas. Nos vero, quibus fortasse ardet animus ad aucupandos honores, ad rem familiarem augendam, ad captandam praesidio scientiae praedicationem unice et gloriam ; negotium maximum idemque perarduum, sanctimoniae videlicet adeptionem, languentes, fastidiosi tractamus. Nam vix interdum apud nos colligimus et exploramus animum ; qui propterea paene silvescit, non secus ac vinea pigri, de qua scriptum : *Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti : et ecce totum reple-*

1) Luc., XVI, 8.

---

de leurs recettes ; avec quelle attention et quelle rigueur ils établissent leurs comptes ; comme ils s'affligent de leurs pertes et s'excitent eux-mêmes vivement à les réparer. Et nous qui, peut-être, brûlons du désir d'arriver aux honneurs, d'accroître notre patrimoine, de ne poursuivre, au moyen de la science, que la renommée et la gloire, nous traitons avec mollesse et dégoût la chose de toutes la plus importante et la plus difficile : l'acquisition de la sainteté. C'est à peine si, de temps en temps, nous nous recueillons pour examiner notre âme ; à telle enseigne, qu'elle ressemble fort à un terrain en friche, à la vigne que néglige le vigneron paresseux et dont il est écrit : *J'ai traversé le champ du paresseux et le vignoble de l'insensé ; et les épines y croissaient partout, les ronces en couvraient la surface et le mur de pierres était écroulé* [1]).

1) Prov., XXIV, 30, 31.

verant urticae, et operuerant superficiem ejus spinae, et maceria lapidum destructa erat [1]).

Ingravescit res, crebrescentibus circum exemplis pravis, sacerdotali ipsi virtuti haud minime infestis ; ut opus sit vigilantius quotidie incedere ac vehementius obniti. Jam experiendo cognitum est, qui frequentem in se censuram et severam de cogitatis, de dictis, de factis peragat, eum plus valere animo, simul ad odium et fugam mali, simul ad studium et ardorem boni.

Neque minus experiendo compertum, quae incommoda et damna fere accidant declinanti tribunal illud, ubi sedeat judicans justitia, stet rea et ipsum accusans conscientia. In ipso frustra quidem desideres eam agendi circumspectionem, quae adeo in christiano homine pro-

1) Prov., XXIV, 30, 31.

Cette situation s'aggrave du fait de la multiplication autour du prêtre, des mauvais exemples, qui mettent en péril sa vertu même, de sorte qu'il lui faut redoubler chaque jour de vigilance et d'efforts généreux. Or, il est d'expérience qu'un examen fréquent et sévère de nos pensées, de notre langage, de notre conduite contribue à fortifier la volonté, lui inspire la haine et l'éloignement du mal et encourage ses efforts et son ardeur pour le bien.

Et, par contre, nous savons aussi par expérience à quels inconvénients, à quels dommages même s'exposent ceux qui refusent de comparaître devant ce tribunal où la justice siège comme juge et où la conscience est à la fois accusée et accusatrice. Vous chercheriez vainement chez eux cette circonspection, si appréciée chez le chrétien, et qui lui fait éviter les moindres fautes ; cette délicatesse de l'âme, qui convient tout particulièrement

batur, de minoribus quoque noxis vitandis ; eamque verecundiam animi, maxime sacerdotis propriam, ad omnem vel levissimam in Deum offensam expavescentis. Quin immo indiligentia atque neglectus sui nonnunquam eo deterius procedit, ut ipsum negligant poenitentiae sacramentum : quo nihil sane opportunius infirmitati humanae suppeditavit Christus insigni miseratione.

Diffitendum certe non est, acerbeque est deplorandum, non ita raro contingere, ut qui alios a peccando fulminea sacri eloquii vi deterret, nihil tale metuat sibi culpisque obcallescat ; qui alios hortatur et incitat ut labes animi ne morentur debita religione detergere, id ipse tam ignave faciat atque etiam diuturno mensium spatio cunctetur ; qui aliorum vulneribus oleum et vinum salutare novit infundere saucius ipse secus viam jaceat,

---

au prêtre et qui s'effarouche de la plus légère offense envers Dieu. Bien plus, leur incurie et l'oubli des intérêts de leur âme en viennent parfois à s'aggraver au point de leur faire négliger jusqu'à ce sacrement de pénitence, par lequel le Christ a le plus efficacement pourvu, dans son insigne miséricorde, à la faiblesse humaine.

On ne saurait le nier, et il faut le déplorer amèrement : il n'est pas rare qu'un homme qui trouve des accents enflammés pour détourner les autres du péché ne tremble pas, cependant, pour lui-même et s'endurcisse dans ses fautes ; qu'il exhorte et entraîne les autres à laver sans retard dans une confession sacramentelle les souillures de leur âme, tandis que lui-même, s'y résout lâchement et traîne des mois entiers sans le faire ; qu'il répande l'huile et le vin salutaires sur les plaies d'autrui, et gît lui-même blessé le long du chemin,

nec medicam fratris manum, eamque fere proximam, providus sibi requirat. Heu quae passim consecuta sunt hodieque consequuntur, prorsus indigna coram Deo et Ecclesia, perniciosa christianae multitudini, indecora sacerdotali ordini!

Excitat Pontifex clerum ad adhibenda ista sanctificationis media hoc praesertim tempore

Haec Nos, dilecti filii, pro conscientiae officio quum reputamus, oppletur animus aegritudine, et vox cum gemitu erumpit: Vae sacerdoti, qui suum tenere locum nesciat, et nomen Dei sancti, cui esse sanctus debet, infideliter polluat!

Optimorum corruptio, teterrimum: *Grandis dignitas sacerdotum, sed grandis ruina eorum, si peccant; lacte-*

---

sans se préoccuper de faire appel au secours médical d'un frère dont la main est à sa portée. Hélas! combien il en est résulté et il en résulte encore aujourd'hui, çà et là, de spectacles indignes du regard de Dieu et de l'Eglise, de maux pour le peuple chrétien et de honte pour le sacerdoce!

Et Nous, chers Fils, en pensant, par devoir de conscience, à ces tristes choses, Nous avons l'âme remplie d'amertume et Notre voix éclate en gémissements. Malheur au prêtre qui ne sait pas tenir son rang et souille par ses infidélités le nom du Dieu saint en présence de qui il a le devoir d'être saint!

La corruption de l'élite est le pire des fléaux: *Sublime est la dignité des prêtres, mais profonde est leur déchéance, lorsqu'il leur arrive de pécher; réjouissons-nous de leur élévation, mais tremblons qu'ils ne tombent: Il y*

mur ad ascensum, sed timeamus ad lapsum : non est tanti gaudii excelsa tenuisse, quanti moeroris de sublimioribus corruisse [1])!

Vae igitur sacerdoti, qui, immemor sui, precandi studium deserit ; qui piarum lectionum pabulum respuit ; qui ad se ipse nunquam regreditur ut accusantis conscientiae exaudiat voces ! Neque crudescentia animi vulnera, neque Ecclesiae matris ploratus movebunt miserum, donec eae feriant terribiles minae : *Excaeca cor populi hujus, et aures ejus aggrava : et oculos ejus claude : ne forte videat oculis suis, et auribus suis audiat, et corde suo intelligat, et convertatur, et sanem eum* [2]).

1) S. Hieron. in Ezech., L. XIII, c. 44, v. 30.
2) Is., VI, 10.

a moins à se réjouir d'être élevé sur les hauteurs qu'à gémir d'être tombé des sommets [1]).

Malheur donc au prêtre qui, oublieux de son âme, perd le zèle de la prière ; qui dédaigne l'aliment des lectures pieuses ; qui ne fait jamais un retour sur soi pour écouter la voix accusatrice de sa conscience ! Ni les blessures de son âme qui vont s'envenimant, ni les gémissements de l'Eglise sa mère ne toucheront le malheureux, jusqu'à ce que le frappent ces terribles menaces : *Endurcis le cœur de ce peuple, rends ses oreilles sourdes et ferme-lui les yeux de peur qu'il ne voie de ses yeux, qu'il n'entende de ses oreilles, qu'il ne comprenne, qu'il ne se convertisse et que je ne le guérisse* [2]).

1) S. Hieron. in Ezech., L. XIII, c. 44, v. 30.
2) Is., VI, 10.

Triste omen ab unoquoque vestrum, dilecti filii, avertat dives in misericordia Deus : ipse qui Nostrum intuetur cor, nulla prorsus in quemquam amaritudine affectum, sed omni pastoris et patris caritate in omnes permotum : *Quae est enim nostra spes, aut gaudium, aut corona gloriae? nonne vos ante Dominum nostrum Jesum Christum* [1]) !

At videtis ipsi, quotquot ubique estis, quaenam in tempora, arcano Dei consilio, Ecclesia inciderit. Videte pariter et meditamini quam sanctum officium vos teneat, ut a qua tanto dignitatis honore donati estis, eidem contendatis adesse et succurrere laboranti. Itaque in clero, si unquam alias, nunc opus maxime est, virtute non mediocri ; in exemplum integra, experrecta,

1) I Thess., II, 19.

Que le Dieu riche en miséricorde écarte de chacun de vous, chers fils, ce triste présage ; oui, Nous le demandons à ce Dieu, qui voit Notre cœur, qui le sait exempt d'amertume envers qui que ce soit, mais rempli d'un amour de pasteur et de père envers tous : *Quelle est, en effet, notre espérance, notre joie, notre couronne de gloire? N'est-ce pas vous devant Jésus-Christ, notre Seigneur* [1]) ?

Au reste, vous voyez vous-mêmes, tous et n'importe où vous soyez, en quels temps malheureux l'Eglise, par un secret dessein de Dieu, doit vivre aujourd'hui. Considérez, de même, et méditez à quel point le devoir qui vous lie est sacré, afin qu'après avoir été honorés par elle d'une si haute dignité, vous vous efforciez d'être avec elle et de l'assister dans ses épreuves.

Aussi, le clergé a-t-il besoin par dessus tout, aujourd'hui plus que jamais, d'une vertu plus qu'ordinaire ;

1) I Thess., II, 19.

operosa, paratissima demum facere pro Christo et pati fortia. Neque aliud quidquam est quod cupidiore Nos animo precemur et optemus vobis, singulis et universis.

In vobis igitur intemerato semper honore floreat castimonia, nostri ordinis lectissimum ornamentum ; cujus nitore sacerdos, ut adsimilis efficitur angelis, sic in christiana plebe venerabilior praestat sanctisque fructibus fecundior.

Vigeat perpetuis auctibus reverentia et obedientia, iis sollemni ritu promissa, quos divinus Spiritus rectores constituit Ecclesiae : praecipue in obsequio huic Sedi Apostolicae justissime debito mentes animique arctioribus quotidie fidelitatis nexibus devinciantur.

Excellatque in omnibus caritas, nullo modo quaerens quae sua sunt : ut, stimulis qui humanitus urgent invidae contentionis cupidaeve ambitionis cohibitis, vestra

---

d'une vertu modèle, entière, ardente, active, prête enfin à faire de grandes choses et à souffrir beaucoup pour le Christ. Et il n'y a rien que Nous demandions à Dieu et que Nous vous souhaitions à tous et à chacun de vous, avec plus d'ardeur.

Qu'en vous donc resplendisse d'un éclat inaltérable la chasteté, le plus bel ornement de notre ordre sacerdotal ; par la beauté de cette vertu, le prêtre, devenu semblable aux anges, apparaît aussi plus digne de la vénération du peuple chrétien et produit en plus grande abondance des fruits de salut. Que l'on voie se fortifier et s'accroître continuellement parmi les prêtres le respect et l'obéissance qu'ils ont promis solennellement à ceux que le Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Eglise ; surtout que, d'esprit et de cœur, ils s'attachent, par des liens de fidélité chaque jour plus étroits, à leurs obligations de respect et de soumission qui sont si justement dues à ce Siège Apostolique.

Qu'en vous tous règne une charité oublieuse de son

omnium studia ad incrementa divinae gloriae fraterna aemulatione conspirent. Vestrae beneficia caritatis *multitudo magna languentium, caecorum, claudorum, aridorum,* quam miserrima, expectat; vel maxime expectant densi adolescentum greges, civitatis et religionis spes carissima, fallaciis undique cincti et corruptelis. Studete alacres, non modo sacra catechesi impertienda, quod rursus enixiusque commendamus, sed, omni quacumque liceat ope consilii et sollertiae, bene optimeque mereri de omnibus. Sublevando, tutando, medendo, pacificando, hoc demum velitis ac propemodum sitiatis, lucrari vel obstringere animas Christo. Ab inimicis ejus heu quam impigre, quam laboriose, quam non trepide agitur, instatur, exitio animarum immenso!

Ob hanc potissime caritatis laudem Ecclesia catholica gaudet et gloriatur in clero suo, christianam pacem

---

propre avantage, afin que vous réprimiez en vous les aiguillons humains de la jalousie et de la cupidité qui vous tourmentent, et que tous vos efforts tendent, dans une fraternelle émulation, à l'accroissement de la gloire divine. *La grande multitude des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques,* attend misérable, les bienfaits de votre charité ; elles les attendent surtout, ces légions de jeunes gens, le plus précieux espoir de la société et de la religion, qu'enveloppent de toutes parts le mensonge et la corruption. Appliquez-vous avec ardeur non seulement à enseigner le catéchisme, — Nous vous le recommandons de nouveau et plus instamment que jamais, — mais aussi à bien mériter de tous par tous les moyens que vous suggéreront votre prudence et votre zèle. Assistez, protégez, guérissez, pacifiez : en tout cela n'ayez d'autre désir et, pour ainsi parler, d'autre soif que de gagner ou de conserver des âmes à Jésus-Christ. Voyez donc avec quelle ardeur, quelle acti-

evangelizante, salutem atque humanitatem afferente, ad gentes usque barbaras : ubi ex magnis ejus laboribus, profuso nonnunquam sanguine consecratis, Christi regnum latius in dies profertur, et fides sancta enitet novis palmis augustior.

Quod si, dilecti filii, effusae caritatis vestrae officiis simultas, convicium, calumnia, ut persaepe fit, responderit, nolite ideo tristitiae succumbere, *nolite deficere bene facientes* [1]). Ante oculos obversentur illorum agmina, numero meritisque insignia, qui per Apostolorum exempla, in contumeliis pro Christi asperrimis, *ibant gaudentes, maledicti benedicebant.* Nempe filii sumus fratresque Sanctorum, quorum nomina splendent in

1) II Thess., III, 13.

vité et quelle audace ses ennemis travaillent et s'agitent pour la perte d'une foule immense d'âmes !

L'Eglise catholique est heureuse et fière, par dessus tout, de la gloire qui lui revient de la charité de ses prêtres qui prêchent au monde l'évangile de la paix chrétienne, vont porter le salut et la civilisation jusque chez les peuples sauvages ; et là, au prix de leur laborieux apostolat que parfois ils consacrent par l'effusion de leur sang, ils reculent les limites du royaume du Christ parmi ces peuples et font resplendir la foi chrétienne de l'éclat de nouveaux triomphes.

Que si, chers Fils, aux services que vous rendez par l'effusion de votre charité on répond, ainsi qu'il arrive trop souvent, par la jalousie, par les injures ou par la calomnie, ne vous laissez pas abattre par la tristesse, *ne vous lassez pas de faire le bien* [1]). Ayez devant les yeux ces phalanges d'hommes, aussi remarquables par

1) II Thess., III, 13,

libro vitae, quorum laudes nuntiat Ecclesia : *Non inferamus crimen gloriae nostrae* [1]) !

III. QUAEDAM SUBSIDIA AD SERVANDAM SANCTITATEM

Instaurato et aucto in ordinibus cleri spiritu gratiae sacerdotalis, multo quidem efficacius valebunt Nostra, Deo adspirante, proposita ad cetera, quaecumque late sunt, instauranda. Quapropter ad ea quae supra exposuimus, certa quaedam adjicere visum est, tamquam subsidia eidem gratiae custodiendae et alendae opportuna.

1) 1 Mach., IX, 10.

leur nombre que par leurs mérites, qui, à l'imitation des apôtres, au milieu des opprobres les plus cruels supportés pour le nom du Christ, *allaient joyeusement, bénissant ceux qui les maudissaient*. Car nous sommes les fils et les frères de ces saints, dont les noms resplendissent au livre de vie et dont l'Eglise célèbre les mérites : *Ne portons pas atteinte à notre gloire* [1]).

Lorsque l'esprit de la grâce sacerdotale sera renouvelé et développé chez tous les membres du clergé, les autres réformes, quelles qu'elles soient, que nous avons en projet en acquerront, avec l'aide de Dieu, beaucoup plus d'efficacité. Aussi, Nous a-t-il paru bon d'ajouter à ce que Nous avons déjà dit plus haut, quelques conseils pratiques au sujet des moyens de conserver en vous cette grâce et de l'entretenir.

En premier lieu, il est un exercice connu et recom-

1) 1 Mach., IX, 10.

A. Recessus annuus

Est primum, quod nemini sane non cognitum et probatum, sed non item omnibus re ipsa exploratum est, pius animae recessus ad Exercitia, quae vocant, spiritualia; annuus, si fieri possit, vel apud se singulatim, vel potius una cum aliis, unde largior esse fructus consuevit, salvis Episcoporum praescriptis. Hujus instituti utilitates jam Ipsi satis laudavimus, quum nonnulla in eodem genere ad cleri romani disciplinam pertinentia ediximus [1]).

B. Recollectio menstrua

Nec minus deinde proficiet animis, si consimilis recessus, ad paucas horas, menstruus, vel privatim vel

1) Ep. *Experiendo* ad Card. in Urbe Vicarium, 27 dec. 1904.

mandé par tous, mais que tous ne pratiquent pas également : c'est la retraite, pendant laquelle l'âme s'adonne aux exercices dits spirituels ; elle doit se faire, autant que possible, chaque année, soit en privé, soit, de préférence, en commun, ce second mode étant ordinairement plus fécond en résultats : tout ceci sous réserve des prescriptions épiscopales. Nous-même avons déjà fait ressortir les avantages de cette pratique, lorsque Nous avons pris, dans le même ordre d'idées, certaines décisions relatives à la discipline du clergé romain [1]).

Et il ne sera pas moins profitable aux âmes qu'une retraite de ce genre ait lieu chaque mois, pendant quelques heures, en particulier ou en commun. Nous sommes heureux de constater que la récollection mensuelle a été introduite en plusieurs endroits à l'initiative des évêques et que, parfois même, elle est présidée par eux.

1) Ep. *Experiendo* ad Card. in Urbe Vicarium, 27 déc, 1904.

communiter habeatur : quem morem libentes videmus pluribus jam locis inductum, ipsis Episcopis faventibus, atque interdum praesidentibus coetui.

C. Sacerdotum associationes

Aliud praeterea cordi est commendare; adstrictiorem quandam sacerdotum, ut fratres addecet, inter se conjunctionem, quam episcopalis auctoritas firmet ac moderetur. Id sane commendabile, quod in societatem coalescant ad mutuam opem in adversis parandam, ad nominis et munerum integritatem contra hostiles astus tuendam, ad alias istiusmodi causas.

At pluris profecto interest, consociationem eos inire ad facultatem doctrinae sacrae excolendam, in primisque ad sanctum vocationis propositum impensiore cura retinendum, ad animarum provehendas rationes, consiliis

---

Nous avons à cœur aussi de recommander les associations où les prêtres s'unissent comme des frères, par des liens particulièrement étroits, avec l'approbation et sous la direction de l'autorité épiscopale. Il est certes fort louable qu'ils se groupent en associations, soit pour s'assurer mutuellement des ressources dans le malheur, soit pour défendre l'intégrité de leur honneur et de leurs fonctions contre les artifices de l'ennemi, soit pour tout autre motif analogue. Mais il leur importe bien davantage de s'associer en vue de développer en eux la science sacrée, et surtout en vue de s'appliquer avec une ferveur plus grande aux devoirs de leur sainte vocation et de mieux travailler au salut des âmes par la mise en commun de leurs idées et de leurs efforts. Les annales de l'Eglise attestent qu'aux époques où les prêtres, de ci de là, vivaient en commun, ce genre d'association fut fécond en heureux résultats. Pourquoi ne pourrait-on

viribusque collatis. Testantur Ecclesiae annales, quibus temporibus sacerdotes passim in communem quamdam vitam conveniebant, quam bonis fructibus id genus societas abundarit. Tale aliquid quidni in hanc ipsam aetatem, congruenter quidem locis et muniis, revocari queat? pristini etiam fructus, in gaudium Ecclesiae, nonne sint recte sperandi?

Nec vero desunt instituti similis societates, sacrorum Antistitum comprobatione auctae; eo utiliores, quo quis maturius, sub ipsa sacerdotii initia, amplectatur. Nosmetipsi unam quamdam, bene aptam, experti, fovimus in episcopali munere ; eamdem etiamnum aliasque singulari benevolentia prosequimur.

Ista sacerdotalis gratiae adjumenta, eaque item quae vigil Episcoporum prudentia pro rerum opportunitate suggerat, vos, dilecti filii, sic aestimate, sic adhibete,

---

pas établir à notre époque quelque chose de semblable, en tenant compte de la diversité des pays et des fonctions? Ne serait-on pas en droit d'en attendre, pour le bonheur de l'Eglise, les mêmes avantages qu'autrefois?

En fait, il ne manque pas d'associations de cette sorte munies de l'approbation des évêques ; elles sont d'autant plus utiles que l'on y entre plus tôt, au début même du sacerdoce. Nous en avons Nous-même, au cours de notre épiscopat, encouragé une dont l'expérience Nous avait montré les avantages et Nous continuons encore maintenant à l'entourer, ainsi que d'autres semblables, de Notre bienveillance toute particulière.

Appréciez, mes chers fils, ces divers moyens de soutenir la grâce de votre sacerdoce et d'autres encore que la prudence éclairée des évêques pourra trouver opportuns; mettez-les à profit, afin que de jour en jour *vous vous montriez plus dignes de la vocation à laquelle vous avez*

ut magis in dies magisque *digni ambuletis vocatione qua vocati estis* [1]), ministerium vestrum honorificantes, et perficientes in vobis Dei voluntatem, quae nempe est *sanctificatio vestra.*

Conclusio

Huc enimvero feruntur praecipuae cogitationes curaeque Nostrae : propterea sublatis in caelum oculis, supplices Christi Domini voces super universum clerum frequenter iteramus : *Pater sancte ... sanctifica eos* [2]). In qua pietate laetamur permultos ex omni fidelium ordine Nobiscum comprecantes habere, de communi vestro et Ecclesiae bono vehementer sollicitos : quin

1) Ephes., IV, 1.
2) Joan., XVII, 11, 17.

été appelés [1]), faisant honneur à votre ministère et accomplissant en vous la volonté de Dieu, qui n'a d'autre objet que *votre sanctification.*

Nous venons donc de vous dire où vont principalement Nos pensées et Nos sollicitudes : Aussi, souvent, les yeux levés au Ciel, Nous renouvelons pour tout le clergé la supplication de Jésus-Christ : *Père saint, sanctifiez-les* [2]). Nous nous réjouissons à la pensée qu'un très grand nombre de fidèles de toute condition, se préoccupant vivement de votre bien et de celui de l'Eglise, s'unissent à nous dans cette prière ; il ne Nous est pas moins agréable de savoir qu'il y a aussi beaucoup d'âmes généreuses non seulement dans les cloîtres, mais encore au milieu du monde, qui, dans ce même

1) Ephes., IV, 1.
2) Joan., XVII, 11, 17.

etiam jucundum accidit, haud paucas esse generosioris virtutis animas, non solum in sacratis septis, sed in media ipsa saeculi consuetudine, quae ob eamdem causam sese victimas Deo votivas non intermissa contentione exhibeant. Puras eximiasque eorum preces in odorem suavitatis summus Deus accipiat, neque humillimas abnuat preces Nostras.

Faveat, exoramus, clemens idem et providus : atque e sanctissimo dilecti Filii sui Corde divitias gratiae, caritatis, virtutis omnis universum in clerum largiatur.

Postremo, libet gratam ex animo vicem referre vobis, dilecti filii, de votis faustitatis quae, appetente sacerdotii Nostri natali quinquagesimo, multiplici pietate obtulistis : votaque pro vobis Nostra, quo cumulatius eveniant, magnae Virgini Matri concredita volumus, Apostolorum Reginae. Haec etenim illas sacri ordinis

---

dessein, ne cessent de s'offrir par vœu à Dieu en victimes saintes. Que le Très-Haut agrée, comme un suave parfum, leurs pures et sublimes prières, et qu'Il ne dédaigne pas Nos très humbles supplications ! Que, dans sa bonté et sa providence, Il Nous vienne en aide, Nous l'en supplions, et que le très saint Cœur de son Fils bien-aimé répande sur tout le clergé des trésors de grâces, de charité et de toutes les vertus.

Enfin, il Nous est doux, chers Fils, de vous exprimer de tout cœur Notre reconnaissance pour les souhaits de bonheur que vous Nous avez offerts, dans l'ardeur de votre piété filiale, à l'approche du cinquantième anniversaire de Notre sacerdoce : les vœux qu'en retour Nous formons pour vous, Nous voulons les confier à l'auguste Vierge Marie, Reine des Apôtres, afin qu'ils se réalisent avec une plus grande plénitude. C'est elle, en effet, qui a montré par son exemple aux Apôtres, heureuses prémices du sacerdoce, comment ils devaient

felices primitias exemplo suo edocuit quemadmodum perseverarent unanimes in oratione, donec induerentur superna virtute; eamdemque ipsis virtutem multo sane ampliorem sua deprecatione impetravit, consilio auxit et communivit, ad fertilitatem laborum laetissimam.

Optamus interea, dilecti filii, ut pax Christi exultet in cordibus vestris cum gaudio Spiritus Sancti; auspice Apostolica Benedictione, quam vobis omnibus peramanti voluntate impertimus.

Datum Romae, apud Sanctum Petrum, die IV Augusti anno MCMVIII, Pontificatus Nostri ineunte sexto.

PIUS PP. X.

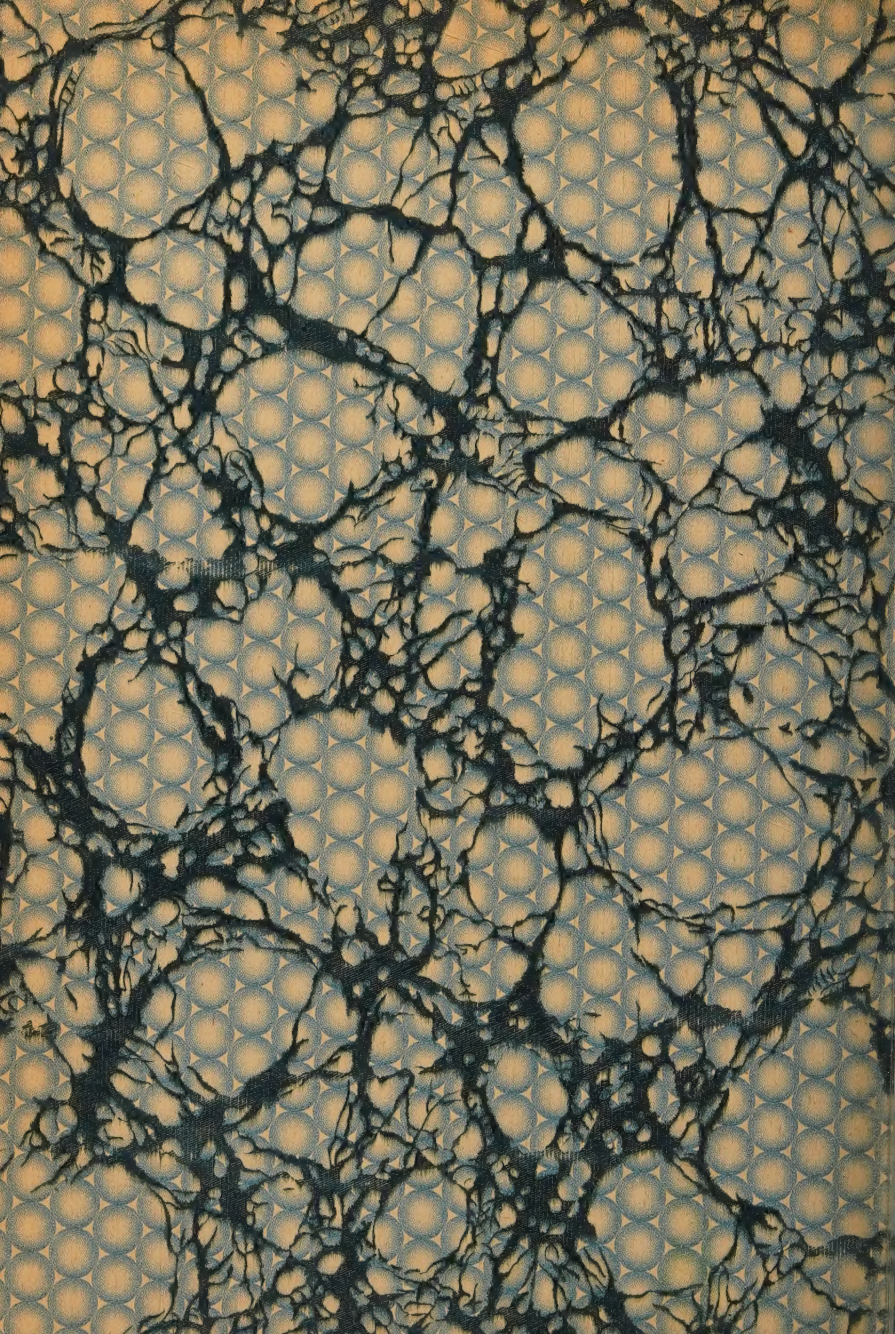
---

persévérer unanimement dans la prière jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la puissance d'en-haut, et elle leur a obtenu ensuite, par ses prières, un accroissement considérable de cette puissance intérieure, elle l'a développée et fortifiée par ses conseils, et a assuré ainsi à leurs travaux la plus heureuse fécondité.

Dans l'entretemps, Nous souhaitons, chers fils, que la paix du Christ règne dans vos cœurs avec la joie du Saint-Esprit ; ayez-en pour gage la Bénédiction apostolique que Nous vous accordons à tous de tout Notre cœur.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 4 août 1908, au début de la sixième année de Notre pontificat.

PIE X, PAPE.



248.62
M537

47574

MERCIER, DÉSIRÉ-JOSEPH
AUTHOR

Retraite Pastorale.
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	STORAGE - CBPL	

47574